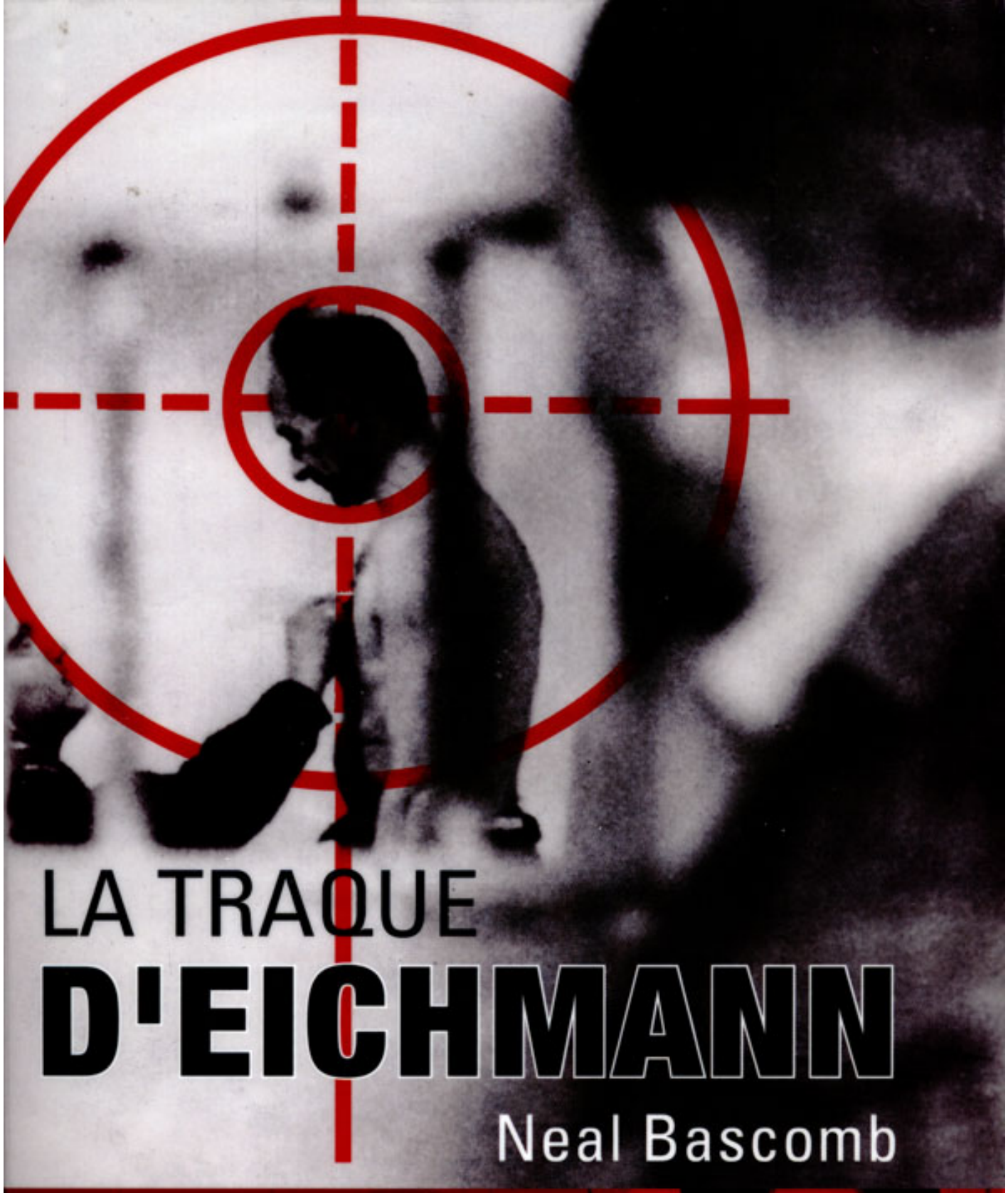

# LA TRAQUE D'EICHMANN

Neal Bascomb

## LA PLUS GRANDE CHASSE À L'HOMME DE L'HISTOIRE

PERRIN

Neal Bascomb

# La traque d'Eichmann

*Traduit de l'anglais*
*par Patrick Hersant*

PERRIN
www.editions-perrin.fr

Titre original :

*Hunting Eichmann*

*How a band of survivors*
*and a young spy agency*
*chased down the world's*
*most notorious nazi*

© Neal Bascomb, 2009
© Perrin, 2010 pour la traduction française
ISBN Houghton Mifflin Harcourt, Boston, New York :
978-0-618-85867-5
ISBN Perrin : 978-2-262-02647-9

« Il ne suffit pas que la justice soit rendue : elle doit l'être aux yeux de tous, de manière manifeste et indubitable. »

Gordon Hewart,
président de la Cour suprême, 1924

-

« [...] Et vous voici, notre précieux ennemi, Créature abandonnée, homme cerclé de mort. Qu'avez-vous à dire devant notre assemblée ? »

Primo Levi,
« Pour Adolf Eichmann », 1960

# Prologue

Le passager du bus 203 était en retard.

Depuis trois semaines maintenant, une équipe surveillait son trajet quotidien entre son lieu de travail et le petit bunker en briques qui lui servait de maison, rue Garibaldi. La routine était immuable : à 19 h 40, le bus 203 s'arrêtait sur l'étroite voie express, devant le kiosque, à 100 mètres du croisement avec la rue Garibaldi ; l'homme sortait du bus ; un autre passager, une femme, descendait au même arrêt. Chacun partait alors dans sa direction. Parfois, l'homme faisait une halte au kiosque pour acheter un paquet de cigarettes, mais cela ne prenait jamais plus d'une minute. Puis il traversait la rue pour regagner son domicile. S'il entendait une voiture approcher, il allumait une lampe torche – dont une extrémité était rouge, l'autre blanche – pour signaler sa présence. Arrivé devant sa maison, il en faisait le tour avant d'entrer, comme pour vérifier que la voie était libre. Une fois à l'intérieur, il embrassait sa femme et son jeune fils, allumait quelques lampes à pétrole, puis s'asseyait devant une table pour dîner. Il appliquait cette routine avec un soin maniaque. Il était prévisible, et par là même vulnérable.

Mais ce soir-là, le mercredi 11 mai 1960, à 19 h 40 passées, ni le bus 203 ni son passager n'avaient encore fait leur apparition. L'équipe attendait, répartie entre deux véhicules. Une Chevrolet noire stationnait à la lisière de la route 202, l'avant pointé vers l'arrêt de bus. Dès qu'il apercevrait sa cible, le conducteur de cette voiture d'appoint devait allumer ses phares pour l'aveugler avant qu'il tourne à gauche en direction de la maison. La voiture principale, une limousine noire de marque Buick, était rue Garibaldi entre la voie express et la maison en briques. Le conducteur, vêtu d'un uniforme de chauffeur, avait ouvert le capot pour faire croire à une panne. À l'extérieur du véhicule, dans la fraîcheur du soir, deux autres

hommes feignaient d'en examiner le moteur. Ces deux hommes de main étaient chargés de s'emparer de la cible et de l'obliger à prendre place dans la voiture, aussi discrètement et aussi rapidement que possible.

Enfin, à 19 h 44, un bus émergea de la route 202 – mais il passa sans s'arrêter devant le kiosque. L'équipe ne pouvait plus s'attarder trop longtemps dans ce quartier isolé de Buenos Aires sans attirer l'attention. Le faubourg, situé au nord de la capitale argentine, était constitué de maisons éparpillées sur une plaine presque désertique. Les voitures étrangères au quartier étaient vite repérées.

Le chef d'équipe, tassé sur le siège arrière de la limousine, décida de maintenir la surveillance malgré les risques. Personne ne souleva d'objection. L'heure était grave, et ce n'était pas le moment de discuter. Il n'était pas question pour ces hommes de laisser échapper leur proie.

Quinze ans plus tôt exactement, aux derniers jours du IIIe Reich, le lieutenant-colonel SS Adolf Eichmann, chef de la section IV B4 du Bureau central de sécurité du Reich, responsable de la logistique de la Solution finale, était parti se réfugier dans les Alpes autrichiennes. Il était alors répertorié comme mort au combat : c'est ce qu'avait affirmé la femme qui attendait maintenant avec impatience que son mari rentre du bureau. Il avait été traqué par des enquêteurs alliés et par des chasseurs de nazis agissant pour leur compte, comme Simon Wiesenthal. Des justiciers juifs, disait-on, l'avaient déjà exécuté. À en croire la rumeur, il avait vécu en Allemagne de l'Ouest, en Angleterre, au Koweït, aux États-Unis, et même en Israël. On avait perdu sa trace, puis on l'avait retrouvée – avant de la perdre à nouveau.

Il avait si bien dissimulé son identité que les agents du Mossad en train de faire le guet, rue Garibaldi, n'étaient toujours pas absolument certains que l'homme qu'ils étaient venus capturer fût bien Eichmann. Dans le cas contraire, ils avaient prévu un plan de secours. Mais ils étaient assez convaincus pour avoir monté une opération périlleuse, en territoire étranger, avec plus de dix agents – dont le chef des services secrets israéliens en personne. Tous avaient lu le dossier d'Eichmann et connaissaient dans le détail son rôle dans l'extermination des Juifs. Ils étaient des professionnels, mais il leur était impossible de faire preuve d'impartialité dans une pareille mission. Depuis son arrivée en Argentine, l'un d'eux avait des

hallucinations et voyait partout le visage de ses proches morts durant l'Holocauste.

Ils attendraient donc le bus 203 quelques minutes de plus.

À 20 h 05, l'équipe aperçut de nouveau un lointain halo. Quelques instants plus tard, les phares du bus balayèrent la voie express de leur lumière crue, transperçant les ténèbres. On entendit le crissement des freins, puis la porte qui s'ouvrait dans un grincement métallique, laissant descendre les deux passagers habituels. Tandis que le bus s'éloignait, la femme s'engagea vers la gauche et l'homme dans l'autre direction. Le corps recourbé pour affronter le vent du soir, les mains enfoncées dans les poches de son manteau, il se dirigea vers la rue Garibaldi. Au loin, comme pour annoncer l'orage, un coup de tonnerre retentit. L'heure était venue pour Adolf Eichmann de répondre de ses actes.

# 1

Devant le camp de Mauthausen, près d'une carrière de granit située sur la rive septentrionale du Danube, en Haute-Autriche, le lieutenant-colonel (Obersturmbannführer) Adolf Eichmann se trouvait à la tête d'une longue colonne composée de 140 voitures et camions de commandement[i]. Il était midi, et ce dimanche 19 mars 1944 était le jour de ses 38 ans.

Dans son uniforme gris pâle de la Schutzstaffel (SS), il affichait l'humanité et l'humour d'un bloc de granit[ii]. Il avait des cheveux fins d'un blond foncé, des lèvres minces, un long nez et des yeux d'un bleu tirant sur le gris. Son crâne se creusait nettement au niveau des tempes – une particularité encore accentuée par la casquette pointue qu'il avait remontée sur son front. De taille moyenne, il avait tendance à se pencher en avant dans son uniforme parfaitement ajusté, comme s'il venait de repérer une piste toute fraîche. Tandis qu'il regardait ses hommes se préparer pour l'expédition, il sentit frémir malgré lui la commissure gauche de ses lèvres, crispant brièvement son visage dans une grimace hautaine.

Le convoi comportait plus de 5 000 membres de la SS. Tout le long de la file de véhicules, les moteurs se mirent à vrombir, laissant échapper en travers de la route une épaisse fumée. Grimpant dans sa Mercedes noire, Eichmann fit un signe aux motocyclistes en tête de colonne : dans le sillage de la 1re division blindée, le convoi se mit en marche pour Budapest.

Douze heures plus tôt, onze divisions de la Wehrmacht avaient franchi en force la frontière hongroise, tandis que des parachutistes sautaient sur la capitale historique pour s'emparer des bâtiments officiels et de diverses positions stratégiques. Adolf Hitler avait ordonné l'occupation du pays afin d'empêcher ce partenaire de l'Axe

de conclure un armistice avec les Alliés à l'heure où l'Armée rouge s'était mise en marche.

D'ici quelques mois, le camp de Mauthausen et ses satellites accueilleraient encore d'innombrables Juifs, que l'on forcerait à travailler dans les carrières et dans les usines environnantes spécialisées dans les munitions, l'acier et l'aéronautique. « Envoyez le Maître en personne », avait ordonné le Reichsführer-ss Heinrich Himmler : qui d'autre qu'Eichmann, en effet, pouvait ratisser la Hongrie de part en part pour en débusquer tous les Juifs[iii] ? Ceux qui étaient en bonne condition physique seraient envoyés dans des camps pour y subir la « destruction par le travail » ; les autres seraient exterminés sans attendre. Dans l'invasion de la Hongrie, le rôle d'Eichmann était à la fois secondaire et essentiel. Il se rengorgeait à l'idée que Himmler l'avait chargé de superviser personnellement les opérations, et se sentait prêt à tout pour mériter son nouveau surnom de « Maître ». Il avait fait venir de toute l'Europe, pour l'assister dans sa mission, ses officiers supérieurs les plus efficaces.

L'armée allemande encerclant déjà Budapest, la colonne de la ss ne rencontra guère de résistance et put traverser la Hongrie à marche forcée. Sur le trajet de 400 kilomètres qui les séparaient de la capitale, les officiers d'Eichmann étaient assez confiants dans leur succès pour faire une halte, se rassembler autour de lui et lui souhaiter son anniversaire en ouvrant une bouteille de rhum[iv]. En dehors de cette pause, suivie de deux arrêts pour se ravitailler en carburant, Eichmann n'eut rien d'autre à faire que fumer cigarette sur cigarette et réfléchir à son plan d'action pour éliminer les 725 000 Juifs de Hongrie dans les meilleurs délais, en évitant les rebellions (comme en Pologne) et les évasions en masse (comme au Danemark)[v]. Fumer, réfléchir : ces deux opérations lui occupaient l'esprit tandis que l'interminable convoi poursuivait sa route dans un fracas de tonnerre.

Quand il avait dû imaginer un plan pour la Hongrie, au cours des dernières semaines, Eichmann avait pu s'inspirer de ses huit années d'expérience en qualité de responsable des affaires juives au sein de la ss. En tant que chef de la section IV B4, il avait eu pour mission de mettre en œuvre la politique d'extermination des Juifs conçue par Hitler. Eichmann dirigeait son bureau comme l'eût fait le chef de service de quelque entreprise multinationale[vi]. Il se fixait des

objectifs ambitieux ; il recrutait des subordonnés efficaces et leur déléguait le travail en fonction de leurs compétences ; il voyageait souvent pour surveiller leurs progrès ; il analysait les succès et les échecs, puis réajustait ses méthodes en conséquence ; il faisait savoir à ses supérieurs, chiffres et tableaux à l'appui, combien il était efficace. Sa fonction supposait une certaine souplesse vis-à-vis de changements fréquents de politique, une aptitude à contourner les lois, et d'incessantes luttes d'influence. Il portait l'uniforme, mais son succès dépendait moins de victoires militaires que de plans mis en œuvre, de quotas respectés, de rendement, d'instructions suivies, d'unités déplacées. Les opérations qu'il avait dirigées partout en Europe – Autriche, Allemagne, France, Italie, Pays-Bas, Belgique, Danemark, Slovaquie, Roumanie et Pologne – lui avaient appris le meilleur moyen d'aboutir. Il s'agissait maintenant d'appliquer ses méthodes à la Hongrie.

La toute première étape consistait à isoler les Juifs. Il fallait pour cela ordonner le port de l'étoile jaune, proscrire tout déplacement, défendre l'utilisation du téléphone et de la radio, expulser les Juifs de la fonction publique et de bien d'autres professions. Il avait à sa disposition une bonne centaine de mesures visant à identifier les Juifs, puis à les exclure de la société hongroise. L'étape suivante permettrait de s'approprier leurs biens et de les reverser dans les coffres du Troisième Reich. Il suffisait pour cela de geler les comptes bancaires, d'exproprier les usines et les commerces appartenant à des Juifs, de mettre la main sur les biens de chaque individu, jusqu'à la moindre carte de rationnement. Puis venait la ghettoïsation : les Juifs étaient expulsés de chez eux et parqués dans l'attente de la quatrième et dernière étape – la déportation dans les camps[vii]. C'est alors une autre section de la ss qui les prenait en charge.

Soucieux de prévenir les évasions et les insurrections, Eichmann comptait lancer une campagne de mystification à chacune de ces quatre étapes. Il entendait rencontrer les responsables de la communauté juive, en tête à tête, afin de leur garantir que les mesures de restriction qui les frappaient étaient seulement temporaires et dictées par la loi martiale. Aussi longtemps que ces responsables, rassemblés en conseil, veilleraient à l'application desdites mesures, il n'arriverait rien de mal à leur communauté – il s'y engageait personnellement. De même, on extorquerait de l'argent aux Juifs contre la promesse d'un traitement privilégié – cela

permettait de les déposséder davantage encore, mais aussi de laisser entendre qu'ils pouvaient trouver un salut individuel dans le strict respect des exigences allemandes. Eichmann estimait en outre qu'il valait mieux réserver les deux dernières étapes aux provinces les plus reculées et attendre le dernier moment pour s'occuper de Budapest, où la probabilité d'une résistance organisée était le plus élevée. Même au moment de jeter les Juifs dans les trains de la mort, il convenait de les assurer qu'on les déplaçait pour garantir leur sécurité, ou parce que l'Allemagne avait besoin de main-d'œuvre. Les Juifs ne seraient peut-être pas dupes, mais ces mensonges permettraient tout de même de gagner du temps et de n'utiliser la force qu'en dernier recours[viii].

Eichmann savait que son plan ne pouvait fonctionner sans l'accord des autorités hongroises, qui devraient lui fournir des hommes et une assistance matérielle. Ses propres effectifs étant limités à 150 hommes, il fallait s'assurer de la coopération des autorités dès son arrivée à Budapest, sans quoi il prendrait du retard sur son programme de transferts vers Auschwitz, Mauthausen et autres camps de la mort[ix].

Quand le convoi parvint à Budapest, l'armée allemande était en train de renforcer ses positions dans les rues et des escadrilles d'avions de combat, les ailes décorées d'une croix noire, rasaient les eaux du Danube[x]. Des agents de la Gestapo ratissaient la ville pour arrêter les notables hongrois susceptibles de résister à l'occupation. Des centaines de Juifs figuraient sur leur liste[xi]. Eichmann établit ses quartiers à l'hôtel Majestic, luxueux établissement dressé sur une colline boisée à l'ouest de la vieille ville de Buda. L'hôtel fut entouré de postes de guet, de trois cercles de barbelés, et la zone placée sous la surveillance de patrouilles dotées de bergers allemands[xii].

Craignant d'être assassiné par la Résistance juive ou par un commando allié, Eichmann se montra très soucieux de sa propre sécurité. Il préférait rester à l'arrière-plan, exercer son autorité par le biais de subordonnés, et se laissait rarement photographier. Par mesure de précaution, il ne se déplaçait jamais dans sa voiture de commandement sans un arsenal de grenades et de petits fusils-mitrailleurs[xiii].

Dans son nouveau quartier général, le Maître passa la première d'une longue série de nuits d'insomnie à assembler les divers éléments de la machine qui devait permettre, étape par étape, de

déposséder et d'éliminer systématiquement tous les Juifs de Hongrie. Il voyait en eux des ennemis du Reich, qu'il fallait arracher et détruire comme un cancer.

À l'aube du 15 avril, au dernier jour de la Pâque, cette terrible machine vint frapper à la porte de la maison qu'habitait Zeev Sapir, à Dobradovo[xiv]. Âgé de 20 ans, Zeev vivait avec ses parents et cinq de leurs autres enfants dans ce village situé à une quinzaine de kilomètres de Munkács, en Ruthénie subcarpatique, région montagneuse du nord-est de la Hongrie.

Les gendarmes, après avoir tiré du lit tous les membres de la famille, leur ordonnèrent de préparer leurs bagages : ils étaient autorisés à emporter de la nourriture, des vêtements et de la literie, à raison de 50 kilos maximum par personne. Après avoir confisqué leurs rares biens précieux, on les poussa dans la rue. C'est ainsi que 103 personnes furent rassemblées par les gendarmes, qui les forcèrent à marcher jusqu'à Munkács sous la menace d'un fouet. Les plus vieux d'entre eux et les petits enfants suivaient dans une charrette tirée par un cheval.

Depuis un mois que les Allemands occupaient la Hongrie, Sapir endurait dignement les nombreuses contraintes imposées aux Juifs ; du reste, les Ruthènes avaient toujours fait l'objet d'un fort sentiment antisémite. Élevé dans une famille strictement orthodoxe, Sapir avait toujours été désigné par ses camarades comme « le Youpin », et cela sous les diverses autorités successives de sa petite région durant sa jeune vie. Tchèques, Hongrois, Ukrainiens, tous avaient opprimé son peuple. Les Hongrois avaient envoyé son frère aîné dans un camp de travail quelques années plus tôt. Dans les premiers temps, les Allemands n'avaient pas semblé plus mauvais que leurs prédécesseurs. Zeev portait son étoile de David, comme les autres membres de la communauté. Il contournait les couvre-feux et les interdictions de déplacement, afin de vendre de la farine au marché noir pour faire vivre sa famille. Les autres mesures infligées par le nouveau gouvernement – restrictions en matière de presse, licenciements, interdiction d'accès à certains lieux publics, confiscation des biens, parmi tant d'autres – n'affectaient guère l'humble village où il habitait.

Cette fois, pourtant, il avait peur. Sa famille parvint à Munkács dans la soirée, épuisée d'avoir transporté ses lourds bagages sur tant

de kilomètres. Les rues grouillaient d'hommes, de femmes et d'enfants qui se dirigeaient tous vers leur nouvelle demeure, une vieille usine de briques désaffectée entourée de terrains vagues. Au cours des jours suivants, 14 000 Juifs de la ville et des bourgs environnants furent entassés dans ce ghetto ; on leur affirma qu'ils étaient déplacés hors d'une « zone d'opérations militaires » à seule fin de les protéger des Russes qui se rapprochaient.

Cette nouvelle n'avait rien de réconfortant pour Sapir, dont la famille logeait à présent dans une cabane de fortune, se nourrissant presque exclusivement de soupe de pommes de terre cuite dans une baignoire et servie à la louche. Il était encore plus difficile de se procurer de l'eau, le ghetto ne disposant que de deux robinets. À mesure que les jours passaient, les pleurs des enfants assoiffés et affamés devenaient intolérables. Puis vinrent des pluies torrentielles. Dans ce ghetto à ciel ouvert, il était impossible d'échapper aux averses qui transformaient le sol en une immense flaque de boue, favorisant une épidémie de fièvre typhoïde et de pneumonie. Mais la maladie épargna Sapir, ses parents, ses quatre frères cadets (âgés respectivement de 15, 11, 6 et 3 ans) et sa petite sœur de 8 ans.

Le jour, les gendarmes hongrois multipliaient les jeux cruels, forçant par exemple une équipe de travail à transporter des tas de briques d'un bout à l'autre du ghetto sans autre but que le plaisir sadique d'exercer leur pouvoir.

Au bout de trois semaines passées dans le ghetto, Sapir ne savait toujours pas combien de temps ils allaient y demeurer, ni quelle autre destination les attendait. On ne posait pas ce genre de question sans risquer la bastonnade. Dans un journal local qu'il avait pu se procurer, il apprit qu'un haut gradé de la ss s'apprêtait à inspecter leur ghetto ; cet officier allemand, nommé Eichmann, leur apporterait peut-être des réponses.

Peu avant l'arrivée d'Eichmann, on disposa toute la population du ghetto en demi-cercle dans la cour principale. Entouré de sa garde rapprochée, composée d'une trentaine d'officiers hongrois et de ss, Eichmann s'avança dans la cour à grandes enjambées ; il portait des culottes d'équitation, des bottes noires et une haute casquette. De sa voix claire et puissante, il annonça aux prisonniers : « Juifs ! Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. Nous ne voulons que votre bien. Vous partirez d'ici bientôt, vers des endroits très agréables. On vous y offrira du travail, vos femmes resteront à la maison et vos

enfants iront à l'école. Votre existence là-bas sera des plus enviables[xv]. » Sapir n'avait d'autre choix que de le croire.

Peu après la visite d'Eichmann, le 22 mai, on vit surgir des trains sur les voies menant à l'ancienne usine de briques[xvi]. Munis de fouets, de matraques et de fusils-mitrailleurs, des gardes firent monter les prisonniers à bord des trains. Chaque homme, chaque femme, chaque enfant fut dépouillé de ses vêtements ; on fouilla leurs maigres affaires au cas où il y resterait quelque objet de valeur. Ceux qui hésitaient à obéir étaient frappés sans ménagement. La plupart étaient paralysés par la terreur et par la confusion.

Un garde déchira les documents personnels de Sapir avant de lui rendre ses vêtements. Une fois rhabillé, il retrouva sa famille et ses concitoyens. Les 103 Juifs de son village furent alors entassés dans un wagon à bestiaux qui eût à peine contenu huit vaches. On leur donna un seau d'eau et un seau vide où faire leurs besoins. Les gardes verrouillèrent la porte, plongeant le wagon dans une obscurité presque totale.

Le convoi se mit en marche dans un crissement métallique. Nul n'en connaissait la destination. Chaque fois que le train traversait une petite gare, quelqu'un tentait de déchiffrer les panneaux sur le quai pour se faire une idée du trajet, mais il était difficile de voir quoi que ce soit par l'unique ouverture du wagon, que les Allemands avaient garnie de fil barbelé pour prévenir toute évasion. Au soir du premier jour, il était déjà difficile de supporter la chaleur, la puanteur, la faim et la soif. Les jeunes frères et la petite sœur de Sapir réclamaient en pleurant à boire et à manger ; sa mère les apaisait en murmurant : « Endors-toi, mon chéri. » Sapir restait le plus souvent debout. Il n'y avait guère de place pour s'asseoir, et le peu d'espace était réservé aux plus faibles. Des villageois de tous âges, épuisés, perdaient connaissance ; plusieurs moururent asphyxiés. À un moment, le train s'arrêta. Un garde ouvrit le battant de la porte et leur demanda s'ils voulaient boire. Sapir se traîna dehors pour remplir le seau au robinet de la gare. À son retour, le garde le bouscula pour faire tomber le seau débordant d'eau fraîche – il faudrait donc s'en passer encore.

Quatre jours après avoir quitté Munkács, le train freina dans un bruit de ferraille[xvii]. On était en pleine nuit, et, quand la porte du wagon s'ouvrit à nouveau, les passagers furent éblouis par la lumière des projecteurs. Des gardes de la SS se mirent à hurler : « Dehors !

Sortez ! Plus vite ! » Parmi les aboiements des chiens, on vit alors sortir du train les Juifs qui avaient survécu au voyage, répliques émaciées de ce qu'ils avaient été. Un boutiquier du village de Sapir fit demi-tour vers le wagon, où il avait oublié son châle de prière. Un homme vêtu d'un uniforme rayé, qui transportait leurs bagages, lui dit en montrant du doigt une cheminée fumante : « À quoi bon prendre ton châle de prière ? Bientôt, tu seras là-haut. »

C'est alors que Sapir perçut des relents de chair brûlée. Il comprit aussitôt ce qui les attendait dans ce lieu qu'on appelait Auschwitz. Un officier ss répartit les nouveaux arrivants en deux rangées, d'un geste brusque de la main ou en décrétant sèchement « droite » ou « gauche ». Quand vint le tour de sa famille, Zeev reçut l'ordre de rejoindre la colonne de gauche tandis que ses parents, ses frères et sa sœur étaient dirigés vers la droite. Il se débattit pour rester avec eux, mais les gardes le rouèrent de coups. Il ne revit jamais sa famille. On lui fit remonter une route poussiéreuse bordée de part et d'autre de grillages en fil barbelé ; son combat pour survivre ne faisait que commencer.

Six semaines plus tard, le dimanche 2 juillet 1944, à 8 h 30 du matin, des sirènes retentirent dans tout Budapest, reine du Danube, pour annoncer un raid aérien[xviii]. Peu après, suivant la voie ouverte par la 15e unité aéroportée américaine, les premiers bombardiers lourds 750 des Alliés larguèrent une pluie d'explosifs sur la ville. Fusils anti-aériens et avions d'assaut allemands s'efforcèrent de déjouer cette attaque-surprise, sans parvenir à contrer les escadrilles qui se succédaient dans le ciel. Pendant que Budapest était la proie des flammes, Eichmann se terrait dans sa villa de deux étages, confisquée à un industriel juif. Quatre heures plus tard, le dernier bombardier disparut à l'horizon. Des colonnes de fumée s'élevaient partout dans la ville. Le pilonnage allié avait ravagé des quartiers entiers, réduisant en poussière des raffineries, des usines, des réservoirs de carburant, des voies de chemin de fer et bien d'autres sites stratégiques. Des milliers de civils avaient péri sous les bombes.

Émergeant sans dommage de sa villa, Eichmann aperçut des tracts alliés qui tombaient doucement du ciel jusque sur sa pelouse. La propagande ennemie révélait que les Soviétiques s'approchaient par l'est en traversant la Roumanie ; à l'ouest, les Alliés avaient débarqué en France et en Italie, et leurs divisions blindées faisaient

route vers l'Allemagne. Les tracts annonçaient la défaite du IIIe Reich, ajoutant que toute résistance était inutile. Le président Franklin Roosevelt déclarait par ailleurs que la persécution des Juifs de Hongrie et des autres minorités, qui se poursuivait « de manière préoccupante », devait absolument être interrompue. Les responsables seraient poursuivis et punis. Mais il en fallait plus qu'un bombardement allié, la menace d'un président américain ou même un ordre de Hitler pour détourner Eichmann de son chef-d'œuvre : l'extermination des Juifs de Hongrie, qui avait vraiment commencé avec les déportations de Munkács.

Eichmann quitta la villa pour vérifier que son quartier général de l'hôtel Majestic n'avait pas subi trop de dégâts. Ses récents succès le confortaient dans son plan d'action, qui s'était révélé d'une efficacité redoutable dès la première semaine de juillet. Sur les six zones d'opération prévues pour la déportation des Juifs – 437 000 « unités » en tout –, cinq étaient déjà mises à sa disposition par les autorités hongroises, qui avaient fait preuve d'une bonne volonté remarquable[xix]. Quatre trains par jour en moyenne, soit une cargaison quotidienne de 3 500 unités, arrivaient à Auschwitz-Birkenau[xx]. Seuls 10 % des nouveaux arrivants étaient jugés aptes au travail dans les camps. Les autres bénéficiaient d'un « traitement spécial » dans les chambres à gaz. Eichmann avait rapidement pris contact avec le commandant du complexe, Rudolf Höss, afin que le camp d'extermination soit prêt à traiter des arrivées en nombre. On avait recruté de nouveaux personnels, agrandi les camps, construit un système ferroviaire à trois voies, modernisé les fours crématoires.

Seuls les Juifs de Budapest restaient en Hongrie[xxi]. On les avait déjà relogés dans des maisons spéciales, marquées d'une étoile jaune et frappées par un couvre-feu ; ils n'étaient autorisés à quitter leur domicile qu'entre 14 et 17 heures. On avait fait venir des policiers et des gendarmes de provinces reculées pour ne pas manquer d'hommes lors des déportations, et les horaires des trains étaient déjà prévus.

Mais, outre l'avancée des Alliés sur les deux fronts et le bombardement de Budapest, plusieurs éléments venaient contrarier les projets d'Eichmann[xxii]. Ces dernières semaines, plusieurs voix s'étaient élevées à travers le monde – de Roosevelt à Pie XII en passant par le roi de Suède – pour appeler l'amiral Miklos Horthy, le

régent de Hongrie (que Hitler avait maintenu en place pour mieux l'instrumentaliser), à mettre un terme à la persécution des Juifs dans son pays. Horthy s'était montré sensible à ces requêtes, non seulement parce qu'un rapport de deux rescapés d'Auschwitz lui avait appris ce qui se passait dans les camps d'extermination, mais aussi parce qu'il avait récemment déjoué un coup d'État fomenté par le secrétaire d'État László Baky, précieux allié d'Eichmann au ministère de l'Intérieur. Cinq jours après le bombardement allié, le 7 juillet, Horthy décréta l'arrêt des déportations et destitua Baky et ses affidés.

Eichmann, hors de lui, ordonna malgré tout à ses délégués d'envoyer à Auschwitz 7 500 Juifs détenus dans une usine de briques au nord de la capitale[xxiii]. On ne lui opposa aucune résistance. Une semaine plus tard, il tenta de renouveler l'opération avec 1 500 Juifs du camp de détention de Kistarcsa, à une vingtaine de kilomètres de Budapest[xxiv]. Quand le Conseil juif de la ville apprit qu'un train de prisonniers était parti, il s'empressa de convaincre Horthy d'en interrompre le voyage vers le camp d'extermination et de le faire revenir à Kistarcsa. Berlin n'avait pas encore réagi à l'arrêt des déportations ordonné par Horthy, mais Eichmann n'en avait cure : il n'était pas question pour lui de laisser le régent interrompre son travail. Le 19 juillet, il convoqua le Conseil juif dans son bureau. Tandis qu'un de ses subordonnés feignait de débattre avec les membres du Conseil, Eichmann envoya des unités ss à Kistarcsa pour jeter de nouveau les Juifs dans le train. Le Conseil ne fut autorisé à quitter son bureau que lorsque le convoi eut franchi la frontière polonaise.

La même semaine, Hitler prit enfin position dans le conflit qui l'opposait à Horthy. Désireux de le conserver comme allié, il proposa de laisser 40 000 Juifs de Budapest émigrer en Palestine ; les autres devaient être transférés dans des camps, comme prévu. Cette solution n'avait rien pour satisfaire Eichmann, qui ne voulait pas voir un seul Juif lui échapper. Il se rendit aussitôt au bureau du plénipotentiaire allemand en Hongrie.

« Le Reichsführer-ss Himmler n'autorise en aucun cas l'émigration des Juifs hongrois vers la Palestine, s'emporta-t-il. Les Juifs en question, sans exception, représentent un matériau biologique important ; nombre d'entre eux sont d'anciens combattants sionistes, dont l'émigration est hautement indésirable.

Je compte soumettre l'affaire au Reichsführer-ss et, si nécessaire, requérir une nouvelle décision du Führer[xxv]. »

Le plénipotentiaire ne se laissa pas émouvoir par ces propos – pas plus que Berlin. L'Allemagne était en train de perdre la guerre, et bien des hauts responsables du Reich, dont Himmler, considéraient désormais les Juifs comme de précieux atouts dans les négociations futures[xxvi]. C'était là un signe de faiblesse aux yeux d'Eichmann, qui s'inquiétait pourtant lui aussi de son avenir – il avait ainsi confié à un collègue de la ss qu'il craignait de voir son nom figurer tout en haut de la liste des criminels de guerre que préparaient les Alliés, son rôle en Hongrie étant pour une fois connu du public[xxvii].

En août, après l'invasion de la Roumanie par les troupes soviétiques, Himmler renonça définitivement à tout projet de déportation. Eichmann reçut l'ordre de dissoudre son unité en Hongrie. Il n'en fit rien : après une brève mission en Roumanie, il s'attarda deux mois encore à Budapest en attendant l'occasion de reprendre son travail.

Il faisait des promenades à cheval, sillonnait la campagne à bord de son véhicule tout-terrain. Il passait de longs week-ends dans un château appartenant à l'un de ses homologues hongrois, ou se prélassait dans sa villa aux jardins splendides, où de nombreux domestiques étaient toujours à ses ordres. Il dînait dans les restaurants à la mode, s'enivrait au cabaret. Sa femme et ses trois fils étant à Prague, il entretenait deux maîtresses régulières – une riche divorcée trentenaire et l'épouse d'un comte hongrois. Eichmann s'était livré à ces diverses activités dès son arrivée à Budapest, mais il avait désormais l'occasion de s'y consacrer à plein temps. Il n'en reste pas moins que la tournure des événements le rendait nerveux. Il fumait plus que jamais et s'en prenait sans raison à ses subordonnés[xxviii].

Fin octobre, alors que les Russes n'étaient plus qu'à 150 kilomètres de Budapest et que Horthy venait d'être déchu de la régence, Eichmann, dans un ultime effort, tenta d'achever le travail commencé en Hongrie. « Comme vous le voyez, je suis encore là[xxix] », annonça-t-il aux autorités juives de la capitale. Il obtint du plénipotentiaire allemand l'autorisation d'envoyer 50 000 Juifs dans des camps de travail en Autriche. À cause des bombardements alliés, aucun train n'était disponible pour effectuer ce trajet de 200 kilomètres : c'est donc à pied que le premier lot de 27 000 Juifs –

comportant des enfants et des infirmes – dut faire le voyage, alors que l'hiver commençait à s'installer[xxx]. Sans abri et presque sans provisions, des centaines d'entre eux périrent dès les premiers jours – abattus d'une balle ou laissés pour morts au bord de la route. Le commandant du camp d'Auschwitz, Höss, croisant l'immense colonne alors qu'il se rendait de Budapest à Vienne, fut lui-même horrifié par les conditions endurées par les Juifs. À l'évidence, ce massacre volontaire contrevenait aux ordres de Himmler. Eichmann reçut d'un supérieur l'ordre d'interrompre la marche, mais il fit la sourde oreille. Enfin, au début du mois de décembre, Himmler convoqua Eichmann dans son quartier général de la Forteresse noire. Juste avant la rencontre, Eichmann frotta ses doigts jaunis par la nicotine avec une pierre ponce et du citron, l'aversion du Reichsführer-ss pour les cigarettes n'étant un secret pour personne[xxxi].

« Jusqu'à présent, lui dit alors Himmler sans dissimuler sa colère, vous avez exterminé les Juifs. Dorénavant, et je vous en donne aujourd'hui l'ordre exprès, vous serez pour eux un protecteur. […] Si vous ne vous en sentez pas capable, je vous demande de me le dire[xxxii] !

— Oui, mon Reichsführer ! » répondit aussitôt Eichmann, qui savait bien que toute autre réponse et toute autre conduite de sa part eussent été suicidaires.

Par un matin de la fin du mois de décembre 1944, le vent glacé de l'hiver s'engouffra dans une baraque en bois de Jaworzno, un camp satellite d'Auschwitz[xxxiii]. Zeev Sapir grelottait sur sa couchette. Il avait troqué sa chemise de rechange contre une miche de pain, et les pauvres vêtements qu'il lui restait étaient bien trop grands pour son corps décharné.

À 4 h 30, une sirène retentit. Sapir sauta hors de son lit pour éviter les coups qui ne manqueraient pas de pleuvoir sur lui s'il se mettait en retard. Il se hâta de sortir avec la centaine d'autres prisonniers logeant dans la même baraque : c'était l'heure de l'appel dans l'air glacial et en plein vent. Puis il prit le chemin des mines de charbon de Dachsgrube, où il travaillait douze heures d'affilée. Il était tenu de remplir quarante-cinq wagons de minerai par jour, sous peine de recevoir vingt-cinq coups de fouet. Un tel rendement, difficile à atteindre pour un homme en bonne santé, exigeait un

effort herculéen après un petit déjeuner constitué d'une unique tasse de café et d'une tranche de pain. C'est pourquoi son dos était lacéré.

Ce soir-là, quand Sapir rentra au camp, épuisé, la peau noircie par la poussière de charbon, on lui ordonna de se remettre en route avec 3 000 autres prisonniers. Selon les gardes de la ss, l'Armée rouge arrivait en Pologne. Cette information laissa Sapir indifférent : on lui demandait de marcher, alors il marchait. C'est grâce à cette attitude – et à une bonne dose de chance – qu'il avait survécu à Auschwitz pendant huit longs mois.

À peine arrivé de Hongrie et séparé de sa famille, Sapir avait été battu, poussé vers la baraque où il serait cantonné, déshabillé, inspecté, épouillé, rasé et tatoué sur l'avant-bras gauche – où il porterait à jamais le numéro A3800[xxxiv]. Le lendemain matin, on l'avait forcé à travailler dans les chambres à gaz où il pensait que sa famille avait péri la nuit même. Sapir était chargé de tirer les cadavres hors des chambres et de les allonger sur le dos, dans la cour ; là, un barbier leur coupait les cheveux et un assistant dentiste leur ouvrait la bouche en quête de dents en or. Puis il charriait les corps jusqu'à de larges fosses, où ils étaient empilés comme des carcasses de bêtes et incinérés. Au milieu de la fosse, une rigole recueillait la graisse des cadavres en train de brûler. Cette graisse était utilisée pour alimenter le feu des fours crématoires. La fumée épaisse, les flammes rouge sombre et l'acre puanteur l'étourdissaient comme un poison.

Il avait perdu toute notion du temps, ignorant l'heure du jour et le jour de la semaine. Les nuits succédaient aux jours, voilà tout. Par miracle, il échappa à l'exécution – sort habituellement réservé aux prisonniers travaillant dans les chambres à gaz et les fours crématoires. Les Allemands les abattaient régulièrement pour que ces activités restent secrètes. Mais on avait décidé d'envoyer Sapir à Jaworzno, où l'attendaient de nouvelles atrocités.

Ayant quitté le camp satellite en file indienne, Sapir et les autres prisonniers avançaient péniblement sur une épaisse couche de neige[xxxv]. Ils marchèrent pendant deux jours, sans savoir où on les emmenait. Tout prisonnier qui ralentissait l'allure ou s'arrêtait pour une pause était aussitôt abattu. Au soir du deuxième jour, la colonne parvint à Bethune, en Haute-Silésie ; on leur ordonna de s'asseoir sur le bord de la route.

Un officier ss parcourut la longue rangée de prisonniers en répétant : « Si certains d'entre vous sont incapables de continuer, qu'ils restent ici : on viendra les chercher en camion. » Sapir avait appris depuis longtemps à se défier de ce genre de promesses, mais il était trop fatigué, il avait trop froid, et son propre sort le laissait indifférent. Deux cents prisonniers choisirent de rester sur place, tandis que les autres se levaient pour reprendre la route. Sapir s'endormit à l'endroit même où il s'était laissé tomber, dans la neige. Au matin, on les mena dans un champ et on leur ordonna de creuser une fosse à l'aide de pelles et de pioches. La terre était gelée, mais tous se mirent à l'ouvrage ; ils savaient pourtant qu'ils creusaient leur propre tombe.

Ce soir-là, on les emmena dans le réfectoire d'une mine des environs. Toutes les fenêtres en avaient été soufflées par des raids aériens. Plusieurs officiers ss les suivirent dans la salle, sous la conduite d'un sous-officier du nom de Lausmann. « Oui, je sais que vous avez très faim », leur dit-il avec commisération tandis que ses hommes apportaient une grosse marmite.

Sapir rejoignit la foule des autres prisonniers, affamé, presque trop faible pour tenir debout. Les plus désespérés se jetèrent en avant dans l'espoir de grappiller un peu de nourriture. Ceux-là moururent en premier. Lausmann les agrippait l'un après l'autre, les basculait au-dessus de la marmite et leur tirait une balle dans la nuque. Les coups de feu se succédaient, interminables. Au beau milieu du massacre, un jeune homme se lança soudain dans un discours à l'intention de ses camarades et de ses bourreaux : « Le peuple allemand devra répondre de ses crimes, et l'Histoire le jugera. » Il fut abattu à son tour.

Lausmann continua de tirer jusqu'à ce qu'il ne reste plus que onze prisonniers, dont Sapir. C'est alors que Lausmann fut appelé par son supérieur, qu'il alla rejoindre dans la pièce voisine. Les gardes ss firent monter les onze survivants à bord d'un train pour les conduire au camp de concentration de Gliwice, où on les jeta dans une cave emplie de pommes de terre gelées, sur lesquels les malheureux affamés se jetèrent goulûment. Le lendemain matin, on les emmena dans une forêt en compagnie de milliers d'autres. Soudain des mitraillettes se mirent à tirer, fauchant les prisonniers qui s'effondraient sur le sol. Sapir, lui, parvint à courir entre les arbres jusqu'à ce que ses jambes ne le soutiennent plus. Sa chute lui

fit perdre connaissance. À son réveil, il était seul, le pied en sang, et n'avait plus qu'une seule chaussure. Quand l'Armée rouge croisa son chemin par hasard, il ne pesait plus que 29 kilos. Sa peau jaunie était sèche comme un vieux parchemin. On était alors en janvier 1945, et il faudrait attendre le printemps pour qu'il retrouve un semblant de santé.

Sapir ne devait jamais oublier la promesse faite par Eichmann dans le ghetto de Munkács, ni le cri de son camarade réclamant justice avant d'être exécuté. Mais bien des années devaient s'écouler avant qu'on l'invite à se rappeler publiquement ces événements.

# 2

La guerre touchait à sa fin. Le monde allait bientôt découvrir les vestiges de l'horreur qu'avait connue Sapir, et à laquelle il avait survécu. Le 12 avril 1945, les Alliés ouvrirent une voie menant à Berlin[xxxvi]. Ils avaient franchi le Rhin depuis quelques semaines déjà ; dans leurs chars Sherman, Britanniques et Canadiens avançaient rapidement vers l'Est. Les armées américaines avaient encerclé la vallée de la Ruhr, isolant le complexe industriel de Hitler et ouvrant une immense brèche sur le front ouest. Entre Berlin et les 85 divisions alliées, il ne restait plus qu'une poignée de divisions allemandes en déroute. L'avant-garde de la 9e armée américaine établissait déjà des têtes de pont sur l'Elbe, à moins de 100 kilomètres de la capitale du IIIe Reich. À l'est de Berlin, 1 250 000 soldats russes, armés de 22 000 pièces d'artillerie, étaient postés sur les rives de l'Oder, à moins de 60 kilomètres de la capitale.

Tandis que les forces alliées se préparaient pour l'assaut final et la défaite de l'Allemagne, deux colonels de la Wehrmacht, à bord d'une Mercedes arborant un pavillon blanc, se dirigeaient vers le QG avancé du 158e bataillon de l'armée britannique[xxxvii]. Ils étaient porteurs d'une offre de cessez-le-feu local qui leur permettrait de remettre à l'ennemi le contrôle de Bergen-Belsen, un camp de concentration ravagé par le typhus qui se trouvait à quelques kilomètres des chars britanniques faisant route vers Berlin. Le même jour, le général Dwight Eisenhower, commandant en chef des forces alliées en Europe, pénétra dans le camp de travail situé à côté d'Ohrdurf. Ce qu'il vit là le fit frémir.

Les Alliés avaient eu vent des actes de génocide commis par les Allemands durant la guerre. Dès l'été de 1941, les spécialistes britanniques du décryptage de Bletchley Park avaient intercepté des

transmissions décrivant en détail des exécutions massives de Juifs sur le territoire soviétique[xxxviii]. En 1942, un membre de la Résistance polonaise du nom de Witold Pilecki avait fait en sorte qu'on le déporte à Auschwitz, d'où il envoyait régulièrement des rapports à l'intention des gouvernements occidentaux. Deux Juifs slovaques, évadés d'Auschwitz-Birkenau au plus fort de l'extermination des Juifs de Hongrie, avaient fourni des rapports détaillés sur le nombre de convois parvenant au camp, sur la nationalité des nouveaux arrivants et sur le sort qui les attendait dans les chambres à gaz. C'est leur récit qui avait suscité la vague de protestations adressées à l'amiral Horthy au sujet des déportations de Juifs hongrois, en 1944 ; le président Roosevelt avait notamment déclaré : « À tous les hitlériens, aux fonctionnaires, aux auxiliaires et autres séides, au peuple allemand et à tous les peuples subissant le joug nazi, nous disons clairement notre détermination à punir toute participation à ces actes de barbarie[xxxix]. »

Roosevelt s'était déjà exprimé de la sorte en octobre 1942[xl]. Deux mois plus tard, le ministre britannique des Affaires étrangères, Anthony Eden, avait annoncé devant la Chambre des communes que Hitler avait l'intention d'exterminer le peuple juif. À cette époque, Winston Churchill écrivait dans une note aux membres de son cabinet que les hauts responsables allemands, une fois arrêtés, devaient être jugés rapidement pour que leur identité soit clairement établie, puis, au bout de six heures, « abattus [...] sans en référer à l'autorité supérieure[xli] ». C'est Staline – pourtant spécialiste des procès expéditifs – qui avait alors, avec l'aide de Roosevelt, réfréné les ardeurs de Churchill. Lors d'une visite de Churchill à Moscou, en octobre 1944, Staline avait exigé qu'aucune exécution ne soit prononcée sans procès équitable, « sans quoi le monde pensera que nous avons peur de les juger[xlii] ». Mais la guerre était bientôt finie, et les dirigeants alliés ne s'étaient toujours pas mis d'accord sur le meilleur moyen de punir les crimes nazis.

On commençait à peine à envisager des plans d'action pour capturer les nazis en fuite[xliii]. Les Alliés, du reste, avaient du mal à déterminer lesquels d'entre eux devaient être considérés comme criminels de guerre. Selon les Britanniques, les Alliés devaient se contenter de poursuivre les hauts responsables allemands dont « les forfaits monstrueux [...] ne seraient pas limités à un lieu particulier[xliv] ». Russes et Américains avançaient une définition

beaucoup moins restrictive. Du coup, les listes de criminels de guerre se multiplièrent, dans la confusion la plus totale. Non seulement les Alliés ne disposaient d'aucune liste définitive, mais, ce qui est plus grave, ils n'avaient mis sur pied en avril 1945 que sept équipes d'enquêteurs – composées le plus souvent de cinq officiers et de sept soldats chacune – chargées de retrouver lesdits criminels. Ils avaient d'autres priorités : dans le cadre d'une opération anglo-américaine baptisée « Paperclip », par exemple, on avait recruté 3 000 enquêteurs pour parcourir le Reich et arrêter la fine fleur des scientifiques allemands – mais aussi collecter de précieuses informations technologiques – avant que les Soviétiques puissent mettre la main dessus[xlv]. Les agents chargés de traquer les criminels de guerre ne disposaient même pas d'un nom de code opérationnel. Telles étaient donc les priorités de Londres et de Washington au moment où le conflit touchait à sa fin.

Le général Eisenhower avait beau être renseigné sur les atrocités commises par les Allemands, le spectacle qu'il découvrit à Ohrdurf s'avéra insoutenable. Sous la conduite d'anciens détenus, le général et son état-major se rendirent à l'hôpital du camp au chevet d'hommes affreusement torturés, mourant de faim, étendus épaule contre épaule dans l'attente d'une mort salvatrice[xlvi]. Dans une cave transformée en prison, des hommes étaient pendus par le cou à des cordes de piano, juste assez longues pour que leurs orteils effleurent le sol, ce qui prolongeait d'autant leur supplice. Dans l'une des cours du camp étaient entassés quarante cadavres couverts de poux. Dans un champ des environs, on lui montra encore 3 200 cadavres, dont la plupart présentaient une marque de balle à la nuque, empilés à côté d'un bûcher destiné à faire disparaître toute trace de leur existence. Le général Omar Bradley, qui accompagnait Eisenhower, ne put prononcer un seul mot ; le général George Patton, peu enclin à la sensiblerie, ne put se retenir de vomir contre un mur. Au moment de quitter Ohrdurf, Eisenhower dit à ses officiers : « Je souhaite que toutes les unités américaines non engagées au combat puissent voir cet endroit. On dit que nos soldats ne savent pas pour qui, ni pour quoi, ils sont venus se battre – ils sauront maintenant *contre quoi* ils se battent. » De retour à son quartier général, bouleversé, le commandant en chef des forces alliées adressa des messages à Londres et à Washington pour réclamer la présence à Ohrdurf de

parlementaires et de journalistes : le grand public devait absolument prendre connaissance de ces crimes.

Au cours des jours suivants, les Américains eurent l'occasion de libérer des camps de plus grande envergure, comme Nordhausen et Buchenwald. Le 15 avril, les Britanniques entrèrent enfin à Bergen-Belsen, accompagnés de journalistes chargés de photographier et de filmer les 60 000 « squelettes vivants » qui avançaient en titubant vers leurs jeeps. Un article de l'*Evening Standard* décrit la scène en ces termes : « L'infamie de cette mort à ciel ouvert – les dents à nu, le squelette désacralisé qui fut un jour sacré aux yeux d'un être cher, les corps entassés comme autant de spectres gris, la pathétique petite chose qui fut un enfant, et dont les doigts, pareils à des griffes, serrent encore l'os émacié de ce qui fut le bras protecteur d'une mère – tout cela vient s'entasser sur le charnier nazi[xlvii]. » Les photographies et les reportages filmés de Bergen-Belsen, et des autres camps ouverts aux journalistes par Eisenhower, eurent un effet sans précédent sur le public. Le *Jewish Chronicle,* qui publiait depuis plusieurs mois déjà des reportages sur Auschwitz libéré par les Russes, demandait à présent : « Pourquoi a-t-il fallu attendre si longtemps pour que l'opinion publique s'indigne de ces crimes[xlviii] ? »

Les atrocités sanglantes de la Solution finale étaient, enfin, révélées à la population mondiale et à ses dirigeants. Chaque jour on découvrait de nouvelles preuves de l'horreur, toujours plus accablantes ; chaque jour il devenait plus inévitable d'en punir les responsables.

Le 13 avril, Berlin n'était plus qu'un champ de ruines[xlix]. De nombreux raids aériens avaient dévasté la capitale du Reich, dont les rues étaient obscurcies par une fumée si épaisse et si noire qu'elle masquait parfois le soleil. Les sirènes beuglaient du matin au soir. Les Berlinois longeaient péniblement les rues, dans la brume et la fumée, pour se rendre au bureau ou à l'usine ; de longues files d'attente se formaient devant les magasins. La vie continuait. On se saluait par ces mots : *« Bleib übrig »,* c'est-à-dire : « Tâche de survivre. »

Au n° 116 de la Kurfürstenstrasse, les membres de la Gestapo s'efforçaient eux aussi de survivre. Ils avaient déménagé dans ce grand bâtiment lugubre, aux pièces immenses et aux escaliers de marbre, où Eichmann avait installé ses nouveaux bureaux – des

bombes incendiaires ayant complètement démoli le siège de la Prinz Albert Strasse. Eichmann était rentré à Berlin au mois de décembre précédent, après la prise de Budapest par les Russes ; en cet après-midi d'avril, il croisa plusieurs de ses collègues de la Gestapo rassemblés dans le hall où, naguère, quand les nazis étendaient leur emprise sur l'Europe entière, il se plaisait à jouer du violon avec les membres de son état-major. On avait dressé une table où un fonctionnaire de la section, spécialisé dans la fabrication de faux papiers, prenait des notes afin de créer une nouvelle identité pour chaque officier ; il pourrait ainsi produire à la demande des attestations d'emploi, des lettres professionnelles et autres documents. Tout au fond du hall, à bonne distance de cette foule qui s'empressait pour obtenir de faux papiers, Eichmann observait la scène avec dégoût : comment des officiers ss pouvaient-ils accepter, pour éviter leur arrestation par les Alliés, de se faire passer pour des représentants de commerce ?

Son supérieur direct, Heinrich Muller, vint le retrouver :

« Eh bien, Eichmann, qu'avez-vous donc ?

— Je n'ai pas besoin de ces papiers, répondit Eichmann en caressant le fourreau de son Steyr. Ce pistolet sera mon unique passeport. Le moment venu, si nécessaire, il sera mon dernier recours. Je n'ai besoin de rien d'autre.

— Avec cinquante hommes comme vous, Eichmann, nous aurions gagné cette guerre », dit Muller. Son interlocuteur accueillit le compliment en se rengorgeant[l].

Fort d'une conception très romantique de la défaite, Eichmann comptait se cacher dans sa « renardière » berlinoise[li]. À son retour de Budapest, où, à la veille de Noël, il avait échappé de justesse aux tirs de l'artillerie soviétique, il s'était fait construire au 116 de la Kurfürstenstrasse un abri souterrain équipé d'un moteur et d'un système de ventilation ; muni de kérosène, d'une trousse de premier secours, d'eau et de vivres, il pouvait se cacher là pendant plusieurs semaines. À l'extérieur, ses hommes avaient utilisé les décombres pour édifier des positions défensives pourvues de trappes et de meurtrières. Si la situation devenait désespérée, il avait aussi des capsules de cyanure à sa disposition.

Mais son projet de disparition provisoire au fond de son abri, dans l'attente de l'avancée des Alliés, fut contrarié par Himmler ; celui-ci, en effet, convoqua Eichmann dans son nouveau quartier

général installé dans un château à l'extérieur de la capitale. Le Reichsführer-ss, plus désireux que jamais de négocier avec les Alliés, avait donné l'ordre à Eichmann de rassembler 1 200 des Juifs les plus éminents détenus au camp de Terezín, au nord-ouest de Prague, puis de les convoyer jusqu'aux Alpes tyroliennes où ils seraient détenus comme otages en vue d'une négociation.

« Je n'ai jamais été si optimiste. Jamais ! Nous obtiendrons un traité plus favorable qu'à Hubertusburg [à la fin de la guerre de Sept Ans, en 1763], affirma Himmler, ponctuant son propos d'une claque sur la cuisse. Nous y perdrons quelques plumes, mais le traité sera très acceptable malgré tout[lii]. »

Au cours des quelques heures qui lui restaient avant l'assaut final sur Berlin, Eichmann retourna à son bureau pour rassembler ses hommes découragés. Il leur fit ses adieux ; la guerre était perdue, il le savait, et chacun devait s'efforcer de survivre. « Pour ma part, je n'ai plus d'autre désir en ce monde que de combattre jusqu'au bout, et de trouver la mort dans ce combat[liii]. » Puis il ajouta ce propos sinistre : « Je sauterai dans la tombe avec joie et satisfaction, sachant que j'y retrouve cinq millions d'ennemis du Reich. » Tel était le nombre de Juifs exterminés, selon Eichmann, dans le cadre de la Solution finale. S'il tirait fierté d'un tel rendement, il n'avait cependant pas oublié de détruire tous les dossiers de sa section.

Ses adieux achevés, Eichmann partit vers le sud dans une voiture blindée, évitant les Russes d'un côté et les Américains de l'autre ; il se rendait à Prague pour transmettre au commandant local de la ss des ordres concernant les Juifs qu'il venait extraire de Terezín. Il quitta Prague pour Innsbruck, en Autriche, afin de préparer l'arrivée des otages[liv]. Alors qu'elle roulait sur une autoroute déserte, sa voiture fut mitraillée par un avion de chasse allié. Eichmann survécut à l'attaque, mais se trouva pris dans un tir d'artillerie alors qu'il traversait une ville industrielle dans le nord du Tyrol – l'explosion le projeta hors du véhicule, qui fut carbonisé. C'était le 17 avril ; la veille, les Russes avaient lancé l'assaut final sur Berlin.

Eichmann réquisitionna sans attendre une minuscule Fiat Topolino afin de poursuivre son voyage. Arrivé à Innsbruck, il annonça au chef du parti nazi tyrolien, Franz Hofer, l'arrivée imminente de 1 200 Juifs. Hofer, qui avait bien d'autres problèmes à régler, se montra peu coopératif. Eichmann prit alors des dispositions pour que deux hôtels, situés au col du Brenner, se

préparent à abriter les otages. Il tenta de contacter Prague pour lancer les déportations, mais les lignes téléphoniques étaient coupées. Il lui faudrait donc rentrer à Prague pour s'assurer que les ordres de Himmler étaient bien exécutés.

Sur le chemin du retour, il fit une halte en Haute-Autriche, à Linz, pour rendre visite à son père. Les directives de Himmler, lui dit ce dernier, étaient sans grande importance à présent que la guerre s'achevait. Mais Eichmann tenait à exécuter ses ordres. Quand il quitta sa ville natale, un raid aérien allié venait d'anéantir le siège de la police. La 3e armée américaine n'allait pas tarder à entrer dans la ville.

Prague était dévastée. Les hauts responsables de la ss étaient tous partis, sauf le chef de section qui dit à Eichmann : « À Berlin, il ne reste plus rien. [...] Les Russes ont fini par atteindre la ville. »

Ne sachant plus quelle conduite adopter, Eichmann téléphona à Ernst Kaltenbrunner. Depuis l'assassinat de Reinhard Heydrich, en 1942, Kaltenbrunner dirigeait le Bureau central de sécurité du Reich (Reichssicherheitshauptamt), une section puissante au sein de la ss qui gérait les services intérieurs de renseignement, l'espionnage, la Gestapo et la police criminelle. Il demanda à Eichmann de le rejoindre à Altaussee, où il lui donnerait des instructions détaillées. Quant aux Juifs de Terezín, il ne fallait plus y penser. Eichmann remonta dans sa Fiat et s'engagea sur l'autoroute, soucieux d'obéir à un ordre donné par une structure de commandement tombée en déliquescence.

Le 30 avril, les Russes étaient au cœur de Berlin[lv]. L'Armée rouge avait fait tomber la ville rapidement grâce à sa puissance de feu. Deux semaines plus tôt, à 3 heures précises, une énorme colonne d'artillerie avait annoncé l'arrivée des Russes dans un fracas de mitraille. Des bombardiers lourds avaient suivi, vague après vague. Les chars soviétiques roulaient à présent en plein centre de la capitale, prêts à faire exploser tout bâtiment susceptible d'abriter des soldats allemands. L'infanterie de l'Armée rouge fut bientôt sur place ; ses soldats pouvaient contourner les barricades dressées dans les rues et tirer au bazooka à travers souterrains et cours d'immeubles. Les Allemands qui se cachaient dans des caves étaient délogés à coups de lance-flammes. Des cadavres de fuyards, civils ou

militaires, jonchaient les rues de la ville, recouverts d'une pellicule de poussière de brique et de pierre.

Quinze mètres en dessous de la chancellerie du Reich, dans son bunker fortifié de trente pièces, Adolf Hitler se refusait à quitter Berlin[lvi]. Ces deux dernières semaines l'avaient vu adopter des positions divergentes : il avait d'abord promis à son peuple une victoire miraculeuse, puis, rouge de fureur, les membres tremblants, il avait enfin admis que la guerre était perdue. Seule constante : il n'avait jamais cessé de pester contre les Juifs. Son état-major s'était disloqué : Himmler, Hermann Göring et ses généraux avaient trahi sa confiance en acceptant d'entamer des négociations, et lui-même avait quasiment perdu tout contact avec le monde extérieur. Quand les Russes furent parvenus sur les décombres fumants du Reichstag tout proche, Hitler se retira dans sa chambre, avala une dose de cyanure et, de son pistolet Walther, se tira une balle dans la tempe droite. Le Reich de mille ans venait de s'achever.

Les fidèles de Hitler – depuis son cercle rapproché, qui récemment encore se pavanait dans toute l'Europe, jusqu'aux dignitaires SS en poste dans les camps, qui avaient si longtemps eu le pouvoir de vie et de mort sur leurs prisonniers – étaient désormais impuissants et perdus. La plupart des seconds couteaux avaient déjà abandonné l'uniforme pour prendre la fuite. Au cours du mois écoulé, on avait vu flamber le prix d'une voiture au réservoir rempli, celui des faux papiers, celui d'une étoile jaune authentique[lvii]. Parmi les membres du haut commandement, seuls Joseph Goebbels, Martin Bormann et deux autres généraux se trouvaient aux côtés de Hitler dans son bunker à l'heure fatidique[lviii]. Les autres avaient quitté Berlin depuis des jours, voire des semaines. Goebbels opta pour le suicide ; son épouse fit de même, non sans avoir tué d'abord ses six enfants. Les deux généraux se suicidèrent également. Bormann, le secrétaire particulier de Hitler, tenta de franchir les lignes soviétiques. On perdit alors sa trace – il fut sans doute abattu dans sa fuite, mais l'incertitude demeure à ce jour.

Quand Eichmann arriva enfin à Altaussee, le 2 mai, le bourg grouillait de dignitaires du Parti nazi et de membres de la Gestapo, du SD (Sicherheitdienst) et de diverses autres unités siégeant à Berlin[lix]. Nichée dans une étroite vallée boisée au pied des pics enneigés du Dachstein et du Totes Gebirge, la petite ville occupait

une position stratégique pour servir de refuge alpin – les Alliés, du reste, craignaient d'avoir à y débusquer les criminels en fuite. Les deux routes menant au village pouvaient être bloquées sans difficulté, et il eût été délicat pour un bombardier de viser sa cible avec précision. Mais Eichmann savait que tout cela n'était qu'un mythe. Il n'existait pas de forteresse à flanc de montagne, ni de plan secret pour diriger une guérilla de l'autre côté des lignes ennemies. Altaussee offrait malgré tout un refuge provisoire aux nazis fuyant Berlin. Comme d'autres officiers SS, Eichmann, qui connaissait l'endroit depuis son enfance, y avait installé sa famille dès qu'il avait senti le vent tourner.

Sans attendre, il se rendit à la villa qu'occupait Kaltenbrunner en dehors de la ville. Un aide de camp fit entrer Eichmann dans la salle à manger, où son chef faisait une partie de solitaire. Kaltenbrunner portait son manteau de la SS, des pantalons de ski et des bottes. Ce géant de 2 mètres, avec ses bras épais comme des cuisses et sa joue balafrée jusqu'à la mâchoire, était pour le moins imposant. Proche de la famille d'Eichmann du temps où elle résidait à Linz, il avait joué un rôle essentiel dans son recrutement par la SS ; à l'époque, il lui avait affirmé : « Toi, tu es des nôtres[lx]. »

« Tout s'est-il bien passé ? demanda Eichmann à son collègue, dans l'espoir qu'il aurait des nouvelles de Berlin.

— Ça va mal[lxi] », lui répondit Kaltenbrunner.

Ayant fait servir un cognac à Eichmann, il lui annonça que Hitler était mort. Eichmann accusa le coup. Il vouait à Hitler un véritable culte : à ses yeux, un homme qui s'était hissé du rang de simple soldat à celui de chef suprême de l'Allemagne méritait qu'on le suive aveuglément. Mais voilà que Hitler était mort, et le IIIe Reich avec lui.

Kaltenbrunner ordonna à Eichmann d'emmener des troupes dans la montagne pour y établir une résistance : Himmler y gagnerait en influence au moment d'entamer les négociations de paix avec les Alliés.

Les deux hommes se saluèrent sans cérémonie ni effusions. En quittant la pièce, Eichmann entendit son chef qui murmurait : « Tout ça, c'est des foutaises. La partie est perdue. »

En mal de directives, Eichmann s'appliqua néanmoins à exécuter ses ordres comme si le sort de l'Allemagne n'était pas déjà scellé. Il recruta plusieurs officiers de sa section, dont son secrétaire particulier, Rudolf Jänisch, et Anton Burger, qui l'accompagnait

depuis son passage à Vienne. Ayant réquisitionné l'hôtel du Parc, ils rassemblèrent 200 hommes environ ; ainsi fut mise sur pied une troupe hétéroclite, piochée parmi les Waffen-ss et les Jeunesses hitlériennes, avec de nombreux blessés et assez peu de militaires confirmés. Avant le départ d'Eichmann dans la montagne, Kaltenbrunner lui demanda d'emmener avec lui Horia Sima, le fasciste roumain, et plusieurs de ses miliciens de la Garde de fer. Le chef du Bureau central de sécurité vidait Altaussee de ses criminels de guerre, dont la présence était compromettante pour lui ; sans doute estimait-il que ses propres agissements étaient moins condamnables.

Craignant une attaque des Alliés, un médecin du poste médical avancé supplia Eichmann de le prendre avec lui. Ayant équipé ses hommes pour la mission – tenue de combat d'hiver, armes, pièces d'or et Reichsmarks –, Eichmann prit leur tête et commença l'ascension. Il avait assez de fusils d'assaut et de bazookas pour semer la destruction dans les rangs ennemis pendant un bon mois.

Une neige épaisse se mit à tomber, et il fallut bientôt ouvrir une voie à la pelle pour les voitures et la radio mobile. À l'aube du lendemain, la compagnie avait atteint le village de Blaa-Alm, dans les hauteurs des Alpes. Au cours du trajet, Eichmann avait vu ses hommes à l'œuvre et constaté leur manque de formation et d'organisation, sans parler de leur inaptitude à l'obéissance. La résistance s'annonçait plutôt mal. À Blaa-Alm, il congédia les plus incompétents d'entre eux en leur donnant 5 000 marks, somme dûment reportée dans son carnet de comptes. Les soldats partirent sans protester. Ensuite, Eichmann organisa un entraînement au tir pour le reste des hommes et envoya Burger, excellent skieur, repérer le hameau de Rettenbach Alm, plus haut dans la montagne.

Burger ayant ainsi ouvert la voie, Eichmann mena ses hommes jusqu'au hameau et les répartit entre plusieurs chalets. Au bout de quelques jours, une estafette envoyée par Kaltenbrunner se présenta avec un ordre de Himmler : « Interdiction de tirer sur des Anglais ou des Américains. » Cet ordre, le dernier reçu par Eichmann, retirait toute utilité à son petit bataillon hétéroclite. Il n'y aurait donc pas d'ultime combat pour la gloire. La guerre d'Eichmann était terminée.

# 3

Le lendemain matin, le 8 mai, après une longue nuit sans sommeil dans son chalet de montagne, Eichmann fit part à ses hommes des ordres reçus la veille[lxii]. Ils étaient libres d'agir à leur guise ; lui-même comptait rendre visite à sa famille une dernière fois, puis se cacher dans la montagne. Étant donné son rôle pendant la guerre, il ne doutait pas que les Alliés l'inscriraient sur la liste des criminels de guerre. Il fallait donc éviter d'être capturé.

Seul, Eichmann redescendit à pied jusqu'à Blaa-Alm, puis à Altaussee. Parvenu au village en fin d'après-midi, il apprit que le grand amiral Karl Dönitz, en sa qualité de président provisoire du Reich, avait accepté une capitulation sans condition. Dans la vallée voisine, de l'autre côté de la montagne, les soldats américains dansaient dans les rues de Bad Ischl. Les troupes alliées seraient bientôt accueillies à Altaussee.

Dans un uniforme de camouflage, armé d'un fusil-mitrailleur, Eichmann sortit discrètement du village pour se rendre au lac au bord duquel vivait sa famille. Ils avaient loué un petit chalet avec vue sur le lac, tout au bout de la Fischerdorf Strasse qui serpentait en pente raide autour de la colline. Il n'était pas question de prolonger les adieux. Eichmann avait passé la plus grande partie de la guerre loin de sa femme et de ses trois fils ; il n'était plus l'homme qu'avait rencontré jadis, en 1931, à un concert donné à Linz, la petite Veronika (Vera) Liebl aux yeux bleus, fille d'un fermier tchécoslovaque.

À l'époque, ayant quitté l'école sans diplôme, Eichmann travaillait pour la Vacuum Oil Company en qualité d'agent commercial régional. Ce jeune homme de 25 ans, issu d'une paisible famille de la classe moyenne, aimait à piloter sa moto couleur rubis pour impressionner sa nouvelle petite amie. Sans être passionné de

politique, il appartenait à un groupement de jeunesse affilié à une organisation d'anciens combattants allemands, très nationalistes, qui militaient contre les « bolcheviks juifs ». En 1935, Eichmann et Vera se marièrent à l'église malgré les moqueries de ses camarades SS, qui méprisaient toute forme de rituel religieux. Vera, jeune catholique innocente et simple, partageait le goût de son mari pour la musique classique ; mais elle se souciait peu de politique, et refusa d'adhérer au Parti nazi[lxiii]. Sans l'ascension de Hitler et l'avènement du IIIe Reich, le couple aurait sans doute mené à Linz une existence paisible. Mais Eichmann fut rapidement accaparé par la SS, et Vera choisit de se consacrer à l'éducation de leurs trois fils. Ils n'évoquaient jamais ensemble ses activités professionnelles ; du reste, la rareté de ses visites et le nombre de ses infidélités avaient fini par les éloigner l'un de l'autre. En dépit de cette situation conjugale un peu tendue, Vera resta toujours dévouée à son mari.

Eichmann avait acheté un panier de petits pois et de la farine – c'était là tout ce qu'il avait pu trouver à Altaussee[lxiv]. Contrairement à certains de ses camarades SS, il ne s'était jamais constitué un trésor en pièces d'or ou en devises étrangères. Il regrettait amèrement de n'avoir pas personnellement extorqué de rançon aux dirigeants juifs – qui, en échange de leur vie, n'auraient pas manqué de lui céder tout ce qu'il voulait.

« La guerre est finie, dit-il à Vera. Inutile de t'inquiéter : les soldats qui vont arriver sont des Américains ou des Britanniques[lxv]. » Pour le cas où ce seraient des Russes, il confia tout de même à sa femme quatre capsules de cyanure – une pour elle, et une pour chacun de leurs enfants. Puis il lui expliqua ce qu'il faudrait répondre quand on viendrait s'enquérir de lui[lxvi]. Il la contacterait dès qu'il serait en sécurité.

Eichmann sortit alors de la maison et se dirigea vers la berge du lac, où ses trois fils – Klaus, 9 ans, Horst, 5 ans, et Dieter, 3 ans – étaient en train de jouer. Il les embrassa l'un après l'autre. Alors qu'il les regardait jouer, le petit Dieter glissa et tomba dans le lac. Eichmann alla le repêcher, l'allongea sur ses genoux et lui donna une bonne fessée ; puis il dit à son fils en larmes qu'il ne fallait jamais jouer près de l'eau. Il ne reverrait peut-être jamais ses fils, songea-t-il ; autant les quitter sur une petite leçon de discipline. À ses yeux, un père ne pouvait rien faire de plus pour ses enfants.

« Sois courageuse et veille sur les enfants », dit-il à Vera. Et il se remit en route[lxvii].

Sans ordres à exécuter, sans chef à vénérer, Eichmann était comme déboussolé. Au moment même où il entamait l'ascension de la montagne, l'armée américaine se dirigeait vers Altaussee ; il y avait là notamment des enquêteurs du CIC (unité de contre-espionnage) partis à la recherche de Kaltenbrunner[lxviii]. À la nuit tombée, Eichmann avait atteint Blaa-Alm[lxix]. Les soldats et les camarades des Jeunesses hitlériennes qu'il avait emmenés dans la montagne étaient, pour la plupart, partis chacun de son côté ; mais ses propres hommes, les Waffen-SS, Horia Sima et sa milice étaient tous restés, sachant qu'ils seraient recherchés par les Alliés. Eichmann passa la nuit au village, dans l'idée de repartir plus haut dans la montagne dès le lendemain avec ceux qui voudraient l'accompagner. Il connaissait bien ces montagnes, et ne doutait pas qu'il pourrait y échapper à la capture.

À l'aube, son fidèle chauffeur Polanski lui demanda s'il pouvait prendre l'un des véhicules et s'en aller. La guerre était finie, et il comptait monter une petite affaire de transports. Eichmann lui suggéra de prendre l'un des camions, dont il n'avait plus l'utilité. Dans la même matinée, l'un de ses officiers SS, Otto Hunsche, qui était lui aussi venu voir sa famille à Altaussee, vint lui annoncer que des chars américains venaient de pénétrer dans la zone ; il avait pu leur échapper en se cachant dans un champ, à l'orée du village, avant de marcher jusqu'à Blaa-Alm.

La petite troupe d'Eichmann se mit en route pour Rettenbach Alm, où les hommes s'installèrent dans des chalets. Au cours des jours suivants, ils explorèrent les alentours pour repérer d'éventuelles patrouilles alliées ou des résistants autrichiens susceptibles de signaler leur présence aux Américains. Ils plantèrent des panneaux d'avertissement : toute personne franchissant cette zone serait abattue. Mais ils savaient bien qu'on finirait par les trouver. Alors qu'Eichmann s'était absenté, ses camarades décidèrent de l'exclure du groupe pour éviter qu'on les découvre en compagnie de l'homme qui avait organisé la Solution finale. Anton Burger fut chargé de lui annoncer la nouvelle.

« Mon colonel, lui dit Burger sur un ton hésitant, nous avons débattu ensemble de la situation. Il ne faut pas tirer sur les Anglais ni sur les Américains, et les Russes ne viendront pas par ici. Vous êtes

recherché en tant que criminel de guerre. Pas nous. Vous nous rendriez un fier service en acceptant de partir et de nommer un autre commandant. »

La déloyauté de ses hommes lui serra le cœur, mais Eichmann savait qu'ils avaient raison. Seul Rudolf Jänisch offrit de rester avec lui. Ayant revêtu des uniformes de la Luftwaffe qu'ils avaient apportés, puis détruit leurs documents personnels et tout autre objet qui eût permis de les identifier, les deux hommes firent leurs adieux ; on leur porta un toast au schnaps. Eichmann et Jänisch quittèrent alors Rettenbach Alm en direction du nord.

Un an plus tôt, en Hongrie, Eichmann avait fait la connaissance d'un délégué de la communauté juive, Joel Brand, qui lui avait proposé un marché : 10 000 camions contre un million de Juifs sauvés. Comme Brand semblait lorgner le pistolet d'Eichmann posé sur son bureau, ce dernier lui avait dit avec un sourire glacial : « Vous savez, je me dis souvent que, pour vous autres Juifs, ce serait un grand plaisir de m'éliminer. Mais ne soyez pas trop optimiste, monsieur Brand. La situation peut évoluer, certes, et nous pouvons même perdre la guerre, mais vous ne m'aurez jamais. [...] Non, j'ai pris mes dispositions pour prévenir ce cas de figure[lxx]. »

Pure forfanterie : Eichmann ne s'était nullement préparé à l'existence d'un criminel en cavale. Il n'avait pas beaucoup d'argent, pas d'abri secret, pas de faux papiers, et un seul de ses subordonnés lui était resté fidèle. Sur la route qui les menait en Allemagne, les deux hommes croisèrent des unités alliées partout. Le filet se resserrait.

Une fois la paix assurée, les Alliés occupèrent l'Allemagne sans attendre[lxxi]. Ils décrétèrent la loi martiale, établirent des barrages devant les ponts et aux carrefours routiers, mirent en place des couvre-feux et des black-out, multiplièrent les patrouilles, cantonnèrent les soldats de la Wehrmacht dans des camps de prisonniers de guerre. Il s'agissait de sécuriser le pays, de prévenir toute résistance clandestine organisée, et de restaurer l'ordre public dans les meilleurs délais en imposant une surveillance policière de routine. Dans tous les secteurs, chaque unité de l'armée reçut des autorités alliées des directives concernant l'arrestation et l'interrogatoire des membres du parti nazi ; il ne fallait omettre personne, du cercle rapproché de Hitler jusqu'aux responsables des

sections locales en passant par les membres de la SD, de la Gestapo et des autres sections de la SS, les hauts fonctionnaires de la police, de la Wehrmacht, des Jeunesses hitlériennes et du ministère de la Propagande, parmi tant d'autres. Les Alliés comptaient bien mettre à plat tout le système et éradiquer le moindre vestige de l'État nazi.

Depuis la libération des premiers camps de concentration, les Alliés avaient multiplié le nombre d'agents chargés de capturer les dignitaires nazis et autres criminels de guerre[lxxii]. Le CIC, qui avait pour fonction principale en Allemagne de recueillir des informations et de protéger l'armée américaine contre d'éventuels agents infiltrés, estima qu'il y avait peu à faire dans ces deux domaines depuis la fin des hostilités, et choisit de consacrer ses efforts à la poursuite des criminels les plus recherchés. Les services britanniques d'espionnage poursuivaient le même but, en y consacrant toutefois des moyens plus restreints. Les Alliés avaient recruté des enquêteurs spécialisés, chargés de recueillir des renseignements et de capturer toute personne soupçonnée d'avoir pris part aux atrocités nazies. À Versailles, des agents du contre-espionnage allié épluchaient tous les dossiers saisis, notamment les fichiers du personnel, afin de constituer un registre des criminels de guerre et des personnes présentant un risque pour la sécurité du pays. Ce registre, baptisé CROWCASS *(Central Registry of War Criminals and Security Suspects),* vint s'ajouter à la longue liste de noms retenus par la Commission des crimes de guerre des Nations unies. À la fin de la première semaine de mai 1945, cette liste comportait déjà plus de 70 000 noms. Devant la Chambre des communes, le ministre britannique des Affaires étrangères s'en félicita en ces termes : « De la Norvège aux Alpes bavaroises, les Alliés ont entrepris la plus formidable chasse à l'homme de l'Histoire[lxxiii]. »

Les membres du haut commandement nazi, identifié et ciblé par les Alliés bien avant la fin de la guerre, figuraient en tête de liste. Le lendemain du jour où Eichmann s'était retiré dans les montagnes, un colonel de la 3e armée américaine prit le chemin d'Altaussee avec ses hommes[lxxiv]. Robert Matteson, 31 ans, était un officier du CIC, ancien élève de Harvard. On lui avait signalé la présence dans la région de Kaltenbrunner et de sa maîtresse. Peu après leur arrivée, Matteson et son équipe avaient déjà appréhendé une bonne vingtaine de nazis et investi la villa que Kaltenbrunner venait de quitter ; ils y trouvèrent l'émetteur-récepteur radio qui lui avait permis de garder le contact

avec Berlin. Quelques jours plus tard, un résistant autrichien local leur livra un nouveau renseignement : Kaltenbrunner, son second et deux gardes SS se cachaient dans une cabane de chasse dans les hauteurs du Totes Gebirge.

Guidé par quatre anciens soldats de la Wehrmacht qui connaissaient la région et secondé par une brigade de l'infanterie américaine, Matteson escalada la montagne dans une tenue discrète – culotte de cuir, veste alpine, chaussures à crampons. Le groupe commença l'ascension sur une épaisse couche de neige, à la nuit tombée pour éviter d'être repéré. Cinq jours plus tard, à l'aube, ils étaient en vue du premier chalet. Matteson parcourut seul les derniers 700 mètres ; il avait en poche une note qu'il avait fait écrire à la maîtresse de Kaltenbrunner, et dans laquelle celle-ci le suppliait de se rendre aux Américains sans résister. Matteson frappa à la porte.

Un homme mal rasé, portant des vêtements civils, entrouvrit la porte. « Qu'est-ce que vous voulez ? »

Sans laisser voir son pistolet, Matteson répondit : « Je voudrais entrer. J'ai froid. »

L'Allemand secoua la tête. L'agent du CIC lui remit alors la note de sa maîtresse, que l'homme parcourut brièvement avant de claquer la porte. Par la fenêtre, Matteson le vit traverser la pièce en courant et s'emparer d'un revolver. Un autre homme se leva du lit et saisit à son tour un pistolet. Matteson se précipita contre un mur aveugle du chalet et siffla ses hommes. Ayant encerclé le chalet, ils crièrent aux Allemands de se rendre. La porte s'ouvrit, et on les vit sortir les mains sur la tête. Kaltenbrunner commença par prétendre qu'il était un médecin de la Wehrmacht, mais il était difficile de ne pas reconnaître ce géant balafré – qui portait en outre un badge d'identification de la Gestapo mentionnant « n° 2 ». Dans la SS, seul Himmler venait avant lui.

Le chef de la Gestapo, lui, ne se laissa pas prendre vivant. À la fin de la guerre, Himmler rassembla son état-major et dit : « Messieurs, vous savez ce qui vous reste à faire. Il faut vous cacher dans les rangs de la Wehrmacht[lxxv]. » Et il suivit son propre conseil[lxxvi] : ayant rasé sa moustache, couvert son œil d'un bandeau noir et revêtu un uniforme de sergent, il tenta de traverser les lignes britanniques avec six de ses hommes, mais fut arrêté par une patrouille qui passait par là. Au

cours d'une visite médicale de routine précédant son interrogatoire, il mordit dans une capsule de cyanure dissimulée dans sa bouche et mourut quinze minutes plus tard.

Bientôt, d'autres hauts responsables nazis furent incarcérés à leur tour dans la prison de Mondorf-les-Bains, dans le sud-est du Luxembourg[lxxvii]. Hermann Göring se laissa prendre dans les Alpes, non sans exiger d'avoir pour seul interlocuteur le général Eisenhower. Deux soldats saisirent sans cérémonie l'ancien second de Hitler, qui pesait alors près de 120 kilos. Le grand amiral Dönitz, le général Alfred Jodl, le maréchal Wilhelm Keitel et le ministre de l'Armement, Albert Speer, se rendirent tous sans opposer de résistance. Fritz Sauckel, plénipotentiaire pour l'emploi de la main-d'œuvre, fut capturé alors qu'il se terrait dans une grotte. Au cours d'une patrouille de routine, un major juif américain parvint à identifier Julius Streicher malgré sa barbe : cet éditeur de pamphlets antisémites se faisait passer, pinceau à la main, pour un peintre. Hans Frank, le gouverneur général de Pologne, tenta de se fondre parmi d'autres prisonniers de guerre allemands, mais, paniqué à l'idée d'être découvert, il se trancha le poignet gauche et la gorge et fut retrouvé à moitié mort. Des soldats de la 101e division aéroportée dénichèrent Robert Ley, directeur du Front allemand du travail, caché dans un chalet de montagne semblable à celui où l'on avait retrouvé Kaltenbrunner. L'ancien ministre des Affaires étrangères, Joachim von Ribbentrop, fut l'un des derniers à se laisser prendre, sur la dénonciation du fils d'un négociant en vins auquel il avait demandé assistance. C'est ainsi que des soldats britanniques arrêtèrent Ribbentrop au saut du lit, dans son refuge de Hamburg. Dans un pyjama de soie à rayures roses et blanches, il se redressa sur son lit et les accueillit en disant dans un anglais impeccable : « La partie est finie. Je vous félicite[lxxviii]. »

Les plus éminents nazis tombèrent aux mains des Alliés dès les premières semaines de la libération de l'Allemagne. Chaque jour on arrêtait plus de 700 individus figurant sur la liste des recherchés ; ils étaient détenus avant d'être interrogés sur la nature de leurs actes durant la guerre, en vue d'un éventuel procès[lxxix]. À d'autres, plus nombreux encore, on réservait un traitement plus expéditif.

Les Russes firent arrêter et incarcérer plusieurs dignitaires nazis qui seraient jugés par les Alliés, mais leur vengeance était souvent

exécutée sur place – on était loin des exhortations de Staline rappelant à Churchill la nécessité d'un procès équitable[lxxx]. Avec l'aide de communistes locaux et de rescapés des camps, le NKVD (service secret soviétique) captura de nombreux nazis suspectés de crimes de guerre, avant de les envoyer en Union soviétique ; on n'entendit alors plus jamais parler d'eux. D'autres furent exécutés sur place – on retrouva de nombreux cadavres au dos criblé de balles de mitraillette.

Les Russes n'étaient pas seuls à administrer cette forme brutale de justice. Après la guerre, des groupes de justiciers juifs – composés de rescapés des camps, de résistants et de soldats de la Brigade juive (régiment de volontaires recrutés en Palestine, en 1944, pour se joindre à une unité spéciale de l'armée britannique) – se mirent à traquer et à exécuter sommairement des anciens de la Gestapo et autres SS coupables de crimes contre les Juifs[lxxxi]. La Haganah, organisation clandestine de défense basée en Palestine, contrôlait certaines de ces brigades. D'autres agissaient entièrement pour leur compte. Souvent, ils se faisaient passer pour des agents de la police militaire britannique et s'emparaient de leurs proies pendant la nuit, les emmenaient dans un lieu isolé en pleine forêt ou au bord d'un lac, et les abattaient ou les noyaient sans autre forme de procès. L'un de ces groupes chercha même à éliminer 15 000 prisonniers de guerre allemands détenus dans un camp américain, près de Nürnberg, en aspergeant leur pain de poudre d'arsenic. Plus de 2 000 prisonniers furent pris de nausées, mais aucun d'eux ne mourut.

Dans un tel contexte, Adolf Eichmann disposait toutefois d'un avantage de taille : il n'était pas encore officiellement désigné comme grand criminel de guerre[lxxxii]. Son nom figurait sur les listes des Alliés, notamment pour ses « activités » en Tchécoslovaquie, mais il n'était encore qu'un simple lieutenant-colonel parmi des dizaines de milliers de noms. Les Alliés ignoraient encore son implication exacte dans le système de la Solution finale. Si, au moment de capturer Kaltenbrunner, le colonel Matteson avait eu vent des activités du chef de la section IV B4, Eichmann aurait sans doute été appréhendé dans les jours suivants. Il dut probablement son salut au retard pris par les Alliés dans les enquêtes sur les crimes de guerre nazis.

Alternant la marche et les trajets en voiture offerts par des conducteurs croisés en route, Eichmann et Jänisch s'éloignèrent

d'Altaussee par l'ouest, en direction de Salzbourg[lxxxiii]. Ils réussirent à éviter les troupes alliées en se cachant dans les champs à leur approche ; la nuit, ils dormaient dans des fermes abandonnées. Il leur fallut plusieurs jours pour parcourir 80 kilomètres. Alors qu'ils arrivaient en vue de Salzbourg, ils furent repérés et arrêtés par une patrouille américaine. Eichmann se fit passer pour un caporal de la Luftwaffe du nom d'Adolf Barth – c'était le nom de son épicier à Berlin –, et l'interrogatoire s'arrêta là. La patrouille emmena Eichmann et Jänisch jusqu'à un camp édifié à la hâte, entouré d'un unique cercle de barbelés et dépourvu de projecteurs. Il grouillait de soldats allemands arrêtés alors qu'ils erraient dans les environs ; épuisés, affamés, ils portaient toujours leur uniforme car on n'avait pas d'autres vêtements à leur donner. Comme les 9 millions de prisonniers de guerre déjà détenus par les Alliés dans tout le nord-ouest de l'Europe, la plupart d'entre eux désiraient seulement de la nourriture et un endroit où dormir ; dans ce camp, la sécurité n'était donc pas un enjeu essentiel[lxxxiv].

Dès la tombée de la nuit, Eichmann et Jänisch se faufilèrent hors du camp et reprirent leur marche vers Salzbourg. Le dôme de la cathédrale s'était effondré, et la plupart des maisons et des immeubles jouxtant la gare avaient été rasés ; pour l'essentiel, cependant, Salzbourg était l'une des rares villes d'Allemagne et d'Autriche dont le centre historique eût survécu aux bombardements. Eichmann connaissait bien sa splendeur d'avant-guerre : dix ans plus tôt, il y avait passé sa lune de miel. Les jours suivants, les deux officiers ss se cachèrent dans les ruelles pavées et sinueuses de la vieille ville, à l'abri des patrouilles de soldats alliés.

Un après-midi, Eichmann grimpa jusqu'au château du XI^e^ siècle qui faisait la gloire de la ville et parcourut du regard la campagne environnante. Il était convaincu de ne pas mériter cette vie de fugitif : au fond, il n'avait fait que s'en tenir à son serment – « Mon honneur est dans ma loyauté » – et exécuter les ordres reçus. Il se demanda s'il était toujours l'homme qui avait, dix ans plus tôt, emmené ici même sa jeune épouse. Oui, se dit-il, il était bien le même homme. Il n'était ni un meurtrier, ni un criminel.

En vérité, un chemin long et tortueux avait conduit Eichmann au fanatisme haineux dont il avait fait preuve en Hongrie. Né dans une petite ville industrielle allemande, il avait été élevé à Linz, en Autriche, par un homme d'affaires de la classe moyenne, protestant

rigoureux et fervent nationaliste[lxxxv]. À Linz, ville natale d'Adolf Hitler, tout comme dans l'ensemble de l'Autriche et de l'Allemagne, la plus grande partie de la population considérait les Juifs comme des envahisseurs de race inférieure, dans lesquels s'incarnaient à la fois la peur du capitalisme international et le rejet du bolchevisme[lxxxvi]. Mais ce n'est pas par antisémitisme qu'Eichmann était devenu nazi. Le désastre du traité de Versailles, au lendemain de la Première Guerre mondiale, la quête de stabilité et, sur un plan plus personnel, le désir de porter le même uniforme brun que les jeunes gens de son âge – ces raisons-là avaient suffi à le décider.

Eichmann adhéra au parti nazi en 1932. Il se rendit en Allemagne, reçut une brève formation militaire, se documenta sur le national-socialisme, puis s'enrôla dans le Service de sécurité (SD), que dirigeait Reinhard Heydrich. Rattaché aux opérations de renseignement ; du parti, Eichmann fut chargé d'établir la liste des francs-maçons allemands, que les nazis considéraient comme leurs ennemis. Son efficacité, son souci du détail et son respect de l'autorité avaient attiré l'attention d'Edler von Mildenstein, qui mettait justement sur pied un bureau des Affaires juives. Quand on sait quelle répugnance inspirait à Hitler le peuple juif – comme le montrent dès 1935 les décrets d'exécution des lois de Nürnberg, qui privaient les Juifs allemands ; de leurs droits élémentaires –, il faut admettre que c'était là un poste d'avenir pour Eichmann.

À l'époque, Mildenstein se montrait beaucoup moins agressif envers les Juifs que ses collègues de la SS ; il estimait que leur émigration en Palestine suffirait à régler la « question juive ». Il chargea Eichmann d'étudier le sionisme. Au cours des trois années qui suivirent, au sein d'une SS en pleine mutation, Eichmann passa donc l'essentiel de son temps à rédiger des rapports sur les Juifs et à surveiller leurs organisations ; il tenta (sans succès) d'apprendre l'hébreu, imagina des plans d'émigration, et se rendit même en Palestine en 1937 en se faisant passer pour un journaliste du *Berliner Tageblatt*. Il devint bientôt l'« expert » du SD pour les affaires juives. Il avait durci sa position vis-à-vis des Juifs – allant jusqu'à écrire dans un journal qu'ils étaient l'« ennemi le plus dangereux » du III$^{e}$ Reich –, mais continuait de penser que l'émigration était le meilleur moyen de résoudre le problème[lxxxvii].

En 1938, au lendemain de l'annexion de l'Autriche, il eut enfin l'occasion de mettre ses théories en pratique. Le sous-lieutenant

Eichmann se rendit à Vienne en tant que délégué du SD pour traiter le cas des 200 000 Juifs autrichiens. Après avoir fait arrêter les principaux représentants de la communauté juive, il se servit de plusieurs d'entre eux pour organiser et financer l'émigration de la population juive. Dans son bureau du palais Rothschild, il ressentit pour la première fois l'ivresse du pouvoir ; il écrivit ainsi à un ami : « Ils sont entre mes mains ; ils n'osent rien faire sans me consulter[lxxxviii]. » Pour avoir effectué sa mission avec la « sévérité requise », il fut promu au grade de lieutenant. Il avait également acquis la faculté de considérer les Juifs, non comme des êtres humains, mais comme des marchandises que l'on déplace d'un endroit à un autre[lxxxix]. Après une nouvelle année à Vienne, il fut envoyé en Tchécoslovaquie pour y organiser une opération similaire.

Plus les nazis étendaient leur territoire, plus il y avait de Juifs sous leur contrôle – ce qui constituait pour Eichmann une occasion d'avancement professionnel. Quand l'Allemagne envahit la Pologne, en septembre 1939, Heinrich Müller, le nouveau chef de la Gestapo, confia à Eichmann la direction du Bureau central de l'émigration juive. Ce département était chargé d'organiser les déportations de Juifs aux confins des territoires occupés par l'Allemagne. La déportation avait remplacé l'émigration. Après l'invasion de la Pologne, qui décida les Alliés à déclarer la guerre à l'Allemagne, la première mission d'envergure d'Eichmann consista à déplacer 500 000 Polonais afin de libérer de l'espace pour des Allemands de souche. Devenu expert en la matière, il déracinait des communautés entières et organisait leur déportation – le problème consistant à trouver le lieu idoine pour les accueillir. C'est ainsi qu'il conçut le projet d'expatrier des millions de Juifs à Madagascar ; son plan, aussi brutal par son ampleur que dans les modalités de son exécution, ne reçut jamais l'aval de ses supérieurs hésitants. Mais Eichmann avait prouvé qu'il pouvait jouer un rôle central dans toute planification relative à la question juive.

En attendant qu'on leur trouve un nouveau lieu de vie, les familles juives arrachées à leur patrie dans toute la Pologne – et dans les autres territoires envahis par l'Allemagne – étaient abandonnées dans des ghettos ou des camps de travail. On y déplorait des milliers de morts, mais leur souffrance n'était pas un facteur pertinent aux yeux d'Eichmann : les Juifs relevaient désormais d'un problème de logistique qu'il convenait de résoudre.

À la fin de l'été de 1941, Heydrich convoqua Eichmann à Berlin et lui dit : « Le Führer a ordonné l'extermination physique[xc]. » Hitler, qui avait déjà ordonné le massacre des Juifs durant l'invasion de l'Union soviétique, voulait désormais éliminer tous les Juifs d'Europe. Eichmann fut dépêché comme observateur en Pologne, où des opérations de cet ordre étaient menées sous la direction du ss Odilo Globocnik, le chef de la police ; il devait également étudier le travail des Einsatzgruppen, ces brigades de tueurs mises sur pied par Heydrich pour suivre la Wehrmacht en Europe de l'Est et en Russie afin d'éliminer les Juifs, les gitans, les communistes et autres « ennemis » du Reich[xci]. Dans les environs de Lodz, des hommes, des femmes et des enfants étaient raflés et jetés dans des camions dont les gaz d'échappement étaient redirigés vers l'intérieur de l'habitacle. À Minsk, on les jetait dans des fosses, puis on les obligeait à se déshabiller avant de les mitrailler par centaines. Malgré ses sentiments antisémites, Eichmann fut révolté par de tels spectacles et le fit savoir à Müller : ce qu'il avait vu, dit-il, ne relevait en rien d'une « solution politique[xcii] ». Il craignait aussi que ces nouvelles méthodes rendent inutile sa propre division. La peur de perdre son poste et son pouvoir fit taire ses scrupules, il finit par admettre la nécessité de l'extermination des Juifs.

Le 20 janvier 1942, Heydrich réunit quinze hauts responsables du Reich, civils et militaires travaillant sur la question juive, dans une villa située au bord du Wannsee, dans un faubourg du sud-ouest de Berlin[xciii]. Il s'agissait de concevoir des plans systématiques en vue de la Solution finale et de les centraliser au sein de la ss. Eichmann lut ses instructions concernant les mesures anti-juives, les déportations et l'éradication des 11 millions de Juifs que visait l'extermination, pays par pays. Il se chargea également de rédiger le procès-verbal de la conférence. Plus tard, un verre de cognac à la main, il porta un toast en l'honneur de Heydrich et de Müller, qui, installés devant un feu de cheminée, regardaient tomber la neige par la fenêtre.

Quoique tout récemment promu au grade de lieutenant-colonel, Eichmann fut désigné comme le « fonctionnaire compétent » en charge de coordonner toutes les affaires ayant trait à la Solution finale au sein du Bureau central de sécurité du Reich. S'il éprouvait encore un soupçon de culpabilité, si son implication dans un meurtre collectif lui posait un problème moral, il balaya ces considérations en

songeant que ses supérieurs, les « Papes », avaient « donné des ordres »[xciv].

Eichmann se mit à l'ouvrage avec son ardeur habituelle. Il n'avait pas conçu cette politique d'extermination, se dit-il, mais il avait pour tâche d'en organiser de son mieux l'application. Plus il mettait de Juifs dans les camps, plus il donnait satisfaction à ses supérieurs – et plus il servait le Reich. Il excella : c'est par millions, et de toute l'Europe, que les Juifs furent déportés vers les camps de la mort. Mais à chaque nouveau défi, à chaque nouvelle victoire, son travail l'obnubilait un peu plus, il était plus convaincu de son importance, plus attiré par ce pouvoir de vie et de mort qu'il avait sur ses victimes. Un Juif n'était plus une personne, ni même une unité à déplacer d'un lieu vers un autre. Le judaïsme était une maladie qui menaçait chaque Allemand. « Ils nous volaient notre souffle vital », devait-il écrire plus tard[xcv]. Il fallait les éradiquer, et c'est à lui qu'il revenait de mener à bien cette mission. C'est en Hongrie que la barbarie d'Eichmann culmina. Il était devenu la vivante preuve de l'adage : « Le pouvoir tend à corrompre ; le pouvoir absolu corrompt absolument. »

Contemplant Salzbourg qui s'étendait à ses pieds, en ce mois de mai 1945, Eichmann s'efforçait de nier ce qu'il était devenu ; mais il ne doutait pas que les Alliés le prendraient en chasse, notamment à cause du rôle inhabituellement public qu'il avait joué en Hongrie. Il avait hâte de rentrer en Allemagne ; en Autriche, où il avait passé la plus grande partie de sa vie, il serait plus facilement repéré[xcvi]. Le voyage s'annonçait compliqué. De sa position, au pied du château surplombant la ville, il apercevait des soldats américains sur toutes les routes partant de Salzbourg.

Une infirmière locale fut recrutée pour les aider, lui et Jänisch, à sortir de la ville. Les ayant conduits à un poste de garde, elle dit aux Américains que ces deux caporaux de la Luftwaffe étaient sans le sou et désiraient seulement rentrer dans leur pays. On les laissa passer.

Pour eux, l'étape suivante consistait à franchir la frontière allemande pour entrer en Bavière. Accroupis derrière le talus pour échapper aux regards, ils virent passer un cortège funèbre suivi par quelques personnes en deuil ; comme des soldats les accompagnaient, les Américains ne leur posèrent aucune question. Eichmann et Jänisch voulurent se joindre à la procession, mais cette fois les gardes leur firent signe de s'arrêter. L'un des soldats les

examina plus en détail et découvrit, sous le bras gauche d'Eichmann, un petit tatouage noir d'un demi-centimètre de long indiquant son groupe sanguin. En son for intérieur, Eichmann ne put s'empêcher de maudire Himmler qui avait imposé ce tatouage à tous les membres de la SS. Dans la montagne, il avait bien essayé de le faire disparaître avec le bout incandescent de sa cigarette, mais on le distinguait encore[xcvii].

Les deux hommes furent emmenés à bord d'un camion jusqu'à un camp de détention bien surveillé. Eichmann se présenta comme le sergent Barth, de la Waffen-SS ; au cours des jours suivants, toutefois, il apparut que les Américains avaient plus d'égards pour les officiers allemands que pour les simples soldats. Quand il fut à nouveau interrogé par un lieutenant américain parlant l'allemand, il s'était déjà concocté une nouvelle identité.

Quand on lui demanda son nom, il répondit : « Otto Eckmann[xcviii]. » Ce nom était assez proche du sien pour que lui-même réagisse à son appel, même sans être sur ses gardes. Et si un autre prisonnier, l'ayant reconnu, l'appelait par son vrai nom, cette sonorité similaire n'éveillerait pas la suspicion des gardes.

« Rang ?

— Sous-lieutenant, 22e division de cavalerie Waffen-SS.

— Né… ?

— Oui, à l'évidence…, répondit Eichmann avec une pointe d'arrogance, avant d'ajouter : le 19 mars 1905. À Wroclau. »

En réalité, il était né un an plus tard – la date serait donc facile à mémoriser ; quant à Wroclau, il avait choisi cette ville parce qu'elle était aux mains des Russes et que, des campagnes de bombardement à répétition l'ayant dévastée, on pouvait supposer que ses archives officielles et ses registres paroissiaux avaient disparu.

L'officier américain nota ces renseignements et, après avoir brièvement interrogé Eichmann sur ses états de service pendant la guerre, il le congédia en lui intimant l'ordre de rejoindre son unité de travail.

Durant le mois de juin, Eichmann et Jänisch furent déplacés d'un camp temporaire à l'autre, se nourrissant de rations de combat et pleurant la fin du IIIe Reich. Pendant les trajets entre deux camps, Eichmann découvrait partout des ruines. Des carcasses de voitures et de chars encombraient les rues ; les champs étaient parsemés

d'épaves de métal tordu qui avaient été des avions[xcix]. Les ponts étaient détruits, les voies de chemin de fer éventrées, la plupart des villes ravagées par des raids aériens qui avaient frappé sans discrimination, les bâtiments réduits à d'immenses tas de gravats. Sur le plan humain, la situation était pire encore. Des centaines de milliers de réfugiés, dont beaucoup venaient d'être libérés de camps de travail ou de concentration, encombraient les rues et les villages que traversaient les prisonniers de guerre. Vêtus de guenilles, portant des chaussures en lambeaux garnies de papier journal, ils se terraient dans des maisons évidées et noircies ou marchaient, par petits groupes, vers une destination inconnue, transportant leurs maigres affaires dans un baluchon jeté derrière l'épaule. Certains creusaient des tombes à la hâte sur le bord des routes pour y enfouir des cadavres oubliés.

Dans un camp de prisonniers de la forêt bavaroise, Eichmann rencontra un officier allemand du nom de Rudolf Scheide qui servait d'adjoint au commandant du camp. Il lui révéla obligeamment sa véritable identité, ajoutant qu'il souhaitait être inscrit sous son nom d'emprunt, Eckmann. « Ce que vous faites de votre nom ne regarde que vous », rétorqua négligemment l'officier, qui avait à s'occuper de centaines de prisonniers convoyés chaque jour par camions entiers[c].

À la fin du mois de juin, Eichmann et Jänisch furent à nouveau déplacés ; ils débarquèrent cette fois au camp de Weiden, à 70 kilomètres à l'est de Nürnberg[ci]. Ce n'était qu'un immense terrain vague ceint de barbelés. Des cohortes de prisonniers, dont plus de 2 000 officiers, occupaient les lieux ; beaucoup s'étaient fait un abri en creusant un trou dans le sol, car les tentes étaient rares[cii]. Des tranchées faisaient office de latrines, et ces milliers d'hommes avaient à peine de quoi se nourrir.

La vie avait bien changé pour Eichmann depuis l'époque de son élégante villa sur les hauteurs de Budapest, avec ses domestiques aux petits soins et sa cave raffinée. Mais Weiden n'était rien, si on le comparait aux camps où lui-même avait envoyé les « ennemis du Reich ». Pendant qu'Otto Eckmann effectuait ses travaux forcés, ces mêmes ennemis – ceux qui avaient survécu – commençaient à comprendre la nature de ses fonctions au sein de la ss. Bientôt, Adolf Eichmann ne serait plus pour eux un nazi recherché parmi des dizaines de milliers d'autres : il allait devenir l'une de leurs toutes premières cibles.

# 4

« Avez-vous entendu parler d'Adolf Eichmann ? demanda le capitaine Choter-Ischai, de la Brigade juive, à l'homme qui lui faisait face et dont la haute et large charpente, après des années en camp de concentration, commençait tout juste à s'étoffer[ciii].

— Des détenus juifs hongrois ont prononcé son nom devant moi, au camp de Mauthausen, répondit Simon Wiesenthal. Il ne m'évoque rien de plus.

— Il faut retenir ce nom, dit Choter-Ischai, avant d'ajouter que, selon ses sources, Eichmann avait joué un grand rôle dans les affaires juives à Berlin et devait être arrêté. Malheureusement, précisa le capitaine, il vient de chez nous. Il est né en Palestine. »

Le capitaine ayant pris congé, Wiesenthal parcourut les fichiers de l'antenne autrichienne du Bureau des services stratégiques (l'OSS, ancêtre de la CIA), à Linz, où il était employé. On avait très peu d'informations sur cet Eichmann. Pas de prénom, seulement la mention de son rang : lieutenant-colonel. La fiche signalait que l'homme avait pris part à diverses opérations en Autriche, en Tchécoslovaquie, en France, en Grèce et en Hongrie, mais ne donnait aucun détail. Wiesenthal mémorisa son nom pour plus tard et se remit au travail. On était à la mi-juin 1945. Un mois plus tôt seulement, il sortait en chancelant d'une sombre baraque en bois de Mauthausen, aveuglé par le soleil, pour apercevoir un char américain de couleur grise qui franchissait les portes du camp. Il avait 36 ans et pesait à peine 46 kilos. À ce spectacle, il avait perdu connaissance[civ].

Avant l'invasion de la Pologne par les nazis, Wiesenthal, architecte à la réputation grandissante, comptait bien fonder une famille avec son épouse. Mais les nazis avaient tué sa mère, sa femme, et il en avait éprouvé une telle souffrance physique et morale qu'il avait, par deux fois, tenté de mettre fin à ses jours. À la fin de la

guerre, ce fut pour lui comme une évidence : sa vie n'aurait de sens désormais que s'il la consacrait à la recherche des coupables. Pendant sa convalescence à Mauthausen, il demanda à être recruté par l'Unité des crimes de guerre de l'armée américaine, qui venait d'ouvrir des bureaux dans le camp. Il adressa une lettre au responsable de l'unité, faisant la liste des douze camps de concentration auxquels il avait survécu et donnant le nom exact – et même le rang – de 91 individus, dont les crimes étaient détaillés de la sorte : « Katzmann, major général ss – responsable de la mort d'au moins 1 million de personnes ; Schöls, commissaire de la Gestapo – contrôleur et programmateur de crimes de masse dans toute la Galicie ; Friedrich Warzok, commandant du camp de Janowska – un monstre qui a liquidé au moins 60 000 Juifs –, n'hésitait pas les faire brûler vifs dans leurs dortoirs ; Hujar, surveillant ss à Plaszow – a remporté de nombreux paris en tuant deux prisonniers avec une seule balle[cv]. »

Le responsable de l'unité d'enquête recruta Wiesenthal et lui conféra le pouvoir de procéder à des arrestations ; c'est ainsi qu'il captura une bonne dizaine de membres de la ss avec l'aide des Américains, avant d'être transféré à l'oss. L'agence américaine de renseignement, en effet, recherchait elle aussi certains hauts responsables de la ss – moins pour crimes de guerre, il est vrai, que pour contre-espionnage.

Au cours du mois suivant son entrevue avec Choter-Ischai, Wiesenthal n'en apprit guère plus au sujet du lieutenant-colonel Eichmann, hormis diverses rumeurs, colportées par d'anciens détenus de Mauthausen, selon lesquelles il parlait couramment l'hébreu et le yiddish. À la fin du mois de juillet, Wiesenthal se rendit à Vienne pour recueillir des informations sur d'anciens officiers ss ; il y rencontra Gideon Raphael, membre éminent du Bricha – ce réseau, bravant l'interdiction du pouvoir britannique, organisait l'émigration clandestine des Juifs d'Europe vers la Palestine[cvi]. Raphael remit à Wiesenthal une copie de la liste des criminels de guerre que l'Agence juive pour la Palestine (le futur exécutif de l'État d'Israël) préparait depuis 1944[cvii].

Le nom d'Eichmann y figurait en première place[cviii]. Raphael avait plus d'informations que les Alliés sur Eichmann, mais ignorait comme eux son prénom. On croyait savoir, en revanche, que ses amis l'appelaient « Eichie », qu'il était marié et père d'un enfant, enfin

qu'il était natif de Sarona, une colonie allemande de Templiers en Palestine. Sa fiche précisait elle aussi qu'il parlait l'hébreu et le yiddish ; surtout, elle signalait qu'il était un « haut fonctionnaire du quartier général de la Gestapo, à la section des Affaires juives ». Wiesenthal comprit alors qu'Eichmann avait joué un rôle essentiel dans l'organisation des camps d'extermination.

De retour à Linz, il se rendit aussitôt chez son supérieur à l'OSS, le capitaine O'Meara, afin de discuter du cas Eichmann.

« C'est le chef du bureau des Affaires juives à la Gestapo », confirma O'Meara. Et il invita Wiesenthal à se mettre à sa recherche sans attendre.

Il ignorait que les Alliés avaient soutiré de nombreuses informations sur Eichmann aux officiers SS qu'ils avaient interrogés, dont certains avaient été de proches collaborateurs[cix]. Ils savaient à présent qu'il avait dirigé la section juive de la Gestapo, et connaissaient ses activités dans les grandes lignes.

Quelques jours plus tard, dans son appartement du n° 40 de la Landstrasse, exactement à deux pas de l'antenne autrichienne de l'OSS, Wiesenthal s'assit à son bureau pour parcourir sa liste. Il avait cette fois souligné le nom « Eichmann » pour en signaler l'importance. Sa logeuse, qui venait d'entrer dans la pièce pour faire le lit, jeta un coup d'œil sur la liste par-dessus son épaule.

« Eichmann ! s'exclama-t-elle. À coup sûr, c'est le général SS Eichmann, celui qui s'occupait des Juifs ! Vous savez que ses parents habitent à deux pas, au numéro 32[cx] ? »

Stupéfait, Wiesenthal transmit aussitôt l'information à l'OSS, mais il refusa d'assister à la perquisition : « Je ne pourrais même pas toucher la poignée de la porte[cxi]. »

Le 28 juillet, deux agents de l'OSS se présentèrent au n° 32 de la Landstrasse[cxii]. Ils soumirent le père d'Eichmann à un interrogatoire, et celui-ci admit à contrecœur que son fils Adolf avait bien été un membre de la SS – mais il n'en savait pas davantage sur ses activités pendant la guerre. Adolf était venu le voir juste avant la débâcle ; depuis, il n'avait plus entendu parler de lui. Les deux agents apprirent qu'il était né à Solingen, et non en Palestine ; qu'il avait trois enfants, et non un seul ; enfin, qu'il était marié à une certaine Vera Liebl. Ils fouillèrent la maison sans trouver une seule photographie d'Adolf.

« Avez-vous une photo de lui ? » demanda un agent de l'OSS dans l'idée que l'homme leur cachait quelque chose.

Mais le vieil Eichmann secoua la tête : « Il n'aimait pas se faire photographier. »

Aligné avec de nombreux autres SS, le sous-lieutenant Otto Eckmann se laissait nerveusement dévisager par des Juifs rescapés[cxiii]. Allaient-ils le reconnaître ? Des gardes américains armés et des enquêteurs de la Commission des crimes de guerre observaient la scène avec impatience.

Eichmann avait passé tout l'été sans être inquiété. Il avait subi plusieurs interrogatoires standard du CIC sans que sa véritable identité soit démasquée. Ses réponses n'ayant jamais donné lieu à une enquête, il continuait à empiler de lourdes munitions dans un entrepôt de l'aviation américaine. À la fin du mois d'août, les Américains le déplacèrent dans un nouveau camp situé à Oberdachstetten, à l'ouest de Nürnberg. Son second, Jänisch, fut envoyé dans un autre camp de prisonniers. Eichmann, isolé parmi 300 anciens officiers SS, fut de nouveau astreint à des travaux forcés. Nul ne savait où il se trouvait.

À la fin du mois de septembre, les séances de confrontation s'étaient multipliées. Les rescapés observaient l'un après l'autre les anciens nazis alignés devant eux, mais aucun ne reconnaissait Eichmann. La plupart des SS aimaient se pavaner en public, que ce fût à l'intérieur des camps ou lors des préparatifs de déportation, mais Eichmann avait toujours préféré rester dans l'ombre. Sauf à Vienne et en Hongrie, il avait confié à ses subordonnés le soin de rencontrer les représentants juifs et d'exécuter ses ordres[cxiv]. De même, il avait mis un point d'honneur à ne jamais se laisser photographier. Pour ses pièces d'identité, il utilisait une photographie officielle de la Gestapo dont il avait détruit les négatifs. Cette précaution s'avérait payante à présent. Malgré cela, il ne doutait pas d'être reconnu un jour ou l'autre au cours d'une confrontation.

En octobre Eichmann fut convoqué à Ansbach, non loin du camp, au centre du CIC spécialisé dans les interrogatoires[cxv]. Il comprit que les difficultés commençaient quand il se retrouva face à un enquêteur expérimenté, qui s'exprimait dans un allemand parfait

et connaissait assez les arcanes de la ss pour le coincer s'il s'embrouillait dans ses mensonges.

Eichmann décrivit ses états de service à l'enquêteur : il avait appartenu à une division de la Waffen-ss qui avait combattu les Russes à Budapest, et, vers la fin de la guerre, il avait servi sous les ordres du fameux général Sepp Dietrich et participé à la bataille de Vienne. S'il n'avait pas de papiers en arrivant au camp, c'est qu'il les avait détruits après la retraite de Vienne, conformément aux instructions en vigueur. L'enquêteur l'interrompit à plusieurs reprises, lui posant des questions précises sur des points qu'un lieutenant de la ss se devait de connaître – et qu'Eichmann semblait ignorer. De plus, l'enquêteur l'ayant poussé dans ses retranchements, Eichmann laissa paraître une arrogance qui trahissait son rang d'officier supérieur. À la fin de l'interrogatoire, l'enquêteur dit à Eichmann que ses réponses seraient vérifiées, et qu'il fallait s'attendre à de nouveaux interrogatoires.

Certes, il faudrait du temps et quelques déplacements pour enquêter sur les informations livrées par Eichmann ; mais celui-ci savait déjà qu'il s'était mis en danger. Il rentra à Oberdachstetten dans un car militaire, tremblant à l'idée que les gardes polonais du camp apprennent un jour sa véritable identité[cxvi]. Il songea au suicide, allant jusqu'à demander à l'un des autres officiers ss, pharmacien avant la guerre, quelle quantité de morphine était nécessaire pour se supprimer. Son désespoir s'accrut encore quand il apprit que les Alliés s'apprêtaient à exhiber les hauts dignitaires du Reich dans un tribunal à Nürnberg.

Le 21 novembre, deux heures avant le lever du soleil, les gardes réveillèrent les prisonniers de Nürnberg pour les préparer avant leur premier jour devant le Tribunal militaire international[cxvii]. Après bien des mois de litiges politiques et judiciaires, les Alliés s'étaient mis d'accord sur les chefs d'accusation et sur une liste de vingt-quatre responsables nazis accusés de crimes de guerre. Les procureurs avaient rassemblé des milliers de documents à charge, dont beaucoup avaient été dissimulés au fond de mines de sel, dans des manoirs à la campagne, ou même derrière de faux murs dans les bâtiments officiels. Le procès commençait enfin pour de bon.

Les gardes apportèrent aux prisonniers du café et un bol de céréales, leur rasèrent le visage et les habillèrent – les militaires en

uniforme ordinaire, les civils en costume et cravate. Comme toujours depuis leur arrestation, on surveillait chacun de leurs gestes pour éviter un suicide. Sa matraque à la main, le commandant de la prison leur annonça qu'ils perdraient beaucoup de leurs privilèges s'ils se conduisaient mal au cours du procès. Puis, par groupes de quatre, on leur fit traverser la prison et le couloir couvert menant au Palais de justice. On fit alors coulisser une porte en fer, révélant la cage d'acier d'un ascenseur qui pouvait contenir les prisonniers et leurs gardes.

Au deuxième étage, les gardes les escortèrent jusqu'à la salle d'audience et les firent s'asseoir sur deux longs bancs en bois, dans l'ordre d'apparition de leur nom dans l'acte d'accusation. Premier rang : Hermann Göring, Rudolf Hess, Joaquim von Ribbentrop, Wilhelm Keitel, Alfred Rosenberg, Hans Frank, Wilhelm Frick, Julius Streicher, Walter Funk et Hjalmar Schacht. Second rang : Karl Dönitz, Erich Raeder, Baldur von Schirach, Fritz Sauckel, Alfred Jodl, Franz von Papen, Arthur Seyss-Inquart, Albert Speer, Konstantin von Neurath et Hans Fritzsche. Quatre prévenus manquaient à l'appel : Ernst Kaltenbrunner avait eu une hémorragie cérébrale trois jours plus tôt, Robert Ley s'était pendu dans sa cellule avec une serviette, Gustav Krupp avait été jugé trop faible pour assister au procès, et Martin Bormann était toujours recherché.

Dix gardes portant une matraque blanche, une ceinture blanche et un casque blanc se postèrent derrière les prévenus et à côté des bancs. Le reste de la salle d'audience, qui avait la forme d'un amphithéâtre, était absolument vide. À 9 h 30, les portes s'ouvrirent soudain en grand. Les avocats de la défense s'engouffrèrent dans la salle pour s'installer face au box des accusés. Les procureurs prirent place de l'autre côté. Suivirent les interprètes, les sténographes, et plus de 250 journalistes. À 10 heures précises, l'huissier réclama le silence et l'on vit entrer les quatre juges – un Américain, un Soviétique un Britannique et un Français.

Après une brève introduction par le président du tribunal, le ministère public donna lecture de l'acte d'accusation, divisé en quatre chefs d'accusation : crimes contre la paix, crimes de guerre, crimes contre l'humanité, complot[cxviii]. Des heures durant, les procureurs firent ainsi la liste accablante de ce que le tribunal reprochait aux prévenus : violation de traités internationaux, gouvernement totalitaire, guerre d'agression, travail forcé, meurtre de prisonniers de guerre, pillage, destruction délibérée de milliers de

villages et de villes, torture, meurtres par balle, par gazage, par pendaison, par privation de nourriture, extermination systématique d'innocents afin de libérer l'espace pour la « race supérieure ». Certains prévenus grimaçaient, s'épongeaient le front ou gigotaient sur leur banc. D'autres restaient de marbre. Göring faisait la moue à l'intention des photographes. Hess gémissait de façon pathétique – il avait mal au ventre, disait-il –, au point qu'il fallut lui injecter un calmant. Ribbentrop se mit à verser des larmes, et il fallut le sortir de la salle pour le laisser sangloter dans un couloir attenant. Pendant la pause déjeuner, Schirach – l'ancien chef des Jeunesses hitlériennes, âgé de 38 ans lors du procès et tiré à quatre épingles – joua les psychologues auprès de ses camarades et osa une pointe d'humour noir : « Je suppose que nous aurons du steak le jour où vous nous ferez pendre[cxix]. »

Le lendemain, chaque accusé fut invité à annoncer s'il plaiderait coupable ou non. Göring répondit le premier, en fixant ses accusateurs d'un air de défi : « Je me déclare, au sens où l'entend l'accusation, non coupable[cxx]. » Les autres firent le même choix. Puis Robert Jackson, procureur principal pour les États-Unis, se leva pour faire son réquisitoire. Dans son costume trois pièces à rayures, laissant dépasser une chaîne de montre de la poche de son gilet, il prit la parole avec une intensité mesurée.

> Le privilège d'inaugurer dans l'Histoire le premier procès pour ces crimes contre la paix du monde impose de graves responsabilités. Les crimes que nous cherchons à condamner et à punir ont été si prémédités, si néfastes et si dévastateurs que la civilisation ne peut tolérer qu'on les ignore, car elle ne pourrait survivre à leur répétition. Que quatre grandes nations, exaltées par leur victoire, profondément blessées, arrêtent les mains vengeresses et livrent volontairement leurs ennemis captifs au jugement de la loi, voilà l'un des plus grands tributs que la force paya jamais à la raison[cxxi].

Au cours des semaines qui suivirent, le ministère public exposa son réquisitoire pour chacun des chefs d'accusation, en s'appuyant sur des documents saisis et divers témoignages établissant que ces crimes avaient été prémédités par les prévenus, sur les méthodes employées pour les commettre et sur les ordres donnés en vue de leur exécution. La culpabilité des prévenus était manifeste, mais le procès montra aussi que bien d'autres nazis avaient directement participé à ces crimes. Le nom d'Adolf Eichmann fut cité plus qu'aucun autre.

Eichmann fut mentionné pour la première fois au vingtième jour du procès. L'accusation cita un représentant des Juifs de Hongrie qui avait décrit en ces termes l'arrivée des Allemands en mars 1944 : « En même temps que l'occupation militaire allemande, on a vu arriver à Budapest un « commando de la section spéciale » de la police secrète allemande, qui avait pour unique objet de liquider les Juifs hongrois. Ce commando était dirigé par Adolf Eichmann. [...] Les commandants des camps de la mort ne procédaient aux gazages que sur les instructions, directes ou indirectes, d'Eichmann[cxxii]. » Le lendemain, Eichmann fut désigné comme ce « chef de la section juive de la Gestapo » ayant déclaré un jour, avec l'autorité que lui conféraient ses fonctions, que 4 millions de Juifs avaient été déportés et tués dans les camps d'extermination.

Peu après la reprise de l'audience, le 3 janvier 1946, le capitaine Dieter Wisliceny se présenta à la barre des témoins. Wisliceny, qui avait travaillé onze ans pour Eichmann dans la SS, avait également été un ami de la famille. Son témoignage était donc susceptible de dévoiler le rôle exact d'Eichmann dans le génocide.

Le lieutenant-colonel Smith Brookhart, du ministère public, demanda si Eichmann lui avait jamais montré un document de la main de Himmler ordonnant la Solution finale, à quoi Wisliceny répondit :

« Oui, Eichmann m'a montré ce document et je l'ai lu de mes yeux.

— Lui avez-vous posé des questions sur le sens des mots "Solution finale" tels qu'ils étaient employés dans cet arrêté ? demanda Brookhart.

— Eichmann a veillé à m'en expliquer le sens. L'annihilation biologique planifiée de la race juive dans les territoires de l'Est, m'a-t-il dit, serait travestie sous le concept et sous l'expression de "Solution finale".

— Eichmann vous a-t-il dit autre chose concernant le pouvoir que lui conférait cet ordre ?

— Eichmann m'a dit que, au sein du RSHA [Bureau central de sécurité], il serait personnellement chargé de l'exécution de cet ordre. À cette fin, le chef du service de sécurité de la police lui avait donné toute autorité en la matière ; il était considéré comme personnellement responsable de l'exécution de cet ordre.

— Avez-vous fait un commentaire devant Eichmann concernant cette autorité ?

— Oui. Il était parfaitement clair à mes yeux que cet ordre signifiait la mort de millions de gens. J'ai dit à Eichmann : "Plaise à Dieu que nos ennemis n'aient jamais l'occasion d'en faire autant avec le peuple allemand." Eichmann m'a répondu que cette sentimentalité n'était pas de mise[cxxiii]. »

Avec ce témoignage accablant, l'importance capitale et le caractère d'Adolf Eichmann étaient pour la première fois révélés au grand public. Depuis l'été, cependant, les enquêteurs alliés s'activaient en vue de sa capture. Le CIC avait interrogé sa femme à Altaussee en août, mais elle affirmait n'avoir eu aucun contact avec son mari depuis leur séparation en mars 1945. Et elle n'avait pas de photographie à leur donner[cxxiv].

Dans les premiers jours de septembre, l'interrogatoire de plusieurs proches d'Eichmann – dont Wisliceny – avait permis de reconstituer le parcours du chef de la section IV B4 et de ses proches collaborateurs[cxxv]. Il semblait clair qu'il était toujours en vie à la fin de la guerre, et ses proches doutaient fort qu'il ait choisi de se suicider. Les enquêteurs avaient pu recueillir des renseignements permettant de le localiser à Altaussee ou à Salzbourg. Dans le courant du mois, les Alliés émirent un rapport spécial désignant Eichmann comme « très activement recherché par le quartier général des forces alliées en Europe, pour interrogatoire et éventuellement procès devant la Commission des crimes de guerre[cxxvi] ». En novembre, on distribua dans plusieurs secteurs du CIC des avis de recherche le désignant comme « criminel de guerre de la plus haute importance » et assortis de ce portrait saisissant et détaillé :

Âge : environ 40 ans
Taille : 1,78 m
Poids : 70 kg
Gabarit : élancé, musculeux
Cheveux : blond foncé, front dégarni
Yeux : gris-bleu
Visage : traits saillants, nez aquilin
Maintien : raide, militaire, allure de montagnard
Dialecte : accent autrichien, voix rauque, perçante, monocorde, toujours forte

Autres signes particuliers : marche habituellement avec une canne ; gestes étonnamment saccadés ; parle avec un rire nerveux, un tremblement à la commissure des lèvres, une paupière baissée[cxxvii].

Pourtant, alors même qu'il venait de passer six mois dans des camps de prisonniers, Eichmann n'avait toujours pas été retrouvé au début de 1946 ; on mesure par là le manque de coordination et l'excès de travail dont souffraient les enquêteurs sur les crimes de guerre[cxxviii]. Ayant enfin appréhendé leurs premières cibles d'envergure, qui comparaissaient justement devant un tribunal, les Britanniques avaient perdu leur enthousiasme ; quant aux Américains, ils manquaient toujours d'enquêteurs par rapport au nombre d'individus recherchés. Leur tâche se trouvait également compliquée du fait que la liste de suspects du registre CROWCASS, dont ils étaient si fiers, n'avait été largement diffusée qu'à partir de l'automne de 1945 – elle était, du reste, bien trop volumineuse pour être réellement utile.

Les Alliés avaient fait preuve d'une grande efficacité quand il s'était agi de capturer des dizaines de milliers de suspects, de manière systématique et en fonction de diverses catégories. On les avait alors photographiés, interrogés, et on avait relevé leurs caractéristiques physiques[cxxix]. Mais, faute de coordination et de personnel suffisant, dans un système de répartition des prisonniers de guerre comptant plus de 20 camps américains rien qu'en Allemagne, ni Eichmann, ni les autres officiers ayant menti sur leur identité ne pouvaient être démasqués.

Des enquêteurs alliés s'efforçaient cependant, avec la dernière énergie, de surmonter ces difficultés. Quelques jours après le témoignage de Wisliceny, le CIC publia un nouveau bulletin à l'intention de ses bureaux régionaux : il leur était demandé de transmettre toute piste pouvant mener à Eichmann, « responsable, au moins en partie, de l'extermination d'environ 6 millions de Juifs[cxxx] ». Le texte ajoutait cette mise en garde : Eichmann peut « commettre un geste désespéré et, s'il se sent acculé, utiliser son arme pour en finir. Montagnard chevronné, il changera sans doute fréquemment de lieu d'habitation[cxxxi] ».

Au camp d'Oberdachstetten, pendant ce temps, Eichmann préparait son évasion[cxxxii]. Au début de janvier 1946, les propos de

Dieter Wisliceny à la barre des témoins lui étaient parvenus aux oreilles. Dire qu'il avait donné à son propre fils le prénom de Wisliceny ! Si l'un de ses plus proches compagnons le livrait ainsi aux Alliés, il pouvait être certain que d'autres en feraient autant – à commencer par Jänisch, son second, le seul à connaître sa fausse identité. Nul n'ignorait plus à présent qu'Eichmann était la clef de voûte de la Solution finale, et tout serait mis en œuvre pour le retrouver.

Voilà des mois qu'il était hanté par la peur d'être capturé. Qui exactement était à ses trousses ? Avec quelle détermination ? Avait-on une photographie de lui ? Des informateurs ? Il avait survécu à un nouvel interrogatoire à Ansbach, mais il était persuadé qu'on n'était pas dupe de ses mensonges. Les enquêteurs allaient le coincer un jour ou l'autre – à moins qu'un rescapé juif finisse par le reconnaître. En tout état de cause, il fallait s'évader du camp au plus vite.

Eichmann alla donc voir le colonel Opperbeck, l'officier SS le plus gradé du camp. Huit mois après l'effondrement du IIIe Reich, Eichmann ne se sentait toujours pas autorisé à prendre une décision sans en référer à un supérieur. Lui ayant révélé son nom, son rang et ses fonctions au RSHA, il lui fit part de son désir d'évasion.

« Je sais qui vous êtes depuis un bon moment, dit Opperbeck. Comme vous ne m'en avez jamais parlé, j'ai gardé pour moi cette information[cxxxiii]. »

Les deux hommes se mirent d'accord pour organiser une réunion des officiers SS[cxxxiv]. Le soir même, près des latrines, Eichmann dit aux officiers qu'il souhaitait quitter le camp. Il ne révéla pas son nom, précisant seulement qu'il pensait être recherché par les Alliés pour ses activités politiques. Il avait l'intention, leur dit-il, de partir pour l'Égypte où il pensait être en sécurité.

Les officiers lui donnèrent leur accord. L'un d'eux, Hans Feiersleben, suggéra qu'Eichmann demeure quelque temps encore en Allemagne ; son frère, garde forestier dans le nord du pays, pourrait lui trouver un travail dans une région isolée où les Alliés ne le trouveraient jamais. Un autre, Kurt Bauer, lui conseilla de se rendre d'abord à Prien, au sud-est de München, où sa sœur pourrait le cacher et l'aider à préparer ses voyages.

Quand la réunion s'acheva, Eichmann disposait d'un plan. Les autres officiers l'aidèrent à fabriquer de faux papiers au nom d'Otto Heninger. Un soldat essaya de faire disparaître à la flamme son

tatouage ss. Une femme avec laquelle il avait un peu flirté devant l'enceinte du camp lui fit passer une veste tyrolienne et un colorant pour teindre en vert son pantalon de la Luftwaffe. Avec une paire de chaussettes de laine tirées sur les mollets, il ressemblerait à un chasseur parmi d'autres dans la forêt.

Quelques nuits plus tard, Eichmann se rasa la barbe et enfila sa nouvelle tenue. Il se rendit à une section de la clôture en barbelés qui se trouvait hors de vue des gardes. Dans l'obscurité, avec mille précautions, il escalada la clôture en évitant les pointes de métal acérées. Une fois redescendu de l'autre côté, il hésita un moment – il se sentait vulnérable, à la merci de la première patrouille venue. Sans attendre plus longtemps, il s'enfonça dans les bois.

# 5

En cette fin mai 1946, un jeune homme de 24 ans nommé Tuviah Friedman attendait l'homme avec lequel il avait rendez-vous, et qu'il connaissait seulement sous le nom d'Arthur[cxxxv]. Cet Arthur, représentant de la Haganah à Vienne, dirigeait le réseau Bricha qui devait aider Friedman et des milliers d'autres Juifs à émigrer clandestinement en Palestine. S'il avait demandé à rencontrer Arthur, ce n'était pas pour lui parler du voyage mais pour une tout autre raison, au moins aussi importante à ses yeux.

Vers la fin de la guerre, Friedman était rentré chez lui, à Radom ; cette petite ville industrielle, au cœur de la Pologne, avait été libérée par les Russes qui marchaient sur Berlin[cxxxvi]. En observant sa petite maison depuis la rue, il avait été assailli par des souvenirs d'enfance : sa petite sœur Itka sur sa bicyclette, une main dans les cheveux pour empêcher ses boucles blondes de retomber sur ses yeux ; son vaillant petit frère Hershele qui jouait sur le toit ; sa grande sœur Bella, toujours en train de lire ; son père qui l'initiait au maniement de ses presses d'imprimerie ; sa mère portant une des jolies robes qu'elle fabriquait dans sa boutique. Ses parents, Itka et Hershele étaient tous morts par la faute des nazis, et il ignorait si Bella était encore en vie. Il avait survécu aux ghettos, au travail forcé, aux caprices sanguinaires des gardes ss, et à une évasion à demi improvisée qui lui avait permis de sortir du camp par les égouts. Pour ne pas se laisser prendre, il avait dû planter une baïonnette dans la nuque d'un soldat allemand. Devant sa maison, habitée désormais par une famille qui s'y était installée dès qu'on avait chassé tous les Juifs de Radom, Friedman comprit que ce monde-là était derrière lui. Il ne reviendrait jamais plus.

S'étant enrôlé dans l'armée polonaise, il fut envoyé à Gdansk pour rechercher et arrêter les Allemands qui se cacheraient encore

dans la ville en ruine[cxxxvii]. Son supérieur lui conseilla de prendre le nom de Jasinki – avec ses cheveux blonds, il pouvait passer pour un goy. Il accepta, à contrecœur, car il tenait beaucoup à être engagé. Il découvrit bientôt qu'il avait un certain talent pour les missions policières et pour les interrogatoires, ainsi qu'une grande ardeur, nourrie de tristesse et de rage, quand il s'agissait d'humilier ses prisonniers ss. Lors de son passage à Gdansk, il retrouva sa sœur Bella, qui par miracle avait survécu à Auschwitz.

Plus les mois passaient, plus il se sentait mal à l'aise : il n'aimait pas cette vie de mensonge et cette fausse identité. Au début de 1946, il quitta l'armée et partit s'installer dans un kibboutz des environs de Gdansk ; quelques mois plus tard, il se mit en rapport avec le Bricha et commença le long voyage vers la Palestine. En chemin, dans les rues de Vienne, il rencontra un vieil ami qui lui parla d'un homme – un ss – qui avait habité dans cette ville et que tous deux avaient connu à Radom. Friedman se rendit aussitôt au domicile de cet homme, et apprit qu'il se cachait dans un camp américain pour prisonniers de guerre ; il se fit interner incognito dans le camp en question et put obtenir les aveux du prisonnier. Plus tard, il entendit parler d'un autre officier ss de Radom, qui se cachait lui aussi à Vienne. C'est alors qu'il demanda à rencontrer le chef de la Haganah, dans l'espoir qu'on pourrait l'aider à rassembler des preuves contre l'officier.

Une berline noire vint se garer dans le virage, et son chauffeur baissa la vitre du côté passager. La fumée d'un cigare s'envola par l'ouverture. « Friedman ? » demanda-t-il. Le jeune homme acquiesça et monta dans la voiture.

Arthur Pier se présenta tout en redémarrant. Grand, mince, il parlait et s'habillait comme un aristocrate. Il n'était pas beaucoup plus vieux que son passager, mais il affichait un air de compétence placide qui l'impressionna aussitôt. Friedman fit part à Pier de son désir de partir s'installer en Palestine.

« Nous ferons tout notre possible, dit Pier. Je suis moi-même membre d'un kibboutz, et nous avons besoin de jeunes gens vigoureux comme vous, Tadek[cxxxviii]. »

Friedman, surpris que Pier connaisse son surnom, n'en laissa rien paraître. Ils arrivèrent devant le n° 2 de la Frankgasse, dans le centre de Vienne. Sur la porte, était indiqué « Organisation des réfugiés autrichiens » – mais il s'agissait en réalité du siège de la

Bricha, et les six pièces de bureaux débordaient d'activité. Pier fit entrer Friedman dans son bureau et referma la porte. Le jeune homme prit alors la parole : avant de partir pour la Palestine, il voulait qu'on l'aide à se rendre à Stuttgart pour y recueillir des témoignages concernant deux officiers ss.

« Quel est leur nom ? demanda Pier tout en feuilletant un petit carnet noir posé sur son bureau. Ce carnet que vous voyez est le résultat de deux années de travail acharné en Palestine… Konrad Buehmayer ? Oui, il figure sur la liste… Il y avait à Radom un officier de la Gestapo du nom de Schokl. C'est sans doute votre homme, Richard Schoegl. » Devant chaque nom, il inscrivit un petit signe au crayon rouge. Puis il leva les yeux et regarda Friedman. « Tadek, il y a de cela quelques semaines, le responsable de votre kibboutz m'a parlé de vous, et de votre travail à Gdansk. »

Pier lui raconta ensuite que lui-même avait quitté Vienne lors de l'arrivée des nazis[cxxxix]. Il avait passé plusieurs années à aider d'autres Juifs à se rendre en Palestine, avant que l'Agence juive le charge de recueillir, auprès des réfugiés débarquant à Haïfa, des renseignements sur les criminels de guerre nazis. Au cours des dix-huit mois qui avaient suivi, il avait constitué des dossiers sur des milliers d'Allemands, puis avait remis le fruit de son travail à l'oss américain et au Tribunal international de Nürnberg. À la fin de la guerre, dit-il à Friedman, le chef de l'Agence juive, David Ben Gourion, avait réuni certains hauts responsables de l'organisation – dont Pier lui-même – pour les inviter à partir en Europe afin d'organiser l'émigration des Juifs en Palestine et, par là, contribuer à la future création d'un État indépendant. Ben Gourion les avait également priés d'aider les Alliés à pourchasser les criminels de guerre, en utilisant les informations collectées par Pier. Frappant la table de son poing, il avait exigé que ces nazis en cavale soient traînés devant les tribunaux.

Pier était arrivé en novembre 1945, sous une fausse identité de journaliste. Il portait une valise pourvue d'un double fond contenant le petit carnet, ainsi que des pièces d'or destinées à financer l'opération. Il n'avait pas tardé à crouler sous les demandes d'émigration en Palestine, et n'avait pas encore eu le temps de travailler à son autre mission ; mais il était justement en train de constituer une équipe chargée de traquer sérieusement les criminels de guerre, puis de les faire juger. « Ce n'est pas une tâche facile, dit-

il. Ici, personne ne travaille pour l'argent. Je sais que vous avez déjà une certaine expérience dans ce domaine, et c'est pourquoi je vous demande de travailler pour nous, de nous aider à retrouver ces criminels[cxl]. »

Friedman l'écouta parler. Il comprenait enfin pourquoi il avait survécu aux atrocités de la guerre : pour accomplir ce travail.

« Avez-vous déjà entendu parler d'Adolf Eichmann ? » demanda-t-il en désignant son nom dans le carnet. Friedman, vaguement honteux, lui répondit que non. « Vous devez retrouver Eichmann. Je répète : vous *devez* retrouver Eichmann. » Une fois encore, il pointa le doigt vers son carnet : « Je veux pouvoir le rayer de ma liste. »

Friedman tenait sa mission. Pier venait de le lancer, avec quelques autres, aux trousses du lieutenant-colonel nazi – lui-même avait beaucoup entendu parler d'Eichmann au cours des deux dernières années, et notamment de ses exploits en Hongrie. Il tenait à le faire arrêter, puis juger par une cour d'assises.

La Haganah n'était pas seule à rechercher Eichmann. Des limiers agissant pour leur propre compte disposaient des mêmes informations que Pier, et ils pensaient avoir repéré leur proie. Contrairement à Pier, ceux-là n'entendaient pas faire comparaître Eichmann devant un tribunal : ils comptaient bien se faire justice eux-mêmes.

Cinq justiciers juifs, revêtus d'un uniforme de l'armée britannique et équipés de pistolets-mitrailleurs Sten, dissimulèrent leur Jeep dans un taillis à l'orée d'un petit village situé entre Linz et Salzbourg, puis attendirent la tombée de la nuit, les yeux rivés sur un petit chalet à deux étages. Quand l'obscurité fut totale, ils gravirent lentement la colline pour accomplir leur mission : supprimer Adolf Eichmann[cxli].

Quand ils se trouvèrent tout près de la maison, l'un d'eux se détacha du groupe pour se glisser jusqu'au mur en émettant des grognements de chien. Il avait combattu aux côtés de Tito dans sa guérilla contre les fascistes en Yougoslavie, et il savait mieux que personne se débarrasser des chiens de garde. Les trois molosses qui gardaient le chalet s'étant approchés, il leur lança entre les pattes une tranche de viande empoisonnée. Le poison fit son effet en quelques minutes. Le reste du groupe se rassembla alors sur un flanc

de la maison. Un coup d'œil par la fenêtre leur permit d'apercevoir quatre hommes en train de dîner. Les justiciers achevèrent de se préparer.

Ils étaient arrivés en Autriche au printemps de 1946, sur la piste d'Eichmann. Ils avaient retrouvé sa femme à Altaussee et son frère aîné Otto à Bad Aussee, dans la même région. Après un mois de surveillance, ils avaient suivi la femme et le frère jusqu'à ce chalet. Les deux proches d'Eichmann avaient pris un train différent pour se rendre au village, puis avaient fait le trajet à pied, chacun de son côté – il n'en fallait pas davantage pour éveiller les soupçons des justiciers juifs. Ceux-ci avaient alors surveillé le chalet pendant plusieurs semaines. Il ne faisait pas de doute qu'il était habité par quatre hommes. Ceux-ci ne sortaient jamais dans la journée, et c'est un villageois qui leur apportait chaque soir des vivres et autres provisions. Pour les cinq Juifs, il ne faisait aucun doute que l'un des hommes n'était autre qu'Eichmann. Ses traits et sa taille correspondaient au signalement de leur proie, et les visites de Vera et d'Otto Eichmann constituaient une confirmation supplémentaire.

À un signal donné, deux des Juifs enfoncèrent d'un coup d'épaule la porte du chalet. Ils pointèrent leur arme sur les quatre hommes sans défense, leur intimant l'ordre de se lever de leur chaise. Les hommes obéirent en se gardant de tout geste brusque.

« Toi ! aboya l'un des justiciers en allemand. Viens ici !

— Moi ? » répondit l'interpellé en tremblant.

Deux hommes le traînèrent à l'extérieur, pendant que les autres maintenaient leurs pistolets braqués sur les trois restants. Une fois à bonne distance du chalet, l'un des deux justiciers assomma leur prisonnier d'un coup derrière la tête. Ils le hissèrent alors à bord de la Jeep et se mirent en route. Ayant parcouru quelques kilomètres dans la forêt de pins, ils s'arrêtèrent pour jeter leur prisonnier au sol, dans la boue. Il revint à lui.

Le meneur du groupe sortit de la Jeep pour se dresser au-dessus de l'homme à terre : « Nous sommes des Juifs, Adolf Eichmann. Nous avons des comptes à régler avec toi[cxlii].

— Je jure sur la tête de ma femme, sur la tête de mes enfants, sur la mémoire de ma mère que je ne suis pas Adolf Eichmann[cxliii]. C'était un assassin. Moi, j'étais seulement un soldat. Vous êtes des hommes de bien, implora-t-il. Ayez pitié !

— As-tu jamais montré la moindre pitié pour le peuple juif ? »

Le prisonnier avoua qu'il avait fait partie des Einsatzgruppen et tué quelques Juifs, mais seulement parce qu'on lui en avait donné l'ordre. Il les supplia de le croire, précisant que la femme et le frère d'Eichmann étaient des amis du propriétaire du chalet. Au bout d'un moment, son flot de paroles finit par se tarir : « De toute façon vous allez me tuer. »

Sur quoi les justiciers lui tirèrent plusieurs salves de pistolet-mitrailleur dans la poitrine. Après l'avoir maudit, ils enterrèrent son corps.

Le lendemain matin, Adolf Eichmann était toujours en vie[cxliv] : un homme venait d'être exécuté en Autriche par cinq justiciers juifs, mais lui se réveilla dans une cahute au fond des bois, dans une région du nord de l'Allemagne occupée par les Britanniques, en compagnie de dix-neuf soldats démobilisés de la Wehrmacht. Après le petit déjeuner, Eichmann et ses compagnons de travail, hache ou scie à l'épaule, se mirent en route vers la forêt. Cette zone très boisée, au cœur des landes de Lüneburg, était appelée l'« île ». Ce lieu sans électricité ni téléphone constituait un repère idéal pour échapper à des poursuivants – Eichmann n'avait-il pas lu, dans l'un des rares journaux qui parvenaient au camp, qu'on le considérait désormais comme un « criminel de masse » ?

Après s'être échappé d'Oberdachstetten, il s'était terré jusqu'au lendemain matin dans une gare de chemin de fer abandonnée, à quelques kilomètres du camp[cxlv]. Il avait pris un train pour München, puis pour Prien. Il avait présenté une lettre d'introduction à Nellie Krawietz, la sœur de Bauer. Sans poser de questions, cette belle jeune femme de 24 ans, veuve de guerre, avait offert au fugitif une chambre dans une ferme en lisière de la ville. Au cours des six semaines qui avaient suivi, ils s'étaient vus presque chaque jour ; Eichmann ne lui avait presque rien dit, sinon qu'il se nommait Otto Heninger, était divorcé, et avait trois enfants qu'il n'avait pas revus depuis la fin de la guerre.

On était en février 1946. La région grouillait de soldats américains et Eichmann était de plus en plus nerveux. Il avait demandé à Nellie de lui acheter deux billets pour Hamburg : un couple voyageant le week-end, lui avait-il expliqué, attirerait moins l'attention. Nellie, qui s'était éprise de cet homme paisible et un peu mélancolique, avait accepté de l'accompagner. Durant le trajet, elle

l'avait incité à se livrer à un tribunal de dénazification pour ne pas avoir à se cacher toute sa vie. Dans un moment d'abandon, il lui avait avoué qu'il avait été impliqué dans le système concentrationnaire et que son véritable nom était Adolf Eichmann : si on le capturait, sa peine ne se limiterait pas à quelques années de prison – les Alliés risquaient fort de l'exécuter, comme ils comptaient le faire pour les accusés qu'on jugeait à Nürnberg. Nellie avait juré de garder le secret et de lui rendre visite aussi souvent que possible.

En mars, Eichmann était entré dans la mairie d'Eversen, village situé à l'extrémité sud-ouest des landes de Lüneburg, à une centaine de kilomètres de Hamburg. Au moment de présenter de faux papiers aux autorités de la zone britannique, il avait fourni les mêmes renseignements que pour sa précédente identité – natif de Wroclau, il était un prisonnier de guerre démobilisé de la Wehrmacht. Le préposé n'avait rien trouvé à redire en examinant les documents établis au nom d'Otto Heninger. Eichmann avait pu trouver le frère de l'officier ss Feiersleben, et obtenir de lui un emploi de bûcheron qu'il occupait maintenant depuis plusieurs mois.

Au terme d'une longue journée dans une section incendiée de la forêt, Eichmann rentra au camp, le visage et les vêtements noircis par le bois carbonisé[cxlvi]. En même temps que ses camarades, il se rinça avec de l'eau de pluie collectée dans de vieux barils de poudre, puis s'installa devant le feu de camp et dîna d'un ragoût délayé. Les bûcherons passèrent la soirée et une partie de la nuit à jouer aux cartes, à boire du schnaps local et à fumer des Lucky Strike. Ils formaient une rude troupe, au parler franc et aux manières frustes. Eichmann empruntait parfois le violon d'un garde forestier, mais le plus souvent il tentait de se fondre dans le groupe. Il appréciait le calme de la forêt, s'y sentait en sécurité. Pour l'heure, il ne désirait rien de plus.

Par une matinée glaciale du début de 1947, à Vienne, Arthur Pier et Tuviah Friedman pénétrèrent dans la prison où Joseph Weisl, l'ancien chauffeur d'Eichmann, attendait son procès pour crimes de guerre. C'est Friedman qui avait arrangé l'entrevue et, comme toujours, il avait constaté avec émerveillement que le simple fait de travailler pour le chef de la Haganah permettait d'ouvrir bien des portes.

Le commandant de la prison mit son bureau à leur disposition pour l'interrogatoire. Un garde amena dans la pièce un prisonnier âgé de 28 ans. Pier prit place dans le fauteuil du commandant, un cigare aux lèvres, tandis que Friedman s'asseyait près de lui avec son stylo et son carnet de notes. Pier commença par poser à Weisl des questions banales sur ses activités pendant la guerre et sur sa fuite en Autriche. Puis il lui demanda à brûle-pourpoint :

« Seriez-vous en train de me dire qu'Eichmann est mort pendant la guerre[cxlvii] ?

— Non, non. J'ignore ce qu'il est devenu. Tout ce que je sais, c'est qu'un mois avant la fin de la guerre tous les officiers ss ont modifié leur rang militaire – personne ne voulait être davantage qu'un lieutenant.

— Quel genre d'homme était-il, Weisl ?

— Ma foi, ces dernières années, tout le monde avait peur de lui, très peur…» Il avait cessé de rire et de sourire. « Je suppose qu'il en savait trop…

— Vous avez été responsable des dortoirs à Doppl pendant un bon moment, je crois. Et Eichmann y venait souvent, n'est-ce pas ? » Les deux enquêteurs possédaient déjà tout un dossier sur le chauffeur. Dieter Wisliceny, le second d'Eichmann, avait été transféré quelques mois plus tôt dans une prison de Tchécoslovaquie, après les procès de Nürnberg. Là, il avait livré toutes sortes de détails sur les collaborateurs d'Eichmann ; il avait même offert d'aider à traquer son ancien supérieur en échange d'un acquittement.

Weisl hésita. Il regarda successivement les deux hommes qui l'interrogeaient. Pier lui proposa une cigarette ; pour relâcher la pression, Friedman reposa son stylo.

« Vous savez, bien sûr, qu'Eichmann avait une maîtresse à Doppl. Frau Maria Mösenbacher. Une sacrée bonne femme – il passait beaucoup de temps avec elle.

— Où peut-on la trouver ? » demanda Pier.

Weisl répondit qu'elle habitait toujours là-bas. Prenant le stylo et le carnet sur le bureau, il dessina une carte de Doppl et leur indiqua l'endroit exact où la trouver.

« Elle a sans doute conservé une photo d'Eichmann. J'en ai vu une chez elle, de mes propres yeux. Elle était très fière de lui.

— Dites-moi, demanda Friedman, est-ce qu'il parle vraiment l'hébreu ?

— Eichmann ne parlait qu'avec les Juifs de Vienne, gloussa Weisl. Les riches, ceux qui ne comprenaient pas un mot d'hébreu. Après, il riait en racontant qu'il avait fait croire aux Juifs qu'il était né en Palestine. »

Pier se leva. Sa famille et lui-même avaient fait partie des Juifs chassés de Vienne par Eichmann en 1938. « Ce sera tout pour aujourd'hui », conclut-il en faisant un signe au garde en faction devant la porte. Puis, se retournant vers Weisl : « Vous formiez une charmante petite troupe, vous autres ss, vraiment très raffinée. Mais c'est fini. Terminé. *Kaputt !* »

Friedman et Pier rentrèrent au siège de la Frankgasse[cxlviii]. Au cours des huit mois écoulés, tout en supervisant l'arrestation de nombreux officiers ss et en amassant d'innombrables documents sur les crimes de guerre, Friedman et quelques collègues de la Haganah avaient suivi plus d'une piste censée les mener à Eichmann. On avait retrouvé et interrogé certains des plus proches collaborateurs de l'ancien nazi, dont Anton Burger. On avait également pu mettre la main sur des membres de sa famille et sur plusieurs de ses maîtresses. Personne ne savait où il se trouvait.

Friedman et Pier avaient eu vent d'une rumeur suggérant qu'il était détenu dans un camp de prisonniers en Allemagne. Ils demandèrent donc aux Alliés de fouiller tous les camps, mais l'absence de toute photographie rendait cette recherche hasardeuse. Sur les dizaines de personnes qu'ils avaient interrogées, pas une ne possédait une image d'Eichmann. Même la description détaillée dont ils disposaient ne pouvait remplacer une photographie. Et voilà qu'enfin, grâce à Weisl, ils pouvaient espérer en obtenir une.

Pier voulait confier ce travail à Manus Diamant, et Friedman comprit aussitôt qu'il faisait le bon choix. Le lendemain, Diamant prit le train à Vienne pour se rendre à Linz.

Ce bel homme aux manières suaves jouait souvent les séducteurs pour l'équipe de la Haganah en Autriche[cxlix]. Avec ses yeux bleus et sa belle moustache, il se tirait de toutes les situations avec aisance et grâce. Dans des circonstances différentes, il aurait pu devenir un grand acteur de théâtre – mais il était né dans une famille juive de Katowice, dans le sud de la Pologne, en 1923. À 11 ans, il volait des swastikas sur les Mercedes garées devant le consulat d'Allemagne.

Adolescent, il avait vu des nazis s'en prendre à des réfugiés juifs et s'était juré qu'il ne connaîtrait jamais leur sort. À 18 ans, il était allé vivre à Varsovie avec sa famille ; là, il s'était enrôlé dans la résistance clandestine. Quand les nazis avaient nettoyé les ghettos, Diamant avait fui la ville avec de faux papiers aryens – mais il n'avait pas pu sauver sa famille. À 21 ans, il s'était retrouvé en Autriche où il aidait des Juifs à s'enfuir en se faisant passer pour un certain Dr Janowski, médecin dans un hôpital de Graz. De là, il était passé en Hongrie, où il avait acheté des armes pour la Résistance et saboté des trains allemands transportant des munitions. Arrêté à l'occasion d'une descente de police près de la frontière, il avait été envoyé à Auschwitz où, par chance, il avait pu se faire passer auprès des gardes pour un Polonais.

Après la guerre, Diamant était venu à Vienne afin de travailler pour la Haganah. Il avait su gagner la confiance de l'épouse d'Eichmann à Altaussee, et avait courtisé plusieurs de ses maîtresses. Mais il s'était donné tout ce mal pour rien. Vera Eichmann avait bien retenu sa leçon, et elle n'avait jamais laissé échapper un renseignement sur l'endroit où se trouvait son mari – ni même confirmé qu'il fût en vie. La piste des maîtresses s'était révélée pareillement décevante, aucune d'elles ne possédant une photographie de son ancien amant.

Cette fois, songea Diamant en croisant les doigts, leurs efforts seraient peut-être récompensés. Voyageant sous l'identité d'un ancien officier ss hollandais, il descendit du train à Linz où il rencontra Simon Wiesenthal. Celui-ci habitait encore cette ville avec son épouse, qui avait comme lui survécu à la guerre. Il connaissait bien la région. S'ils travaillaient chacun de son côté, Wiesenthal et les enquêteurs de la Haganah partageaient volontiers leurs renseignements et leurs contacts. Wiesenthal raconta à Diamant ce qu'il savait de Doppl, et lui suggéra des contacts susceptibles de l'aider à retrouver Maria Mösenbacher, l'ancienne maîtresse d'Eichmann.

Après quelques recherches à Doppl, Diamant apprit que Fräulein Mösenbacher était une belle quadragénaire un peu frivole, assez peu appréciée, qui aimait se vanter de sa relation avec « Adolf », un officier supérieur de la ss. Il découvrit aussi qu'elle avait déménagé : elle louait à présent un petit meublé à Urfahr, de l'autre côté de Linz. L'ayant retrouvée, il la suivit à bonne distance pendant une semaine

en notant tous ses déplacements – coiffeur, épicier, pharmacie, bureau de poste, heure de son retour à la maison, en face de la pâtisserie. Un jour qu'elle avait laissé tomber des provisions de son panier, en se baissant pour les ramasser elle se trouva face à face avec Diamant qui s'y employait déjà. Il se présenta avec un sourire : Henry van Diamant.

« Merci. Merci beaucoup. Je m'appelle Maria… Merci[cl]. »

Il pinça le rebord de son chapeau et lui proposa de la raccompagner. Au cours des semaines suivantes, il se rapprocha d'elle progressivement. Ils se rencontrèrent pour un café, puis pour un dîner, puis pour une promenade à la campagne. Un soir qu'ils dînaient ensemble, il prit soin de laisser son portefeuille entrouvert pour qu'elle aperçoive ses faux papiers de ss ; il put alors lui expliquer pourquoi il ne pouvait rentrer en Hollande. Il lui acheta des chemisiers, des chocolats. Pour la convaincre de son intérêt pour la photographie amateur, il lui offrit des clichés de paysages dont il prétendit être l'auteur. Un soir, enfin, quelques semaines après leur rencontre, il lui montra un album de « photos de famille » (toutes achetées dans le commerce).

« J'en ai un, moi aussi », dit fièrement Fräulein Mösenbacher en prenant sur une étagère un album à tranches d'or. Elle en parcourut les pages en lui désignant, ici ou là, son frère et ses parents.

Diamant avait passé des jours entiers avec cette femme insipide, qui tenait sur les Juifs des propos abjects, à seule fin d'en arriver là. Il pria pour que l'album contienne une photographie d'Eichmann.

« Vous savez, j'ai eu beaucoup d'admirateurs. » Elle baissa les yeux vers l'image d'un homme d'une trentaine d'années, avec un long nez pointu et des lèvres pincées. « Là, c'est Adolf… C'était mon petit ami à l'époque. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Je suppose qu'il n'a pas survécu à la guerre, sans quoi il m'aurait donné des nouvelles. »

Pendant les deux heures qui suivirent, tout au long d'un dîner interminable suivi de quelques verres en compagnie de la dame, Diamant n'eut qu'une idée en tête : partir et mettre en œuvre le plan qu'il avait conçu pour s'emparer de la photographie. Le lendemain matin, il alla voir la police autrichienne avec une lettre d'Arthur Pier. Quelques heures plus tard, des policiers réquisitionnèrent l'album au prétexte que, selon leurs informations, Maria Mösenbacher y dissimulait des cartes de rationnement. Quand il saisit la

photographie entre ses mains, Diamant s'aperçut qu'elles tremblaient.

Il rentra aussitôt à Vienne pour la montrer à Pier et à Friedman. « Excellent travail, Manus. Voici donc le meurtrier de notre peuple. » Des centaines de copies furent distribuées à la police et aux enquêteurs alliés dans toute l'Europe[cli]. Diamant alla lui-même remettre une photographie à Wiesenthal, qui lui dit : « Nous savons maintenant à quoi il ressemble. C'est la première étape de sa capture. »

# 6

Eichmann voulait maintenant quitter la forêt[clii]. Ces dix-huit mois de travail pénible, durant lesquels il avait dû se faire passer pour un simple bûcheron sans famille, sans ambition ni statut, l'avaient épuisé. Il ne s'aventurait hors des bois que pour aller boire un verre à la taverne de Celle, le dimanche, et parfois pour retrouver Nellie Krawietz. Certes, il était en sécurité dans les landes de Lüneburg – mais il avait l'impression d'être une taupe plutôt qu'un homme. Il voulait une nouvelle vie.

Les journaux se chargeaient de lui rappeler l'ancienne. Avec la capture et les aveux du commandant d'Auschwitz, Rudolf Höss, Eichmann, le « meurtrier de masse », faisait à nouveau les gros titres. Höss avait apporté de nouvelles preuves de l'implication d'Eichmann dans les camps d'extermination, en racontant par le détail ses visites fréquentes, ses discussions à propos de l'utilité du Zyklon B pour les chambres à gaz, son désir obsessionnel de « détruire le moindre Juif qui tomberait entre ses mains[cliii] ».

Un jour, il lut dans la presse qu'une brigade de Juifs l'avait extirpé d'un chalet en Autriche, puis emmené au fond des bois à bord d'une Jeep pour l'exécuter[cliv]. Selon les tueurs, il avait affiché jusqu'au bout un air de défi. Eichmann appréciait ce dernier détail, ne doutant pas qu'il manifesterait lui-même ce type de courage face à la mort. Il s'inquiétait en revanche de constater qu'un autre article faisait le récit de son évasion d'Oberdachstetten, dont on précisait la date exacte. Jänisch ou l'un des autres officiers ss du camp avait donc parlé, et les enquêteurs savaient désormais qu'Otto Eckmann était en réalité Adolf Eichmann. Du moins l'article ne mentionnait-il pas sa nouvelle identité – on précisait même qu'il cherchait alors à contacter le grand mufti de Jérusalem.

Tandis que les premières rafales de l'hiver 1947 balayaient les landes de Lüneburg, Eichmann réfléchissait à une nouvelle vie : où pouvait-il s'installer avec sa famille sans craindre à chaque instant d'être démasqué et extradé ? Prudemment, il demanda autour de lui si quelqu'un connaissait le moyen de sortir d'Europe[clv]. Comment se faire rayer de la liste des criminels recherchés ? Il en faudrait plus que la simple rumeur de son assassinat par des justiciers juifs, il le savait, pour convaincre les enquêteurs de suspendre leur traque.

En décembre 1947, Simon Wiesenthal se rendit à Bad Ischl, en Autriche, où un agent du CIC l'avait convoqué d'urgence au siège local de l'organisation[clvi]. Il apprit avec déplaisir que Vera Eichmann venait de demander au tribunal de la ville d'enregistrer officiellement le décès de son époux – ceci « dans l'intérêt des enfants ». Selon une déclaration sous serment envoyée de Tchécoslovaquie par un certain Karl Lukas, Eichmann avait été abattu par des résistants le 30 avril 1945 à Prague. Cette histoire, la famille d'Eichmann la racontait depuis un an à l'agent du CIC – et voilà qu'elle était confirmée par un témoin.

Wiesenthal savait que c'était impossible[clvii]. Dans le cadre de son enquête, il avait interrogé des collaborateurs d'Eichmann qui disaient l'avoir rencontré à Altaussee en mai 1945, juste avant sa disparition. De plus, il avait lu les articles décrivant l'évasion d'Oberdachstetten et entendu à Nürnberg le témoignage d'un officier allemand, Rudolf Scheide, affirmant sous serment que, le 15 juin 1945, un prisonnier qui s'était d'abord présenté sous le nom d'Eichmann avait demandé à se faire appeler Eckmann avant même d'atteindre le camp d'Oberdachstetten[clviii]. Ce pseudonyme, certifié par deux sources, avait été transmis à tous les bureaux d'enquête alliés – sans résultat à ce jour. On pouvait supposer qu'Eichmann avait à nouveau changé de nom. Quoi qu'il en soit, ces éléments prouvaient qu'il n'avait certainement pas été tué à Prague aux derniers jours de la guerre.

Si la réclamation de Vera Eichmann aboutissait, Adolf Eichmann serait rayé des listes de la police autrichienne et des Alliés[clix]. On ne recherchait pas un mort. Wiesenthal en était persuadé : si Vera avait soumis cette requête au tribunal, ce n'était nullement pour se remarier ni pour percevoir une allocation de veuvage, mais bien pour mettre un terme à la traque de son mari. Du reste, elle agissait

probablement sur son ordre. La police surveillait le courrier de Vera, mais Wiesenthal ne doutait pas qu'Eichmann pouvait la contacter par d'autres moyens si nécessaire.

L'agent du CIC fit valoir à Wiesenthal qu'il ne pourrait pas demander au juge de reporter l'audience au-delà d'un mois. Wiesenthal réagit aussitôt, et envoya l'un de ses assistants à Prague pour y enquêter sur ce Karl Lukas. Dix jours plus tard, il apprit que Lukas était le mari de Maria Liebl, la sœur de Vera. La requête fut aussitôt rejetée.

Cette petite victoire n'était pas sans importance pour Wiesenthal, après deux ans et demi de vaines poursuites. Son dossier sur Eichmann s'était étoffé. Il avait interrogé la quasi-totalité des collaborateurs d'Eichmann. À Nürnberg, il avait passé des semaines à éplucher les procès-verbaux du procès, en quête de la moindre mention de son nom ; ce travail lui avait révélé l'implication réelle d'Eichmann dans la Solution finale. Depuis, Wiesenthal avait découvert de nombreux documents nazis relatifs au programme d'extermination et sur le rôle, dans sa mise en œuvre, d'Eichmann et de son équipe. À Linz, dans la rue, le chasseur de nazis avait reçu le surnom de « Wiesenthal d'Eichmann » tant il était connu pour son acharnement à trouver des indices et à surveiller sa famille.

Mais ses échecs répétés commençaient à lui peser, et il n'était pas le seul dans ce cas. Manus Diamant lui raconta ainsi un incident survenu quelques mois après l'épisode – cette fois couronné de succès – de la photographie trouvée chez Maria Mösenbacher[clx]. L'image avait été largement diffusée, et Diamant s'était rapproché de la famille Eichmann (toujours sous son identité d'ancien officier hollandais de la SS), mais on n'en savait toujours pas davantage sur Eichmann et Diamant s'irritait de voir l'enquête piétiner. Un jour qu'il était parti canoter sur le lac avec les trois fils d'Eichmann, qui l'appelaient maintenant « oncle Henry », il avait été assailli par de terribles souvenirs de la guerre : des enfants qu'on arrachait aux bras de leur mère, des Juifs en train de fuir alors que des SS en uniforme noir défilaient dans les rues – et surtout des coups de feu, incessants, obsédants.

Ayant repris ses esprits, il s'aperçut qu'il avait agrippé une rame fermement et qu'il fixait le petit Dieter Eichmann, qui riait et jouait dans la lumière du soleil. Diamant fut soudain envahi par un désir de vengeance – il lui suffisait de frapper de sa rame Dieter et ses deux

frères. Adolf Eichmann ne méritait-il pas cette punition ? Apaisant sa fureur muette, il relâcha la rame et revint sur la rive du lac. Vera Eichmann l'accueillit à son retour, et s'étonna devant ses traits tirés. Diamant la rassura : « Rien de grave. Les enfants ont été très sages. » Il se jura de ne plus jamais remettre les pieds dans cette maison.

En décembre, Diamant quitta l'Autriche[clxi]. Après la résolution des Nations unies, datée du 27 novembre 1947, qui partageait la Palestine en vue de la création d'un État hébreu, Arthur Pier choisit de dissoudre son groupe d'agents de la Haganah pour rentrer en Palestine, accompagné de Diamant. Leur peuple allait sûrement entrer en guerre contre les États arabes qui s'opposaient à la création d'Israël, et on aurait besoin des deux hommes pour faire passer des armes et préparer la défense du pays.

De son côté, Wiesenthal constatait aussi que la situation internationale était en train d'évoluer. Déjà la Guerre froide polarisait les priorités des Alliés, qui se souciaient moins de poursuivre les criminels de la dernière guerre. Les sentences prononcées à Nürnberg avaient suffi à convaincre de nombreux responsables politiques que les atrocités nazies avaient été punies comme il se devait. Les procès intentés contre les Einsatzgruppen, les médecins des camps et les magistrats du IIIe Reich, entre autres, étaient encore en cours[clxii]. Pour finir, 185 peines seulement furent prononcées au terme de ces diverses actions en justice. Il y eut aussi une multitude d'autres procès de moindre envergure et la mise en place de tribunaux de dénazification jugeant les prisonniers internés dans des camps après la guerre[clxiii]. Quelque 9 600 anciens nazis furent condamnés à des peines de prison, le plus souvent assez légères. Ce chiffre était dérisoire par rapport aux 160 000 Allemands dont Wiesenthal et d'autres spécialistes estimaient qu'ils avaient pris part à des crimes de guerre – depuis les hauts responsables du régime, comme Heinrich Müller ou Adolf Eichmann, jusqu'aux individus comme Josef Mengele, qui avait supervisé le triage à Auschwitz et procédé à de monstrueuses expériences sur les prisonniers, en passant par les soldats du rang, les policiers et les gardes SS qui avaient, à un degré ou un autre, joué un rôle dans ces atrocités. Ceux-là finissaient par être relâchés et par quitter leur camp de prisonniers ; d'autres n'avaient jamais été arrêtés après la guerre. Peu de gens tenaient encore vraiment à voir ces criminels traduits en justice.

Seul Tuviah Friedman resta à Vienne, où Wiesenthal poursuivait obstinément sa quête. Le CIC et la police autrichienne leur accordaient toujours leur soutien, mais de façon plus réactive que proprement active. Les deux hommes travaillaient nuit et jour à recueillir des témoignages, traquant le moindre indice susceptible de confondre des criminels de guerre. Chacun d'eux dirigeait son propre centre de documentation, mais ils travaillaient souvent ensemble, échangeaient des informations, traquaient les individus figurant sur leurs listes – récemment, ils avaient poursuivi les criminels de guerre qui s'étaient illustrés au camp d'extermination de Belzec. Ils songeaient sans cesse à Eichmann, mais sur cette piste-là ils ne faisaient que multiplier les échecs. L'homme semblait s'être évanoui dans les airs, comme un fantôme, et chaque jour les deux chasseurs de nazis regrettaient de n'avoir pas obtenu le moindre indice.

Par une sombre après-midi d'hiver, dans les derniers jours de 1947, Wiesenthal s'assit à son bureau où s'entassaient, par piles entières, des dossiers consacrés à des meurtres, à des tortures et autres abominations[clxiv]. Au mur qui lui faisait face était accroché un planisphère sur lequel il avait tracé au crayon les principaux itinéraires empruntés, selon ses informations, par les criminels de guerre partant s'installer au Moyen-Orient ou en Amérique latine. Le mois précédent, il avait rencontré un ancien agent du contre-espionnage nazi qui lui avait parlé d'une organisation mise sur pied par les SS pour exfiltrer les nazis d'Europe. Tout en fixant la carte, Wiesenthal songea que si Eichmann avait pris l'un de ces itinéraires, il serait impossible de le retrouver.

À Altensalzkoth, petit village dressé sur les landes de Lüneburg, Eichmann s'assit à son bureau pour écrire une lettre d'adieu à Nellie Krawietz. On était en avril 1950. Il la remerciait pour son aide et pour son amitié, expliquant qu'il partait pour l'Union soviétique dans l'espoir d'y être recruté par les Russes. « Si vous n'avez pas de nouvelles dans les quatre semaines qui viennent, vous pourrez faire une croix sur mon nom[clxv]. »

Le matin de son départ, Eichmann revêtit un costume et une cravate pour la première fois depuis bien longtemps[clxvi]. Ces deux dernières années, il avait loué une chambre dans la maison d'une veuve de guerre, Anna Lindhorst, qui vivait avec son fils adolescent.

La petite équipe de bûcherons ayant périclité, il s'était retrouvé sans travail ; il avait donc loué à sa logeuse une parcelle de terrain afin de se lancer dans l'élevage de poules. À cause du contrôle des prix, il vendait ses œufs au marché noir, principalement à la communauté juive de Belsen, tout près de l'ancien camp de concentration. Eichmann souriait parfois à cette idée. Il croisait souvent des soldats britanniques dans la région, et il lui arrivait même de leur vendre quelques œufs. Il avait cessé de s'inquiéter : qui aurait pu soupçonner un humble éleveur de poules ? Il mettait de l'argent de côté et patientait.

L'heure était venue de préparer sa fuite. L'année précédente, les Britanniques avaient annoncé qu'ils cessaient de poursuivre les criminels de guerre ; les Américains étaient essentiellement préoccupés par les Soviétiques, surtout depuis le blocus de Berlin. La carte d'identité d'Eichmann, fabriquée en juin 1948, avait une validité de six semaines encore ; il l'avait obtenue en contactant d'anciens officiers ss qui, à Celle, animaient un réseau clandestin d'exfiltration de fugitifs d'Europe[clxvii].

Avant de partir, Eichmann alla s'entretenir avec sa logeuse, à laquelle il raconta une histoire différente de celle qu'il avait inventée pour Nellie – ceci afin de brouiller les pistes et de semer d'éventuels poursuivants[clxviii]. Il partait en Scandinavie, dit-il, où son expérience de la mécanique l'aiderait à trouver du travail. Il lui annonça que Feiersleben, le garde forestier, passerait le lendemain pour s'occuper des poules. Depuis leur première rencontre, Anna Lindhorst n'avait jamais rien trouvé de bizarre chez ce locataire qui se montrait toujours gentil avec son fils et qui payait son loyer au jour dit. Elle le crut.

Eichmann empoigna sa valise et s'éloigna des landes[clxix]. Après avoir si longtemps porté sa salopette bleue délavée, il avait l'impression que ses nouveaux vêtements allaient attirer l'attention. Sous le nom d'Otto Heninger, il se rendit à München par le train, non sans craindre le danger à chaque instant, maintenant qu'il avait quitté la relative sécurité de la forêt. De München, il prit le chemin d'une petite ville proche de la frontière bavaroise. La difficulté consistait à présent à passer en Autriche, puis en Italie. Eichmann avait mémorisé chaque arrêt et chaque contact du trajet que lui avait préparé l'agent du réseau clandestin – un homme qu'il avait contacté au moyen d'annonces codées dans un journal, et qu'il connaissait

seulement sous le nom de « Gunther ». Eichmann lui avait versé 300 marks pour son aide, soit un cinquième de ses économies.

Les patrouilles de la police des frontières, manifestement en quête de fugitifs, étaient omniprésentes dans la ville[clxx]. Eichmann ne put s'empêcher de trembler au moment de remplir le formulaire de l'hôtel, et fut pris de panique en voyant que son contact n'était pas au rendez-vous. (Il apprit plus tard, par ses associés, qu'il se trouvait alors à l'hôpital.) Après une semaine d'attente, son contact mit Eichmann en relation avec un chasseur de la région qui devait lui faire passer la frontière. Il était content de partir. Sa valise sur le dos, il suivit son guide sur des sentiers peu empruntés, à travers la forêt et dans les montagnes, sans s'arrêter avant d'avoir atteint une cabane en altitude. Tandis que la nuit tombait, Eichmann parcourut des yeux la vallée en contrebas et les paysages allemands qui l'entouraient : selon toute vraisemblance, il ne reverrait jamais plus sa patrie.

Alors qu'ils prenaient leur petit déjeuner, le lendemain matin, le chasseur regarda par la fenêtre et aperçut un garde-frontière qui remontait le sentier. « Ne vous inquiétez pas, dit-il à Eichmann ; il a dû voir la fumée sortant de la cheminée. Il va sans doute se contenter d'une tasse de café. » Terrifié, Eichmann se cacha dans un placard poussiéreux, s'efforçant de ne pas éternuer pendant que les deux hommes, en effet, bavardaient en buvant du café. Après le départ du garde, Eichmann sortit de son placard et ils se remirent en route le long d'un sentier sinueux, à l'écart des patrouilles, qui redescendait vers Kufstein, en Autriche. Après une nuit passée dans un monastère qui figurait sur sa liste de havres sûrs, il prit un taxi pour Innsbruck. On lui avait indiqué deux contacts dans cette ville. Le premier, un ancien lieutenant ss, l'envoya balader en disant avec irritation : « On m'envoie vraiment n'importe qui. » Le second conduisit Eichmann jusqu'à une auberge non loin du col du Brenner, qui relie l'Autriche à l'Italie. Comme des soldats français patrouillaient dans la région, il fallut cacher Eichmann dans un grenier plein de toiles d'araignées qui faisait office de débarras.

Quelques jours plus tard, estimant que la voie était libre, l'aubergiste amena Eichmann jusqu'aux abords du col. Cette fois, il devait abandonner sa valise : s'ils croisaient une patrouille, un tel objet ne manquerait pas d'attirer l'attention. Deux kilomètres après la frontière, en Italie, ils croisèrent un prêtre à bicyclette qui

transportait la valise d'Eichmann : il avait passé la frontière sans aucune difficulté.

Une fois l'aubergiste rentré en Autriche, Eichmann et son nouveau compagnon burent un verre de vin pour fêter leur succès. Le prêtre prit des dispositions pour qu'une voiture les conduise à Merano, un village du Tyrol italien. Eichmann passa la nuit dans un château – un autre de ces refuges pour nazis en cavale. Le lendemain, on lui remit une nouvelle carte d'identité émise par la mairie d'un village voisin, Termeno.

On avait pris soin de tout. Pour voyager à travers l'Europe et l'océan Atlantique jusqu'en Amérique latine, Eichmann avait exploité un réseau dont les ramifications s'étendaient à tout le continent, au Vatican lui-même et aux plus hautes instances du gouvernement argentin. Il se nommerait désormais Ricardo Klement. L'agent clandestin qui était venu lui remettre sa carte d'identité apportait aussi un permis de séjour pour sa destination finale : Buenos Aires.

En février 1945, Juan Perón avait invité les principaux représentants de l'influente communauté allemande de Buenos Aires, dont la plupart étaient d'ardents défenseurs du IIIe Reich[clxxi]. Vice-président, ministre de la Guerre, ce Machiavel de 49 ans – populiste habile aux yeux de ses ennemis, charismatique sauveur du peuple pour ses partisans – leur avait annoncé que l'Argentine comptait mettre un terme à sa neutralité et déclarer la guerre à l'Allemagne. « Simple formalité », avait précisé Perón d'un air désolé ; il s'agissait seulement d'épargner à son pays d'éventuelles représailles à la fin du conflit[clxxii]. Nul n'ignorait, en effet, que l'Argentine avait servi de plaque tournante aux services d'espionnage allemands et favorisé les opérations secrètes du régime nazi dans cette partie du globe. Lors de cette réunion, Perón avait clairement laissé entendre qu'il n'avait pas l'intention d'abandonner la communauté allemande.

Perón était l'ultime avatar d'une longue lignée d'officiers nationalistes, catholiques fervents, qui ne goûtaient guère les principes de la démocratie[clxxiii]. Entre 1939 et 1941, il avait vécu à Roma en qualité d'attaché militaire ; il éprouvait une grande admiration pour Benito Mussolini et pour les fascistes italiens. Deux ans après son retour en Argentine, il avait organisé un coup d'État avec une poignée d'autres militaires. Il avait su séduire la classe

ouvrière et se rendre assez populaire pour remporter, moins d'un an après la guerre, les élections présidentielles – qui relevaient davantage du plébiscite, en réalité, puisqu'il était déjà aux commandes de ce pays de 15 millions d'habitants.

Après la défaite de l'Allemagne, Perón organisa l'immigration de scientifiques et d'ingénieurs allemands en vue de favoriser la recherche militaire de son pays et d'en accélérer l'industrialisation[clxxiv]. Il se fit un devoir d'aider les Allemands et les ressortissants des autres puissances de l'Axe ; tout individu souhaitant refaire sa vie en Argentine, quelles qu'aient pu être ses activités durant la guerre, était le bienvenu. À ses yeux, les procès de Nürnberg étaient « un scandale que l'Histoire ne pardonnera jamais » ; il ferait donc tout son possible pour éviter à d'autres ce qu'avaient enduré les accusés de Nürnberg[clxxv]. Il se montra infiniment moins accueillant à l'égard de ceux qui souhaitaient rejoindre l'importante communauté juive du pays ; ainsi avait-il confié les services de l'Immigration à un antisémite virulent, auteur d'un livre où l'on pouvait lire que « les Juifs forment une sorte de kyste dans chaque peuple où ils viennent s'installer[clxxvi] ».

Sous la direction du chef des services secrets argentins, Rodolfo Freude, les agents du réseau d'exfiltration établirent des bases dans toute l'Europe[clxxvii]. Freude était le descendant d'un riche homme d'affaires argentin, très lié aux milieux nazis, qui avait contribué à financer la campagne présidentielle de Perón.

Le réseau comportait notamment Carlos Fuldner, ancien capitaine ss germano-argentin proche de Himmler ; d'anciens membres de la Waffen-ss et de l'Abwehr (service d'espionnage allemand) ; l'ancien ambassadeur de Croatie à Berlin pendant la guerre ; un journaliste espagnol ; enfin, des criminels de guerre venus de Belgique, de France, de Tchécoslovaquie, des Pays-Bas et d'Allemagne qui, soucieux de payer la dette que constituait leur propre liberté, aidaient à leur tour d'autres fugitifs. Prenant leurs ordres auprès de Freude lui-même à la Casa Rosada, le palais présidentiel situé au cœur de Buenos Aires, ces agents facilitaient le financement des opérations, soudoyaient les fonctionnaires locaux, se chargeaient d'abriter et de déplacer ceux dont ils avaient la charge, s'arrangeaient avec les services d'immigration et les consulats argentins pour obtenir des permis de séjour et autres documents, collaboraient avec les légats du Vatican.

La filière eût été infiniment moins efficace sans le soutien de l'Église catholique, et en particulier celui de l'évêque Alois Hudal, recteur du collège Santa Maria dell'Anima à Roma[clxxviii]. Vouée jadis à offrir un refuge aux démunis, l'église romaine était devenue au XVe siècle le lieu de rassemblement des catholiques germanophones d'Italie, et l'aigle bicéphale allemand ornait encore ses clochers. Sous la protection de Hudal, Autrichien et grand admirateur de Hitler, toujours fier d'exhiber sa carte du parti nazi, l'église offrit l'asile à des criminels et contribua à les exfiltrer d'Europe, en étroite collaboration avec les agents de Perón. En 1948, Hudal prit la plume en personne pour demander à Perón des visas pour 5 000 Allemands et Autrichiens qui avaient « courageusement lutté » contre le communisme. Il réfutait la qualification de « criminels de guerre », estimant que ceux qu'il aidait n'étaient coupables d'aucun crime puisqu'ils n'avaient fait qu'obéir à leurs supérieurs. Hudal jouissait du soutien de nombreux prêtres, couvrant toute l'étendue de la hiérarchie, du cardinal jusqu'au simple curé. Un réseau de monastères et de couvents en Allemagne, en Suisse, en Autriche et en Italie était utilisé pour abriter les membres des filières nazies. Le pape Pie XII ne donna jamais son approbation officielle à l'implication du Vatican dans ces réseaux, mais il avait manifestement choisi de fermer les yeux – notamment parce que l'Église se considérait comme un rempart contre la propagation du communisme.

À en croire un rapport confidentiel du CIC datant de 1947, l'Europe d'après-guerre regorgeait de fugitifs[clxxix]. Il n'était pas difficile de se procurer un faux passeport ou de faux documents d'identité, ni de trouver des passeurs complaisants. L'Argentine et le Vatican n'étaient pas les seuls à offrir un refuge à d'anciens nazis, même quand ceux-ci avaient commis des atrocités pendant la guerre. Les Alliés eux-mêmes exfiltrèrent de nombreux criminels, y compris d'anciens officiers SS, afin de les enrôler dans la guerre du renseignement qui les opposait à l'Union soviétique et à ses satellites. De fait, pour exfiltrer des individus d'Europe, les États-Unis utilisaient les mêmes filières et les mêmes planques que l'Argentine ou le Vatican.

Mais aucune de ces opérations de contrebande ne pouvait rivaliser avec le professionnalisme et l'ampleur du réseau mis en place par Juan Perón[clxxx]. Quand Eichmann, quittant les landes de

Lüneburg, se mit en quête d'un moyen de quitter l'Allemagne, il fut aussitôt repéré par l'un des principaux membres du réseau, Reinhard Kops. Agent de liaison entre Hudal et les Argentins, spécialiste des francs-maçons, ancien capitaine de l'Abwehr, Kops avait bien connu Eichmann à Berlin et en Hongrie. Il ne doutait pas que le fugitif nazi serait accueilli à bras ouverts en Argentine. Un dossier d'immigration à son nom fut ouvert en juin 1948 à Buenos Aires ; on lui délivra un permis de séjour et on prit les dispositions nécessaires pour que la mairie de Termeno lui remette une carte d'identité. Eichmann devait être présent en personne pour les autres étapes du processus, suivant une méthode que Kops avait contribué à mettre au point. Eichmann était l'un des nombreux nazis dont la fuite fut soigneusement préparée à la même époque – parmi eux se trouvaient Josef Mengele, l'« Ange de la mort » ; Eduard Roschmann, le « Boucher de Riga » ; Erich Priebke, criminel de masse ; Gerhard Bohne, le « Tueur charitable » des handicapés et des malades mentaux ; ou encore Josef Schwammberger, le redoutable commandant ss. Et voici qu'Eichmann, dernier du groupe à quitter l'Allemagne, s'apprêtait à jouir comme eux de la liberté que lui offrait un pays lointain, à l'autre bout du monde, dirigé par un admirateur du nazisme.

Eichmann quitta Merano sous son nouveau nom de Ricardo Klement[clxxxi]. Il arriva le soir même à Gênes, dans la lumière du phare en pierre, vieux de quatre cents ans, dont le faisceau balayait le port.

Il se présenta à l'église Sant'Antonio, dans le quartier du port, au milieu d'une multitude de vieilles maisons aux couleurs pastel. Ayant gratté à la porte, il attendit de la voir s'ouvrir sur le père Edoardo Dömöter, son nouveau contact. Le vieux franciscain accueillit Eichmann dans son presbytère et lui montra sa chambre. Kops avait tenu à confier à ce prêtre hongrois la direction des opérations à Gênes, car il connaissait sa bienveillance particulière pour les nazis recherchés.

Le lendemain, Eichmann se présenta au bureau local du Comité international de la Croix-Rouge (CICR). Il y montra son permis de séjour officiel et la carte d'identité émise par Termeno, ainsi qu'une lettre de recommandation de Dömöter. Celle-ci déclarait que Ricardo Klement était un réfugié de guerre, et qu'aucune autre source ne lui délivrerait un permis de voyage. Sans hésiter, le fonctionnaire approuva sa demande de passeport de la Croix-Rouge. Il releva les empreintes digitales d'Eichmann, prit sa photographie, en agrafa un

exemplaire sur le passeport cartonné, et y apposa un tampon du CICR indiquant la date du 1er juin 1950. Eichmann, radieux, sortit du bureau en ayant l'impression de revivre. Il se rendit ensuite au consulat d'Argentine, où il obtint son visa sans difficulté. Pour finir, il se présenta au bureau argentin de l'Immigration. On vérifia ses papiers avant de lui faire passer une visite médicale de routine. Le médecin lui ôta ses lunettes – peut-être pour vérifier, songea Eichmann, qu'elles n'étaient pas un simple accessoire. Ce n'était manifestement pas le cas, et le fugitif passa l'épreuve sans encombre.

Pendant son séjour à Gênes, Eichmann passa ses soirées à jouer aux échecs et à boire du chianti avec Dömöter[clxxxii]. La veille de son départ, il accepta de se rendre à la messe sur l'invitation de son hôte, et reçut sa bénédiction. Le lendemain, le 17 juin 1950, Eichmann marcha jusqu'au port avec sa valise. Dans son nouveau costume, avec son nœud papillon et son chapeau noir, il avait l'air d'un voyageur de commerce. Il s'embarqua à bord du *Giovanna C* et déposa son bagage dans sa cabine de troisième classe. Puis il monta sur le pont supérieur pour assister au départ du paquebot. Il y avait à bord deux autres anciens nazis bénéficiant de l'aide de Perón : Wilhelm Mohnke, brigadier général ss qui avait partagé les derniers jours de Hitler dans son bunker, et Herbert Kuhlmann, capitaine ss et commandant d'une division blindée des Jeunesses hitlériennes[clxxxiii].

Tandis que le paquebot s'éloignait du port dans un nuage de vapeur, Eichmann éprouva un intense soulagement – mais aussi un sentiment de triomphe : il avait bel et bien échappé à ses poursuivants[clxxxiv]. Quand il serait en Argentine, les Alliés n'auraient pratiquement aucune chance de le découvrir, surtout s'il se montrait prudent. Sa joie était tempérée par la certitude de ne plus jamais revoir sa patrie. Plongeant sa main dans sa poche, il toucha du bout des doigts une poignée de terre allemande qu'il avait ramassée avant de passer la frontière. Puis il se fit une promesse : dès qu'il se serait installé, dès qu'il aurait trouvé du travail, il ferait venir sa famille en Argentine.

La traversée dura un mois entier[clxxxv]. De nouveaux passagers embarquèrent à Napoli, à Barcelona et à Lisboa ; puis le paquebot fit cap au sud le long de la côte africaine, en direction de Dakar. La chaleur était écrasante. Commença alors la traversée de l'Atlantique, dont la terrible monotonie fut interrompue à deux reprises par une

tempête – les passagers, harnachés d'un gilet de sauvetage, furent à chaque fois confinés dans leurs quartiers.

Eichmann avait tout le temps de se documenter sur sa destination. D'une superficie huit fois supérieure à celle de l'Allemagne, l'Argentine s'étendait entre des territoires arides et battus par les vents, assez proches de l'Antarctique pour avoir à endurer ses rafales de glace, et, des milliers de kilomètres plus au nord, de véritables jungles tropicales[clxxxvi]. À l'ouest, les Andes se dressaient comme un immense Léviathan, avec des sommets culminant à 6 000 mètres. À l'est, l'océan Atlantique baignait une côte de 4 000 kilomètres de long. Au cœur du pays, la terre fertile des pampas permettait de nourrir les 22 millions d'habitants du pays. Sur ces plaines, selon les mots d'un voyageur, « il y a trop de distance d'une maison à l'autre pour entendre les aboiements des chiens du voisin, même par la nuit la plus silencieuse ; dans ce pays, un coq ne chante que deux fois, car aucun coq ne lui répond. [...] Il y a dans ce pays d'immenses étendues de vert, vastes comme la mer, et les oiseaux suivent les charrues comme les mouettes suivent les bateaux[clxxxvii] ». Ces grands espaces offrent un contraste saisissant avec la fourmillante métropole de Buenos Aires, dont l'étendue recouvre plus de 180 km² et où vit plus d'un tiers de la population nationale. Dans un pays comme celui-là, Eichmann pouvait se cacher aussi bien parmi les millions d'habitants de la capitale, sur la rive occidentale du Rio de la Plata (le « Fleuve d'argent »), que dans un coin isolé de tout contact humain.

Enfin, après une brève escale à Rio de Janeiro, le *Giovanna c* arriva à Montevideo, en Uruguay, dans la soirée du 13 juillet. Il devait mouiller là toute la nuit car les bateaux ne pouvaient accoster à Buenos Aires, de l'autre côté du fleuve, que pendant le jour. À l'avant du paquebot, Eichmann observa au loin les scintillements de sa nouvelle patrie. Le lendemain, il endosserait une nouvelle identité – la cinquième en cinq ans. Il imagina une conversation entre elles.

« Entre nous, disait Barth à Eckmann, tous ces meurtres, tous ces massacres étaient-ils vraiment indispensables ?

— Et pour quel profit, au fond ? demanda Heninger avant de se retourner vers Klement : Et vous, qu'espérez-vous donc trouver en Argentine[clxxxviii] ? »

Les yeux perdus au loin, Eichmann tenta de se persuader une fois encore qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres, comme l'avaient fait tous les soldats pendant la guerre, qu'ils fussent français, britanniques ou américains. Tous étaient responsables des atrocités commises, décida-t-il. C'était du passé. À partir de demain, il pourrait enfin vivre comme avant, sans craindre à chaque instant d'être capturé, sans avoir à scruter chaque visage qu'il croisait pour vérifier qu'on ne l'avait pas reconnu.

Au matin, le *Giovanna C* traversa les eaux couleur caramel du Rio de la Plata, jusqu'à la rive où Buenos Aires s'étirait sur une plaine basse et plate. Il dépassa d'immenses machines de dragage, qui creusaient le lit peu profond du fleuve pour y aménager un vaste port. Eichmann descendit à terre, portant dans sa valise tout ce qu'il possédait, et prit place dans une file d'attente devant le bureau de l'Immigration. Il passa en revue les divers renseignements qu'il allait fournir au préposé.

*Nom :* Ricardo Klement. *Date de naissance :* 23 mai 1913. *Prénom de la mère :* Anna. *Situation familiale :* Célibataire. *Profession :* Mécanicien. *Né à :* Bolzano, Italie. *Langue maternelle :* Allemand. *Savez-vous lire et écrire ?* Oui. *Religion :* Catholique. *Motif de l'émigration :* Trouver du travail. *Lieu de résidence :* Hôtel, Buenos Aires[clxxxix].

Cette petite séance de répétition s'avéra inutile. On appliqua un tampon sur son passeport sans lui poser de questions, avant de lui faire signe de pénétrer dans son nouveau pays. Il n'avait pas la moindre intention d'en repartir un jour.

# 7

La filière argentine était animée par Carlos Fuldner[cxc]. Ce quadragénaire polyglotte, aux manières charmantes, fut chargé de guider Eichmann dans sa nouvelle vie ; il commença par lui trouver un appartement à Florida, un quartier situé au nord du centre de Buenos Aires, et par présenter le nouveau venu à d'autres réfugiés qui avaient suivi le même chemin que lui.

Buenos Aires regorgeait de réfugiés de toutes origines – nazis allemands, fascistes italiens, phalangistes espagnols, rexistes belges, membres expatriés du gouvernement de Vichy, miliciens roumains de la Garde de fer, Oustachis croates, Croix fléchées de Hongrie[cxci]. On y dénombrait quelques centaines de grands criminels de guerre, sans compter des milliers d'anciens adhérents de ces divers groupes qui avaient à tout le moins participé à des crimes de guerre. Ils se fréquentaient volontiers, et certains d'eux étaient des proches de Perón – ils travaillaient alors directement pour son gouvernement ou dans des entreprises d'État.

Eichmann découvrit que la ville abritait une communauté allemande bien enracinée, avec ses propres quartiers, ses clubs privés, ses écoles, ses restaurants et même trois grands journaux en langue allemande[cxcii]. Cette communauté avait largement soutenu Hitler pendant la guerre, et nombre de ses membres partageaient l'aversion du Führer pour les Juifs – qui étaient environ 300 000 à vivre en Argentine. La défaite du IIIe Reich fut vécue comme une tragédie[cxciii]. Un correspondant étranger écrivait ainsi en 1945 : « Parmi toutes les capitales de pays en guerre avec l'Allemagne, Buenos Aires fut sans doute bien la seule où n'ait éclaté aucune manifestation publique d'allégresse lors de la chute de Berlin[cxciv]. » En guise de consolation, l'Argentine vit affluer d'Allemagne, dans les

jours précédant et suivant la chute du Reich, une véritable fortune en or.

Eichmann se sentait à l'aise dans ce nouveau monde que lui ouvrait Fuldner. La ville lui rappelait beaucoup l'Europe, notamment grâce aux nombreux émigrés venus d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne dans les premières années du siècle. Comme à Paris ou à Roma, on trouvait à Buenos Aires de larges boulevards bordés de platanes, des parcs luxuriants, d'élégantes places ornées de splendides fontaines en marbre, de luxueuses villas et des immeubles aux façades ornées de festons ou de chérubins de pierre[cxcv]. Il y avait quarante-sept théâtres, dont le superbe Colón, inspiré par l'Opéra de Paris. Innombrables restaurants gastronomiques, universités de renom, boutiques à la mode, clubs privés, éditeurs haut de gamme, cinémas Art nouveau : rien ne manquait dans cette ville. Ses habitants tiraient une telle fierté de cette ressemblance avec l'Europe que, lorsqu'ils se rendaient au Chili ou au Brésil voisins, ils disaient qu'ils partaient « voyager en Amérique du Sud ».

Buenos Aires était aussi une ville commerciale moderne, le centre où affluaient toutes les immenses ressources agricoles et naturelles du pays, et le cœur industriel du pays. Autoroutes et réseaux ferrés rayonnaient autour d'elle dans toutes les directions, permettant d'acheminer la production depuis la campagne ; du port, l'un des plus grands d'Amérique latine, on envoyait une partie de cette production à l'étranger. Sous les hauts immeubles blancs de la ville circulait un métro moderne ; les bus et les automobiles avaient presque entièrement remplacé les voitures à cheval qui occupaient jadis les rues – et que l'on trouvait encore dans certaines ruelles, transportant du lait ou de la viande de bœuf. De nombreuses banques prospéraient au centre-ville, et la Bourse y était en perpétuelle activité.

Mais Buenos Aires avait aussi ses faubourgs pauvres, baptisés *villas miseria,* où des centaines de milliers de gens habitaient des taudis en zinc ou en carton, et où un unique robinet alimentait en eau près de cinquante familles. Le sort de ces déshérités était aggravé par une situation économique défavorable, dans un pays miné par le chômage, par le marché noir et par un déficit budgétaire catastrophique, où l'essentiel des ressources était monopolisé par quelques centaines de familles.

Eichmann avait l'équivalent de 480 euros en poche en arrivant à Buenos Aires[cxcvi]. Sans ressources, sans contrat de travail, il aurait peut-être fini ses jours dans ces *villas miseria* s'il n'avait bénéficié du secours de ceux qui l'avaient fait venir en Argentine. Fuldner lui trouva un travail dans un magasin de métaux et fit en sorte que sa carte d'identité soit validée par la police de Buenos Aires. En octobre 1950, muni de ces précieux documents, Eichmann était réellement devenu Ricardo Klement, résident permanent et détenteur d'un permis de travail. Fuldner l'embaucha alors en qualité d'ingénieur dans sa nouvelle société, la CAPRI, financée par l'État pour construire des barrages et des centrales hydro-électriques dans la province de Tucumán. L'entreprise salariait ainsi plus de 300 Allemands, dont Herbert Kuhlmann, qui avait fait le voyage avec Eichmann à bord du *Giovanna c,* et des dizaines d'autres anciens nazis, dont plusieurs hauts responsables du régime.

Le 30 juin 1952, Eichmann sortit boire un verre de maté devant sa petite maison de La Cocha, petit village de la lointaine province de Tucumán, à un millier de kilomètres au nord-ouest de Buenos Aires[cxcvii], entouré de montagnes dentelées et, au sud, d'une vaste et large plaine. Il y vivait seul, sans électricité ni eau courante, loin de toute épicerie et du premier bureau de poste. Les vents froids venus des hauteurs des Andes ne suffisaient pas à tempérer un air sec et brûlant.

Ayant sellé son cheval, il enfila son poncho et un chapeau de cuir à large bord, puis se dirigea au trot vers l'une des nombreuses rivières arrosant la région. Sur une berge, il évalua la profondeur de l'eau et la force du courant, et en prit note dans un carnet. À la fin de la semaine, il irait remettre ces relevés à ses employeurs et percevoir son salaire. Eichmann gagnait 2 500 pesos mensuels en tant qu'ingénieur topographe à la CAPRI, dont certains, par manière de plaisanterie, traduisaient l'acronyme par « Compagnie Allemande pour Immigrés Récents[cxcviii] ».

Même parmi ses compatriotes, Eichmann se tenait à l'écart et refusait de répondre aux questions sur son passé. Quand le chef d'équipe, Heinz Luhr, agacé par son travail relâché et par sa morgue, tenta d'en savoir davantage sur Ricardo Klement auprès de ses supérieurs, on lui répondit qu'il valait mieux arrêter là ses recherches et que Klement avait eu « un passé difficile[cxcix] ».

Après deux années de vie solitaire à ruminer la défaite de l'Allemagne tout en étant contraint de se cacher, Eichmann aspirait à une vie de famille. Fuldner l'avait aidé à contacter Vera en secret. Il lui écrivit d'abord d'Argentine pour la Noël de 1950 : « L'oncle de tes enfants, que tout le monde croit mort, se porte bien – Ricardo Klement » ; plus tard, il lui fit parvenir de l'argent et des instructions pour le voyage[cc].

C'est ainsi que, en ce jour de 1952 où Eichmann se trouvait au bord de la rivière pour établir ses relevés, sa famille embarquait à Gênes à bord du *Salta*[cci]. Il ne supportait pas l'idée que sa femme doive utiliser son nom de jeune fille, ni que ses fils prétendent que leur père était mort et qu'ils allaient voir leur oncle en Argentine – mais comment être sûr que ses poursuivants avaient cessé leur traque ? La prudence était toujours de mise.

Trois semaines plus tard, Eichmann prit le train pour Buenos Aires. Le 26 juillet, peu après son arrivée, le pays fut plongé dans le deuil par la mort d'Eva Perón, épouse du président et Première Dame adulée par le peuple[ccii]. Les drapeaux étaient en berne. Usines et administrations étaient fermées. Sous un ciel d'orage, les gens affichaient des portraits du « chef spirituel » de l'Argentine aux carrefours et sur des panneaux, tandis que des processions funèbres traversaient la capitale à la lueur des cierges.

Deux jours après, les passagers du *Salta* débarquèrent sous une pluie torrentielle[cciii]. Eichmann avait envoyé deux amis chercher sa famille au port, au cas où ses proches auraient été reconnus et suivis depuis Gênes. On les mena jusqu'à un hôtel discret. Quand Eichmann parut sur le pas de la porte, sa femme poussa un cri de joie. Elle ne put s'empêcher de remarquer, pourtant, que son mari avait terriblement vieilli : il était encore plus voûté, il avait un visage gris et tiré, sa calvitie était plus prononcée.

« Je suis votre oncle Ricardo », dit-il à ses fils. Klaus avait maintenant 16 ans, Horst 12 et Dieter 10.

Comme ils croyaient leur père mort depuis des années, ses deux fils cadets le crurent tout naturellement ; Klaus, lui, savait bien que cet homme était son père. Mais il ne dit pas un mot. Eichmann leur donna 100 pesos chacun, et ils partirent explorer les environs. Les deux plus jeunes achetèrent des glaces et des bonbons ; Klaus, qui tenait de son père, acheta son premier paquet de cigarettes. Plus

tard, la famille sortit dîner dehors. Eichmann était enchanté de retrouver ses fils.

Quand elle se retrouva seule avec son mari, Vera lui montra la liasse de coupures de journaux qu'elle découpait depuis sept ans, et qui toutes parlaient de ses crimes. Elle voulait une explication. Eichmann entra dans une terrible fureur et son visage se figea en un masque impassible. « Veronika, dit-il sèchement, je n'ai pas causé la mort d'un seul Juif, ni donné l'ordre d'en tuer un seul[cciv]. » Elle ne l'interrogea plus jamais sur le passé.

Dès que le chemin de fer reprit son fonctionnement normal, après les funérailles nationales d'Eva Perón, la famille prit le Pullman Express pour le Tucumán ; de la gare, un camion les emmena jusqu'à la maison isolée d'Eichmann[ccv]. Là, il révéla sa véritable identité à ses fils et leur demanda de ne jamais dire à personne qui était vraiment leur « oncle Ricardo ». En revanche, il n'était pas question qu'ils portent un autre nom que celui de leur père.

Au cours des mois suivants, les enfants firent des promenades à cheval dans la campagne, sans oublier d'apprendre chaque jour cent mots d'espagnol, comme l'avait réclamé leur père – pas un de plus, pas un de moins. Ils prirent l'habitude d'appeler leur père *der Alte,* « le Vieux ». Vera préparait les repas, faisait le ménage, dépensait peu pour préserver leur maigre budget, lisait la Bible chaque matin. Pour la première fois depuis le début de la guerre, Eichmann ne se contentait plus de passer quelques jours ou quelques semaines d'affilée avec sa famille. Il se sentait prêt à commencer une nouvelle vie.

« Madame Eichmann et ses fils ont disparu[ccvi]. »

Wiesenthal raccrocha le combiné et quitta aussitôt Linz pour se rendre à Altaussee, d'où on venait de lui donner cette nouvelle. On était en juillet 1952. Avec l'aide de la police autrichienne, il fouilla la maison de Fischerdorf, puis parla avec les voisins de Vera Eichmann et avec la famille qu'elle avait encore dans la région.

Eu égard aux circonstances de son départ, Wiesenthal était convaincu qu'elle était partie retrouver son mari. La maison n'avait plus de meubles, et un trou creusé dans le jardin suggérait qu'on avait récupéré de l'argent ou des documents enterrés. Selon le propriétaire, Vera Eichmann était partie sans l'avertir ni donner de

préavis. Il n'avait aucune idée de sa destination. Les garçons avaient quitté l'école en pleine année scolaire, sans fournir la moindre explication au directeur ni demander de copie de leur dossier, pourtant indispensable pour s'inscrire dans une autre école. Un voisin avança que Vera était allée au Brésil épouser un riche *ranchero*. Sa sœur affirma que Vera s'était remariée et installée en Allemagne – mais elle-même n'avait jamais rencontré le nouveau mari en question. Peu après, Wiesenthal découvrit au consulat d'Allemagne, à Graz, un dossier révélant que Vera avait récemment obtenu un passeport établi sous son nom de jeune fille. Ses fils Horst et Dieter, mineurs, pouvaient voyager grâce à ce document ; Klaus, lui, avait obtenu son propre passeport.

Wiesenthal savait bien que, pour retrouver Eichmann, il ne pouvait désormais compter que sur la famille de celui-ci ; et voilà qu'elle avait disparu sans laisser de trace. Il avait entendu des rumeurs suggérant qu'Eichmann vivait en Amérique latine, en Allemagne, au Moyen-Orient – mais, précisément, ce n'étaient là que des rumeurs.

Wiesenthal sombra dans la dépression. Il n'arrivait plus à manger ni à boire et souffrait d'insomnie, passant ses nuits sans sommeil en compagnie des morts, de sa famille, de ses amis, et de milliers de visages inconnus. Quand son épouse lui demanda ce qui n'allait pas, il répondit : « Les nazis ont perdu la guerre, mais c'est nous qui sommes en train de perdre l'après-guerre[ccvii]. » Selon le médecin de Wiesenthal, son travail de chasseur de nazis ne faisait que « prolonger l'expérience des camps[ccviii] ». Il lui conseilla de consacrer du temps à ses loisirs, ce que Wiesenthal accepta volontiers – tout en refusant absolument de renoncer à son travail de traque. Pour finir, il se mit à collectionner des timbres et s'en trouva très satisfait.

Son compatriote Tuviah Friedman, quant à lui, mit un terme à sa quête des criminels de guerre[ccix]. Depuis quelques années, il s'était mis à trembler en croisant les nouveaux agents de police qui patrouillaient les rues de Vienne – âgés d'une trentaine d'années, certains étaient selon lui d'anciens gardes de camps de concentration. Mais l'administration avait refusé d'ouvrir une enquête : il fallait tirer un trait sur le passé, lui avait-on répondu, et il savait que cet état d'esprit prévalait désormais dans la toute nouvelle République fédérale d'Allemagne, ou Allemagne de l'Ouest. Il n'avait

plus grand-chose à faire au Centre de documentation, car la plupart des rescapés et des Juifs déplacés s'étaient installés en Israël, en Europe ou aux États-Unis. Les amis de Friedman l'avaient supplié de penser à son avenir : « Tu t'es plongé trop longtemps dans le malheur juif et dans les larmes juives[ccx]. » Sa future épouse, Anna, souhaitait émigrer en Israël afin d'y poursuivre des études de médecine ; elle avait échappé à l'Holocauste en Hongrie, et Israël était le seul endroit où elle se sentirait en sécurité. Comme aurait-il pu le lui refuser ?

Friedman se préparait donc à partir quand il eut vent de la disparition de Vera Eichmann et de ses fils. Il était persuadé que Simon Wiesenthal et lui-même étaient les deux seules personnes au monde à s'intéresser encore à la capture d'Adolf Eichmann et de ses semblables, mais il ne pouvait pas renoncer à partir en Israël. Il rassembla ses dossiers, témoignages de rescapés et autres documents, dans deux énormes malles qu'il fit parvenir au centre Yad Vashem, récemment fondé en Israël pour archiver les documents relatifs à l'Holocauste. Puis il partit pour Haïfa afin de chercher du travail et d'épouser Anna.

Lors d'un séjour à Vienne en décembre 1952, Friedman rendit une visite à Wiesenthal. « Tadek, lui dit celui-ci, rappelle sans cesse aux Israéliens l'existence d'Eichmann. Ne les laisse pas te convaincre d'oublier. Le gouvernement israélien peut accomplir tout ce qu'il veut – construire des maisons, apprendre l'hébreu à tout le monde, créer une armée puissante. C'est bien, c'est très bien. Mais ils doivent aussi se mettre à la recherche d'Eichmann. Fais en sorte qu'ils agissent[ccxi]. »

Au lieu de l'envoyer à Yad Vashem, Friedman avait conservé son dossier sur Eichmann. Mais, plaida-t-il auprès de Wiesenthal, il était temps pour lui de passer à autre chose.

Prenant la main de Friedman dans la sienne, Wiesenthal insista : « Réfléchis. Quand Eichmann sera pris, il sera jugé par un tribunal hébreu dans un État hébreu. L'histoire et l'honneur de notre peuple, Tadek : voilà ce qui est en jeu ici. »

Vers la fin de 1953, après une année entière passée sans nouvelles d'Eichmann, Wiesenthal bénéficia enfin d'un coup de pouce du destin qui le mit, pour la toute première fois depuis le début de sa quête, sur les traces du fugitif. Il avait pris rendez-vous avec un vieux baron autrichien, à Innsbruck, pour discuter avec lui

de philatélie. Fervent monarchiste, le baron Mast raconta d'abord à son hôte combien il avait eu à souffrir du passage de Hitler au pouvoir ; puis il en vint à lui confier qu'il était effaré de constater que d'anciens nazis se voyaient à nouveau confier de hautes fonctions au sein du gouvernement, « comme si rien n'avait changé ».

D'un tiroir de son bureau, il sortit une lettre adressée par un colonel de la Luftwaffe qui n'avait jamais apprécié Hitler, et qui vivait désormais en Argentine. « Les timbres sont magnifiques, n'est-ce pas ? fit remarquer le baron ; mais voyez donc le contenu de la lettre. »

Wiesenthal ouvrit la lettre et se mit à la lire posément : « "J'ai retrouvé ici quelques anciennes connaissances communes. J'ai revu d'autres camarades encore, mais personne que vous ayez connu. Devinez toutefois qui d'autre j'ai vu – et à qui j'ai même dû parler deux fois : ce misérable porc d'Eichmann qui régnait sur les Juifs. Il habite près de Buenos Aires et travaille dans une compagnie hydraulique[ccxii]."

— Que pensez-vous de cela ? demanda le baron. Parmi les pires criminels de guerre, certains ont pu s'évader. »

Éberlué, Wiesenthal se hâta de rentrer à l'hôtel pour transcrire la lettre qu'il venait d'apprendre par cœur et noter le nom et l'adresse de son expéditeur. De retour à Linz, il appela le consul d'Israël à Vienne ; puis il lui adressa un colis contenant une transcription de la lettre du baron, une biographie d'Eichmann, des exemplaires de son écriture, sa photographie et un résumé de ses huit ans de recherches. En suivant cette piste, assurait-il, les Israéliens ne pouvaient manquer de remonter jusqu'à Eichmann[ccxiii].

Les mois passèrent sans que Wiesenthal obtienne de réponse. Il était désespéré à l'idée qu'aucune décision ne serait prise en ce sens, mais lui-même ne pouvait rien faire de plus. Il ne disposait pas des fonds nécessaires pour se rendre à Buenos Aires en personne, et du reste il ne parlait pas l'espagnol. De plus, le gouvernement argentin se montrait aussi hostile à l'égard des Juifs qu'accueillant vis-à-vis des anciens nazis. À supposer qu'il retrouve Eichmann, il ne pourrait certainement pas l'arrêter ni le sortir du pays. Il continuait donc d'espérer que les Israéliens allaient agir.

Le 30 mars 1954, cet espoir-là s'effondra à son tour. Le consul d'Israël, Arie Eshel, informa Wiesenthal que son gouvernement avait besoin de détails plus précis pour localiser Eichmann et ouvrir une

enquête. Ils n'avaient pas les moyens de vérifier chaque rumeur courant à son sujet. Ils avaient bien assez de travail avec la construction de l'État hébreu et les relations de plus en plus tendues avec l'Égypte. Israël devait se concentrer sur son avenir, non sur le passé. Eshel suggéra à Wiesenthal de contacter Nahum Goldmann, le fondateur du Congrès juif mondial, qui était sans doute le dirigeant juif le plus influent au monde après Ben Gourion, devenu Premier ministre d'Israël. Selon lui, Goldmann était curieux d'apprendre ce que Wiesenthal savait à propos d'Eichmann.

Wiesenthal écrivit à Goldmann le jour même. Sa lettre s'ouvrait sur ces mots : « Voilà des années que je cherche une piste menant à Eichmann ; dans d'innombrables autres cas, j'ai eu davantage de chance – mais, dans ce cas particulier, il me faut bien avouer que j'ai joué de malchance[ccxiv]. » Ayant à nouveau énuméré les éléments du dossier transmis aux Israéliens, il priait Goldmann de profiter de ces informations pour agir enfin, avant de conclure : « Je peux seulement espérer que l'homme qui sera chargé de cette affaire aura plus de chance que moi. En tout état de cause, je suis disposé à m'y replonger moi-même si vous jugez que je puis être utile. »

Puis Wiesenthal prit son mal en patience. Il s'attendait à une réponse rapide, mais deux mois passèrent sans qu'on lui donne signe de vie. Enfin, il reçut un mot d'Abraham Kalmanowitz, célèbre rabbin new-yorkais et grand érudit en études hébraïques. Goldmann avait transmis les documents au rabbin, qui souhaitait savoir si Wiesenthal connaissait l'adresse exacte d'Eichmann, son nom d'emprunt et la preuve indubitable qu'il était encore en vie. « Ceci est de la plus haute importance, car aucun témoin fiable n'a vu Eichmann depuis la guerre[ccxv]. » Très frustré, Wiesenthal répondit que bien des éléments suggéraient qu'Eichmann était encore en vie, notamment son évasion d'Oberdachstetten et la mystérieuse disparition de son épouse. Quant à son adresse et à son nom d'emprunt, il ne les connaissait pas ; en revanche, il suggérait au rabbin d'envoyer un enquêteur hispanophone à Buenos Aires – l'opération coûterait à peine 500 dollars. Kalmanowitz répondit que, selon des renseignements récents des services secrets, il était plus vraisemblable qu'Eichmann se trouve alors à Damas, en Syrie. Et le rabbin de conclure : « Je suis surtout intéressé par des éléments indiquant de manière irréfutable le lieu de résidence d'Eichmann, car

notre gouvernement ne prendra aucune mesure sans cette information. »

Sans en aviser Wiesenthal, Kalmanowitz avait effectivement tenté à plusieurs reprises, depuis l'automne 1953, de convaincre la CIA qu'il fallait ouvrir une enquête sur Eichmann. Le rabbin avait écrit au président des États-Unis, au secrétaire d'État et au directeur des services de contre-espionnage. Il avait aussi convaincu un sénateur de faire pression sur Washington. Au mois d'octobre, la CIA finit par répondre : « Nous n'avons pas pour mission de procéder à l'arrestation de criminels de guerre[ccxvi]. » De plus, ajoutait l'Agence, même si elle retrouvait Eichmann, elle n'aurait d'autre choix que de prévenir le gouvernement ouest-allemand, qu'une loi récente rendait responsable de tous les criminels de guerre. Or, le chancelier Konrad Adenauer ne tenait pas non plus à les poursuivre ; deux ans plus tôt, il avait fait cette déclaration : « Le moment est venu de suspendre la chasse aux nazis. [...] Si nous poursuivons sur cette voie-là, nul ne sait où cela finira[ccxvii]. » Kalmanowitz avait transmis à la CIA la lettre de Wiesenthal, mais l'Agence n'avait pris aucune mesure en conséquence[ccxviii].

Découragé par son échange épistolaire avec Kalmanowitz, Wiesenthal écrivit une dernière lettre à Goldmann pour l'informer que le récent rapport de l'agence Reuters – rapport selon lequel Eichmann avait été exécuté par des justiciers juifs dans une forêt près de Linz – était manifestement erroné, et que Kalmanowitz n'était pas parvenu à exploiter la piste argentine. Goldmann ne répondit jamais. Peu de temps après, Wiesenthal ferma le Centre de documentation, rangea ses dossiers dans des caisses et envoya plus de 500 kilos de documents aux Archives de Yad Vashem[ccxix]. Comme Friedman avant lui, il conserva son dossier sur Eichmann, mais, en son for intérieur, il avait cessé de traquer ce fantôme dont plus personne ne semblait se soucier. Sa déception l'empêchait de dormir la nuit et le hantait tous les jours. À bien des égards, Eichmann avait fini par incarner à lui seul la machine nazie – cette machine qui était apparue dans la vie de Wiesenthal un mois de juillet 1941, quand on était venu l'arrêter et l'aligner contre un mur avec quarante autres Juifs de Lviv ; la moitié d'entre eux avaient reçu une balle dans la nuque avant qu'une volée de cloches, signalant les vêpres, ne vienne interrompre le massacre.

Alors que la guerre faisait rage en Corée et que la tension montait encore entre l'Ouest et l'Union soviétique, le monde ne voulait plus entendre parler des crimes du passé. « Nous avons d'autres problèmes », disaient à Wiesenthal ses amis américains[ccxx]. Comme tous autour de lui semblaient partager cet avis, il mit un terme à la traque d'Eichmann.

# 8

Par une après-midi de la fin décembre 1956, Sylvia Hermann reçut chez elle son nouveau petit ami, Nick Eichmann. Elle habitait avec ses parents dans le quartier d'Olivos, situé au bord du Rio de la Plata dans le district Vicente López ; ce quartier, où s'étaient installés de nombreux Allemands, se trouvait à une quinzaine de kilomètres du centre de Buenos Aires. Les deux jeunes gens formaient un joli couple. Nick était un grand blond aux yeux bleus et au sourire canaille[ccxxi]. Sylvia, avec son opulente chevelure brune, ses yeux bleus et son visage expressif, était une belle jeune fille à l'esprit vif et déterminé[ccxxii]. Ils s'étaient rencontrés dans une salle de bal du quartier, et s'étaient revus plusieurs fois depuis lors. Enfin, Sylvia avait invité Nick à la maison pour lui présenter ses parents.

Les présentations se firent en allemand. Nick serra la main du père de Sylvia, Lothar Hermann, un aveugle au corps assez frêle. Au dîner, on parla beaucoup du pays natal. Nick affirma fièrement que son père, ancien officier supérieur dans la Wehrmacht, avait bien mérité de la patrie pendant les années de guerre. Lothar, qui était avocat, n'évoqua à aucun moment ses propres expériences. Au cours d'un autre dîner, la discussion porta sur le sort des Juifs.

« Il aurait mieux valu pour tout le monde que les Allemands achèvent leur travail d'extermination », déclara Nick[ccxxiii].

Lothar fut surpris par cette affirmation, mais n'en laissa rien paraître. Ce que son hôte ignorait, c'est que Lothar était à moitié juif et qu'il avait été interné à Dachau pour activités socialistes en 1936[ccxxiv]. Inquiet de constater que la persécution des Juifs s'aggravait, il avait émigré en Argentine avec son épouse chrétienne peu après la Nuit de cristal. Pour éviter l'hostilité de la communauté allemande de Buenos Aires, il n'avait jamais évoqué ses origines. Sylvia avait reçu une éducation chrétienne, et peu de gens, même

parmi les amis proches, connaissaient les origines juives de son père et savaient qu'il avait perdu la vue lors d'un passage à tabac par la Gestapo.

Loin de révéler tout ceci à Nick, Lothar changea prudemment de sujet de conversation. Il préférait éviter une scène pénible, et du reste l'opinion formulée par le jeune homme était monnaie courante. Pendant la guerre, les rues de Buenos Aires étaient parcourues par des membres de la communauté allemande brandissant des drapeaux nazis et clamant leur adhésion à la doctrine venimeuse de Hitler. La déconfiture du IIIe Reich n'avait évidemment pas fait disparaître de tels sentiments.

Lothar garda en mémoire les mots prononcés ce soir-là, mais Nick les oublia aussitôt. Certes, il avait abandonné son ancien prénom, Klaus (forme abrégée du Nikolas allemand) ; mais, s'il tenait à la sécurité de son père, il aurait dû se rappeler, quand il proférait de telles insanités qu'il portait toujours le nom d'Eichmann. Même après six années passées en Argentine, Adolf Eichmann continuait à masquer sa véritable identité et son véritable lien avec ses « neveux[ccxxv] ». Quand on attendait des invités à la maison, il lui arrivait de gifler ses fils pour qu'ils fassent bien attention à ce qu'ils disaient en public. Dans le doute, mieux valait ne se fier à personne.

Comme chaque dimanche matin depuis quatre mois, Adolf Eichmann prit le bus pour faire le trajet entre Olivos et Florida, un quartier huppé de Buenos Aires[ccxxvi]. C'était une journée d'été humide et chaude de février 1957. Il tira sur le cordon pour signaler qu'il souhaitait descendre à l'arrêt Libertad, puis se dirigea lentement vers une maison blanche dont le porche élégant se dressait à l'ombre de bouleaux argentés.

Willem Sassen, un Hollandais efflanqué de 38 ans, fit entrer Eichmann directement dans son bureau[ccxxvii]. Sa femme évitait ce visiteur fréquent qu'elle n'aimait guère, tandis que ses deux jeunes filles l'épiaient depuis le hall d'entrée en se disant que cet homme, que leur père interrogeait pendant des heures, était décidément sinistre et un peu effrayant.

Sassen et Eichmann se mirent au travail. Le Hollandais disposa un micro sur la table, inséra une nouvelle bande dans l'enregistreur et reprit l'entretien consacré à la façon dont Eichmann concevait son rôle dans l'Holocauste.

D'une voix posée, dont le flux s'interrompait chaque fois qu'il tirait sur sa cigarette, Eichmann répondait aux questions posées.

Je voudrais décrire plus en détail ce bureaucrate appliqué, au risque de me porter préjudice à moi-même. Ce bureaucrate appliqué était doublé d'un combattant fanatique luttant pour la liberté de son peuple. Je le dis une fois encore, la punaise qui mord ne me dérange pas, mais la punaise qui s'installe sous mon col de chemise me gêne beaucoup. Ce qui est utile pour mon peuple est pour moi un devoir sacré, un droit sacré. Pour finir, je dois vous dire que je ne regrette rien. Je n'ai pas l'intention de faire amende honorable. Pendant des mois vous avez enregistré tout ce que j'avais à dire, vous efforçant de rafraîchir ma mémoire, et bien des choses me sont revenues. […] Ce serait trop facile, et je pourrais très raisonnablement, pour aller dans le sens de l'opinion courante, jouer un rôle – comme si un Saul s'était transformé en un Paul. Mais je dois vous dire que je ne saurais agir de la sorte, parce que je n'en ai pas l'intention, parce que mon être le plus profond refuse d'admettre que nous avons eu tort.

Non, je dois vous dire en toute franchise que si, sur les 10,3 millions de Juifs estimés par Korherr [un statisticien SS], nous en avions tué 10,3 millions, alors je m'estimerais satisfait, je me dirais : fort bien, nous avons éliminé un ennemi. Comme la majorité de ces Juifs, par un malheureux coup du sort, sont encore vivants, je me dis que le destin en a décidé ainsi, et que je dois me soumettre au destin et à la providence. Nous aurions rempli notre devoir envers notre sang, envers notre peuple et la liberté de tous les peuples si nous avions détruit l'esprit le plus rusé de toute l'humanité d'aujourd'hui. Comme ce n'est pas le cas, je vous dis que nos enfants auront à porter la souffrance et l'infortune de notre échec, et que peut-être ils nous maudiront[ccxxviii].

Il marqua une pause, retira ses lunettes et passa la langue sur ses fausses dents[ccxxix]. Sassen avait appris à connaître Eichmann ; quand il voulait éluder une question ou qu'il se sentait nerveux, ses lèvres se pinçaient et il était pris d'un léger tremblement juste sous l'œil gauche. Lors de cette séance, toutefois, il fit preuve d'une franchise inaccoutumée – tout en laissant libre cours à son penchant pour l'ellipse.

C'est ce type de confession sincère que recherchait Sassen, qui avait hâte de remanier ces entretiens pour en faire une biographie. Il avait déjà pris contact avec le magazine *Life* en vue d'un « papier fracassant », mais comme il ne pouvait pas révéler l'identité d'Eichmann, le rédacteur en chef lui avait répondu qu'il n'était pas question de publier son texte[ccxxx]. Sassen avait insisté malgré tout, persuadé qu'il tenait là le scoop de sa vie.

Après la guerre, le journaliste hollandais, qui avait servi dans un corps spécial de la SS composé de correspondants de guerre et de propagandistes, s'était enfui en Argentine avec sa famille à bord d'un

voilier de plaisance[ccxxxi]. À son arrivée, il avait gagné les faveurs de Hans-Ulrich Rudel, ancien pilote émérite de la Luftwaffe devenu un intime de Perón. Sassen avait servi de nègre à Rudel qui souhaitait publier ses mémoires, puis était devenu conseiller en relations publiques du président et collaborateur du mensuel nazi de Buenos Aires, *Der Weg*. Celui-ci était produit dans l'arrière-boutique d'une librairie où se retrouvaient les nazis en cavale et leurs sympathisants.

Les deux hommes se connaissaient depuis des années (le journaliste avait accompagné Eichmann à son nouveau domicile dans le Tucumán), mais c'est surtout depuis la faillite de la CAPRI et le retour d'Eichmann à Buenos Aires qu'ils se voyaient régulièrement[ccxxxii]. Au cours de discussions arrosées avec d'autres fugitifs – au *Biergarten* de l'ABC, où les serveurs claquaient des talons en se présentant devant leur table, ou durant des week-ends de chasse où l'on parlait surtout de guerre et de femmes –, Eichmann avait évoqué avec amertume la fin de la guerre et son propre patriotisme. « J'ai été un bon Allemand par le passé, je suis un bon Allemand aujourd'hui, et je mourrai en bon Allemand », disait-il. Il ne s'enflammait que pour déclarer qu'il faudrait un jour mener à terme la Solution finale. Un soir de 1956, alors qu'ils partageaient une bouteille de vin, Sassen avait convaincu Eichmann de raconter son histoire : « Écrivons un livre tous les deux ensemble, nous viendrons ainsi à bout de la propagande ennemie[ccxxxiii]. »

Ainsi commencèrent leurs séances d'entretiens[ccxxxiv]. Eichmann se rendait chaque semaine chez Sassen. Ils parlaient pendant quatre heures ; soucieux de décontracter son hôte, Sassen ouvrait souvent une ou deux bouteilles de vin rouge. Il arrivait que d'autres nazis assistent à l'entretien par curiosité. À la fin de chaque séance, Sassen demandait à une secrétaire de transcrire l'enregistrement sur un énorme rouleau de papier que sa fille Saskia, au moyen d'un couteau de cuisine, découpait alors en feuilles séparées.

Les transcriptions montrent un homme soucieux de prouver qu'il n'a rien fait de répréhensible à la tête de la section IV B4. Il tente de gonfler son importance et de se présenter comme un haut dignitaire nazi, tout en soutenant qu'il n'est responsable d'aucun meurtre puisqu'il n'a fait qu'obéir aux ordres. Il dit n'éprouver aucune haine pour les Juifs, ajoute qu'il a eu un ami juif quand il était enfant, et affirme qu'il aurait préféré la solution de l'émigration. En même temps, il s'attache à démontrer que les Juifs sont

responsables de leur propre extermination. Dans son effort pour accorder ces positions contradictoires, Eichmann utilise des heures de bandes magnétiques ; leur transcription dactylographiée occupe d'innombrables classeurs.

De nombreux passages sont glaçants. Par exemple, quand il décrit son travail quotidien : « Je m'asseyais à mon bureau pour faire mon travail. Celui-ci consistait à attraper nos ennemis, les Juifs, comme autant de poissons dans un filet, puis de les convoyer jusqu'à leur destination finale[ccxxxv]. » Ou quand il explique comment il persuadait sa hiérarchie d'appliquer ses méthodes de tromperie : « Nous avons utilisé l'exemple de Varsovie [en référence au soulèvement sanglant du ghetto], de même qu'un voyageur de commerce vend un article plus facilement s'il peut montrer au client une image publicitaire[ccxxxvi]. » De ses opérations en Hollande, il dit ainsi : « J'ai envoyé mes wagons à Amsterdam et la plupart des 140 000 Juifs de Hollande ont été expédiés vers les chambres à gaz de Bergen-Belsen, de Sobibór et d'Auschwitz. Tout s'est déroulé à merveille[ccxxxvii] ! »

Quand il lut les transcriptions, Eichmann se déclara insatisfait du résultat ; il griffonna des centaines de corrections et de commentaires en marge du document. Il tenait absolument à ce que ses mémoires justifient ses activités passées. Il n'y parvenait pas, mais il ne pouvait admettre la vérité sans accepter d'avouer ce qu'il avait fait et sans éprouver la culpabilité qui en découlait. Alors, chaque dimanche, il reprenait ces entretiens[ccxxxviii]. Un jour, il déclara avec regret qu'il aurait volontiers fini ses jours comme chef de la police à Linz si la guerre avait tourné autrement. À cette pensée, un sourire passa sur ses lèvres. Sassen n'omettait aucun détail.

De retour dans son quartier délabré d'Olivos, après sa conversation avec Sassen, Eichmann songea qu'il était loin de jouir de la situation sociale, du respect et de la prééminence qu'il estimait mériter. Il louait sa modeste maison à un propriétaire juif – pire : le signataire du bail était Herbert Kuhlmann[ccxxxix]. Eichmann avait jadis prêté de l'argent à l'ancien commandant de Panzerdivision, qui n'avait pas de quoi payer son voyage en Argentine ; depuis, Kuhlmann avait fait fortune dans les affaires et vivait à Palermo Chico, le quartier des ambassades. Eichmann avait dû lui demander son aide pour l'établissement du bail.

Kuhlmann n'était certes pas le seul ancien nazi enrichi à Buenos Aires, habitant une demeure vaste comme un palais et membre de l'élite sociale de la capitale. Josef Mengele et bien d'autres y menaient une vie très confortable, même après la chute de leur bienfaiteur et protecteur Juan Perón, renversé par un putsch militaire en septembre 1955. Le succès de ses camarades nazis blessait Eichmann dans son orgueil, et il était persuadé qu'ils répandaient partout dans la ville des rumeurs sur son compte – « Méfiez-vous de Klement, en réalité c'est ce porc d'Eichmann[ccxl] ».

Quand il perdit son emploi, au printemps de 1953, il partit s'installer à Buenos Aires avec sa famille[ccxli]. Multipliant les efforts pour améliorer sa situation, il ne rencontra que des échecs. Il commença par monter une blanchisserie avec quelques autres Allemands : la concurrence chinoise ne leur laissa aucune chance. Il investit alors dans une boutique de textiles : elle fit rapidement faillite, le laissant sans un sou. Il accepta un travail, payé à l'heure, de transporteur pour un fournisseur d'équipements sanitaires : il fut renvoyé au bout de quelque temps. Puis il se mit en contact avec de lointains cousins pour gérer un élevage de poulets et de lapins angoras, à une soixantaine de kilomètres au nord de la ville : l'entreprise périclita. Eichmann revint donc à Buenos Aires pour occuper un poste sans intérêt dans un entrepôt de matériel appartenant à un ancien nazi. Seule la naissance de son quatrième fils, Ricardo Francisco, peu après leur départ du Tucumán, vint illuminer cette période d'abattement. Le prénom de l'enfant était celui du prêtre franciscain qui lui était venu en aide à Gênes.

Pour ses voisins du quartier d'Olivos, Eichmann apparaissait comme un homme paisible et introverti[ccxlii]. Il marchait en se penchant vers l'avant, et ne leur disait jamais plus de quelques mots dans un espagnol à fort accent allemand. Il se disputait souvent avec sa femme, qui l'exaspérait en lisant la Bible ou en chantant des hymnes à longueur de journée. Un soir, il lui arracha la bible des mains et la déchira en deux avant de quitter la maison dans un accès de colère[ccxliii]. Ses trois fils aînés ne lui donnaient pas non plus satisfaction[ccxliv]. Il avait beau leur faire la leçon, exiger d'eux discipline et volonté, il les trouvait grossiers et dépourvus de curiosité intellectuelle. Klaus était moins avide d'apprendre ses leçons que d'aller chasser le puma à cheval entre Buenos Aires et le Tucumán, et Horst s'était mis en tête de s'enrôler dans la marine

marchande[ccxlv]. Eichmann espérait par-dessus tout qu'ils ne choisiraient ni l'armée, ni la politique[ccxlvi]. Il valait mieux pour eux, disait-il, se trouver un travail manuel et ne jamais avoir à combattre. Hélas pour lui, ses propres opinions avaient contaminé ses fils, et ceux-ci étaient loin de manifester la prudence requise quand ils en discutaient avec leurs amis.

À Coronel Suárez, un village de la pampa situé à quelques centaines de kilomètres au sud-ouest de Buenos Aires, la famille Hermann menait une vie bien plus tranquille qu'à Olivos[ccxlvii]. Lothar avait ouvert un nouveau cabinet d'avocat, et consacrait l'essentiel de son temps à conseiller des employés qui voulaient percevoir leur retraite. Sylvia espérait faire un jour des études aux États-Unis, mais pour l'heure elle vivait encore auprès de ses parents, qu'elle aidait de son mieux.

Un jour d'avril 1957, alors qu'elle lisait à voix haute pour son père l'*Argentinisches Tageblatt,* Sylvia tomba sur un article parlant d'un procès pour crimes de guerre qui se tenait à Frankfurt am Main. Le journaliste mentionnait un certain Adolf Eichmann, officier ss responsable de l'organisation de crimes de masse, en précisant qu'il était toujours recherché.

Interrompant sa lecture, la jeune fille leva les yeux. En une fraction de seconde, Lothar Hermann se remémora ce dîner au cours duquel, bien des mois plus tôt, Nick Eichmann avait raconté que son père avait dignement servi l'Allemagne pendant la guerre, ajoutant qu'il était bien dommage que les Juifs n'aient pas tous été exterminés.

Sylvia reposa le journal. Elle précisa que Nick parlait rarement de sa famille, et qu'elle savait seulement que sa mère s'était remariée après la guerre. Elle n'était même pas sûre que son père soit encore en vie ; Nick avait laissé entendre que ce dernier avait occupé un poste important dans la Wehrmacht, et qu'il avait voyagé avec sa famille à travers l'Europe – notamment en Pologne. Il ne l'avait jamais invitée chez lui, et du reste elle ne pouvait lui écrire que par l'intermédiaire d'un ami, car il ne lui avait pas donné son adresse.

Lothar savait que de nombreux nazis avaient trouvé refuge en Argentine après la défaite de l'Allemagne. Au vu des remarques de Nick sur les états de service de son père et sur les Juifs, il était convaincu que le jeune homme était le fils du criminel de guerre.

Qu'il n'ait jamais communiqué son adresse à Sylvia ne faisait que conforter cette certitude.

Lothar savait qu'il fallait raconter cette histoire à quelqu'un, qu'il fallait agir[ccxlviii]. S'il contactait l'ambassade d'Allemagne à Buenos Aires, il ne faisait guère de doute qu'Eichmann serait aussitôt prévenu – cet endroit était infesté de gens qui tenaient Hitler en haute estime. Hermann préféra écrire une lettre aux procureurs de Frankfurt am Main nommés dans l'article du journal ; d'après ses renseignements, leur dit-il, Adolf Eichmann vivait à Buenos Aires avec sa femme et ses fils.

Plusieurs semaines plus tard, à Frankfurt am Main, la lettre finit par atterrir sur le bureau de Fritz Bauer. Un procureur de la République la lui avait transmise, car il connaissait son intérêt pour la poursuite des criminels de guerre. Lothar Hermann avait trouvé là le destinataire idéal. Cet homme aux joues tombantes, pourvu d'un large visage rond et d'un corps trapu, était le procureur général de la province de Hessen ; son acharnement était célèbre dans tout le monde judiciaire d'Allemagne fédérale. Beaucoup de juristes en faisaient les frais, notamment ceux qui avaient jadis été de loyaux adhérents du parti nazi et qui rechignaient aujourd'hui à poursuivre les nazis coupables d'atrocités pendant la guerre.

Né à Stuttgart en 1903 dans une famille juive, fils d'un négociant en tissus, Bauer avait entrepris des études de droit à 18 ans et obtenu son diplôme à 22 ; il était devenu, à 26 ans à peine, le plus jeune juge du pays siégeant dans un tribunal régional[ccxlix]. Dès ses débuts dans la profession, il s'était fixé pour principe fondamental de défendre la constitution contre le « penchant inné de l'État pour l'État policier ». Quand les nazis prirent le pouvoir, en 1933, le nouveau gouvernement le révoqua parce qu'il était juif. Quelques mois plus tard, la Gestapo l'interna dans un camp de concentration pour ses activités au sein du Parti social-démocrate. Relâché neuf mois plus tard, il s'enfuit au Danemark où il resta jusqu'à l'occupation du pays par les Allemands, en 1940. Après un nouveau passage en prison, Bauer entra dans la clandestinité et parvint à gagner la Suède avec sa famille à bord d'un bateau de pêche. Jusqu'à la fin de la guerre, il se consacra à la publication d'un magazine social-démocrate avec l'aide du futur chancelier Willy Brandt ; il commença également à imaginer des moyens légaux de punir les nazis pour leurs crimes.

À la fin de la guerre, Bauer hésita à rentrer en Allemagne. Il avait épousé une Danoise et n'aimait pas l'idée d'habiter un pays qui avait soutenu Hitler. Mais, après la proclamation de la Constitution ouest-allemande, il se sentit moralement tenu d'aider la démocratie et de prévenir toute nouvelle aspiration totalitaire. Pour cela, il était persuadé qu'il fallait d'abord régler la question du passé.

De retour en Allemagne, Bauer fut nommé procureur général régional. Il se fit rapidement un nom en faisant condamner Otto Remer pour diffamation – ce politicien de droite avait taxé les membres de la conjuration visant à assassiner Hitler, en juillet 1944, de « traîtres à leur pays » ; Remer, lui, avait contribué à déjouer le complot. Bauer remporta le procès, et fit valoir que la résistance à l'autorité constituait au contraire, pour tout citoyen responsable, un véritable devoir. Quelques années plus tard, il devint procureur général de la province de Hessen, où il multiplia les poursuites contre des criminels de guerre nazis. En décembre 1956, il lança un mandat d'arrêt aux noms d'Adolf Eichmann et de douze autres nazis suspectés de crimes et de complicité criminelle[ccl].

Ayant lu la lettre de Lothar Hermann, Bauer comprit qu'il tenait entre les mains une précieuse indication qui entraînerait, peut-être, l'arrestation de l'un des architectes de la Solution finale. Il fallait agir rapidement. Il chargea son premier procureur de rassembler autant d'informations que possible sur Eichmann – activités durant la guerre, description physique, photographies, dernier domicile connu (pour lui et pour sa famille), enfin, tout ce qui permettrait à cet informateur en Argentine de l'identifier sans risque d'erreur[ccli]. Bauer envoya ces informations à Coronel Suárez et pria Hermann de dénicher l'adresse de l'individu en question. En même temps, Bauer tenta de convaincre Interpol d'émettre un mandat d'arrêt international au nom d'Eichmann.

Vêtue d'une robe bleue, Sylvia Hermann remonta la rue Chacabuco, située dans l'une des parties les plus pauvres d'Olivos[cclii]. Elle arrivait de Coronel Suárez au terme d'un voyage en train de dix heures, en compagnie de son père ; elle avait pris un bus qui serpentait à travers le quartier, dans l'espoir de croiser Nick et de lui demander où il habitait. Elle ne l'avait pas rencontré, mais elle était tombée sur un ami commun qui connaissait l'adresse de Nick. Elle jeta un coup d'œil au numéro de chaque maison jusqu'à ce qu'elle

trouve le 4261. Cette maison blanche à un étage, entourée d'une petite barrière, était typique du quartier, avec son toit incliné en terre cuite. Elle franchit le portail pour aller frapper à la porte. Pendant qu'elle attendait, elle aperçut quelqu'un derrière les rideaux. Un long moment passa.

Le père de Sylvia avait reçu une lettre de Fritz Bauer qui contenait une photographie un peu floue d'Adolf Eichmann, ainsi qu'une description physique et divers renseignements sur sa famille. L'âge et le prénom de Nick et de son frère Dieter, que Sylvia avait également rencontré, correspondaient au signalement. Sylvia et son père en étaient convaincus : ils étaient bien les fils d'Eichmann. Restait à savoir si celui-ci était encore en vie et, le cas échéant, s'il habitait sous le même toit.

Sylvia se présentait seule et sans défense. Personne ne lui viendrait en aide si sa mission était éventée. Adolf Eichmann était manifestement un meurtrier, et, s'il se cachait effectivement à Buenos Aires, on pouvait supposer qu'il serait prêt à tout pour préserver son anonymat. En attendant devant la porte, Sylvia s'efforça de garder son calme.

Une petite femme trapue apparut sur le seuil, un bébé dans les bras. Sylvia se présenta : elle était une amie de Nick. La femme lui répondit qu'elle était sa mère, et la fit entrer prudemment à l'intérieur ; puis elle lui proposa du café et des gâteaux.

Sylvia accepta en la remerciant. Elle sourit à Dieter, qu'elle venait d'apercevoir à l'autre bout de la pièce. « Est-ce que Nick est là ? » lui demanda-t-elle.

Assez surpris de la voir, Dieter lui répondit : « Non, il y a une heure qu'il est parti. »

Alors qu'elle s'asseyait à table, Sylvia vit entrer un homme qui portait des lunettes. Il avait la soixantaine, ce qui correspondait à l'âge d'Eichmann. Il marchait avec la tête légèrement penchée en avant, comme s'il cherchait quelque chose par terre.

« Bonjour », lui lança Sylvia.

Il se courba imperceptiblement, et dit en allemand : « Ravi de vous rencontrer, mademoiselle.

— Êtes-vous M. Eichmann ? » demanda-t-elle bravement.

L'homme ne répondit pas.

« Êtes-vous le père de Nick ? »

Il hésita un moment, puis répondit avec brusquerie : « Non… Je suis son oncle. » Cette voix stridente correspondait à la description qui en était faite dans la lettre de Bauer ; mais la photographie représentait un homme bien plus jeune, et elle était trop floue pour que l'on pût affirmer qu'il s'agissait bien du même homme.

Sylvia se mit à raconter nerveusement qu'elle venait d'obtenir son diplôme et qu'elle comptait étudier les langues étrangères à l'université. Elle demanda à l'homme qui l'écoutait si lui-même parlait l'anglais ou le français, et il finit par répondre qu'il avait appris quelques mots de français pendant la guerre, car il avait passé un peu de temps en France et en Belgique. La conversation commençait à s'étioler, mais du moins se montrait-il plus aimable avec elle.

Avant même que Vera soit revenue avec le café, Nick apparut sur le pas de la porte. À la vue de Sylvia, il s'écria, éberlué : « Qui t'a donné mon adresse ? Et qui t'a permis de venir chez moi ? »

Elle répondit que des amis communs lui avaient communiqué son adresse et que, de passage à Buenos Aires, elle avait eu envie de lui rendre visite. « Je n'aurais pas dû ? » demanda-t-elle.

L'homme âgé affirma qu'il n'y avait pas de problème et qu'elle était la bienvenue dans cette maison. Nick resta silencieux.

Sylvia déclara qu'il était temps pour elle de partir, mais qu'elle pourrait bientôt revenir pour une visite plus longue. L'homme l'accompagna jusqu'à la porte dans un silence pesant.

« Merci, père, dit alors Nick. Je vais accompagner Sylvia jusqu'à son bus. »

Tandis qu'ils remontaient la rue, Sylvia lui dit qu'elle était ravie d'avoir rencontré sa famille, mais qu'elle ne comprenait pas pourquoi il s'adressait à son oncle en l'appelant « père ». Nick éluda la question en disant que c'était là un simple signe de respect. Une fois parvenue à l'arrêt de bus, elle lui dit qu'elle pouvait maintenant rejoindre son père toute seule ; plus elle s'éloignait de Nick, plus elle se sentait en sécurité.

Un peu plus tard, elle raconta à son père tout ce qui s'était passé. Il ne faisait aucun doute que l'homme aux lunettes était le père de Nick – tous les détails semblaient concorder. Il s'agissait donc bien d'Adolf Eichmann, criminel de guerre nazi en cavale.

# 9

Le 19 septembre 1957, dans une auberge située au bord de la route nationale reliant Frankfurt am Main et Köln, Fritz Bauer s'assit en face de Félix Shinar, chef de la mission israélienne et chargé de veiller à l'application du traité relatif au versement des réparations de guerre par l'Allemagne de l'Ouest[ccliii]. À savoir le versement des indemnités pour les crimes commis contre les Juifs sous le IIIe Reich. Comme les deux pays n'avaient pas encore établi de relations diplomatiques officielles, Shinar agissait en qualité de représentant provisoire.

Bauer, qui préférait ne pas être vu en compagnie du légat israélien, se montra direct : « Eichmann a été retrouvé[ccliv]. »

À la fois stupéfié et enchanté par cette nouvelle, Shinar s'écria : « Adolf Eichmann ? » Lui-même avait été contacté, à Frankfurt am Main, par un rabbin lui expliquant que le procureur de la République souhaitait lui parler d'une affaire très importante, sans lui dire de quoi il s'agissait.

« Oui. Il vit en Argentine.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ? »

Bauer s'attendait à cette question, qu'il se posait lui-même depuis qu'il avait reçu une réponse de Lothar Hermann : celui-ci était plus certain que jamais qu'il s'agissait bien d'Eichmann, et cette fois il avait son adresse. Bauer savait qu'en poursuivant des criminels de guerre en Allemagne il s'exposait à une opposition violente ; il avait déjà reçu des menaces de mort, et parfois les dossiers se rapportant à ces enquêtes spéciales disparaissaient mystérieusement de son bureau[cclv]. Les attaques personnelles n'étaient pas tout : dans les plus hautes sphères de l'État, certains s'employaient à entraver quiconque s'avisait de fouiller en profondeur dans le passé national. Le chancelier Konrad Adenauer ne pouvait certes pas être soupçonné

d'accointances avec les nazis, et il avait admis les horreurs commises par l'Allemagne avant de s'engager à verser des compensations à Israël ; mais, soucieux avant tout d'établir une démocratie viable, il fermait les yeux sur le passé récent des membres de son gouvernement pour peu qu'il les estime utiles à la nation.

Nombre d'entre eux étaient loin d'avoir la conscience tranquille. Le secrétaire d'État Hans Globke, notamment, était l'auteur des décrets d'exécution des lois de Nürnberg qui avaient dépouillé les Juifs de leurs droits de citoyens. Bauer était dépité de voir Globke occuper l'un des postes les plus influents à Bonn. Si l'affaire Eichmann pouvait nuire à cet individu, Bauer ferait d'une pierre deux coups. Mais Globke et ses amis avaient tout intérêt à maintenir un voile d'oubli sur les heures sombres de l'histoire nationale, si bien qu'il ne fallait pas compter sur les filières officielles pour arrêter et juger Eichmann.

Avant de prendre une décision, Bauer avait demandé son avis à Georg-August Zinn, membre éminent du Parti social-démocrate et Premier ministre de la province de Hessen[cclvi]. Ils avaient fait ensemble le tour de la question. Aucun d'eux n'avait les moyens ni le droit de lancer sa propre enquête internationale. La police fédérale allemande avait refusé, malgré la requête de Bauer, de demander à Interpol un mandat d'arrêt international, au prétexte que les crimes « politiques » des nazis n'étaient pas du ressort de ce bureau international. Bauer et Zinn rechignaient aussi à porter l'affaire devant le gouvernement : au mieux, rien ne serait fait ; au pire, quelqu'un pouvait prévenir Eichmann – lequel se hâterait de disparaître dans la nature. La communication de ces renseignements à une puissance étrangère, Bauer ne l'ignorait pas, s'apparentait à un acte de haute trahison ; mais n'était-ce pas là le seul moyen de traîner Eichmann devant ses juges ? C'est ainsi qu'il avait décidé de contacter Shinar.

« Je serai franc, dit Bauer[cclvii]. Je ne peux pas faire confiance aux Affaires étrangères. Ni aux ambassades d'Allemagne en Amérique latine. Ni même à mes propres collaborateurs. C'est pourquoi je m'adresse à vous. Qui d'autre tient autant à voir Eichmann arrêté ? Je souhaite rester en contact avec vous à ce propos, naturellement, mais à la condition expresse que ce soit dans le plus grand secret.

— Je vous remercie de la confiance que vous nous témoignez, répondit Shinar avec une vive émotion. Israël n'oubliera jamais ce

que vous êtes en train de faire. »

Shinar promit de transmettre l'information aux responsables des secteurs compétents, qui entreraient en contact avec Bauer dès que possible. Sur quoi les deux hommes sortirent de l'auberge, chacun de son côté.

Non loin des eaux claires et bleues de la Méditerranée, à Sarona, ancienne colonie fondée par l'ordre des Templiers, se dressait une vieille maison de pierre surmontée d'un toit en tuiles rouges[cclviii]. Rien ne la distinguait des autres maisons de ce quartier historique de Tel Aviv, et les gens qui passaient devant elle chaque jour ne lui accordaient pas un regard. Ils ne prêtaient pas non plus attention aux allées et venues du tout petit homme qui en sortait régulièrement. Avec son 1,58 mètre, sa tête chauve, ses oreilles décollées et ses petits yeux gris-bleu au regard perçant, il avait l'air d'un guichetier de banque – il en portait d'ailleurs le costume modeste et soigné, quand il n'était pas vêtu d'une tenue plus décontractée, la chemise ouverte sur un torse arrondi. Il marchait d'un pas alerte, le dos redressé, avec l'air résolu de celui qui sait où il va. Une telle allure n'avait rien d'inhabituel dans ce pays peuplé de gens déterminés. Un passant qui l'eût entendu parler, à condition que lui-même y ait consenti ou qu'il ait tenu des propos anodins, aurait sans doute décelé un léger accent d'Europe de l'Est dans cet hébreu saccadé qui n'était pas sans évoquer un tir de kalachnikov. Cet homme était Isser Harel, chef des services secrets israéliens, et cette vieille maison en pierre abritait le quartier général du Mossad.

Vers la fin du mois de septembre, Harel en franchit le seuil et traversa le dédale de pièces où s'affairaient quelques dizaines d'hommes et de femmes[cclix]. Après avoir salué ses deux secrétaires, qui lui répondirent avec un sourire chaleureux, il entra dans son bureau. La pièce était sobrement meublée : un bureau austère équipé d'un téléphone, une longue table de réunion, un canapé rudimentaire et un petit coffre. Harel revenait d'un rendez-vous de dernière minute à Ramat Gan avec le ministre israélien des Affaires étrangères, Walter Eytan. Celui-ci avait des nouvelles en provenance d'Allemagne, mais il n'avait pas voulu en parler au téléphone : « Adolf Eichmann est vivant, et on connaît son adresse en Argentine. »

Harel demanda à sa secrétaire de lui remettre dès que possible tous les dossiers qu'ils possédaient sur l'ancien nazi. Il se rappelait qu'Eichmann avait joué un rôle de premier plan dans la mise à mort systématique des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, et que de nombreuses rumeurs avaient circulé à son sujet ces dernières années – mais il n'en savait pas davantage. La traque de criminels de guerre ne faisait pas partie des nombreuses tâches qui occupaient Harel dix-huit heures par jour[cclx]. Un seul membre de son équipe était chargé de recueillir des informations sur les anciens nazis ; c'était là, du reste, un travail d'archiviste, consistant à classer et à recouper les informations envoyées par diverses sources à travers le monde.

L'activité réduite du Mossad dans ce domaine reflétait le manque d'intérêt de la société israélienne pour les crimes commis contre le peuple juif[cclxi]. Les rescapés de l'Holocauste, qui composaient environ un quart de la population, parlaient peu de leur expérience des camps – cela leur était trop pénible, et ils ne voulaient pas vivre dans le passé. N'avaient-ils pas un pays à construire ? Israël avait voté en 1950 une loi autorisant les poursuites contre les nazis et leurs collaborateurs, mais les plus éminents représentants du pays n'avaient jamais veillé à son application. De fait, le seul grand procès relatif à des crimes de guerre avait été celui de Reszo Kasztner, un Israélien accusé d'avoir collaboré avec Eichmann en Hongrie. La Cour suprême avait fini par établir que Kasztner, loin de contribuer à la destruction de Juifs, en avait sauvé un grand nombre ; l'arrêt de la Cour avait été rendu trop tard, toutefois, puisque Kasztner fut assassiné en 1957. Au cours du procès, il n'avait semblé utile à personne de souligner que c'était Eichmann et ses acolytes qu'on aurait dû voir sur le banc des accusés[cclxii].

Mais l'ardeur inhabituelle du ministre des Affaires étrangères, d'ordinaire plutôt réservé, s'était avérée communicative. Harel savait que son information était insuffisamment étayée et n'avait pas grand-chose à voir avec la sécurité d'Israël ; il se fit toutefois transmettre le dossier. Cet impérieux besoin de savoir était dans sa nature – c'est pourquoi, du reste, il dirigeait les services d'espionnage israéliens.

Harel était le benjamin d'une famille de Juifs orthodoxes de Vitebsk, en Russie centrale, dont l'entreprise prospère avait été saisie au lendemain de la révolution de 1917[cclxiii]. Ruinée, la famille était

partie s'installer en Lettonie, où Isser, encore enfant, avait survécu dans un milieu hostile grâce à la force de ses poings, à son incroyable flegme et à son goût immodéré pour la lecture – il dévorait tout, des grands classiques russes aux romans policiers, en passant par les textes sionistes. À 16 ans, quittant le lycée contre l'avis de ses parents, Isser partit vivre dans une ferme collective gérée par des sionistes non loin de Riga. Il adopta le mode de vie et les ambitions des sionistes et, un an plus tard, en 1929, quand des musulmans massacrèrent soixante-sept Juifs en Palestine, il prit la décision d'émigrer. Il se procura une fausse identité et fit le voyage avec un petit pistolet et une poignée de cartouches. Il débarqua à Jaffa, la vieille cité portuaire du sud de Tel Aviv. Les autorités britanniques fouillaient les passagers en quête d'armes à feu, mais Harel avait dissimulé le pistolet et les cartouches dans une miche de pain évidée.

Harel s'installa alors dans un kibboutz à Herzliya, au nord de Tel Aviv. Il passait ses journées à cultiver des orangers et dormait la nuit sous une tente. On se moquait de la taille d'« Isser le Petit », mais on respectait son sérieux et son sens du travail. Il se maria, puis quitta le kibboutz au bout de cinq ans pour lancer sa propre entreprise d'emballage d'oranges. Il prospéra ainsi jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. En 1942, craignant que Hitler n'envahisse la Palestine, il s'engagea dans la Haganah.

L'une de ses premières missions consista à surveiller les activités d'un Allemand habitant une villa isolée, afin de déterminer s'il était ou non un espion. Harel traversa en rampant le terrain entourant la villa, de nuit, entra par effraction et fouilla chaque pièce ; dans la cave, il trouva du matériel de contrefaçon – il se trouvait donc chez un simple malfaiteur. Après un bref passage sous un faux nom dans l'armée auxiliaire britannique, qui prit fin le jour où il frappa un capitaine qui avait insulté les Juifs, Harel fut recruté par le Shai, c'est-à-dire le service de renseignement de la Haganah.

Depuis un appartement de quatre pièces signalé par une plaque comme agence de conseil aux anciens combattants, situé au-dessus d'un magasin de fleurs à quelques pas de l'administration centrale de la police, les agents du Shai surveillaient et entravaient les activités des Britanniques soucieux de contrer la résistance de la Haganah à l'occupant. Ils entretenaient un réseau d'informateurs et d'espions, subtilisaient des documents, mettaient des lignes téléphoniques sur écoute, décodaient des messages, aménageaient des réserves secrètes

d'armes. S'il était loin d'avoir l'éducation, la culture et les manières des autres agents du Shai, Harel apprit très vite les rudiments du métier et fut bientôt chargé de traquer des groupes extrémistes dissidents, tels l'Irgoun et le groupe Stern. Il se retrouva d'abord noyé sous un excès d'informations, sans intérêt pour la plupart, et ses chefs commencèrent par douter de ses talents. Mais il ne tarda pas à comprendre comment lire, déchiffrer et mémoriser les éléments essentiels d'un dossier opérationnel, et il acquit rapidement une réputation de fin limier. En 1947, Harel fut chargé de la direction des opérations à Tel Aviv, où il mit sur pied un vaste réseau d'informateurs arabes[cclxiv].

À la veille du 14 mai 1948, alors que les Britanniques se préparaient à évacuer la Palestine et que David Ben Gourion s'apprêtait à annoncer la création d'un État hébreu indépendant, Harel fut le seul des agents du Shai à prédire que la Légion arabe passerait à l'attaque à l'instant même où serait déclarée la fondation d'Israël. Ce n'était pas là un simple accès de méfiance : Harel avait remis à Ben Gourion, en main propre, le message d'un informateur tout juste rentré de Jordanie : « Abdullah part en guerre – c'est absolument certain. Les chars sont prêts à partir. La Légion arabe attaquera demain[cclxv]. » Ben Gourion envoya plusieurs unités de l'armée établir une défense destinée à déjouer l'agression. Harel venait d'attirer sur lui l'attention du leader israélien.

Deux mois plus tard, alors qu'Israël était toujours en guerre, Harel rencontra les quatre autres chefs de section au quartier général du Shai, rue Ben-Yehuda, pour restructurer les opérations d'espionnage et de contre-espionnage israéliennes[cclxvi]. Lui-même fut choisi pour diriger le Shin Bet, le service de la Sécurité intérieure, qui constituait l'une des trois nouvelles divisions du Shai. À ce poste, il se fit à nouveau remarquer par Ben Gourion en démantelant les groupes extrémistes violents. Mais l'essentiel de son travail avait trait au contre-espionnage, et il devint rapidement un expert du démasquage des espions arabes et russes. En 1952, ce talent s'avéra très utile quand il reprit la direction du Mossad, à 44 ans. L'Institut de coordination avait été formé douze mois plus tôt pour limiter la profusion, à l'étranger, de sections parfois concurrentes. Le premier chef du Mossad n'avait pas su en gérer l'organisation, comme le lui avait fait remarquer Harel avec franchise : « Vous feriez mieux de démissionner[cclxvii]. » À peine avait-il pris ses fonctions que Harel,

devant une équipe débordée qui travaillait tant bien que mal dans trois petites pièces, avait déclaré : « On tire un trait sur le passé. On n'a plus droit à l'erreur. On avance ensemble. On ne parle à personne en dehors de l'équipe[cclxviii]. » Le chasseur d'espions, qui savait mettre à profit le manque de rigueur de ses cibles, était devenu aussi le maître des espions, et il manifestait la même discipline et la même ardeur dans ces deux fonctions.

Au cours des années suivantes, le nouveau patron du Shin Bet eut pour adversaires des espions étrangers et des saboteurs arabes ; il travailla également à l'élaboration du Mossad en y recrutant certains des meilleurs agents du service de Sécurité intérieure[cclxix]. Il infiltra des espions israéliens partout dans le monde, et établit avec la CIA des rapports privilégiés. Pendant la crise du canal de Suez qui opposa Israël et l'Égypte, en 1956, il se servit des renseignements dont il disposait pour aider les troupes israéliennes lors de leurs attaques ; il lança aussi une campagne de désinformation qui permit d'éviter que les Égyptiens frappent des villes israéliennes sans défense. À la même époque, il parvint à organiser l'immigration clandestine massive de Juifs marocains, et réalisa un joli coup en se procurant la copie d'un discours secret prononcé par Nikita Khrouchtchev devant le congrès du parti communiste, dans lequel le leader soviétique critiquait la brutalité du régime stalinien et s'engageait à se montrer plus souple. Le Mossad n'était encore qu'une petite agence toute récente, mais sa force et son efficacité redoutables étaient reconnues de tous dans le monde du renseignement. Fort de ses succès à la tête du Shin Bet et du Mossad, Harel fut bientôt surnommé le *Memuneh* – « celui qui est en charge » – du Renseignement israélien ; en tant que tel, il n'avait de comptes à rendre qu'au Premier ministre[cclxx].

Harel était obsédé par ce que les nazis avaient fait au peuple juif – l'existence même de l'État d'Israël, du reste, devait permettre d'éviter que l'Holocauste se reproduise un jour[cclxxi]. Pourtant, il ne s'était jamais vraiment plongé dans l'histoire du génocide : la confrontation avec le mal absolu lui semblait trop pénible à supporter. Et voilà qu'il se retrouvait, silencieux, face au dossier Eichmann posé sur son bureau. L'ayant ouvert, il lut des extraits des procès de Nürnberg, des entretiens avec des SS capturés, le témoignage des membres de l'équipe d'Eichmann et de nombreux rapports relatifs à la localisation de l'ancien nazi[cclxxii]. Fait curieux,

l'un de ces rapports indiquait qu'Eichmann était né dans le village même où se trouvaient aujourd'hui les bureaux de Harel. Certaines informations provenaient de Yad Vashem, d'autres de Simon Wiesenthal, d'autres encore d'Arthur Pier et de ses collègues de la Haganah, Tuviah Friedman et Manus Diamant. La photographie subtilisée chez la maîtresse d'Eichmann figurait au dossier. Il y avait aussi de nombreuses lettres de gens qui, certains de l'avoir vu, avaient écrit à l'ambassade d'Israël du pays où ils résidaient.

Le lendemain, à l'aube, Harel acheva la lecture de la dernière page de l'épais dossier. Il était profondément troublé par le portrait d'Eichmann que faisaient surgir tous ces documents. Voilà un homme, songea Harel, qui avait mis en place une logistique permettant de tuer des millions de gens, qui avait séparé des mères de leurs enfants, contraint des vieillards à parcourir à pied de longues distances, vidé des villages entiers de tous leurs habitants, et envoyé tout ce monde dans les chambres à gaz[cclxxiii]. Tout en multipliant les atrocités, il n'avait cessé de se rengorger de sa fidélité à son serment militaire, à la SS, à ses idéaux. Il était clair pour Harel qu'Eichmann avait tué sans hésitation ni scrupule, et qu'il maîtrisait parfaitement les méthodes de la police et du renseignement. Cela ne faisait aucun doute. Si Eichmann était toujours en vie, c'est qu'il était parvenu à semer ses poursuivants à maintes reprises et à effacer toute trace de son existence pendant les douze dernières années. Cette nouvelle information en provenance d'Allemagne, qui semblait solide, pouvait fort bien être une énième fausse piste. Mais Harel en savait trop sur Eichmann à présent pour ne pas décider d'en avoir le cœur net.

Il voulut d'abord connaître tout ce que savait Fritz Bauer, apprendre comment l'information lui était parvenue, vérifier qu'il s'agissait là d'un individu fiable avec lequel il serait possible de travailler[cclxxiv]. À ce stade, il était prématuré de se demander ce que lui-même ferait si ses services débusquaient effectivement le criminel de guerre. Une chose était sûre : pour attraper Eichmann, il ne fallait pas compter sur une demande d'extradition en bonne et due forme.

Après avoir interrogé Félix Shinar, Harel chargea l'un de ses agents du Mossad, Shaul Darom, de s'entretenir avec Bauer. Le 6 novembre, Darom se rendit donc à Frankfurt am Main pour rencontrer le procureur de la République à son domicile. Satisfait par

la réaction rapide des Israéliens, celui-ci expliqua que sa source, un individu à moitié juif, qui vivait en Argentine, lui avait transmis des informations qui coïncidaient avec certains éléments connus de la vie d'Eichmann, notamment en ce qui concernait sa famille. La source avait également fourni l'adresse où cette famille vivait en compagnie d'un homme du même âge qu'Eichmann. Comme Vera Eichmann était censée s'être remariée, Darom suggéra que l'individu était peut-être son second époux ; Bauer admit cette hypothèse, qu'il jugeait toutefois peu convaincante. De son côté, il avait enquêté sur la situation de Vera et envoyé un inspecteur dans la petite ville qu'habitait sa mère près de Heidelberg, en Allemagne. Selon sa mère, qui n'avait pas revu Vera depuis 1953, celle-ci avait épousé un inconnu et l'avait suivi en Amérique[cclxxv]. Bauer soupçonnait la mère de mentir. Il montra à Darom l'intégralité du dossier Eichmann, qui comportait notamment une photographie assez floue provenant d'un dossier de la ss. Bauer se refusa seulement à révéler l'identité de sa source, car il souhaitait protéger Lothar Hermann. Darom s'efforça vainement de lui soutirer ce renseignement.

Darom adressa à Harel un rapport sur Bauer aussi positif qu'imagé : s'il avait dû peindre un portrait de l'avocat allemand, dit-il ainsi, il l'aurait représenté avec un livre dans une main et un glaive dans l'autre. Il ajouta que Bauer semblait prêt à faire tout le nécessaire pour appréhender Eichmann, au risque de perdre son poste, et que la piste semblait assez fiable pour mériter qu'on la suive.

Peu après, en janvier 1958, Harel dépêcha à Buenos Aires un autre agent, Yoel Goren, chargé de déterminer qui habitait au n° 4261 de la rue Chacabuco[cclxxvi]. Ayant passé plusieurs années en Amérique du Sud, Goren parlait l'espagnol couramment. Harel lui recommanda la plus grande prudence, car la moindre erreur pouvait révéler sa présence et compromettre l'opération.

Au cours de la semaine suivante, Goren prit souvent le train entre le centre-ville et le quartier d'Olivos. La partie la plus proche du Rio de la Plata abritait de nombreuses demeures de luxe, où l'élite de la capitale prenait ses quartiers d'été. Plus il s'éloignait du fleuve, plus les maisons étaient petites et délabrées. L'accent qu'il entendait dans la rue lui signalait la présence d'une importante communauté allemande, et il aperçut même des croix gammées peintes sur le flanc de certains bâtiments. La rue Chacabuco se trouvait à l'extrémité du

secteur ; elle était habitée par des ouvriers qui partaient travailler en ville chaque matin. C'était une voie non pavée, où le trafic était rare et où l'on observait les étrangers avec méfiance. La surveillance s'annonçait donc délicate. Du reste, parvenu devant le n° 4261, Goren estima aussitôt qu'il était impossible qu'Eichmann habite là. Une femme à l'allure négligée s'occupait d'un jardin minuscule, et la maison semblait faite pour un ouvrier célibataire et non pour la famille d'un homme qui avait occupé de hautes fonctions sous le IIIe Reich. D'après les informations qui circulaient dans le monde du renseignement, Eichmann avait personnellement pillé les richesses des plus grandes familles juives d'Europe, sans parler des biens de milliers d'autres familles moins aisées. Il était impensable que ce bon vivant aux goûts de luxe ait pu tomber dans une telle misère.

Goren prit discrètement des photographies de la maison avant de rentrer à Tel Aviv, où il assura Harel que la « misérable bâtisse » de la rue Chacabuco ne pouvait en aucun cas être le domicile d'Adolf Eichmann, d'autant qu'il n'y avait vu aucun homme correspondant à sa description pendant qu'il surveillait les lieux. Son enquête avait duré deux semaines.

Quand Shaul Darom en référa à Fritz Bauer, celui-ci révisa son jugement sur les Israéliens[cclxxvii]. Comment une enquête si peu poussée pouvait-elle suffire à confondre un homme qui avait échappé à ses poursuivants pendant plus de douze ans ? Darom informa le procureur que Harel ne pouvait prendre de décision sans connaître l'identité de sa source. Sur ce point comme sur les autres, la confiance était de mise. Bauer hésita, et finit par accepter d'écrire une lettre d'introduction qu'un « émissaire » irait remettre à Lothar Hermann. Harel ne voulait laisser aucune trace permettant de remonter jusqu'aux Israéliens, même si, après le rapport de Goren, il commençait à douter à son tour qu'Eichmann pût habiter à cette adresse.

Harel pria le directeur du bureau des affaires criminelles de la police de Tel Aviv, Ephraïm Hofstetter, de se faire le représentant de Bauer. Harel voulait savoir précisément comment Hermann avait été mis sur la piste d'Eichmann, s'il était fiable et s'il gardait des informations par-devers lui. Hofstetter devait en outre déterminer l'identité de l'individu habitant le n° 4261 de la rue Chacabuco. Le

chef du Mossad avait toute confiance en Hofstetter, grand professionnel de l'enquête criminelle fort de vingt ans d'expérience[cclxxviii]. D'ascendance polonaise, il avait perdu ses parents et sa sœur pendant l'Holocauste ; il avait entendu parler d'Eichmann au cours du procès Kasztner. De plus, il parlait couramment l'allemand et passerait aisément pour un émissaire de Bauer.

À la fin du mois de février, Hofstetter débarqua à Buenos Aires dans un épais vêtement d'hiver : il ignorait qu'il arrivait en plein été[cclxxix]. Dans le long terminal à un étage de l'aéroport, il fut accueilli par un homme pâle au crâne chauve et rose qui rit de bon cœur devant sa tenue : c'était Ephraïm Ilani, un agent du Mossad spécialisé dans les opérations arabes[cclxxx]. Il avait demandé un congé pour étudier l'histoire des colonies juives en Argentine. Ilani avait naguère secondé Goren lors de sa mission à Buenos Aires, mais cette fois Harel avait ordonné une collaboration plus étroite avec Hofstetter, qui connaissait à peine quelques mots d'espagnol. Ilani, lui, parlait couramment l'espagnol d'Argentine, ainsi que neuf autres langues ; d'un naturel sociable et blagueur, il s'était constitué un vaste réseau d'amis et de contacts dans la capitale.

Les deux hommes prirent le train de nuit pour Coronel Suárez. À 9 h 30, ils descendirent sur le quai d'une gare délabrée. Seule une rue bordée de maisons en bois traversait cette ville isolée, qui n'était guère qu'un ultime point de débarquement avant l'immensité des prairies. Il semblait très improbable que l'on pût trouver ici un indice permettant de localiser Eichmann.

Ilani tenta de se faire indiquer la maison de Lothar Hermann[cclxxxi]. Les habitants et les employés des commerces locaux se montrèrent méfiants, ne sachant au juste ce que ces étrangers voulaient à leur voisin. Personne n'accepta de les renseigner. À la gare, un chauffeur de taxi proposa de les conduire jusqu'à la maison de Hermann, à condition qu'ils payent la course. Ils comprirent rapidement qu'ils auraient pu faire le court trajet à pied en traversant les rails. Hofstetter se présenta seul à la porte, tandis qu'Ilani restait en retrait pour parer à toute éventualité. Après tout, on leur avait peut-être tendu un piège.

Quand la porte s'ouvrit, Hofstetter se présenta : « Je m'appelle Karl Huppert. C'est moi qui vous ai envoyé un télégramme de Buenos Aires pour annoncer ma venue[cclxxxii]. »

Hermann le fit entrer dans le salon. Hofstetter eut aussitôt le sentiment que quelque chose clochait, sans pouvoir dire si cela tenait à Hermann ou à la pièce elle-même. Celle-ci était presque vide, meublée seulement d'une table, d'un placard et de deux chaises. Tendant à Hermann sa lettre d'introduction et constatant que celui-ci ne la prenait pas, il comprit alors que le vieil homme était aveugle. Isser Harel l'avait envoyé jusqu'ici, au fin fond de la campagne argentine, pour vérifier qu'Eichmann avait effectivement été repéré par un homme qui n'avait plus l'usage de ses yeux !

Son scepticisme se dissipa quand Hermann et son épouse, qu'il avait appelée pour lire la lettre, lui expliquèrent en détail comment étaient nés leurs soupçons au sujet de Nick Eichmann et comment leur fille avait pu obtenir son adresse. Hofstetter décela chez son hôte une tendance à la fanfaronnade, notamment quand il affirma sans preuve qu'Eichmann avait subi des opérations de chirurgie plastique et qu'il disposait de moyens financiers considérables. En revanche, ses motivations étaient claires :

« N'allez pas croire que je me suis lancé dans cette affaire pour servir l'Allemagne, dit-il. Mon seul but, c'est de faire payer ces criminels nazis qui nous ont fait tant de mal, à moi et à ma famille. »

La porte d'entrée s'ouvrit alors sur Sylvia Hermann, qui vint saluer ses parents et s'arrêta en voyant Hofstetter. Son père lui présenta alors ce « M. Huppert » et Sylvia, sans la moindre réticence, se lança dans le récit de sa visite chez les Eichmann.

« Avez-vous remarqué quelque chose de particulier dans sa façon de parler ? demanda Hofstetter.

— Sa voix était désagréable et stridente, exactement comme le disait M. Bauer dans une de ses lettres. »

Hofstetter suggéra alors que ces lettres avaient pu l'influencer, à quoi elle répondit sans hésiter : « Non. Je suis absolument certaine que mon impression ne reposait sur aucun préjugé. »

Frappé par le courage et la franchise de la jeune fille, Hofstetter lui dit alors que son récit était très convaincant. Tout semblait correspondre aux informations que lui avait fournies Tel Aviv. « Cela dit, ceci n'a rien d'une identification probante. Vera Eichmann peut s'être remariée – c'est une rumeur qui court – en laissant ses enfants porter le nom de leur père. » Il ajouta qu'il lui fallait connaître l'identité de l'homme qui habitait avec Vera et ses fils, et apprendre où il travaillait. Il souhaitait également obtenir des photographies de

cet homme ou de sa famille, des documents à son nom, et, dans l'idéal, quelques empreintes digitales.

« Je crois pouvoir vous donner les preuves que vous demandez, dit Lothar Hermann. J'ai beaucoup d'amis à Olivos, et des contacts avec les autorités locales. Je devrais pouvoir me procurer ces choses assez facilement. Mais il faut pour cela que je retourne à Buenos Aires, avec ma fille… Ce sont des dépenses que nous ne pouvons pas nous permettre. »

Hofstetter lui assura que ses frais seraient pris en charge. Pour des raisons de sécurité, il invita Hermann à envoyer son courrier à une adresse dans le Bronx, à New York, au nom d'A.S. Richter. Il déchira en deux un billet de un dollar et en donna la moitié à Hermann : toute personne lui présentant l'autre moitié, dit-il, serait digne de confiance.

Après deux heures de discussions et de projets d'action, Hofstetter remercia la famille et prit congé. Il pouvait maintenant rassurer Harel au sujet des Hermann, qui lui semblaient capables de recueillir les informations manquantes. Sur le chemin de la gare, il vit le taxi qui l'avait amené s'arrêter à sa hauteur. Passant la tête par la vitre arrière, Ilani lui lança avec un air malicieux : « Puis-je vous déposer quelque part ? »

# 10

Le 8 avril, Sylvia Hermann et son père se rendirent au bureau du cadastre de La Plata, capitale de la province de Buenos Aires, à une cinquantaine de kilomètres au sud-est de la métropole[cclxxxiii]. Leur contact allemand leur avait envoyé les fonds promis, et les deux détectives amateurs s'apprêtaient maintenant à recueillir les preuves demandées.

Un employé leur apporta le dossier public du 4261, rue Chacabuco, et Sylvia en donna lecture à son père. Un certain Francisco Schmidt, un Autrichien, avait acheté cette parcelle le 14 août 1947 afin d'y construire deux maisons. Lothar Hermann savait qu'Eichmann était autrichien et qu'il était arrivé après la guerre : Schmidt était probablement son nouveau nom. Excités par cette découverte importante, Lothar et sa fille prirent le train pour Buenos Aires afin de confirmer cette hypothèse. Grâce à un contact travaillant à la compagnie d'électricité, ils découvrirent que deux compteurs étaient enregistrés à cette adresse, sous les noms Dagoto et Klement. Toujours convaincu que Schmidt était bien le nom d'emprunt d'Eichmann, Hermann songea que ces deux noms avaient été choisis au hasard pour brouiller les pistes. Quand il parvint à retrouver l'homme qui avait vendu à Schmidt le petit terrain d'Olivos, Hermann obtint de lui une description correspondant à celle fournie par Bauer et confirmée par sa fille lors de sa brève visite rue Chacabuco. Le vendeur lui dit que ce Schmidt avait des cicatrices au visage, et qu'à l'époque la rumeur prétendait qu'il était arrivé à Buenos Aires en 1945 à bord d'un sous-marin allemand.

Le mois suivant, les Hermann se rendirent une fois encore à Buenos Aires afin de poursuivre l'enquête. Au cours de ces cinq jours, ils purent mettre la main sur une photographie de Nick et recueillir une nouvelle rumeur : à son arrivée d'Europe, Eichmann

avait vécu plusieurs années dans l'intérieur des terres. Mais ils ne purent se procurer ni sa photographie, ni ses empreintes digitales, ni ses papiers d'identité. Le 19 mai, Hermann envoya une lettre à New York pour rapporter à Huppert ce qu'ils avaient fait ces six dernières semaines. « Francisco Schmidt est l'homme que nous recherchons », affirmait-il dans sa lettre, ajoutant qu'une opération de chirurgie plastique pouvait justifier les cicatrices. Si l'enquête devait se poursuivre, précisait-il, il faudrait de nouveaux fonds ; en tout état de cause, il fallait « lui laisser toutes les ficelles en main ». Hermann ne doutait pas que ses nouvelles découvertes entraîneraient une prise de décision rapide.

Partie d'Argentine, la lettre de Lothar Hermann arriva à New York et repartit aussitôt pour Tel Aviv, atteignant sa destination véritable au quartier général du Mossad en juin 1958[cclxxxiv]. D'un bout à l'autre, elle laissa Isser Harel parfaitement sceptique : ce Hermann était trop sûr de lui et réclamait trop d'indépendance, deux caractéristiques dont Harel se méfiait par instinct et par expérience.

La lettre à la main, il entreprit d'en démonter chaque affirmation. Que Schmidt soit inscrit au cadastre comme propriétaire d'un terrain où vivait un Nick Eichmann ne prouvait nullement qu'Adolf Eichmann habitait cette maison. L'hypothèse de la chirurgie plastique relevait de la pure spéculation. Et puis, pourquoi Hermann voulait-il savoir où Eichmann résidait à la fin des années 1940, s'il était déjà certain que Schmidt était bien son homme ? Une enquête devait s'attacher aux indices les plus récents, pas aux plus périmés. Quant à la demande de fonds supplémentaires et de contrôle absolu des opérations, cela sentait l'escroquerie potentielle.

S'il avait pu se hisser au sommet de la hiérarchie des services de renseignement israéliens, c'est parce que Harel avait pris l'habitude de réunir toutes les informations possibles, puis de se mettre à la place de son adversaire afin de comprendre ses motivations et d'anticiper ses actes[cclxxxv]. Une anecdote circulait parmi ses agents : « Montrez à Isser Harel le recto d'une boîte d'allumettes, il vous dira sans l'avoir vu ce qui est imprimé de l'autre côté[cclxxxvi]. » Il se fiait à son intuition et, dans l'affaire Eichmann, son intuition le poussait à croire Yoel Goren quand il affirmait que le fugitif nazi ne pouvait pas vivre dans une telle misère, et à juger que l'information contenue

dans le rapport de Lothar Hermann était, au mieux, douteuse, au pire, entièrement fabriquée.

Harel câbla à Buenos Aires pour demander à Ilani de se renseigner sur Francisco Schmidt. Si cette piste était une impasse, le chef du Mossad ajouterait le « tuyau » de Buenos Aires à la longue liste de rumeurs infondées sur le sort d'Eichmann[cclxxxvii]. Selon une source, il travaillait dans l'import-export à Damas sous le nom de Brunkmann. Une autre affirmait qu'il voyageait librement entre l'Amérique latine et la Suisse en se faisant passer pour un certain Dr Spitzer. D'autres encore disaient qu'il attisait des révoltes anti-juives au Caire, ou qu'il résidait à Kiel, en Allemagne, où il se faisait appeler Arthur Sonnenburg. Harel avait d'abord jugé crédible l'information transmise par Fritz Bauer, mais il la considérait à présent comme une énième fausse piste.

L'été amena son lot de soucis. Harel dut d'abord démasquer un agent infiltré dans ses propres rangs[cclxxxviii]. Les retombées du conflit de Suez mettaient le Moyen-Orient en ébullition. Plus tôt dans l'année, l'Égypte et la Syrie avaient fusionné pour former la République arabe unie, donnant plus de poids encore au président Gamal Abdel Nasser, ouvertement hostile à Israël. Le roi Fayçal II d'Irak fut assassiné au mois de juillet, et les rebelles menaçaient à présent son cousin, le roi Hussein de Jordanie. Ben Gourion avait placé l'armée israélienne en état d'alerte permanente, et la priorité était donnée à toute information relative aux intentions belliqueuses des voisins du jeune État. La taille et la puissance du Mossad étant limitées, Harel n'entendait pas lancer un seul de ses agents sur une piste très incertaine. Seul un ordre du Premier ministre pourrait le faire changer d'avis[cclxxxix].

À la fin du mois d'août, Ilani fit savoir à Harel que Francisco Schmidt n'était décidément pas Eichmann, et que du reste il ne résidait pas à l'adresse de la rue Chacabuco[ccxc] : il était le propriétaire de la maison, voilà tout. Selon les termes d'un agent de Harel, « parfois, on assemble toutes les pièces du puzzle, et c'est un cheval qui apparaît au lieu du chameau attendu – on n'y peut rien[ccxci] ». Harel relégua le dossier Eichmann dans un placard ; Hermann s'était trompé, voilà tout. Le chef du Mossad informa Bauer de ses conclusions et interrompit sa correspondance avec Hermann. Une fois encore, la traque d'Eichmann finissait au point mort.

Quelques mois plus tôt, au début de mars 1958, un agent du service de contre-espionnage ouest-allemand – le BND, ou Bundesnachrichtendienst – du nom de Kurt Weiss avait rencontré un agent de la CIA, à München, pour échanger avec lui des informations sur d'anciens nazis impliqués dans des opérations d'espionnage au Moyen-Orient[ccxcii]. Les deux organisations recrutaient régulièrement dans leurs services d'anciens membres de la SS, de la Gestapo et de l'Abwehr, non sans démentir farouchement ces pratiques auprès du public, et même l'une auprès de l'autre[ccxciii]. Leurs directeurs respectifs, Reinhard Gehlen et son bienveillant ami américain Allen Dulles, s'étaient donné pour mission prioritaire le combat contre le communisme partout dans le monde. Si certains de leurs agents (y compris des lieutenants d'Eichmann) avaient du sang sur les mains, ils étaient prêts à l'oublier au nom de leur idéal commun. De tels individus s'étaient souvent avérés plus gênants qu'utiles, toutefois, car nombre d'entre eux étaient des agents doubles ou recrutaient leurs informateurs parmi leurs anciens camarades. Ainsi s'était créé un réseau d'anciens nazis, moralement corrompus et d'une fiabilité incertaine, ajoutant encore à la confusion du petit monde déjà frelaté du renseignement.

Au cours de la rencontre de München, Weiss demanda à son collègue américain si la CIA disposait de renseignements sur certains individus auxquels lui-même s'intéressait depuis peu : Eberhard Momm, ancien agent de l'Abwehr, censé vivre en Allemagne ; Franz Rademacher (*alias* Rosello), diplomate du IIIe Reich responsable des affaires juives, qui s'était enfui en Syrie après la guerre ; Johannes von Leers, propagandiste de Goebbels installé en Argentine, puis au Caire à partir de 1957 afin de travailler pour Nasser ; et Adolf Eichmann. Selon les informations de cet agent du BND, Eichmann « serait né en Israël. Grade d'Obersturmbannführer-SS. Aurait vécu en Argentine sous le nom de Klement à partir de 1952. Selon la rumeur, bien que responsable de l'extermination des Juifs, il vivrait aujourd'hui à Jérusalem[ccxciv] ».

Parallèlement à ces enquêtes, la Bundesamt fur Verfassungsschutz (BfV), l'agence de surveillance du territoire chargée de contrer toute résurgence du nazisme, tentait de savoir auprès du ministère des Affaires étrangères et de l'ambassade d'Allemagne en Argentine si Karl Eichmann, un individu dont on avait appris qu'il écrivait pour le mensuel néo-nazi *Der Weg,* était en

réalité Adolf Eichmann et vivait à Buenos Aires sous le nom d'emprunt de Klement. Cet été-là, l'ambassade répondit qu'elle ne disposait d'aucune information à ce sujet, ajoutant qu'Eichmann s'était probablement installé au Moyen-Orient.

De toute évidence, l'un des membres du réseau d'anciens nazis savait qui était Eichmann et avait livré l'information aux deux principales agences allemandes de renseignement. Aucune n'avait manifesté son désir de traquer le criminel de guerre – peut-être par souci d'éviter à Hans Globke, qui supervisait à la fois le BND et le BfV, une exposition médiatique malvenue[ccxcv]. Eichmann, en effet, connaissait nécessairement les activités du secrétaire d'État sous le IIIe Reich.

La CIA ne prit aucune initiative. Quatre ans plus tôt, des responsables juifs américains avaient fait pression sur l'agence pour qu'elle vérifie l'information, transmise par Simon Wiesenthal, selon laquelle Eichmann se trouvait en Argentine. La CIA avait alors botté en touche, comme à présent – sans même avoir la courtoisie élémentaire de transmettre ses informations à Tel Aviv. Étant donné les liens entre la CIA et Globke, alors agent de liaison principal avec les services secrets allemands, et au vu du nombre d'anciens lieutenants d'Eichmann travaillant pour les Américains, la CIA n'avait pas vraiment intérêt à remuer le passé. C'est pourquoi elle ne révéla jamais qu'elle savait qu'Eichmann se faisait appeler Klement, ni que ce nom était associé à la maison où, selon Lothar Hermann, il habitait avec sa famille.

À San Fernando, un quartier isolé du nord de Buenos Aires, Eichmann et ses trois fils étaient en train de creuser une immense fosse rectangulaire en pleine terre[ccxcvi]. On était en février 1959. De l'eau suintait sur les parois et au fond du trou, car le terrain qu'avait acheté Eichmann était situé dans une plaine basse et plate qu'inondaient souvent les crues hivernales de la Reconquista toute proche. Quand ils eurent fini de creuser, ils pompèrent l'eau avant d'hydrofuger les parois de la fosse. Eichmann voulait que sa nouvelle maison ait des fondations de 1,50 mètre et des murs épais de 60 centimètres, soit près de trois fois la norme. Il se construisait une forteresse.

Avec ses maigres économies, il avait acheté ce terrain de 800 m² vers la fin de 1958. Il en avait assez d'être locataire, et il estimait que

cet investissement le protégerait de ce fléau permanent qu'était l'inflation en Argentine. Il envisageait un bel avenir à la campagne. Ici, la terre était à un prix abordable parce qu'elle se trouvait dans une zone inondable et isolée. Il ne fallait compter ni sur l'eau courante, ni sur l'électricité, ni sur le tout-à-l'égout. En contrepartie, il n'y aurait pas d'impôts locaux à payer et la famille serait à l'abri des voisins trop curieux.

La première étape des travaux était achevée : Eichmann et ses fils pouvaient maintenant construire la maison elle-même. Il avait acheté les matériaux nécessaires et préparé leur livraison. Ayant mis au point un calendrier des travaux très précis, il comptait avoir tout terminé au début de 1960. Le bâtiment de plain-pied en brique rouge ne serait certes pas spacieux, mais il serait à lui.

Après une série de déconvenues professionnelles, il avait obtenu un emploi encourageant dans une usine Mercedes-Benz où étaient fabriqués des bus et des camions, à 30 kilomètres au sud-ouest de Buenos Aires, dans la zone industrielle de González Catán[ccxcvii]. Recruté comme soudeur en mars, Eichmann était certain qu'il pouvait espérer une promotion assez rapide. Jorge Antonio, loyaliste péroniste censé avoir pris part aux transferts des fonds nazis vers l'Argentine après la guerre, avait créé cette filiale argentine de la grande entreprise allemande[ccxcviii]. Antonio employait plus de 500 personnes, essentiellement des immigrés allemands – dont un certain nombre de nazis en fuite. Une fois encore, Eichmann avait dû s'adresser à ses anciens camarades ; une fois encore, ceux-ci avaient accepté de l'aider – plus par pitié qu'autre chose.

Bien qu'il eût désormais un avenir professionnel, Eichmann était prisonnier de son passé. Il achetait sans cesse des livres consacrés à la dernière guerre, dont il noircissait les marges de ses commentaires. Dans *La Fin de Hitler,* Gerhard Boldt critique à maintes reprises la bêtise et la lâcheté du cercle rapproché du Führer ; chaque fois que le nom de Boldt, ancien officier nazi qui avait partagé les derniers jours de Hitler dans son bunker, apparaît dans le texte, Eichmann l'a rayé et noté rageusement : « traître », « crapule » ou « salaud »[ccxcix]. Plus loin, on peut lire cet autre commentaire : « L'auteur, pour sa bassesse, mériterait d'être écorché vif. Ce sont de telles crapules qui nous ont fait perdre la guerre[ccc]. » Sur la dernière page du livre, Eichmann a résumé ainsi sa conception du devoir, cette vertu que Boldt ne comprenait manifestement pas :

« 1. Chacun est libre de vivre comme il l'entend ; 2. Mais il ne faut pas, alors, se poser en officier, car : 3. Officier = accomplissement de son devoir conformément à son serment de fidélité[ccci] ! »

À cause de son obsession de la guerre, Eichmann était devenu un paria au sein de la communauté allemande de Buenos Aires[cccii]. Quand il buvait un verre avec ses camarades au *Biergarten* de l'ABC, il lui arrivait de se mettre dans des colères noires en évoquant les traîtres au IIIe Reich ou en imaginant comment la situation aurait pu évoluer sans eux. D'autres fois, il se montrait sinistre, avare de paroles et paranoïaque ; sa poignée de main avait, disait-on, la fermeté d'un chiffon humide.

Les séances avec Sassen avaient pris fin, et il n'avait plus l'occasion d'exprimer sa mélancolie. Au début de 1959, Eichmann s'efforça d'analyser ce qu'il avait fait et ce qu'il ressentait alors, une quinzaine d'années après la fin de la guerre. Ce texte devait servir d'introduction à ses mémoires.

Je suis las de cette vie d'errance anonyme entre deux mondes. La voix de mon cœur, celle que tout homme se doit d'écouter, m'a toujours murmuré qu'il fallait rechercher la paix. J'aimerais aussi être en paix avec mes ennemis d'hier. Ce désir est peut-être particulier à la nature allemande.

Je me livrerais très volontiers aux autorités allemandes si je n'étais contraint d'admettre que les gens sont trop intéressés par l'aspect politique des choses pour que je puisse espérer une issue claire et objective. Non que je doute un instant qu'un tribunal allemand soit en mesure de rendre un verdict équitable ; mais je n'ai aucune idée du statut que l'on accorderait aujourd'hui à un homme qui a jadis reçu des ordres, un homme qui avait pour devoir de tenir son serment et d'exécuter les ordres et les instructions qu'on lui donnait.

J'ai seulement été un membre fidèle, honnête, correct, scrupuleux et enthousiaste de la SS et des services de sécurité du Reich, inspiré par ses seuls sentiments idéalistes envers la patrie à laquelle j'ai eu l'honneur d'appartenir. Au terme d'un examen de conscience scrupuleux, je me dois d'affirmer à ma décharge que je n'ai été ni un meurtrier, ni un meurtrier de masse. Mais, pour dire toute la vérité, je dois m'accuser de complicité de meurtre puisque j'ai transmis les ordres de déportation que j'avais reçus, et qu'une partie au moins des déportés ont été tués, fût-ce par une tout autre unité. J'ai dit que je devrais m'accuser de complicité de meurtre si je devais me juger avec une impitoyable sévérité.

Mais je ne vois pas comment j'aurais le droit d'agir de même vis-à-vis de mes subordonnés immédiats. C'est pourquoi je suis encore en proie à un combat intérieur. Mon attitude subjective d'alors tenait à ma conviction qu'une guerre totale était nécessaire, car je ne pouvais m'empêcher d'ajouter foi aux affirmations constantes des dirigeants du feu Reich allemand, par exemple : faute de victoire dans cette guerre totale, la nation allemande périra. Fort de ces convictions, j'ai fait ce que m'imposait mon devoir en toute conscience et loyauté de cœur[ccciii].

Voilà ce qu'Eichmann se répétait chaque jour, persuadé que ses poursuivants avaient cessé leur traque et qu'il n'aurait jamais à se soumettre à une justice qu'il n'envisageait encore que de façon très abstraite.

# 11

Le 10 octobre 1959, à la tombée du jour, Tuviah Friedman sortit sur son balcon pour observer Haïfa qui s'étendait sous ses yeux[ccciv]. Avec la fin du shabbat, cette ville de la côte nord d'Israël sortait de sa léthargie. Les gens bavardaient en reprenant possession des rues, savourant la fraîcheur du soir aux terrasses des cafés. Des motos vrombissaient en grimpant les pentes raides du mont Carmel, que les bus redescendaient dans un crissement de freins. Friedman pouvait entendre ses voisins qui riaient dans la cour en se préparant à sortir. Tout le monde semblait se rendre à quelque rendez-vous. Il regarda au loin les lumières scintillantes des bateaux dans le port ; ce soir, il n'était pas question pour lui de s'amuser. L'enveloppe qu'il portait sur le cœur lui faisait comme un trou brûlant en pleine poitrine.

Au moment de s'installer en Israël, six ans plus tôt, Friedman était bien décidé à oublier son passé de chasseur de criminels de guerre nazis, Eichmann en tête[cccv]. Il avait occupé divers emplois avant d'être recruté à Yad Vashem, où il aidait à organiser les archives consacrées à l'histoire de l'Holocauste et à enregistrer le nom des victimes juives. Il avait ouvert une antenne du musée à Haïfa, mais il n'avait pas tardé à réclamer aux responsables concernés diverses informations sur certains criminels de guerre. Il ne pouvait s'en empêcher, et son chef lui rappelait régulièrement que le musée « n'était pas un poste de police ». En 1957, il avait fini par être renvoyé. Avec une maigre allocation de l'État, Friedman avait rouvert son centre de documentation pour se consacrer de nouveau à la capture d'Eichmann. Depuis, il se passait de salaire et c'était son épouse, Anna, devenue chirurgienne en ophtalmologie, qui subvenait aux besoins de son mari et de leur jeune fils.

À l'été de 1959, Friedman entama une correspondance avec Erwin Schüle, qui dirigeait en Allemagne le Bureau central des

poursuites judiciaires de criminels nazis[cccvi]. Basé à Ludwigsburg, non loin de Stuttgart, cet organisme avait été créé au mois de décembre précédent, Schüle étant parvenu à faire juger plusieurs nazis, au cours d'un procès très médiatisé, à Ulm. Le procès avait incité de nombreuses victimes à réclamer un supplément d'enquête. Friedman avait adressé à Schüle plusieurs dossiers relatifs à des criminels de guerre qu'il comptait poursuivre[cccvii]. Plus tard, il avait demandé au procureur pourquoi il n'essayait pas de faire retrouver ce « monstre qui est le diable incarné », Adolf Eichmann. Schüle ayant répondu qu'il ne demandait pas mieux, Friedman avait envoyé à Ludwigsburg une copie de son dossier sur Eichmann, tout en proposant que le gouvernement ouest-allemand mette à prix la tête de l'ancien nazi.

Le 20 août, Schüle lui apprit qu'une source confidentielle signalait la présence d'Eichmann au Koweït ; Friedman montra cette lettre à son ancien chef de la Haganah, Arthur Pier (alors devenu Asher Ben Natan, et directeur général du ministère israélien de la Défense), ainsi qu'à divers responsables d'organisations juives et même à la police de Tel Aviv. Tous lui répondirent qu'ils ne pouvaient absolument rien faire.

À présent, Friedman portait toujours sur lui la lettre de Schüle, dans la poche intérieure de son veston. Convaincu de détenir enfin un indice permettant de localiser Eichmann, il n'avait cependant aucun moyen d'agir. Sa femme essayait tant bien que mal de le réconforter, mais il était sourd à tout raisonnement et se demandait s'il devait oublier toute l'affaire ou livrer à la presse tout ce qu'il savait sur Eichmann.

Alors qu'il regardait la foule de Haïfa se divertir, insouciante et sereine, il prit enfin sa décision. Rentrant dans son appartement, il décrocha son téléphone et appela un de ses contacts, un journaliste de *Ma'ariv,* pour lui communiquer l'information : Adolf Eichmann, le criminel de guerre nazi qui avait eu pour unique mission d'éradiquer les Juifs d'Europe, vivait en homme libre au Koweït[cccviii].

La nouvelle, dont l'origine était dûment attribuée au procureur ouest-allemand, suscita une intense émotion auprès du public. Partout dans le monde, les journaux consacraient leurs gros titres au criminel de guerre installé au Koweït. Friedman accorda des dizaines d'entretiens à des correspondants israéliens et étrangers, décrivant à l'envi les crimes imputés au « plus odieux criminel de l'Histoire » et offrant une récompense de 10 000 dollars à qui le ferait arrêter. Des

voix s'élevèrent pour exiger son procès. Dix jours après la publication du premier article, Friedman fut invité à Tel Aviv pour prononcer un discours à l'occasion d'un meeting électoral en présence de Ben Gourion et d'autres membres de son parti. Friedman implora publiquement le Premier ministre de « prendre les mesures nécessaires pour que soit retrouvé cet Eichmann qui avait envoyé des millions de Juifs dans des fours crématoires[cccix] ».

Le centre de documentation de Friedman croulait sous les lettres. Certaines prédisaient qu'Eichmann ne serait jamais retrouvé ; d'autres signalaient sa présence dans divers autres endroits du globe. L'une d'elles affirmait que le nazi vivait en ermite au sommet d'une colline de Nouvelle-Zélande. Au milieu de toutes ces lettres, Friedman trouva une note postée le 24 octobre par un certain Lothar Hermann, de Coronel Suárez, en Argentine. Hermann disait avoir lu l'article consacré à Eichmann dans son journal local, ajoutant : « Tout cela est parfaitement inexact. L'individu en question ne vit pas au Koweït ni même dans le golfe Persique. Il vit sous un nom d'emprunt avec sa femme et ses quatre enfants près de Buenos Aires[cccx]. » Hermann proposait de fournir « dates précises et documents probants », et s'offrait pour « résoudre cette affaire entièrement, à condition que la plus grande discrétion soit observée ». Après un rapide échange de lettres, ainsi qu'une négociation relative au montant de la récompense, Friedman admit que cet Argentin détenait sans doute des renseignements solides quant au point de chute d'Eichmann.

Abandonnant la piste koweïtienne, Friedman recopia les lettres reçues d'Argentine et les remit à un membre éminent du Congrès juif mondial, lequel promit de les transmettre à des gens capables de vérifier l'information rapidement et efficacement. Friedman en était persuadé : cette fois, il était sur la bonne piste.

Au début du mois de décembre 1959, sa valise à la main, Fritz Bauer éteignit la lumière dans son bureau de Frankfurt am Main : il partait pour Israël, avec la preuve indubitable qu'Adolf Eichmann se cachait à Buenos Aires. Le procureur de la République avait l'intention de plaider son cas avec fermeté, et comptait bien rentrer avec la garantie qu'une opération serait lancée dans les plus brefs délais. Les Israéliens devaient absolument agir.

Bauer ne se serait pas risqué à sortir du pays en transportant ses derniers renseignements sous forme écrite : il en avait mémorisé chaque détail. Selon sa source, le fugitif nazi avait quitté l'Allemagne avec la complicité de l'Église catholique, qui avait mis des monastères à sa disposition sur le chemin de l'Italie[cccxi]. Là, il avait reçu une nouvelle identité et obtenu un passeport du Comité international de la Croix-Rouge. Il s'était alors rendu à Buenos Aires, avait reçu sa carte d'identité argentine sous son nouveau nom, puis avait occupé divers emplois. Le premier lui avait été offert par une entreprise nommée CAPRI ; celle-ci était gérée par une société d'investissements, la société Fuldner, sise à Buenos Aires au 374, Avenida Cordoba. Cette compagnie se spécialisait dans la transformation de l'énergie hydraulique en électricité. Eichmann avait habité dans le Tucumán quand il travaillait pour la CAPRI. Plus tard, il avait été gérant d'une blanchisserie à Olivos, un quartier de Buenos Aires. Depuis 1958, il habitait la capitale et était toujours employé par la société Fuldner.

Les renseignements étaient précis et couvraient une longue période ; ils provenaient sans doute d'une source qui avait bien connu Eichmann. Aux yeux de Bauer, cependant, rien de tout cela n'égalait en importance le faux nom qu'avait porté Eichmann durant toutes ces années : Ricardo Klement. C'est sous ce même nom qu'était enregistré le compteur électrique du n° 4261 de la rue Chacabuco. Deux sources indépendantes fournissaient le même nom. Klement, c'était Eichmann. Pas de doute possible.

Bauer avait décidé de ne pas communiquer ces nouvelles informations à Isser Harel[cccxii]. Le chef du Mossad l'avait déçu en accordant trop peu d'intérêt aux indices qu'il lui avait fournis, et en laissant un aveugle et sa fille mener l'enquête. Bauer souhaitait maintenant rencontrer directement Haïm Cohen, le ministre israélien de la Justice. Bauer ne pouvait révéler l'identité de son informateur pour des raisons de sécurité – à ce jour, son identité demeure un secret d'État[cccxiii]. Il comptait demander à Cohen de faire pression sur Harel pour qu'enfin les services secrets passent à l'action.

Comme il avait dû naguère révéler l'identité de Hermann, Bauer craignait que Harel réclame le nom de son nouvel informateur – en menaçant de ne rien entreprendre sans cette précision. Mais les six mois écoulés avaient montré à Bauer que les Israéliens étaient

décidément son seul recours. Il avait toujours pensé que son propre gouvernement ne prendrait aucune mesure efficace contre les nazis en fuite, et ses craintes s'étaient maintes fois avérées. En juin, l'un de ses collègues procureurs de Fribourg avait signé un mandat d'arrêt au nom de Josef Mengele, accusé d'innombrables crimes à Auschwitz[cccxiv]. Le procureur connaissait le domicile de Mengele en Argentine, et avait convaincu le ministre ouest-allemand des Affaires étrangères de lancer une demande d'extradition. Les Argentins avaient commencé par nier (en toute connaissance de cause) que Mengele ait jamais résidé sur leur territoire ; quand on leur avait prouvé le contraire, ils avaient répondu au ministre que les crimes de Mengele étaient de nature « politique » et méritaient un examen plus approfondi. La demande d'extradition courait toujours, et Mengele avait tout le temps nécessaire pour disparaître dans la nature s'il se sentait menacé. Werner Junkers, ancien collaborateur de Joachim von Ribbentrop, occupait alors le poste d'ambassadeur d'Allemagne en Argentine ; on peut donc supposer que Mengele savait qu'il était recherché et qu'il n'avait aucune raison de s'inquiéter[cccxv].

Pour Bauer, une chose était sûre : il fallait faire vite si l'on voulait capturer Eichmann. Certes, c'était grâce à la fausse piste koweïtienne que son informateur s'était manifesté ; mais Bauer craignait que l'affaire ait également pour effet de signaler à Eichmann qu'il était toujours recherché, et de l'inciter par là même à la prudence. Depuis, il avait prié son proche collaborateur Schüle, qui était maintenant au courant de l'enquête, de contacter Friedman et de lui dire que le procureur de la République de la province de Hessen faisait tout son possible pour retrouver Eichmann : mieux valait ne pas trop ébruiter l'affaire, sous peine de compromettre la traque[cccxvi].

En sortant de l'immeuble pour s'engouffrer dans la voiture qui l'attendait, Bauer songea avec angoisse qu'Eichmann avait peut-être déjà disparu.

À l'arrière d'une berline conduite par un chauffeur, Isser Harel faisait le voyage entre Tel Aviv et Jérusalem aux côtés de Zvi Aharoni, 38 ans, chef de service des interrogatoires du Shin Bet[cccxvii]. Aharoni était en train d'examiner les rapports envoyés par Lothar Hermann. L'interrogateur en chef du Shin Bet n'était nullement surpris de n'avoir jamais eu vent de cette enquête au cours des deux

dernières années : Harel était connu pour son goût du cloisonnement de l'information et ne communiquait à ses agents que le strict nécessaire. En revanche, il ne parvenait pas à croire que Harel s'en soit remis aux Hermann pour mener l'enquête, seuls. Cette année-là, Aharoni avait justement passé six semaines en mission à Buenos Aires, et il aurait fort bien pu examiner lui-même certaines pistes. Mais on ne remettait pas en question les décisions prises par le chef du Mossad.

Plus tôt dans la journée, Harel avait convoqué Aharoni pour l'informer qu'ils étaient attendus au ministère de la Justice, à Jérusalem, où ils devaient rencontrer Haïm Cohen et Fritz Bauer. C'est seulement quand ils eurent pris place dans la voiture que Harel lui parla d'Eichmann et lui remit les dossiers le concernant. Cohen avait réclamé la présence d'Aharoni à la réunion. Ils se connaissaient bien pour avoir travaillé ensemble sur de nombreux cas d'espionnage et de haute trahison, et tous deux étaient pourvus de la même intelligence froide et logique. Juifs allemands tous les deux, ils avaient également perdu la foi en un Dieu capable d'abandonner les Juifs à la barbarie nazie[cccxviii].

Tandis que la berline parcourait la route qui serpentait à travers les collines de Judée, aux abords de Jérusalem, Aharoni sentit que son patron était irrité de se voir ainsi convoqué par Cohen. Le chef du Mossad n'avait de comptes à rendre qu'à Ben Gourion, mais il ne pouvait certes pas ignorer une invitation du ministre de la Justice. Du reste, Bauer était forcément venu en Israël pour d'excellentes raisons.

Parvenue à Jérusalem, la voiture plongea dans le labyrinthe de ruelles en pente menant jusqu'au ministère, rue de Jaffa. On apercevait au loin les murs de la vieille ville. Les deux hommes montèrent au deuxième étage, où les attendaient Cohen et Bauer. Une fois les présentations achevées, Bauer dévoila aussitôt les nouvelles informations confirmant l'identité de Klement. Ses sourcils gris et broussailleux s'animaient quand il parlait. Il était manifestement furieux que la première enquête des Israéliens ait si rapidement dédaigné les rapports de Hermann. Dix-huit précieux mois s'étaient écoulés pour rien, et Bauer craignait qu'Eichmann ait changé d'adresse depuis lors.

« C'est tout simplement incroyable ! s'écria Bauer. Voyez le nom de Klement : deux sources parfaitement indépendantes, qui ne se

connaissent pas, mentionnent ce nom. N'importe quel policier de seconde zone serait capable de suivre une telle piste ! Allez donc demander au boucher ou à l'épicier de son quartier, et il vous en dira plus sur Eichmann que vous n'en avez jamais su[cccxix] ! »

Harel tenta d'apaiser Bauer en lui assurant que cette information nouvelle changeait complètement la donne, et que l'enquête allait reprendre. Bauer, nullement calmé, déclara que si les Israéliens n'agissaient pas, il serait bien obligé de lancer une procédure normale d'extradition en Allemagne. Harel, tout en se doutant que Bauer bluffait, répondit qu'il n'était pas besoin d'en arriver là : ils voulaient capturer Eichmann, et ils étaient prêts à agir en ce sens.

« Je veux que Zvi se rende à Buenos Aires, déclara Cohen, afin de vérifier cette histoire une fois pour toutes. On ne peut plus tourner autour du pot[cccxx]. »

Harel était certain désormais de s'être trompé en n'ajoutant pas foi aux rapports de Hermann[cccxxi]. Aharoni ne manifesta aucune émotion – il le faisait rarement – mais, en son for intérieur, il éprouvait une intense fierté en voyant qu'on se fiait à ce point à ses talents d'enquêteur. Il voulut d'abord savoir où Bauer s'était procuré cette information, mais celui-ci refusa catégoriquement de révéler sa source ; il répéta seulement qu'elle n'avait aucun rapport avec Hermann. Aharoni songea que le renseignement devait provenir d'un ancien officier ss qui, de retour d'Argentine, cherchait à gagner la confiance des autorités ouest-allemandes, dans le but de se faire recruter comme espion ou d'éviter un procès pour crimes de guerre. Tout cela importait peu : la source semblait fiable. Aharoni irait donc chercher en Allemagne les documents rassemblés par Bauer ces deux dernières années ; puis il partirait pour l'Argentine. La réunion, qui avait commencé de manière plutôt tendue, s'acheva sur de cordiales poignées de main.

Aharoni se sentait comme oppressé par sa mission, bien plus délicate qu'un simple entretien avec le boucher local de Buenos Aires – en dépit de la boutade de Bauer. C'est à lui qu'il revenait de localiser et d'identifier Eichmann : l'affaire tout entière dépendait de son succès.

Le 6 décembre, le Premier ministre David Ben Gourion reçut le chef du Mossad dans son bureau. Le père fondateur d'Israël, s'il n'était guère plus grand que Harel, avait une tout autre stature[cccxxii]. Il

avait la mâchoire proéminente et l'agressivité instinctive d'un combattant, la curiosité intellectuelle et la crinière blanche d'un artiste. Déjà septuagénaire, il approchait du terme de sa carrière de chef de la nation ; depuis ce jour de 1948 où il avait annoncé la création de l'État d'Israël, pourtant, son regard n'avait rien perdu de son intelligence ni de son éclat. Harel et Ben Gourion étaient très proches ; ces dix dernières années les avaient vus s'épauler bien souvent – pour le bien d'Israël, certes, mais aussi pour le maintien de leur hégémonie personnelle à tous les niveaux du pouvoir.

Ils furent bientôt rejoints par Haïm Cohen, et Harel raconta à Ben Gourion son entrevue avec Fritz Bauer ; le procureur de la République de la province de Hessen, lui dit-il, détenait des informations fiables sur le domicile d'Eichmann et sur sa nouvelle identité[cccxxiii]. Le chef du Mossad avait déjà parlé au Premier ministre de la traque d'Eichmann, mais il n'avait jamais semblé très convaincu. Ben Gourion fut impressionné par le courage qu'il avait fallu à Bauer pour s'adresser encore à eux – en personne, cette fois – et pour leur livrer une telle information. Harel répéta à Ben Gourion la mise en garde de Bauer : si Israël ignorait cette piste, ce dernier se tournerait vers l'Allemagne pour lancer une procédure d'extradition. D'une voix ferme, le Premier ministre répondit :

« Dites à Bauer de n'en rien faire. Si Eichmann est là-bas, c'est à nous de le capturer et de le ramener ici[cccxxiv]. »

Harel avait déjà envisagé cette opération, sachant qu'elle exigerait une organisation très complexe qui risquait d'épuiser les ressources limitées du Mossad[cccxxv]. Assassiner Eichmann eût été infiniment plus simple. Ses hommes étaient passés maîtres dans ce genre d'opération : un beau jour, la police argentine découvrirait qu'Eichmann était mort dans un accident de voiture, par exemple, et les choses en resteraient là. Personne ne saurait qu'il était mort, et personne ne songerait à accuser les Israéliens.

Mais Ben Gourion voulait Eichmann vivant : le criminel nazi devait répondre de ses crimes contre le peuple juif, et cela devant un tribunal israélien[cccxxvi]. Pour en avoir déjà parlé avec Harel, Cohen ne se faisait pas d'illusions à ce sujet : l'opération n'irait pas sans quelques entorses au droit international. D'un point de vue strictement juridique, l'Allemagne était davantage fondée qu'Israël à juger Eichmann – du reste, l'État hébreu n'existait même pas à l'époque des crimes. Néanmoins, Ben Gourion demanda à son

ministre de la Justice de réfléchir à une solution qui pourrait justifier un procès sur le territoire israélien.

Pour ce qui était de l'opération elle-même, le Premier ministre avait toute confiance en Harel. Ce soir-là, il nota dans son journal : « Isser s'en occupe[cccxxvii]. »

Trois semaines plus tard, à la veille de Noël, quelques nostalgiques du nazisme passèrent à l'action[cccxxviii]. À Köln, deux jeunes gens barbouillèrent d'immenses croix gammées et le slogan *Juden Raus* (« Les Juifs dehors ») sur les murs de la nouvelle synagogue et sur un monument à la résistance contre Hitler. Au cours des jours suivants, on vit se multiplier les agressions et les manifestations antisémites à travers l'Allemagne fédérale, et il fallut poster des policiers devant les synagogues et les cimetières juifs pour prévenir de nouvelles profanations. Au total, 685 locaux d'institutions juives furent recouverts de croix gammées. Cela ne pouvait être le fait de quelques vandales isolés ; pour les représentants juifs d'Allemagne de l'Ouest, ces scènes « évoquaient les journées de novembre 1938[cccxxix] ».

Adenauer s'empressa de déclarer à la radio que de tels actes étaient intolérables, mais il en fallait davantage que les admonestations du chancelier pour faire reculer la vague néo-nazie[cccxxx]. Le Parti du Reich allemand, groupe d'extrême droite d'obédience néo-nazie, avait progressé aux dernières élections. De nouveaux adhérents venaient grossir les rangs des organisations nationalistes, et l'on voyait se multiplier les bulletins, les journaux, les clubs et les groupes de discussion dont les lecteurs ou les membres haïssaient la « démocratie de Bonn » et prétendaient « rétablir les faits » au sujet de Hitler et de la responsabilité de l'Allemagne dans la dernière guerre.

Ces attaques révélèrent aussi la présence de nombreux anciens dignitaires nazis dans les hautes sphères de l'Allemagne nouvelle. Ceux-ci constituaient un tiers du cabinet d'Adenauer, un quart du Bundestag, et une proportion conséquente de la fonction publique, de la Justice et des Affaires étrangères. Huit ambassadeurs en poste étaient d'anciens nazis. Adenauer s'était dérobé quand ses adversaires politiques avaient mené une campagne contre la prolifération de ces individus au sein du gouvernement. Il avait notamment refusé de révoquer Hans Globke, ainsi que son ministre

des Réfugiés, Theodor Oberländer (ancien officier de la Waffen-SS qui avait jadis réclamé l'extermination du peuple slave), et son ministre de l'Intérieur, Gerhard Schröder (ancien membre des SA).

Il n'était pas moins troublant de constater que les procès récents pour crimes de guerre intentés par Erwin Schüle et Fritz Bauer n'avaient guère influé sur ce « désir presque unanime de tirer un trait sur le passé » que relevait le correspondant du *New York Times* en Allemagne[cccxxxi]. Les enseignants eux-mêmes donnaient rarement aux lycéens une image exacte du régime nazi : tel manuel scolaire ne consacrait qu'un paragraphe à la « question juive » pendant la Seconde Guerre mondiale ; les camps d'extermination n'y étaient même pas évoqués. En Israël, on s'inquiétait de plus en plus de cette tendance au déni.

Peu après les incidents de Köln, le comité des Affaires étrangères et de la Défense de la Knesset interrogea Harel sur la possibilité d'une résurgence du nazisme[cccxxxii]. Même devant ces hauts représentants du peuple, Harel n'était pas autorisé à révéler le coup qu'il allait porter contre cette reviviscence : l'arrestation d'Adolf Eichmann. Il était plus convaincu que jamais que Ben Gourion avait raison : confronté à la capture du fugitif, puis à l'exposition publique de ses crimes au cours d'un procès, le monde entier serait contraint de se rappeler les atrocités commises par les nazis et de se montrer vigilant face aux groupuscules qui prétendaient les imiter. Le chef du Mossad avait déjà chargé Aharoni d'une mission en Argentine ; un autre agent était en train d'enquêter sur les familles Eichmann et Liebl en Europe ; enfin, Harel lui-même imaginait déjà le moyen de transporter secrètement le captif en Israël, le moment venu[cccxxxiii].

Harel fit en sorte qu'Eichmann ne puisse se douter que la traque allait commencer en Argentine – la mission était délicate, surtout depuis les révélations potentiellement dévastatrices de Friedman à la presse. Tout d'abord, sur son conseil, Bauer déclara au cours d'une conférence de presse à Frankfurt am Main que ses services enquêtaient sur la présence d'Eichmann au Koweït ; on lui avait signalé, dit-il, que le fugitif était employé par un cheik et « faisait office d'intermédiaire entre des sociétés allemandes et koweïtiennes[cccxxxiv] ». Le hasard voulut que cette déclaration précède d'une journée la vague de dégradations et d'agressions antisémites. Par l'intermédiaire de Bauer, Harel pria Schüle de contacter Friedman pour lui demander de mettre un terme à cette histoire de

récompense pour l'arrestation d'Eichmann : « Merci d'éviter toute publication, tout discours ou toute action en rapport avec l'affaire Eichmann[cccxxxv]. » Par ailleurs, le chef du Mossad usa de son influence pour suspendre l'enquête que menait de son côté une organisation juive de Buenos Aires – celle-ci avait déjà demandé à Lothar Hermann de lui dévoiler le contenu de sa lettre à Tuviah Friedman[cccxxxvi]. Enfin, Harel fit rejeter la requête d'un membre de la Knesset qui, le 25 décembre, avait demandé à David Ben Gourion de « prendre les mesures nécessaires pour faire arrêter et juger Eichmann » – au motif que toute réponse officielle du Premier ministre risquait de nuire au bon déroulement de l'opération[cccxxxvii].

Lors d'une réunion du comité des Affaires étrangères et de la Défense, Harel se montra tout aussi évasif en déclarant : « Je prépare une opération dont le succès pourrait porter un coup fatal à cette flambée du néo-nazisme[cccxxxviii]. » Maintenant qu'il se consacrait entièrement à cette mission avec l'aval du Premier ministre, il comptait bien la conduire à son terme.

# 12

Le 1er mars 1960, Zvi Aharoni se présenta aux services de l'Immigration de l'aéroport Ezeiza, à une heure de route de Buenos Aires. À en croire son passeport diplomatique israélien, il était employé par le ministère des Affaires étrangères et se nommait M. Rodan[cccxxxix]. Dans un espagnol approximatif, il expliqua qu'on avait signalé à ses services une poussée d'antisémitisme en Amérique du Sud et qu'il était chargé d'enquêter à ce sujet. Le fonctionnaire observa le passeport, puis son détenteur.

Aharoni avait un long visage placide et impénétrable – ce qui constituait un avantage certain pour un homme faisant profession d'interroger ses semblables[cccxl]. Mais ses amis savaient qu'il portait sur le monde un regard tragique. À 38 ans, il avait plus d'une fois échappé à la mort ; à chaque fois, il s'était demandé pourquoi lui avait survécu et pas les autres.

Deux semaines avant la Nuit de cristal, cette nuit de novembre 1938 où les gros bras de Hitler avaient saccagé les commerces et les maisons des Juifs dans toute l'Allemagne, Aharoni avait quitté Berlin avec sa mère et son jeune frère pour émigrer en Palestine. Tous les autres membres de sa famille avaient péri dans l'Holocauste.

Dans un kibboutz des collines de basse Galilée, le jeune homme avait appris à parler hébreu, à monter à cheval, à tirer au fusil, à se terrer dans l'obscurité en attendant que l'ennemi attaque. Il porta un fusil pendant les dix années suivantes, d'abord comme gardien du kibboutz, puis comme membre de la police de la colonie juive. En 1943, il s'enrôla dans l'armée britannique. Son unité fut envoyée au Caire puis en Italie, où il était chargé d'interroger les prisonniers allemands gradés. À la fin de la guerre, il retrouva la vie civile – mais pour très peu de temps : dès 1948, il prit part aux combats meurtriers de la guerre de Palestine. Il fut souvent confronté à une

mort certaine : dans une embuscade en plein jour devant le kibboutz ; attaqué par un sous-marin en pleine mer ; entouré d'Arabes, seul sur une colline en Palestine, protégé par un unique rocher que déchiquetaient les balles ennemies ; récupérant un obus de 5 centimètres en plein champ, sous un feu nourri ; ou découvrant une mine à ses pieds. À chaque fois il avait survécu, quand autour de lui ses camarades tombaient.

À l'été de 1949, devenu capitaine en charge d'une compagnie de 200 hommes, Aharoni avait dû affronter un nouvel ennemi : la typhoïde. La vie le quittait doucement dans sa chambre d'hôpital. Il était si malade que sa femme, rencontrée au kibboutz, ne put même pas lui demander comment il souhaitait nommer le fils qu'elle venait de mettre au monde. Il survécut une fois encore, mais sa faiblesse physique lui interdisait désormais le métier des armes. Il rencontra par hasard un ancien camarade d'Italie qui lui suggéra de travailler pour les services secrets israéliens ; un de leurs anciens commandants, lui dit-il, était co-directeur du Shin Bet. C'est ainsi qu'Aharoni se retrouva dans un café de Jaffa en compagnie d'Isser Harel. Celui-ci lui posa quelques questions sur son passé, puis voulut savoir ce qu'il pensait des groupes d'extrême droite violents et dissidents, tels que l'Irgoun. Au ton de Harel, Aharoni comprit qu'il serait avisé de répondre : « Je les condamne absolument[cccxli]. » Deux jours plus tard, il était recruté au Shin Bet ; avec un autre agent, il serait dorénavant responsable des interrogatoires. Au cours des années suivantes, il mit sur pied le département des enquêtes du Shin Bet, forma de nombreuses recrues et finit par devenir chef de section – ce qui faisait de lui le troisième homme de l'organisation.

C'était la première fois qu'Aharoni travaillait en tant qu'agent du Mossad. Il n'avait jamais effectué aucune opération de ce genre. Harel, qui lui avait laissé le temps d'achever sa mission précédente avant de l'envoyer en Argentine, espérait que la froide détermination de l'interrogateur lui permettrait de remonter jusqu'à Eichmann. Aharoni se félicita d'avoir passé sa première épreuve quand le garde chargé du contrôle des passeports apposa son tampon sur les documents, puis le laissa entrer sans inspecter la valise diplomatique qu'il tenait à son bras. Ce sac contenait tous les renseignements relatifs à Eichmann, y compris les tout derniers indices recueillis par Bauer ; il avait fallu plusieurs semaines aux Israéliens pour les faire sortir d'Allemagne en secret.

À l'extérieur de l'aéroport, dans la chaleur étouffante de l'été, il était attendu par « Yossef », le chef de la sécurité à l'ambassade d'Israël ; Aharoni avait déjà travaillé bien des années avec lui à Tel Aviv[cccxlii]. Tandis que la voiture roulait vers le centre-ville, Aharoni posa un regard distrait sur les épaisses rangées d'arbres bordant la route de part et d'autre. Il songeait à sa mission. S'il voulait obtenir la preuve définitive que Klement était bien Eichmann, il lui faudrait bientôt prendre des risques considérables : cette fois, il n'était pas question de conclure l'enquête sur un « peut-être ». Harel voulait une réponse claire et nette avant de déclencher la capture. Eichmann ayant vécu de nombreuses années en Argentine, Aharoni espérait qu'il serait moins prudent et ne disparaîtrait pas au premier soupçon.

Yossef conduisit Aharoni à l'ambassade d'Israël ; il était le seul à connaître le véritable objet de sa visite. Aharoni rangea le dossier Eichmann dans un coffre : après l'avoir longtemps étudié, il en connaissait chaque détail par cœur. Plus tard, sur le chemin de l'hôtel, il dit à Yossef ce qu'il attendait exactement de lui – après tout, il était seul, ne connaissait pas la ville et parlait à peine l'espagnol. Il savait que, dans chaque pays du monde, des volontaires juifs dénommés *sayanim* se tenaient prêts à fournir aux agents du Mossad toute l'aide nécessaire – surveillance, transport, planques, assistance médicale –, ou plus simplement à attendre qu'on leur remette un message au coin d'une rue[cccxliii]. Ils ne demandaient rien en échange, ne posaient pas de questions, ne parlaient de leur mission à personne ; les modestes services secrets israéliens leur devaient une grande part de leur efficacité. Aharoni comptait bien faire appel à eux.

Deux jours plus tard, dans une Fiat de location, Aharoni remonta lentement la rue Chacabuco[cccxliv]. « Roberto », un étudiant argentin de 22 ans portant une fine moustache noire, était assis à côté de lui, une carte routière à la main ; il avait déjà pris part à des opérations du Mossad, et il ne posait pas de questions.

Quand la voiture atteignit le n° 4261, Aharoni jeta un œil à la petite maison entourée d'un jardin en friche. Il s'arrêta au bord de la route à une centaine de mètres, en cherchant le moyen d'observer de près les habitants de la maison. Extirpant de sa poche une carte postale représentant une île tropicale, achetée à l'aéroport, il

demanda à Roberto d'y écrire : « De retour de vacances. Cordialement, George » ainsi qu'un nom et une adresse de son invention. Puis, dans le cadre réservé à l'expéditeur, il lui fit noter « Dagosto » (qui ressemblait à « Dagoto », le nom que Lothar Hermann avait relevé sur les compteurs électriques enregistrés au 4261, rue Chacabuco) au-dessus de l'adresse : « 4263, rue Chacabuco ». Cette adresse n'existait pas, mais elle servirait d'excuse à Roberto pour demander aux voisins s'ils connaissaient l'expéditeur. Comme il n'y avait sur la carte ni timbre ni cachet de la poste, Aharoni précisa au jeune homme qu'il ne faudrait laisser personne y regarder de trop près.

Roberto sortit de la voiture. Deux ans s'étaient écoulés depuis que Sylvia Hermann était allée frapper à la porte de cette maison. Le fugitif nazi pouvait avoir changé de quartier – il serait alors très difficile de le retrouver dans cette ville où une population de 5 millions d'habitants était répartie sur plus de 180 km². Du reste, Eichmann vivait peut-être dans une autre ville, un autre pays, sur autre continent.

Vingt minutes plus tard, Roberto reparut devant la voiture. Il agita la carte postale en souriant, puis s'installa à la place du passager. Il venait de parler avec une jeune fille, devant la maison, et avait pu observer discrètement les fenêtres du n° 4261. Personne dans le voisinage ne s'appelait Dagosto, et la maison n'était plus habitée ; il avait aperçu des peintres en plein travail à l'intérieur. Klement n'était donc plus domicilié à cette adresse. Il avait sans doute déménagé très récemment, ce qui était rageant : si Aharoni n'avait pas été retardé en Israël par une autre mission, il serait sans doute arrivé à temps. Il fallait mettre au point un autre plan d'attaque.

De l'autre côté de la planète, un agent du Mossad nommé Yaakov Gat attendait le retour de son coéquipier, Michael Bloch, dans un village d'Allemagne de l'Ouest[cccxlv]. Harel avait recruté les deux hommes pour enquêter sur les familles Eichmann et Liebl. Bloch, qui parlait couramment l'allemand, était en train de passer sa matinée au café local, à bavarder avec les clients dans l'espoir qu'ils pourraient lui parler de la famille Eichmann. Chaque fois que, au cours des six dernières semaines, il avait demandé à Eva Eichmann si elle connaissait la nouvelle adresse de sa sœur Vera, Bloch avait

recueilli par le même silence glacial que lui réservaient les autres membres de la famille[cccxlvi]. Ce silence était en soi très éloquent : il confirmait que ces proches avaient quelque chose à cacher.

Âgé de 40 ans, long et mince comme un roseau, Gat était un agent du Shin Bet en poste à l'ambassade d'Israël à Paris[cccxlvii]. Son travail consistait à repérer les espions est-allemands, hongrois et soviétiques qui transmettaient des renseignements à l'Égypte. Il était également l'un des principaux représentants du Mossad en Europe. Comme Harel dirigeait ces deux organisations, les frontières entre l'une et l'autre étaient parfois très perméables. Né en Transylvanie, Gat éprouvait un intérêt personnel pour la capture d'Eichmann. Lui-même et ses proches avaient survécu au nazisme en quittant cette région, annexée à la Hongrie en 1940, mais sa famille étendue, et notamment la moitié de celle de son père, n'avait jamais pu partir et avait été envoyée par Eichmann dans des camps d'extermination. À la fin de la guerre, alors qu'il cherchait à entrer en Palestine, Gat avait été arrêté et détenu dans un camp britannique pour migrants clandestins, à Chypre, où il était resté jusqu'à la création d'Israël. Un cousin militaire lui avait dit qu'avec son esprit agile et son flegme prodigieux il ferait une bonne recrue pour les services secrets. Gat était disposé à s'enrôler à condition de ne jamais porter l'uniforme, car il avait encore en mémoire celui des soldats fascistes de Roumanie. Après une formation de six semaines, il savait pratiquer l'autodéfense, forcer une serrure, ouvrir une enveloppe, manipuler un appareil photo, semer un poursuivant et surveiller une cible – entre autres talents fort utiles. Il avait alors été envoyé sur le terrain pour apprendre les rudiments du métier d'agent secret.

Quand Bloch revint de sa mission matinale au café du coin, il fit part à Gat d'une conversation qu'il venait d'avoir avec le facteur[cccxlviii]. Vera Eichmann et ses trois fils avaient habité ici dans les années 1950 avant de disparaître du jour au lendemain. Elle n'avait jamais envoyé de lettres, et plus personne n'avait entendu parler d'elle depuis lors. Un facteur remarquait ces détails-là. Cette information rendait encore moins crédible la version de l'histoire fournie depuis des années par sa famille, selon laquelle Vera s'était remariée avant de partir à l'étranger.

Gat et Bloch prirent le train pour Vienne ; à leur arrivée, ils adressèrent aussitôt leur rapport à Harel. Comme toujours, Gat livra

des informations factuelles sans offrir aucune interprétation – son patron, il le savait, n'avait que faire de son avis.

Les deux hommes rendirent visite à Wiesenthal, qui avait quelque chose à leur montrer. Le chasseur de nazis travaillait de son côté pour une organisation juive proposant une aide bénévole aux immigrés afin de faciliter leur intégration[cccxlix]. Gat avait contacté Wiesenthal dès le début de l'enquête, car il connaissait son intérêt pour Eichmann. Il lui avait fait jurer le secret, mais n'avait lui-même rien révélé de l'opération en cours à Buenos Aires ; il s'était contenté d'expliquer qu'Israël enquêtait sur la famille de l'ancien nazi. Wiesenthal avait offert de l'aider et lui avait raconté qu'au mois d'avril précédent, en lisant l'avis de décès de la belle-mère d'Eichmann, il avait repéré le nom de Vera Eichmann ; ce détail l'avait surpris, car une femme remariée portait généralement le nom de son nouvel époux. Wiesenthal avait aidé Gat et Bloch à retrouver plusieurs membres de la famille Eichmann, et s'était renseigné sur les passeports délivrés en 1952 à Vera et à ses fils. Le dossier relatif à ces passeports avait disparu du consulat allemand à Graz, ce qui était pour le moins curieux. À l'instar de Tuviah Friedman, Wiesenthal avait demandé au gouvernement israélien d'offrir une récompense pour toute information permettant de localiser Eichmann[cccl].

Dans son appartement, Wiesenthal disposa cinq photographies sur la table et invita les deux Israéliens à les examiner. Il y avait parmi elles la photographie prise à la fin des années 1930 que Diamant avait découverte chez Maria Mösenbacher. Les quatre autres représentaient les frères d'Eichmann. Quelques semaines plus tôt, Wiesenthal s'était arrangé pour les faire photographier à l'occasion des funérailles de leur père, à Linz. Sachant que Gat espérait mettre la main sur une photographie récente d'Eichmann, Wiesenthal commenta : « C'est à cela qu'il doit ressembler. À son frère Otto, surtout. Les cinq frères ont la même expression : regardez la bouche, les commissures des lèvres, le menton, la forme du crâne[cccli]. »

Bloch ne put qu'acquiescer : « Fantastique ! »

Comme Gat demandait s'ils pouvaient emporter les clichés, Wiesenthal leur en remit volontiers une copie[ccclii].

Il ne faisait aucun doute pour Gat et Bloch que Vera et ses fils avaient quitté l'Autriche sans avoir aucune idée de leur destination ; huit ans plus tard, ils ne voulaient toujours pas révéler leur adresse.

Si elle n'avait pas épousé un autre criminel de guerre, Vera était probablement en compagnie d'Eichmann.

Gat décida d'interrompre tout contact avec Wiesenthal, malgré le désir pressant qu'exprimait celui-ci de les aider[ccliii]. Un de ses informateurs lui avait rapporté une indiscrétion de Wiesenthal, qui, dans une conversation, avait laissé entendre que les Israéliens cherchaient à localiser Eichmann. De plus, il n'appréciait pas que le chasseur de nazis tente de monnayer son aide – ce qu'il n'eût jamais fait s'il avait su que les Israéliens, loin de manquer d'informations, avaient déjà envoyé un agent à Buenos Aires en vue de capturer Eichmann.

Le 4 mars, « Juan », jeune Argentin de 18 ans au sourire angélique, franchit le portail du n° 4261 de la rue Chacabuco. Dans sa main, une boîte emballée dans du papier-cadeau renfermait un briquet de prix. Le paquet était adressé à Nikolas Klement, Vicente López, 4261 Chacabuco. Sous le ruban était glissée une note, écrite en lettres fleuries par une secrétaire de l'ambassade : « Pour mon ami Nicki, amicalement, à l'occasion de son anniversaire[ccliv]. »

Juan avait reçu ses instructions d'un certain M. Rodan qu'il venait tout juste de rencontrer : il devait se rendre à l'adresse indiquée dans le quartier de Vicente López et obtenir la nouvelle adresse de « Nick Klement ». Sa couverture était simple : il avait un colis à lui remettre. Si on lui demandait d'où provenait le paquet, il devait répondre qu'un de ses amis travaillait comme groom dans un hôtel chic de Buenos Aires, et qu'une jeune femme lui avait donné un gros pourboire pour qu'il remette ce paquet. Comme son ami était très occupé, Juan avait proposé de lui rendre ce service. M. Rodan avait bien insisté sur un point : Juan ne devait sous aucun prétexte se rendre lui-même à la nouvelle adresse. En cas de problème, il pouvait compter sur un « ami » posté un peu plus loin dans la rue. Puis M. Rodan lui avait souhaité bonne chance.

Ne voyant pas de sonnette sur le portail, Juan commença par appeler Nick Klement d'une voix forte. Les portes et les fenêtres de la maison étaient ouvertes. Comme personne ne répondait, il s'aventura dans la cour et jusqu'à l'arrière de la maison, où il vit un homme et une femme en train de vider le contenu d'une remise en briques.

« S'il vous plaît, demanda-t-il, est-ce que vous savez si M.Klement habite toujours ici[cccLV] ?

— Tu veux parler des Allemands ? répondit l'homme.

— Je ne sais pas.

— Tu voulais voir celui qui a trois grands fils et un petit garçon ?

— J'en sais rien, dit Juan innocemment. (De fait, il ignorait tout des Eichmann.)

— Ils habitaient ici, oui, mais ils ont déménagé il y a deux semaines environ. »

L'homme lui suggéra de s'adresser à l'un des ouvriers qui travaillaient à l'intérieur. Juan repéra un menuisier d'une cinquantaine d'années et lui montra le paquet avec la carte. « Savez-vous où je peux le trouver ? Je dois lui remettre ce colis en main propre. »

Le menuisier, qui s'exprimait en espagnol avec un fort accent européen, lui répondit que la famille avait déménagé dans le quartier de San Fernando, mais il ne connaissait pas l'adresse exacte. Il offrit gentiment d'emmener Juan sur le lieu de travail de l'un des fils de Klement, quelques rues plus loin. Alors qu'ils approchaient d'un atelier de réparation mécanique, au coin de la rue, le menuisier désigna une Motoneta en disant à Juan qu'elle appartenait au fils de Klement. Juan observa le scooter. Puis le menuisier cria : « Dito ! » et l'on vit sortir du garage un jeune homme de 19 ans environ, revêtu d'une salopette barbouillée de taches d'huile.

« Ce type voudrait parler à ton père », lui dit le menuisier.

Juan précisa qu'il ne savait pas s'il cherchait le père ou le fils : il cherchait Nick Klement, voilà tout. Il expliqua l'objet de sa visite et dit qu'il venait d'apprendre que les Klement avaient déménagé. Dito confirma sèchement l'information.

« Où avez-vous déménagé ? demanda Juan.

— À Don Torcuato. »

D'un air hésitant, Juan demanda à Dito s'il voulait bien se charger du paquet et le remettre à son père, M. Klement, ajoutant que lui-même ne faisait que rendre service à un ami qui était groom dans un hôtel.

« J'aimerais quand même savoir qui t'a remis ce paquet », dit alors Dito.

Juan lui expliqua qu'il ignorait tout de la jeune femme qui avait confié le colis à son ami. Puis il demanda s'il pouvait obtenir

l'adresse de M. Klement pour le lui remettre en main propre. Dito refusa au prétexte que, dans son nouveau quartier, les rues ne portaient pas encore de nom. Pour finir, il accepta de prendre le paquet. Comprenant qu'il avait suffisamment insisté, Juan sortit du garage.

Ayant écouté le rapport de Juan avec une vive excitation, Aharoni le remercia pour son excellent travail[cccLVI]. Non seulement la piste n'était pas perdue, mais ils avaient peut-être mis la main sur l'un des fils d'Eichmann. Le dossier indiquait que Nick était né un 3 mars, et Aharoni s'était dit que les gens donneraient plus volontiers des informations s'ils avaient le sentiment de rendre service à Nick. Il était désormais établi qu'une famille allemande, les Klement, avait vécu à l'adresse de la rue Chacabuco jusqu'à une date récente – quelques semaines tout au plus. Sur les quatre fils de cette famille, l'un semblait avoir le même âge que Dieter Eichmann, né le 29 mars 1942, et un surnom à consonance très proche, Dito.

Aharoni déplia sa carte pour localiser les deux quartiers où l'on avait dit à Juan que la famille s'était installée. Don Torcuato et San Fernando étaient séparés par plus de 5 kilomètres ; de cette divergence, ajoutée au fait que la famille n'avait pas officiellement signalé sa nouvelle adresse et que Dito s'était refusé à donner la sienne, Aharoni conclut que ces Klement avaient quelque chose à cacher – ce qui renforçait encore l'hypothèse qu'il s'agissait bien des Eichmann.

Dans l'espoir qu'il suivait la bonne piste, Aharoni décida d'interroger à nouveau les ouvriers pour le cas où l'un d'eux aurait connu la nouvelle adresse de la famille. Plus tard dans la journée, il fit appel à un autre *sayan,* Lorenzo, qui devait se faire passer pour un représentant de commerce ; à 35 ans, il en avait l'allure, le costume et les manières polies. Il n'était guère prudent d'organiser deux visites dans la même journée – du reste, Lorenzo ne fit que confirmer qu'un Ricardo Klement avait bien vécu là –, mais Aharoni était désormais assez sûr de sa piste pour envoyer un télégramme à Harel.

Ce soir-là, il transmit un message codé de l'ambassade au quartier général du Mossad : « Le chauffeur est rouge » (ce qui voulait dire : Klement est sûrement Eichmann). Il précisa que leur cible avait déménagé récemment et qu'il s'efforçait de la localiser[cccLVII]. En recevant le message « le chauffeur est rouge », Harel saurait

qu'Eichmann avait été retrouvé et que l'heure était venue de déclencher l'opération de capture.

Installés dans la Fiat, rue Monteagudo, Aharoni et Juan observaient la circulation de ce début de soirée[ccclviii]. On était le 8 mars. Toute personne quittant l'atelier de Dito devait passer devant eux pour rejoindre, au nord, les quartiers de San Fernando ou de Don Torcuato. Aharoni pensait que leur présence n'attirerait pas l'attention. Dans de nombreux pays, passer des heures dans une voiture pouvait sembler suspect ; mais il avait remarqué que c'était en Argentine une pratique courante : on restait dans sa voiture pour fumer une cigarette, lire le journal, déjeuner ou simplement parler avec un ami. Ils décidèrent donc de patienter, dans l'espoir que Dito finirait par se montrer.

Depuis son arrivée à Buenos Aires, Aharoni avait voulu vérifier d'autres informations fournies par Bauer ; aucune n'avait permis d'établir que Klement était bien Eichmann, et il semblait impossible de découvrir la nouvelle adresse de la famille. Le matin même, pour se protéger d'une pluie battante, Aharoni s'était réfugié sous une porte cochère de l'avenue Córdoba ; de ce poste d'observation, il avait pu surveiller discrètement les bureaux de la société Fuldner, de l'autre côté de la rue, dans l'espoir qu'il verrait Eichmann sur le chemin du travail. Il avait attendu trois heures pour rien[ccclix].

Par l'intermédiaire d'un avocat juif recommandé par Yossef, Aharoni avait recruté un détective privé pour dénicher des renseignements relatifs à l'arrivée en Argentine de Vera Liebl et de ses fils, ainsi que des informations sur l'identité des anciens locataires du 4261, rue Chacabuco. L'enquête n'avait rien donné. Il était encore possible de découvrir une piste au Tucumán, mais les chances semblaient bien minces.

Aharoni comptait maintenant sur Dito pour le conduire à Eichmann, et il en était à son troisième après-midi de surveillance rue Monteagudo. À 17 h 15, un scooter noir poussiéreux passa en vrombissant devant la Fiat en direction de l'atelier. Le motocycliste, âgé d'une cinquantaine d'années, portait de larges lunettes noires ; un jeune homme blond en bleu de travail était assis sur la selle arrière. Juan les montra du doigt : il était presque certain qu'il s'agissait de Dito, et le scooter était de la même marque que celui qu'il avait vu à l'atelier.

Il n'en fallait pas davantage pour qu'Aharoni mette le contact et démarre la voiture[cccLX]. Il suivit le scooter à travers la circulation, s'efforçant d'être discret sans toutefois le perdre de vue. Dix minutes plus tard, après de nombreux changements de direction, le scooter s'engagea dans une petite allée près d'une gare de chemin de fer, à San Isidro, un quartier situé juste au-dessous de San Fernando. Le jeune homme s'engouffra dans un immeuble et en ressortit au bout de deux minutes. Aharoni et Juan reprirent la filature. Parvenu au centre de San Fernando, le scooter disparut dans un embouteillage de camions et de voitures autour de la place principale. Quand il l'aperçut de nouveau, Aharoni voulut faire le tour de la place pour le suivre mais se retrouva bloqué par un convoi funèbre. Terriblement frustré, il agrippa son volant en regardant le scooter disparaître au loin. Sur le chemin du retour, la batterie de la Fiat tomba en panne et ils durent faire remorquer la voiture jusqu'au centre-ville.

Au cours des jours suivants, Aharoni tenta de faire suivre Dito par deux autres équipes de *sayanim*. Le premier soir, il pleuvait à verse et le scooter ne parut pas ; mais le couple chargé de surveiller le garage automobile depuis un café aperçut un jeune homme ressemblant à Dito, et le suivit jusqu'à un arrêt de bus. Le deuxième soir, dans un break de location, Aharoni repéra le conducteur du scooter – toujours accompagné d'un passager – et parvint à le suivre jusqu'à San Fernando. Là, il changea de voiture avec l'un des couples d'Argentins qui l'aidaient dans sa mission. Quand le scooter déboucha sur la route 202, Aharoni le laissa prendre de l'avance car la circulation était rare sur le chemin de Don Torcuato. Juste avant un pont de chemin de fer, le scooter s'arrêta devant un kiosque au bord de la route. On était en rase campagne, et il n'y avait guère dans les environs que des cabanes en bois et quelques maisons éparses. Aharoni ralentit l'allure de son véhicule. Comme les deux hommes semblaient s'attarder, il les dépassa pour faire demi-tour en direction de San Fernando. Juan était persuadé que le scooter était bien celui de l'atelier, mais il n'était pas certain que le passager fût bien Dito.

Le troisième soir, Aharoni et Juan suivirent un jeune homme qui venait de sortir de l'atelier en scooter, cette fois sans passager. Celui-ci s'arrêta pour entrer dans une maison située sur la route de San Fernando ; Aharoni envoya Juan y voir de plus près. Quelques minutes plus tard, Juan revint en disant qu'il ne s'agissait probablement pas de Dito.

Aharoni avait du mal à contenir sa rage. Une semaine s'était passée depuis le jour où il avait envoyé Juan dans la maison de la rue Chacabuco, et ils n'avaient toujours pas obtenu la moindre information supplémentaire. Ils venaient de suivre un individu trois soirs de suite, en prenant le risque d'être repérés, et ils n'étaient même pas sûrs qu'il s'agissait de la personne voulue. Il fallait changer de tactique : soit se rendre à l'adresse où avaient emménagé les Klement, soit vérifier que l'homme qu'ils suivaient était bien Dito.

Essayant de tempérer sa frustration, Aharoni dit à Juan : « Demain, tu retourneras au garage. Dis-leur que ton ami n'est pas content, qu'il prétend que tu n'as pas remis le paquet et qu'il veut se faire rembourser. Essaye encore d'obtenir l'adresse, en disant que tu veux parler directement à M. Klement. Au pire, tu pourras revoir le type de près – cette fois, il faut que tu puisses le reconnaître sans risque d'erreur[cccLxi]. »

Le 11 mars, suivant ces instructions, Juan retourna au n° 4261 de la rue Chacabuco pour tenter d'obtenir des renseignements auprès des ouvriers avant de se rendre au garage[cccLxii]. Le menuisier qui l'avait aidé la première fois le reconnut aussitôt. Juan lui raconta son histoire de cadeau qui n'était jamais arrivé à destination, et demanda la nouvelle adresse de la famille. Cette fois, le menuisier compatissant lui dit qu'il ne connaissait pas le nom de la rue mais qu'il pouvait lui donner des indications pour s'y rendre : il fallait aller à la gare de San Fernando, prendre le bus 203 jusqu'à l'arrêt Avellanada et demander au kiosquier où se trouvait la maison de l'Allemand. Si Juan préférait éviter de demander son chemin, c'était très simple : il suffisait de chercher une maison en briques rouges à toiture plate, encore en construction, à quelques centaines de mètres du kiosque.

« Vous en êtes bien sûr ? » insista Juan, qui ne voulait pas revenir vers Aharoni avec des informations incertaines.

Le menuisier hocha la tête. Il avait fait quelques travaux dans cette maison, et l'Allemand lui devait encore de l'argent. Juan l'interrogea alors au sujet de Dito, qui avait affirmé être le fils de Klement mais n'avait manifestement jamais remis le paquet. Le menuisier répondit que Klement n'avait qu'un seul fils, âgé de 8 ans tout au plus, mais qu'il vivait avec la mère de Dito qui avait trois fils d'un premier mariage.

Après l'avoir remercié, Juan se dirigea vers l'atelier de mécanique. Dito le reconnut et sortit dans la cour en disant : « Qu'est-ce que tu veux encore[cccLxiii] ? »

Juan récita son histoire, ajoutant que son ami risquait d'avoir à rembourser 500 pesos.

Dito se montra franchement hostile. « Ah oui ? Et d'abord, si elle voulait envoyer un paquet à mon frère, pourquoi n'a-t-elle pas écrit : son nom correctement ? Ce n'est pas à Nick Klement qu'il fallait l'adresser, mais à Nick Eichmann. »

Dans un café proche de l'ambassade d'Israël, Aharoni attendait Juan avec une certaine appréhension[cccLxiv]. Il avait hésité à envoyer une fois encore le jeune Argentin dans cette maison ; c'était une décision désespérée, et elle pouvait s'avérer désastreuse. Mais il n'avait pas vraiment le choix. Quand Juan apparut, il n'avait plus son sourire habituel et semblait épuisé.

« Que s'est-il passé[cccLxv] ? » demanda Juan, inquiet.

Juan expliqua qu'il savait maintenant comment se rendre à la nouvelle adresse. Aharoni ne comprit pas comment cette information pouvait justifier la mine contrite du jeune homme : n'était-ce pas là, précisément, ce qu'ils cherchaient à savoir depuis une semaine ? Juan lui répondit alors : « On s'est trompés de cible pour la filature. Celui-là ne s'appelle pas Klement. Il s'appelle Eichmann. »

Aharoni aurait pu bondir de joie sur la table, mais il conserva son calme. « Ah ? Bon, ce n'est pas grave. Ne t'inquiète pas[cccLxvi]. »

Juan ajouta que, quand il avait demandé où était M. Klement, Dito avait répondu que celui-ci se trouvait dans le Tucumán pour affaires. Aharoni félicita le jeune homme pour son excellent travail et le pria instamment de ne jamais parler de cette affaire à personne. Avant de le quitter, il le rassura : « Nous allons trouver l'homme que nous cherchons. »

# 13

Le 12 mars, Aharoni parcourut lentement la route 202 dans son break de location ; parvenu à la hauteur d'un kiosque à journaux, il tourna sur sa gauche[cccLxvii]. C'était la fin de l'après-midi, mais le soleil était encore assez haut dans le ciel pour que la maison soit parfaitement éclairée. Les indications fournies à Juan par le menuisier étaient exactes ; Aharoni était passé devant plusieurs arrêts de la ligne de bus 203 depuis le centre de San Fernando. Son assurance grandit encore quand il aperçut le kiosque, qu'il avait déjà vu le jour où il avait suivi le scooter.

À part le pont de chemin de fer qui traversait la route, 140 mètres plus loin, la zone était plate et quasiment déserte. Peu de gens étaient venus habiter cette partie misérable de San Fernando, sans lignes électriques ni raccordement au téléphone. Cinquante mètres avant le tunnel qui passait sous la voie ferrée, une rue partait sur la gauche. Aharoni y repéra une maison de plain-pied, en briques, pourvue d'une porte en aggloméré et de minuscules fenêtres[cccLxviii]. Murs non crépis, toiture plate : tout semblait correspondre à la description du menuisier. D'autant plus que, outre une petite demeure à une vingtaine de mètres de là, il n'y avait pas une seule habitation en vue dans un rayon de 200 mètres. Avec ses fenêtres munies de barreaux, son muret et son pauvre grillage, la maison ressemblait à une prison de province[cccLxix]. Dans un coin de la cour dégarnie, un cabanon en bois avait des allures de cellule d'isolement.

En roulant devant la maison, Aharoni vit une femme assise à l'extrémité du porche ; elle portait une robe d'été aux couleurs passées[cccLxx]. Un petit garçon jouait à ses pieds ; il devait avoir 6 ans environ. Âgée d'une cinquantaine d'années, la femme était petite et corpulente, avec une chevelure noire qui commençait à grisonner. Aharoni se dit qu'il venait de voir Vera Eichmann et son fils cadet,

lequel avait dû naître après son arrivée sur le sol argentin. Sans ralentir, il passa sous le pont du chemin de fer. Il était abasourdi par l'indigence dans laquelle vivait cette famille ; même la maison d'Olivos était moins misérable.

Plus tard dans la soirée, Aharoni se gara à une quinzaine de minutes à pied de la maison[cccLxxi]. Des nuages cachaient la lune et les étoiles, plongeant le quartier dans une obscurité presque totale. Il suivit une rue parallèle à la route 202. Des chiens se mirent à aboyer dans le lointain ; en approchant de la maison, il se prit à redouter que l'un d'eux ne coure à sa rencontre. Mais les aboiements venaient de plus loin sur la plaine. Il était maintenant assez près pour distinguer la faible lueur d'une lampe à pétrole à travers une fenêtre. Rien n'indiquait la présence du prétendu beau-père, M. Klement, mais Aharoni ne s'attendait pas à le voir puisque Dieter Eichmann avait dit à Juan qu'il se trouvait dans le Tucumán.

Si Adolf Eichmann habitait cette maison, il serait probablement de retour pour ses noces d'argent, dans une semaine, le 21 mars. Mais Aharoni espérait bien obtenir la preuve de son identité avant cette date.

À Tel Aviv, Harel lut le dernier message codé d'Aharoni avec une intense excitation[cccLxxii]. Son agent se montrait très énergique et il prenait des risques considérables, mais du moins il était efficace. Aharoni avait pu identifier la famille Eichmann et trouver son adresse ; d'un jour à l'autre, il confirmerait que l'homme de la maison était bien Adolf Eichmann en personne. En attendant, Harel hésitait encore à former une équipe en vue de la capture.

Il envoya un télégramme à Gat, en Autriche, ordonnant la suspension de l'enquête : on avait enfin localisé Vera Eichmann et ses fils, il était donc inutile d'inquiéter sa famille et de l'inciter à alerter les fugitifs. Harel appela également Haïm Cohen. Sur ordre de Ben Gourion, les deux hommes devaient mettre au point une justification légale : après tout, les Israéliens comptaient arrêter un citoyen allemand, en territoire étranger, et le faire juger par un tribunal israélien. D'un point de vue strictement juridique, Cohen estimait que c'était à l'Allemagne de juger ce nazi ; mais Harel et lui savaient bien que la question n'était pas là : leur Premier ministre voulait que justice soit rendue en Israël au nom des victimes d'Eichmann.

Deux jours plus tard, le 14 mars, le Premier ministre israélien et le chancelier allemand se rencontrèrent pour la première fois à New York, à l'hôtel Waldorf Astoria[cccLxxiii]. Adenauer accueillit chaleureusement le Premier ministre israélien dans sa suite, et les deux hommes eurent une longue conversation privée. L'entrevue avait une grande importance symbolique et historique : Ben Gourion souhaitait établir des rapports amicaux avec Adenauer pour prévenir les tensions que risquait de susciter l'arrestation d'Eichmann – bien sûr, la rencontre comportait aussi d'autres enjeux, plus importants. Ben Gourion espérait obtenir un demi-milliard de dollars d'aide économique et reconduire les achats d'armes par Israël. Adenauer cherchait à renforcer entre les deux pays une alliance, notamment militaire, qui avait ses avantages pour l'Allemagne. Le chancelier voulait aussi, à cette époque, montrer à son peuple et à la communauté internationale que la récente vague d'agressions antisémites donnait une fausse image de la nouvelle Allemagne. L'heure était venue d'exorciser les fantômes du passé.

Au terme de leur entretien chaleureux, les deux hommes d'État donnèrent une conférence de presse. Adenauer se déclara touché par son homologue israélien ; il serait utile pour leurs deux pays, dit-il, de prolonger le système des compensations financières. Ben Gourion, enchanté d'avoir enfin rencontré le chancelier allemand, conclut sa déclaration en ces termes : « J'appartiens à une nation qui ne peut oublier son passé. Il ne s'agit pas pour nous de ressasser notre passé en gémissant, mais de faire en sorte qu'il ne se répète pas. L'été dernier, j'ai déclaré devant le Parlement israélien que l'Allemagne d'aujourd'hui n'est pas l'Allemagne d'hier. Après ma rencontre avec Adenauer, je suis convaincu de la justesse de cette observation[cccLxxiv]. » Eichmann ne fut jamais évoqué durant la rencontre ; pourtant, si le criminel nazi était capturé et que, au cours de son procès, il en vienne à mentionner le nom de Globke ou d'autres membres du gouvernement Adenauer, le scandale pouvait s'avérer catastrophique pour le chancelier. Ben Gourion était de son côté tout prêt à prendre ce risque.

Dans son bureau de Frankfurt am Main, Fritz Bauer songeait à la rencontre entre les deux dirigeants ; il se demandait quel impact aurait leur discussion sur la traque d'Eichmann. Malgré son ultimatum, les Israéliens mettaient trop de temps à agir ; depuis qu'il avait transmis les informations à Zvi Aharoni, plusieurs semaines

auparavant, il n'avait reçu aucune nouvelle de leur part. Ne souhaitant plus compter sur les seuls Israéliens, Bauer avait demandé au consul américain si les États-Unis soutiendraient un pays qui s'apprêtait à extrader un criminel de guerre nazi[cccLxxv]. Le consul transmit sa requête à Washington, mais le conseiller juridique pour l'Europe estima qu'elle ne méritait même pas de réponse. Bauer ne le savait pas encore, mais les Israéliens étaient son unique espoir.

Le 16 mars, Aharoni entra dans les bureaux du conseil municipal de San Fernando en compagnie de « Michael », un architecte israélien qui avait émigré en Argentine quelques années plus tôt[cccLxxvi]. Après avoir passé des jours entiers à enquêter, sans succès, sur les activités de la société Fuldner au Tucumán, Aharoni avait décidé de chercher un indice dans les registres municipaux. On n'achetait pas un terrain constructible sans laisser de traces.

Sous un faux nom et au prétexte qu'ils souhaitaient acquérir de vastes étendues de terre à San Fernando pour y établir une usine, les deux hommes sollicitèrent des renseignements concernant les propriétaires de terrains, notamment ceux situés autour de l'intersection de la route 202 et de la voie ferrée. L'employé du cadastre leur promit une réponse pour le lendemain.

Plus tard, en route vers la maison des Klement, Aharoni expliqua la prochaine mission à son compagnon. Sous une couverture comparable – ils travaillaient pour une société américaine souhaitant acquérir un terrain dans le quartier pour y construire une usine textile –, il espérait cette fois photographier la femme aperçue la veille sous son porche, afin de la comparer aux images qu'il possédait de Vera Eichmann.

Il gara leur voiture en face de la petite maison voisine des Klement. Michael portait un dossier à la main, et Aharoni un attaché-case à l'intérieur duquel était dissimulé un appareil photo. L'objectif était pointé vers un trou pratiqué sur un côté de la mallette ; un petit bouton situé sous la poignée servait de déclencheur. Une femme d'âge mur apparut au flanc de la petite maison ; Michael la salua en espagnol, puis lui demanda le nom de la rue. Elle répondit qu'à sa connaissance aucune de ces routes poussiéreuses ne portait encore de nom. Michael expliqua la raison de leur visite, et la femme déclara qu'elle serait ravie de vendre sa maison. Ils eurent moins de succès en l'interrogeant sur ses voisins :

elle savait seulement qu'ils étaient allemands et qu'ils venaient de construire leur maison.

À ce moment-là, ils virent sortir sur le porche des Klement une jeune femme brune âgée d'une vingtaine d'années. D'après son apparence et son accent, elle était argentine ; le ton de sa voix et ses gestes indiquaient en outre qu'elle n'appréciait pas leur présence. Michael parvint à apaiser sa colère en répétant son histoire d'usine, mais elle leur fit comprendre que sa belle-mère n'avait nullement l'intention de vendre la maison. Elle non plus ne connaissait pas le nom de la rue. Pendant que Michael conversait avec la jeune femme, Aharoni parvint à prendre quelques photographies. À un moment, il vit son visage s'assombrir à nouveau : sa belle-mère, leur disait-elle, parlait très mal l'espagnol et ne souhaitait pas sortir.

Comme Michael traduisait ses propos à l'intention d'Aharoni, elle l'interrompit dans un anglais presque parfait. Aharoni, nerveux, songea aussitôt qu'elle allait deviner qu'il n'était nullement américain. À l'évidence, elle ne manquait pas de discernement.

« Quel est le nom de votre employeur ? demanda-t-elle. Quel genre d'usine avez-vous l'intention de construire ? »

Aharoni voulait partir au plus vite. Elle ne les croyait pas, et si elle alertait son mari à leur sujet, celui-ci pouvait à son tour en aviser son père – et tout serait perdu.

Comme Michael se lançait dans des explications au sujet de la fabrique textile, elle lui coupa la parole pour s'étonner que l'on songe à construire une usine dans un quartier sans eau ni électricité. Leur entreprise devait être plutôt minable, commenta-t-elle.

« Nous avons dû nous tromper de quartier, dit alors Aharoni en désignant à Michael la voie ferrée. Allons plutôt voir de l'autre côté[cccLxxvii]. »

Ayant remercié la jeune fille pour son aide, ils retournèrent à la voiture. Aharoni craignait d'avoir tout gâché. Prendre de tels risques pour une simple photographie, c'était absurde. Il devait se montrer plus prudent.

Le lendemain, on leur apprit qu'il n'existait pas de liste des propriétaires du quartier. Le bureau du cadastre ne conservait aucune archive, car la zone était à peine habitée, régulièrement inondée et dépourvue de tout service de voirie. Michael eut alors une autre idée. Dans cette partie de San Fernando, la plupart des terrains avaient été achetés par une compagnie qui les avait revendus sous

forme de petites parcelles. Cette compagnie détenait peut-être les renseignements qu'ils cherchaient.

Laissant Michael explorer cette piste, Aharoni continua à surveiller la maison. Ricardo Klement ne se montrait toujours pas. Ce serait peut-être une bonne idée, pensa-t-il, d'acheter sous un faux nom la maison voisine, qui pourrait servir plus tard à une opération du Mossad. Il envoya un télégramme à Harel à ce sujet, mais reçut aussitôt une réponse négative : « N'achetez pas. Je répète : suggestion refusée. »

Le lendemain, à l'ambassade, Aharoni retrouva Michael qui s'avança vers lui en agitant un morceau de papier : « J'ai retrouvé le propriétaire du lot 14. Il s'agit de Veronika Liebl de Fichmann. »

Aharoni lui dit en contenant sa joie : « Je ne sais comment vous remercier. C'est exactement l'information que je voulais. » Tout s'éclairait à présent. D'abord, le nom mal orthographié pouvait être imputé à un employé du cadastre, à moins qu'on n'ait voulu brouiller les pistes. Ensuite, la maison était officiellement enregistrée au nom de Vera ; là encore, Eichmann avait peut-être voulu éviter que son nom figure dans un dossier public. Enfin et surtout, Vera ne s'était pas remariée comme le prétendait sa famille – sans quoi elle eût inscrit le nom de son nouvel époux.

À moins que Ricardo Klement, qui finirait bien par regagner son domicile, ne présente pas la moindre ressemblance avec la photographie d'Adolf Eichmann, Aharoni était désormais convaincu d'avoir retrouvé le meurtrier nazi.

« Ils avaient bien des têtes d'Américains, expliqua Margarita au lendemain de son entrevue avec les deux Israéliens. Ils m'ont dit vouloir acheter une parcelle de terrain pour y construire une usine textile[cccLxxviii]. »

Adolf Eichmann, qui ne se trouvait nullement dans le Tucumán, écoutait la femme de Nick avec une attention fiévreuse, en essayant de ne pas céder à la panique. Elle avait raison : l'explication fournie par ces hommes était pour le moins bizarre. Avaient-ils menti ? Si Eichmann avait accepté d'habiter un quartier sans arrivée d'eau, sans électricité et sans téléphone, c'est que les terrains y étaient bon marché ; mais une compagnie internationale comme celle qu'avait décrite les deux intrus ne pouvait se passer de tels équipements – et

le prix de leur installation eût été prohibitif. Le choix d'un tel terrain était absurde.

Alors, qui étaient ces hommes ? Eichmann n'ignorait pas que des justiciers s'étaient remis à ses trousses depuis l'année précédente[cccLxxix]. Selon l'*Argentinisches Tageblatt,* il avait été repéré au Koweït, et son fils Klaus (que lui-même n'appelait jamais Nick) avait entendu à la radio qu'Interpol le recherchait activement. Klaus avait débarqué en pleine nuit pour prévenir son père, que cette nouvelle avait glacé d'effroi. Au début de l'année, une voyante avait prédit qu'il ne dépasserait pas son 56e anniversaire.

Avant ces curieux événements, Eichmann avait fini par se sentir presque en sécurité. Sa maison n'avait rien à voir avec sa belle villa en Hongrie, certes, mais elle était à lui. Son travail à l'usine Mercedes-Benz se passait plutôt bien et il avait récemment été nommé contremaître. Ses deux fils aînés, Klaus et Horst, avaient quitté la maison pour s'établir chacun de son côté. Klaus, devenu électricien, occupait avec sa nouvelle épouse un appartement du centre de Buenos Aires. Horst travaillait dans la marine marchande. Dieter était mécanicien automobile et s'apprêtait à quitter à son tour le domicile familial. Quant au petit dernier, Ricardo, il était élevé comme un vrai Argentin ; et son père n'avait pas l'intention de lui parler de son rôle pendant la guerre.

Pour un homme menant depuis quinze ans l'existence d'un fugitif, Eichmann avait une vie aussi normale que possible. Toujours hanté par le passé, il méprisait les articles de presse qui le dépeignaient comme seul responsable de la Solution finale. Il avait exorcisé tous ces démons de son mieux lors des entretiens avec Sassen. À sa mort, la vérité serait révélée au grand jour et chacun pourrait en prendre connaissance.

Ces deux hommes qui traînaient dans le quartier, songea-t-il, pouvaient fort bien être sur sa piste[cccLxxx]. C'étaient peut-être des Juifs, comme ce Tuviah Friedman qui avait annoncé sa prétendue présence au Koweït. Aux dernières nouvelles, on le croyait encore au Moyen-Orient – à la réflexion, il n'avait donc pas grand-chose à craindre.

Eichmann ravala son angoisse naissante. Au fond, ces deux étrangers s'étaient peut-être tout simplement trompés de quartier. Il n'allait tout de même pas chambouler sa nouvelle existence à cause

d’un incident de ce genre. Il faudrait se tenir sur ses gardes, voilà tout.

Ses fils ayant omis de lui raconter l’épisode du briquet, il ignorait qu’un colis avait été adressé à Nick Klement et que le livreur avait insisté pour savoir où vivait la famille[ccclxxxi]. S’il l’avait su, Eichmann aurait sans doute relié les deux événements – et il aurait disparu dans la nature.

# 14

Ayant appris le nom figurant au cadastre, Aharoni se mit au travail sans attendre[cccLxxxii]. Il retourna à San Fernando dès le lendemain. C'était un samedi, et il pensait qu'Eichmann serait de retour du Tucumán pour son anniversaire de mariage. Aharoni avait encore changé de voiture par mesure de prudence, et il était maintenant au volant d'une DeSoto noire. Une secrétaire de l'ambassade l'accompagnait : tous deux avaient ainsi l'air d'un couple en promenade pour le week-end.

Arrivant de Don Torcuato par le sud-ouest, Aharoni s'engagea sous le pont du chemin de fer qui traversait la route 202. Il regarda sur sa droite, du côté de la maison des Klement, rue Garibaldi (il avait enfin appris le nom de cette rue au bureau du cadastre). Dans la cour, un homme était en train de décrocher du linge étendu sur une corde. Aharoni ralentit L'homme avait au moins 50 ans. Plutôt mince, il devait mesurer entre 1,75 et 1,80 mètre. Il avait le front haut et bombé, le crâne dégarni. Le temps pour Aharoni de saisir son appareil photo, l'homme avait déjà décroché le dernier vêtement sur la corde et regagné la maison. Mais ce visage-là, Aharoni le connaissait. Sans l'ombre d'un doute. Il avait passé des heures à étudier des photographies d'Eichmann.

« Pourquoi cette mine radieuse ? » demanda la secrétaire.

Sans le savoir, Aharoni affichait en effet un large sourire, et son corps entier était comme électrisé. Il préféra botter en touche : « Ce n'est rien. Je viens seulement de me rappeler que c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma mère. Il faudra fêter ça en rentrant. »

Pris de court, il avait raconté le premier mensonge qui lui était venu à l'esprit – et elle avait semblé le croire. Plus tard, il envoya à Harel un long télégramme comportant une ligne de message codé : « Le chauffeur est noir » (c'est-à-dire : Klement est bien Eichmann).

À Tel Aviv, Harel se tenait prêt. Ces dernières semaines, il s'était assis chaque soir dans son bureau, chez lui ; au son de la musique classique diffusée par la radio, il avait envisagé les nombreuses difficultés qu'il faudrait affronter si Aharoni confirmait l'identité de leur cible[ccclxxxiii].

Premièrement, la mission devait avoir lieu à des milliers de kilomètres, dans un pays que peu de ses agents connaissaient et dont presque aucun ne parlait la langue.

Deuxièmement, il faudrait agir en milieu hostile. Cela faisait deux ans seulement – depuis l'élection d'Arturo Frondizi, président pragmatique et libéral – que le gouvernement argentin se montrait plus amical à l'égard d'Israël ; mais, dans les hautes sphères du pouvoir, nombreux étaient ceux qui honnissaient les Juifs et l'État hébreu. En 1955, Harel s'était rendu à Buenos Aires au moment de la destitution de Perón ; il venait apporter son aide aux Juifs dans une période troublée où ils couraient bien des risques. En janvier 1960, on avait assisté à une vague d'attaques contre des synagogues, des institutions et des maisons privées, comme en Europe à la même époque. La ville abritait une importante communauté allemande et des anciens nazis, ce qui ajouterait encore au danger.

Troisièmement, à une telle distance de Tel Aviv, la communication ne serait ni rapide, ni aisée. Ses agents devraient voyager sous une fausse identité, seuls et sans couverture officielle. La mission étant ultra-secrète, ils ne pourraient pas compter sur leurs contacts locaux.

Quatrièmement, s'ils étaient découverts, ses agents risquaient la prison – voire la mort – pour avoir attenté à la souveraineté nationale de l'Argentine. Israël serait critiqué par la communauté internationale, et la mauvaise image du Mossad nuirait à ses activités partout dans le monde.

Cinquièmement, leur cible était un ancien officier de la SS, l'une des unités de sécurité les plus dangereuses de l'Histoire. Eichmann connaissait les tactiques de surveillance et savait se défendre. Pendant la guerre, toujours soucieux de sa sécurité personnelle, il ne se déplaçait jamais sans armes. Certes, quinze ans avaient passé depuis l'armistice avec l'Allemagne, mais Eichmann avait passé tout ce temps-là en cavale ; sans doute n'avait-il rien perdu de sa vigilance.

Ces difficultés se démultipliaient du fait que la mission était constituée de trois opérations en une : il faudrait capturer Eichmann vivant, sans être suivi ni repéré ; puis le garder en lieu sûr pendant une période indéterminée – jusqu'à la mise en place de la troisième partie de la mission : l'exfiltrer d'Argentine dans le secret le plus total. Personne ne devait savoir qui avait enlevé l'ancien nazi jusqu'à ce qu'il se trouve dans une prison israélienne et que tous les agents de Harel soient en sécurité.

La réussite de cette mission compenserait amplement les difficultés rencontrées et les risques encourus pour y parvenir. D'un point de vue strictement professionnel, le Mossad se hisserait au sommet de la hiérarchie internationale du Renseignement. Et, par-dessus tout, le peuple israélien pourrait voir l'un des principaux artisans de l'Holocauste enfin traduit en justice : le monde entier serait obligé de se rappeler le sort des Juifs pendant la guerre, et de faire en sorte que de telles horreurs ne puissent pas se reproduire.

Eu égard à l'importance des enjeux, Harel tenait à se trouver en personne à Buenos Aires pour superviser les opérations[ccclxxxiv]. Il faudrait peut-être prendre des décisions très rapides, et ses agents n'auraient pas le temps d'attendre qu'il leur envoie un télégramme. Mais le chef du Mossad ne pouvait prendre part lui-même à la mission. Il lui fallait quelqu'un pour choisir une équipe, diriger les agents, planifier les opérations et les exécuter à la lettre. Un homme de confiance, donc.

Rafi Eitan, chef des opérations du Shin Bet, avait été surnommé « Rafi le Putois » pendant la guerre d'Indépendance israélienne car il avait parcouru les égouts pour aller faire sauter un radar britannique sur le mont Carmel[ccclxxxv]. Né en 1926 dans un kibboutz de Palestine, dans la fertile vallée de Jezreel, Eitan avait un certain goût pour les missions périlleuses. Ayant vu dans son enfance un film sur Mata Hari, il avait dit à sa mère que lui aussi voulait être espion. Ce n'était pas là un simple rêve d'enfant : il s'enrôla dès 12 ans dans la Haganah, son jeune âge lui permettant de ne pas éveiller les soupçons. À 18 ans il fut recruté par le Palmach, le bras armé de la Haganah, et prit part à l'attaque du camp militaire d'Atlit qui permit de libérer plus de 200 immigrants juifs détenus par les Britanniques. À 21 ans, il se vit confier un peloton de reconnaissance chargé d'opérer derrière les lignes ennemies.

Le jour de la création de l'État d'Israël, en 1948, Eitan fut blessé à la jambe. Il se traîna jusqu'à son camp, se fit poser un plâtre et partit aussitôt retrouver son bataillon en plein combat. Jusqu'à la fin de la guerre, il resta en charge de ce peloton spécialisé dans les attaques de nuit. Ses supérieurs savaient qu'il possédait des nerfs d'acier, qu'il savait improviser et qu'il tuait sans hésiter.

Harel convoqua Eitan dans son bureau. L'apparence physique de ce trentenaire ne semblait nullement correspondre avec sa longue expérience des missions militaires et des opérations secrètes[ccclxxxvi]. Presque aussi petit que Harel, il avait le torse bombé et les bras musculeux d'un paysan. Extrêmement myope, il portait sur ses yeux exorbités des culs-de-bouteille en guise de lunettes. Il lui arrivait souvent de pencher la tête : à la suite d'une blessure de guerre, il était sourd de l'oreille droite.

Harel lui fit part des opérations ayant conduit à la localisation d'Eichmann, puis résuma le travail accompli ces trois dernières semaines par Aharoni. « Quelle est la probabilité qu'il s'agisse réellement d'Eichmann ? » demanda Eitan[ccclxxxvii].

Harel lui répondit qu'il faudrait s'emparer de cet homme d'abord ; la certitude absolue ne pouvait venir qu'ensuite. Aharoni était toujours en quête d'indices. Puis il exposa en détail ce que l'on risquait à kidnapper Eichmann sur le territoire argentin.

« C'est une sacrée opération, acquiesça Eitan avec un sourire ; je n'ai jamais rien entendu de tel.

— Je souhaite que vous en preniez le commandement[ccclxxxviii]. Primo : vous recruterez les hommes qui conviennent le mieux pour cette mission, dont vous connaissez l'essentiel ; secundo : je veux uniquement des volontaires. Demandez à chacun d'eux s'il se porte volontaire. Si ça tourne mal, ils encourent une peine de prison à vie.

— Aucun d'eux n'hésitera[ccclxxxix] », dit Eitan avec confiance.

En ce dimanche 20 mars, sur un matelas étendu à l'arrière d'un vieux pick-up Ford, Aharoni observait sa cible à la jumelle à travers une ouverture ménagée dans l'épaisse bâche qui recouvrait l'arrière du véhicule[cccxc]. Le conducteur – un autre *sayan* recruté par Yossef – se trouvait à l'intérieur du kiosque tout proche, où il avalait un petit déjeuner tardif. La voiture était garée devant le kiosque, avec une vue imprenable sur la maison des Eichmann à 150 mètres de là. Il avait déjà fait savoir à Harel que l'enquête était terminée, puisqu'il avait

identifié leur cible à coup sûr, mais il lui restait une mission à accomplir : prendre une photographie de sa proie pour achever de convaincre Harel.

En attendant de voir Eichmann sortir de chez lui, Aharoni prit une série de clichés de la zone environnante à l'intention de l'équipe chargée de la capture. Il dessina également un plan du quartier.

Soudain, vers 11 h 45, Eichmann passa juste devant la voiture, en se dirigeant vers son domicile. Il avait dû sortir plus tôt que d'habitude ce matin-là. Il prit la direction de la route 202 et tourna sur la gauche avant d'atteindre la rue Garibaldi, afin de gagner sa maison en passant à travers champs. Cette fois, Aharoni put le regarder à loisir, avec son pantalon de toile noire, son imperméable et sa cravate verte. Presque chauve, il portait des lunettes, il avait un front haut et un nez proéminent, et il marchait assez lentement. Aharoni était sûr que c'était bien leur cible. Mais l'homme était trop loin, hélas, pour qu'il puisse prendre une photographie utile.

Pendant une heure, il le guetta de nouveau. Lorsqu'il arriva chez lui, Eichmann dit quelques mots à un petit garçon qui jouait dans le jardin, arrangeant sa chemise et son pantalon. Devant la porte, il balaya d'un revers de la main une nuée de mouches. Plus tard, Aharoni le vit ressortir dans un pantalon de coton, acheter du pain à un marchand ambulant, prélever quelques vivres dans la remise. Son fils Dieter revint à son tour, et toute la famille se retrouva à l'intérieur, sans doute pour déjeuner.

Quand le chauffeur revint du kiosque après son casse-croûte, Aharoni lui fit signe qu'il était temps de partir. De retour à l'ambassade, il écrivit un long rapport à l'encre invisible qu'il fallait transmettre à Harel par la valise diplomatique. Il y consignait chaque détail de son enquête, puis suggérait que l'on passe à l'étape suivante : désormais, toute nouvelle opération de surveillance risquait de faire fuir la cible.

Pourtant, à 21 h 15 ce soir-là, Aharoni retourna une fois encore à San Fernando. Il conduisait une Jeep rouge pâle, accompagné par un employé de l'ambassade nommé Avi et par son épouse. Aharoni avait souvent vu des couples dans le quartier, le soir, et il savait que ces deux-là ne risquaient pas d'attirer l'attention. Revêtu d'une salopette et muni de ses jumelles, Aharoni sortit de la jeep et se mit à ramper en direction de la maison. Il espérait pouvoir jeter un œil à l'intérieur, pour le cas où l'équipe opérationnelle aurait besoin d'y

entrer. La nuit était noire, parfaite pour sa mission, mais Aharoni remarqua bientôt que les lumières étaient éteintes. Quelques minutes seulement après l'avoir quittée, il fit demi-tour vers la Jeep. Il vit alors, consterné, que la voiture avait disparu. S'était-il perdu en route ? Il erra un moment dans le quartier avant d'apercevoir la Jeep, 15 mètres plus loin, gisant dans le fossé qui bordait la route. Il n'en croyait pas ses yeux.

Avi et sa femme étaient accroupis à côté de la Jeep. Ils avaient voulu faire demi-tour sans allumer les phares, pour le cas où il faudrait rentrer rapidement à Buenos Aires ; n'ayant pas remarqué que la route avait des bas-côtés, Avi avait reculé directement dans le fossé. Aharoni, effaré par leur bêtise, craignait par-dessus tout que la famille Eichmann, à 150 mètres de là, les aperçoive sur la route. Ces derniers ou leurs voisins remarqueraient aussitôt que tous trois étaient des étrangers – sans doute des Israéliens – et le criminel saurait qu'on l'épiait.

« Allons-y », dit Aharoni sans attendre. Ils partirent en courant vers la rue Avellanada. Par chance, un bus apparut quelques minutes plus tard. À 22 h 45, une fois parvenus à la gare routière de San Fernando, il appela à la rescousse la seule personne capable de tirer la Jeep hors du fossé rapidement et en toute discrétion : Yitzhak Vardi. Ce financier israélien avait jadis travaillé pour les services du renseignement aux Affaires étrangères ; il vivait maintenant à Buenos Aires, d'où il dirigeait la branche sud-américaine de l'United Jewish Appeal[cccxci].

Comprenant que la situation était grave, Vardi vint les récupérer moins d'une heure plus tard dans sa grosse Chevrolet, suivi par une dépanneuse[cccxcii]. Il eût été dangereux de laisser la Jeep dans le fossé : le spectacle éveillerait les soupçons d'Eichmann, qui risquaient de découvrir le (faux) nom d'Aharoni en s'adressant à l'agence où celui-ci avait loué le véhicule.

Quand l'équipe arriva devant la Jeep, quelqu'un avait déjà fauché un pneu. Tandis qu'Aharoni installait la roue de secours, quelques voisins sortirent de chez eux pour voir la cause de tant d'agitation et de lumière. Le chauffeur de la dépanneuse, un Argentin, leur assura qu'il n'y avait pas eu de blessés ; ce n'était qu'un incident sans gravité. Les autres membres de l'équipe n'ouvrirent même pas la bouche. Aharoni se calma en constatant qu'il n'y avait dans la foule ni Dieter, ni son père. Quelques minutes

plus tard, la Jeep était prête à partir. Aharoni remercia Vardi et se mit en route.

N'ayant pas reçu l'ordre de rentrer en Israël, Aharoni poursuivit son enquête. Il s'abstint toutefois, pendant deux semaines, de surveiller activement la maison d'Eichmann. C'est ainsi qu'il prit le temps d'explorer d'autres pistes. Grâce à un contact dans la police argentine, il put mettre la main sur le dossier de Nick et de Horst Eichmann[cccxciii]. Tous deux avaient manifestement subi l'influence paternelle : ils étaient soupçonnés d'appartenir à des groupements politiques néonazis et d'extrême droite. Ils constituaient donc un danger potentiel pour l'opération du Mossad. Par ailleurs, un employé de l'ambassade d'Allemagne remit à Aharoni le dossier d'Eichmann ; il en ressortait que le ministre allemand des Affaires étrangères savait fort bien que le criminel se trouvait en Argentine[cccxciv].

Aharoni se rendit également dans le Tucumán pour se renseigner sur la société CAPRI. En moins de deux jours, il découvrit que cette société avait périclité en 1953 – alors que leurs renseignements signalaient qu'Eichmann y était encore employé. Pour Aharoni, il ne faisait guère de doute maintenant que les noces d'argent du couple n'avaient rien à voir avec la présence quasi systématique d'Eichmann à son domicile durant les deux dernières semaines. Il travaillait probablement à Buenos Aires, et c'était là une information précieuse.

Le dimanche 3 avril, Aharoni retourna à San Fernando pour tenter une fois encore de prendre une photographie d'Eichmann en gros plan[cccxcv]. Il emmenait deux volontaires : Roberto, l'étudiant qui avait apporté la carte postale au n° 4261 de la rue Chacabuco, et « Rendi », un *sayan* assez âgé pour prétendre qu'il cherchait à construire une maison pour sa famille – car telle était sa couverture. Aharoni avait montré à Rendi comment manipuler la mallette et appuyer sur le déclencheur ; ayant garé le pick-up sous le pont de la voie ferrée, à 70 mètres de la maison, il envoya son acolyte remplir sa mission.

Celui-ci se dirigea droit sur le bâtiment en passant à travers champs. Aharoni, qui l'observait nerveusement à la jumelle, le vit s'approcher d'Eichmann et de son fils Dieter qui travaillaient dans la gour. Au moindre signe de danger, Aharoni aurait couru lui prêter main-forte. Deux minutes passèrent. Puis trois. Puis quatre. Rendi

continuait de parler aux deux hommes comme s'il s'était agi de vieilles connaissances.

Il les quitta enfin, et obliqua vers la maison des voisins – sur ordre d'Aharoni, il devait leur demander le prix d'une maison dans le quartier. Puis Rendi se dirigea vers le kiosque et se mit à attendre le bus qui le ramènerait à la gare de San Fernando. Il était certain que son manège n'avait pas été remarqué et que l'appareil avait bien fonctionné. De fait, en recevant le tirage des négatifs trois jours plus tard, Aharoni constata que Rendi avait pris des clichés parfaitement nets d'Eichmann et de son fils, sous trois ou quatre angles différents et tous en gros plan. Avec ces photographies, les spécialistes israéliens de l'identification pourraient confirmer ce dont Aharoni ne doutait plus : on avait retrouvé Eichmann.

Cependant il avait reçu de Harel l'ordre de rentrer en Israël et de lui soumettre son rapport détaillé. Après avoir réglé divers détails, restitué les voitures de location et fait ses adieux à Yossef, il prit un vol pour Paris le 8 avril, avec le sentiment du devoir accompli.

Yaakov Gat accueillit Aharoni à l'aéroport du Bourget, près de Paris, où il faisait une escale de vingt-quatre heures avant de repartir pour Tel Aviv[cccxcvi]. Aharoni accompagna son hôte dans son appartement de la rive droite et lui montra les négatifs des photographies d'Eichmann. Ils échangèrent leurs informations sur l'enquête, avec le sentiment qu'ils étaient seuls au monde à partager un immense secret. Ils savaient que l'opération de capture était maintenant inévitable, et tous deux souhaitaient y prendre part.

Aharoni promit qu'il demanderait à Harel de recruter Gat dans l'équipe au moment de faire son rapport à Tel Aviv. Mais lui-même n'était pas certain d'en faire partie : le kidnapping n'entrait pas dans son champ de compétences, et il s'était déjà engagé à reprendre ses activités d'interrogateur. Ainsi allait la vie, se disait-il avec une pointe de déception.

Le lendemain, Aharoni s'envola pour Tel Aviv. À peine avait-il embarqué que, stupéfait, il vit Isser Harel remonter l'allée centrale au milieu des passagers. Le chef du Mossad prit place dans le fauteuil voisin sans dire un mot, comme un parfait inconnu. C'est seulement après le décollage qu'il se tourna vers Aharoni et demanda : « Vous êtes absolument certain que c'est notre homme[cccxcvii] ? »

Aharoni glissa la main dans la poche de son manteau et en retira un négatif, fier de constater que le chef du Mossad s'en remettait à son jugement. « Pour moi, il n'y a pas le moindre doute. Voici sa photo. »

Harel observa la photographie pendant un moment avant de dire :

« Très bien. Dans ce cas, on va aller le chercher.

— Est-ce que je ferai partie de l'équipe ? demanda Aharoni sans y croire.

— Vous en doutiez ? Votre présence sur place sera indispensable. »

Aharoni, aux anges, cala sa nuque sur le repose-tête de son siège.

# 15

En cette matinée du 10 avril, de retour d'une mission secrète éprouvante, Avraham Shalom traversa le terminal de l'aéroport de Lod à Tel Aviv[cccxcviii]. Il venait de parcourir en camion des centaines de kilomètres à travers le désert d'Arabie pour prendre son avion. Au contrôle des passeports, il avait soigneusement récité les informations liées à sa fausse identité ; une fois ces formalités réglées, il pourrait enfin prendre une bonne douche et dormir dans un vrai lit.

Il fut donc passablement dépité, en sortant de l'aéroport, quand il vit s'avancer vers lui l'un des hommes de Harel :

« Isser veut te voir.

— Quand ?

— Tout de suite. »

Shalom hocha la tête et suivit l'homme dans sa voiture. Il travaillait pour Harel depuis neuf ans : si son chef le convoquait ainsi, il le savait, ce n'était pas simplement pour lui souhaiter la bienvenue.

Sous-directeur des opérations du Shin Bet, âgé de 33 ans, Shalom avait le corps massif d'un lutteur et l'un de ces visages banals et lisses qu'on oublie dans la minute[cccxcix]. Originaire de Vienne, il était resté une année en Autriche après l'annexion du pays par les nazis, avant que sa famille n'émigre en Palestine. Cet épisode ne l'avait pas laissé indemne. À l'approche de la Nuit de cristal, alors que tout le quartier savait que les Allemands allaient s'en prendre aux Juifs, sa mère l'avait envoyé à l'école comme si de rien n'était. Sous le regard indifférent de ses professeurs, il avait été sauvagement agressé par trente de ses camarades – dont certains qu'il croyait ses plus proches amis ; il avait dû garder le lit pendant deux semaines. À 9 ans, il n'avait pas encore fait l'apprentissage de sa condition.

Jusqu'alors, il savait à peine qu'il était juif car ses parents ne se rendaient jamais à la synagogue. Il ne retourna plus à l'école. Peu après, la fabrique textile de son père fut saisie par les nazis ; chassée de son appartement, la famille dut se résoudre à l'exil.

Shalom ne parlait pas l'hébreu et ne sentait pas chez lui en Palestine ; la première année, il garda le silence presque en permanence – une habitude qu'il conserva par la suite : il ne s'exprimait que lorsque c'était absolument nécessaire. Comme plusieurs de ses camarades du kibboutz, il s'enrôla dans la Haganah dès le début de la guerre d'Indépendance. Il était chargé de transporter le mortier pour les trente hommes de son peloton ; le 15 mai 1948, jour de la proclamation d'Israël, il se trouvait sur la frontière libanaise quand les Arabes lancèrent l'assaut contre le nouvel État. En quelques heures, la moitié de son peloton avait été fauchée – certains de ses camarades avaient grandi à ses côtés dans le kibboutz. Shalom s'engagea comme soldat dans l'armée régulière et prit part à plusieurs batailles avant d'être recruté par Rafi Eitan. Il devint son éclaireur : en plus de son regard acéré et de son ouïe très fine, il savait mieux que personne se repérer sur une carte et avancer en territoire inconnu. C'est ainsi qu'il passa le reste de la guerre derrière les lignes ennemies.

À la fin des hostilités, Shalom retrouva son kibboutz. Déçu par la vie communautaire, il partit s'installer à Tel Aviv où il fut chauffeur de camions pendant quelque temps. Eitan, qu'il croisa un jour dans la rue, lui offrit d'entrer au Shin Bet. Shalom y devint responsable des activités de contre-espionnage dans Jérusalem divisée ; puis, sur ordre de Harel, il fut envoyé en poste à Paris afin d'y superviser les opérations du Mossad en Europe. Il épousa une secrétaire de l'ambassade et, pendant trois ans, se consacra à la lutte contre les Russes. Il ne lui déplaisait pas d'avoir à se montrer toujours plus malin que l'adversaire. Rentré en Israël pour faire des études d'économie, il acceptait certaines missions que lui confiait Harel. Il comprit rapidement que l'espionnage lui convenait mieux que l'économie, et c'est ainsi qu'Eitan le fit entrer au Shin Bet comme expert en logistique et en planification des opérations[cd].

Shalom avait toutes les qualités que Harel attendait d'un agent de ses services : il avait vécu dans un kibboutz et fait ses preuves pendant la guerre d'Indépendance ; il travaillait avec autant d'efficacité que de discrétion et avait une vie de famille stable, avec

un fils de trois ans ; enfin, son intégrité était absolument incontestable. Un assistant de Harel avait dit un jour à une nouvelle recrue du Mossad : « Isser veut des types honnêtes qui puissent faire un travail de salaud[cdi]. » Shalom avait le profil requis.

Quand il arriva au quartier général du Mossad, à Sarona, Harel le fit asseoir et lui demanda : « Ça vous dirait de vous promener dans un pays étranger avec un faux passeport[cdii] ? »

La question était étrange, songea Shalom, dans la mesure où Harel était bien placé pour savoir qu'il ne voyageait jamais avec un passeport authentique.

« Aucun problème, répondit-il.

— Très bien. Donc, c'est dans vos cordes ? »

Il se demanda où son chef voulait en venir. De toute évidence, il hésitait à lui communiquer un ordre de mission. Il se montrait toujours dictatorial, persuadé d'avoir raison ; mais il traitait ses agents comme des égaux, et semblait parfois leur donner des ordres à contrecœur[cdiii].

« Oui, bien sûr, répondit Shalom.

— On part capturer Eichmann, cette fois avec des chances de succès.

— Je peux avoir des détails ?

— C'est à Aharoni qu'il faudra les demander. Passez le voir, puis allez chercher Rafi. Il va falloir former une équipe. »

La réunion était terminée. Après être repassé chez lui pour voir sa famille, Shalom se rendit aux bureaux du Shin Bet, dans un vieil immeuble délabré non loin de la tour à horloge de Jaffa. À ce stade de la mission, Shalom envisageait les particularités de l'opération sans vraiment songer aux conséquences de son éventuel succès. Il se mit au travail avec Eitan, qui réfléchissait à la mission depuis quelques semaines déjà, et tous deux établirent une liste d'agents à recruter pour l'opération.

Le premier nom s'imposait à eux comme une évidence : Shalom Dani, le faussaire[cdiv]. Dani avait pu sortir d'un camp de concentration nazi en fabriquant un laissez-passer avec du papier-toilette ; ses dons exceptionnels seraient indispensables pour obtenir des passeports, des permis de conduire et autres papiers d'identité. Le deuxième allait également de soi : Moshe Tabor. Cette force de la nature, dont les mains ressemblaient à des gants de boxe, était surtout un technicien hors pair capable de fabriquer des valises à double fond,

de démonter un moteur de voiture, de réparer un fusil sous-marin, de forcer n'importe quelle serrure ou de construire une cache que nul ne découvrirait jamais.

Harel tenait à la présence de Zvi Aharoni, même s'il manquait d'expérience sur le terrain. Shalom avait entendu dire que ce dernier méritait amplement d'être recruté pour l'opération ; sa connaissance de la zone pouvait s'avérer utile, et son expérience professionnelle serait la bienvenue au moment de soumettre Eichmann à un interrogatoire. Son nom fut donc ajouté à la liste.

Shalom et Eitan se mirent également d'accord sur Yaakov Gat, non seulement parce que c'était un agent prudent et aguerri, mais aussi parce que tous deux le connaissaient bien et savaient qu'il ferait un excellent coéquipier. Eitan suggéra Peter Malkin, un autre costaud expérimenté, spécialiste du déguisement. Harel le connaissait peu, mais il semblait parfait pour la mission. On aurait aussi besoin d'Ephraïm Ilani, de sa connaissance encyclopédique de Buenos Aires et de son espagnol irréprochable. Enfin, il fallait un médecin pour surveiller l'état de santé d'Eichmann et lui administrer des sédatifs, mais aussi pour soigner les éventuelles blessures des membres de l'équipe. Eitan et Shalom savaient tous deux vers qui se tourner : le D$^{r}$ Maurice Kaplan, un médecin civil auquel ils avaient déjà fait appel dans le cadre d'opérations secrètes. Avec eux, l'équipe était constituée de huit personnes. La plupart appartenaient au Shin Bet, le Mossad n'ayant alors qu'un nombre limité d'agents à sa disposition.

L'équipe était solide. Ses membres avaient près de dix ans d'expérience dans les services israéliens du renseignement. Ils parlaient plusieurs langues, élément indispensable pour préserver leur couverture. À part le médecin, ils se fréquentaient tous depuis longtemps et avaient travaillé ensemble en maintes occasions. Ils connaissaient les forces et les faiblesses des uns et des autres, parvenaient à se comprendre sans avoir à parler, et surtout se faisaient une confiance absolue.

Aharoni se rendit au bureau central de la police, à Tel Aviv, quelques jours après son retour en Israël[cdv]. Il apportait une enveloppe contenant les photographies qu'il avait prises de Klement, de vieilles photographies d'Eichmann dans son uniforme ss et celles, plus récentes, que Simon Wiesenthal avait fait prendre des frères

d'Eichmann. Harel souhaitait que la brigade d'identification criminelle de la police lui confirme que Klement était bien leur homme.

Pour cette même raison, Aharoni avait montré les photographies à un Israélien qui s'était trouvé face au nazi en 1936 à Berlin. Ce témoin oculaire avait estimé que l'homme représenté pouvait fort bien être Eichmann, mais il ne pouvait s'avancer davantage – après tout, la rencontre remontait à près de vingt-cinq ans.

Aharoni remit les photographies aux meilleurs experts de l'identification et attendit leur verdict ; selon eux, il était raisonnable de penser que Klement et Eichmann ne faisaient qu'un. Pour parvenir à cette conclusion, ils avaient comparé certaines caractéristiques de l'oreille gauche ; comme une empreinte digitale, lui dirent-ils, la taille et la forme de l'oreille, ainsi que l'angle formé par son intersection avec la tête, sont des éléments propres à chaque individu. Huit points indiquaient que Klement et Eichmann étaient le même homme, et aucun ne suggérait le contraire ; mais il aurait fallu davantage d'éléments de comparaison pour obtenir une identification indubitable.

Aharoni transmit ces renseignements à Harel, qui le fit aussitôt partir pour Jérusalem en compagnie d'Amos Manor, le directeur du Shin Bet. Là, ils rencontrèrent Haïm Cohen et Pinhas Rosen, le ministre israélien de la Justice, afin de leur démontrer que Klement et Eichmann ne faisaient qu'un. Ils venaient également prendre l'avis des deux sommités de l'État hébreu dans le domaine juridique, et leur demander la permission de lancer l'opération. La réponse fut claire : ils avaient l'aval des autorités[cdvi]. Certes, la capture d'Eichmann constituait une atteinte grave à la souveraineté argentine, mais cet aspect-là de l'affaire pouvait se régler par la voie diplomatique. Selon eux, Israël avait toute latitude juridique pour intenter un procès à Eichmann dans la mesure où l'Allemagne ne comptait pas demander son extradition, et encore moins le juger.

Les autorités ayant donné leur accord sur un plan juridique, rien ne s'opposait à ce que l'opération passe à l'étape suivante.

Au quartier général du Mossad, chacun s'activait pour préparer le voyage et le séjour en Argentine de l'équipe d'intervention[cdvii]. Eu égard à la nature de la mission et au nombre d'agents impliqués, les préparatifs s'annonçaient complexes. Les agents devraient voyager

séparément, à partir de lieux de départ différents, avec de faux passeports et plusieurs visas. Il devait être impossible d'établir le moindre rapport entre eux, encore moins de les relier à Israël. De plus, certains devraient repartir de Buenos Aires avec un passeport différent de celui qu'ils avaient utilisé pour entrer en Argentine.

Chaque agent devait d'abord quitter Tel Aviv sous une fausse identité. Parvenu à sa première destination hors d'Israël, il serait accueilli par des agents israéliens qui lui donneraient un nouveau billet d'avion et un nouveau passeport. Ces identités devaient correspondre aux langues que maîtrisait chacun d'eux : inutile, par exemple, de délivrer un passeport italien à un non-italophone. Il n'était pas indispensable de parler couramment la langue voulue, surtout si l'on avait ce qu'Avraham Shalom appelait de la « personnalité ». Plusieurs des agents maîtrisaient l'allemand, d'autres le français et l'anglais, et la plupart parlaient un méli-mélo de diverses autres langues.

Les visas touristiques posaient un autre problème, car les consulats argentins à travers le monde exigeaient des attestations de moralité et de bonne santé[cdviii]. La plupart de ces documents devant être fabriques de toutes pièces, des agents du Mossad et du Shin Bet furent aussitôt envoyés à Paris pour y subir des injections de vaccins et des examens médicaux, afin que leurs attestations officielles soient ensuite contrefaites et agrafées aux passeports des membres du commando. Deux d'entre eux n'auraient pas besoin de ces papiers, car ils devaient faire partie d'un voyage organisé qui, parcourant l'Amérique du Sud, s'arrêtait quelques jours à Buenos Aires sans qu'il soit besoin de produire les documents requis par les consulats ; en revanche, ces deux-là auraient besoin d'un autre passeport pour quitter le pays. En tout état de cause, les agents seraient également pourvus de faux papiers de rechange pour le cas où l'opération tournerait mal.

Une fois arrivé à Buenos Aires, chaque agent aurait deux rendez-vous possibles (un le matin, un autre l'après-midi) en divers endroits pour y rencontrer un ou plusieurs autres membres de l'équipe arrivés avant lui. Chacun devait descendre dans son propre hôtel ; on utiliserait la valise diplomatique pour faire passer les équipements qui risquaient d'éveiller les soupçons des douanes. Eitan avait notamment demandé des menottes, des appareils photo espions, des sédatifs, des perceuses et autres outils miniaturisés, des crochets, des

jumelles, des lampes de poche, un trousseau de contrefaçon et une trousse de maquillage avec fausses dents et perruques. L'opération coûterait beaucoup d'argent, notamment pour la location de voitures et de « planques » ; cet argent liquide serait lui aussi transporté par la valise diplomatique.

Harel mit ainsi sur pied une véritable agence de voyages ; les fiches récapitulatives – fausses identités, horaires des vols, points de rendez-vous et autres – formaient une liasse aussi épaisse qu'un annuaire téléphonique. La moindre erreur pouvait conduire au désastre.

À l'aube du 16 avril, Peter Malkin se mit en route vers le vieux quartier de Jaffa. Il avait la carrure d'un boxeur et une tête ronde comme un ballon. Son visage expressif et juvénile changeait d'expression à loisir : en un rien de temps, le rêveur mélancolique se faisait clown hilare. La veille, l'agent du Shin Bet était rentré faire son rapport d'enquête sur une flambée d'actes terroristes à Nazareth. Il avait parlé avec son supérieur direct, Eitan, qui lui avait désigné Buenos Aires sur une mappemonde en disant : « Nous allons faire juger Adolf Eichmann à Jérusalem. Et c'est toi qui va le capturer, Peter[cdix]. » Eitan avait eu quelque mal à convaincre Isser Harel de l'engager dans l'équipe, mais il n'en dit rien à son subordonné[cdx].

Une fois dans les locaux du Shin Bet, Malkin se dirigea droit vers le bureau d'Eitan avec lequel il avait rendez-vous[cdxi]. Cette fois, ils n'étaient pas seuls : la plupart des membres de l'équipe constituée pour Buenos Aires se trouvaient réunis là, pour la toute première fois. Malkin eut le sentiment qu'ils s'observaient les uns les autres, comme pour se jauger et se demander si chacun serait à la hauteur d'une mission si monumentale.

« Eh bien, dit Eitan pour faire retomber la pression, on dit que la nuit porte conseil. Avez-vous des idées brillantes à me soumettre ? »

Malkin apprit avec plaisir que Harel se trouverait en Argentine pendant l'opération, et avec soulagement qu'Eitan se chargeait de son aspect tactique. Les deux hommes ne se ressemblaient en rien[cdxii]. Harel était obsédé par le cloisonnement de l'information, et ne prenait que rarement l'avis des autres ; quand il annonçait le déroulement d'une mission, il n'était plus question de la modifier. Eitan, lui, demandait leur avis à ses agents et s'inspirait de leurs idées pour planifier les opérations.

« Reste à espérer que Klement n'ait pas décampé, dit Avraham Shalom[cdxiii].

— Ça, on n'y pourra rien, lui répondit Eitan ; concentrons-nous plutôt sur ce qui dépend de nous. »

On ferma les volets du balcon donnant sur le port et Moshe Tabor alluma le projecteur de diapositives. Aharoni leur fit comparer les photographies d'Eichmann à 30 ans, dans son uniforme de la SS, avec celles qu'il s'était procurées en Argentine.

Malkin se méfiait de la présence dans l'équipe de l'interrogateur du Shin Bet, surtout depuis qu'il savait quels risques – inconsidérés, selon lui – avait pris Aharoni pour identifier leur cible. Du moins avait-il obtenu des résultats incontestables. « Projetez les deux diapos en même temps », suggéra Malkin pour se faire une meilleure idée de la ressemblance.

Tabor disposa deux diapositives dans la glissière et projeta le tout sur le mur blanc. Malkin fut très surpris par le visage hagard et vieilli de l'homme photographié à Buenos Aires – l'ancien nazi avait-il pu changer à ce point depuis la fin de la guerre ? « Difficile de trancher, à mon avis. »

Aharoni lui répondit que les experts de l'identification criminelle penchaient dans ce sens.

« On ne pourra jamais avoir de certitude absolue avant de l'avoir capturé, dit Eitan.

— Et quand on sera sûrs que c'est bien lui ? demanda Tabor, dont la silhouette massive se détachait sur le mur comme une immense ombre chinoise. Pourquoi ne pas l'abattre sur place comme un chien ?

— C'est un désir que nous partageons tous », dit Eitan.

Tabor secoua sa grosse tête chauve : « Et lui, est-ce qu'il a jamais laissé une chance aux prisonniers des camps ? Je les ai vus, ceux qui ont survécu. Leur a-t-il jamais manifesté la moindre considération ? »

Malkin connaissait mieux que personne ce géant de 37 ans, d'ordinaire plutôt réservé[cdxiv]. Tabor et lui avaient récemment passé plusieurs mois ensemble en Allemagne fédérale pour surveiller des scientifiques qui aidaient les Égyptiens à construire des missiles. Tabor avait un jour raconté à Malkin comment sa nombreuse famille, originaire de Lituanie, avait péri dans les camps ; il lui avait parlé des camps d'extermination découverts à la fin de la guerre, quand il

servait dans la Brigade juive. Le dégoût et la fureur l'avaient fait s'enrôler dans ces groupes de justiciers œuvrant en Allemagne et en Autriche, et il avait déjà traqué, interrogé et exécuté de nombreux ss. Il avait à peine plus de 20 ans à l'époque. Dans l'équipe, tous savaient qu'il ne demandait pas mieux que de tuer Eichmann lui-même.

Eitan rejeta une fois encore la suggestion de Tabor : ce point-là n'était pas ouvert à la discussion. Au cours des heures et des autres réunions qui suivirent, l'équipe mit au point les menus détails de l'opération[cdxv]. Chacun apporta des modifications à sa couverture, dressa l'inventaire du matériel nécessaire, choisit son point de chute à Buenos Aires. Ephraïm Ilani revint d'Argentine pour leur donner un exposé sur les coutumes locales et la vie quotidienne : location de voitures ou de planques, comportement normal dans un café ou dans un hôtel, circulation automobile, procédures à suivre à l'aéroport, styles vestimentaires. Comme Aharoni et lui étaient les seuls à connaître Buenos Aires, ces informations étaient d'une grande utilité. Il évoqua aussi la présence policière dans les rues, notamment depuis la répression, en mars, de groupes terroristes péronistes, à la suite d'une série d'attentats à la bombe dans la capitale.

Mais ils discutèrent surtout de la manière dont ils comptaient capturer Eichmann. Aharoni leur montra ses photographies de surveillance, ainsi que ses dessins de la maison et des environs (kiosque, pont de la voie ferrée, maison voisine, routes)[cdxvi]. Ils optèrent pour trois méthodes différentes, dans l'idée qu'ils en choisiraient une quand ils auraient repéré les lieux par eux-mêmes. La première consistait à kidnapper Eichmann en dehors de chez lui, en ville par exemple, ou juste avant qu'il prenne le bus, le soir, près de son lieu de travail – dont ils ignoraient encore l'adresse. La deuxième consistait en un raid nocturne à son domicile : il s'agirait alors de l'extirper de son lit en pleine nuit. La troisième méthode favorisait une capture en pleine rue, près de chez lui, ce qui était envisageable dans un quartier désolé comme le sien. Quant au meilleur moment pour agir, il dépendait de la manière dont on comptait exfiltrer Eichmann d'Argentine. Harel se chargeait de cette partie de l'opération.

Chaque soir, Malkin rentrait seul dans son appartement de Tel Aviv pour lire et relire le dossier Eichmann[cdxvii]. Il se surprit à éprouver de la peur face à ce personnage qui avait eu jadis une telle

autorité, et qui avait exécuté ses plans avec une intensité presque démoniaque. Malkin savait que l'équipe comptait sur lui pour s'emparer physiquement de la cible, parce qu'il était aussi fort que rapide ; mais il commençait à douter de lui-même. Il pouvait faire capoter la mission. Une erreur de sa part et tout serait perdu. Un policier pouvait passer par là et le surprendre en pleine action. Pour la première fois de sa vie, une vie de risques et de dangers, Malkin éprouva la peur de l'échec.

Il était âgé de 11 ans seulement quand la guerre avait éclaté en Europe, mais il s'était aussitôt engagé dans la Haganah[cdxviii]. C'était un enfant turbulent qui traînait dans les ruelles de Haïfa avec une bande de garnements – ils parcouraient la ville ensemble, chapardaient dans les magasins et couraient se cacher dans une cave ou du côté de la vieille muraille. L'organisation de défense permit de recentrer son énergie et fit de lui un messager chevronné, capable de dissimuler un message sur sa personne et de le glisser dans les interstices des murs. Plus tard, il apprit à forcer un coffre et à voler des armes en pleine nuit dans les postes de la police britannique. En 1947, il suivit un cours sur les explosifs dispensé par la Haganah et apprit à fabriquer des bombes artisanales, à tendre des pièges, à neutraliser une mine et à faire sauter un pont – toutes compétences qui lui furent d'une grande utilité lors de la guerre d'Indépendance. Il s'enrôla dans le Shin Bet après la guerre, sans cacher à ses recruteurs qu'il le faisait par goût de l'aventure. Son patriotisme, pensait-il, allait de soi.

On commença par l'envoyer dans diverses ambassades enseigner au personnel comment repérer des lettres piégées[cdxix]. Puis on lui confia des missions de contre-espionnage : déjà expert en explosifs et en crochetage, il se découvrit un talent pour la surveillance et le déguisement. Il pouvait changer son apparence autant de fois que nécessaire au cours d'une filature : il marchait d'abord dans un costume, puis ajoutait un imperméable et un chapeau à la main, puis mettait le chapeau sur la tête, puis jetait le manteau et ajoutait un parapluie. Quand il se rapprochait de sa cible, il pouvait aussi changer de visage avec une moustache postiche, des lunettes, de fausses dents ou une perruque. Doué pour la peinture, il se faisait souvent passer pour un artiste.

Shalom, non content de faire valoir les divers talents de Malkin et sa force physique à faire pâlir d'envie le géant Tabor, avait

convaincu Harel de l'engager parce que, malgré sa tendance à rejeter l'autorité et son manque de compétences linguistiques, cet agent-là raisonnait avec une efficacité fulgurante[cdxx]. Quand on lui soumettait un plan, Malkin avait toujours des suggestions pour l'améliorer ; il considérait son métier comme une sorte de jeu sérieux dont il aimait maîtriser les règles.

Mais cette mission était particulière ; Malkin ne pouvait s'empêcher de penser à sa grande sœur Fruma, qui était restée en Pologne en 1933 quand le reste de sa famille avait émigré en Palestine[cdxxi]. Elle avait alors un mari et trois enfants : tous étaient morts durant l'Holocauste, et cette tragédie avait anéanti le père et le jeune frère de Malkin, qui étaient morts quelques années plus tard. Malkin avait réprimé pendant dix ans ce souvenir trop douloureux. Et voilà qu'à la lecture du dossier Eichmann l'image de sa sœur lui revenait soudain en mémoire.

Pour éviter de ruminer ses pénibles souvenirs et sa peur de l'échec, Malkin se concentra sur la mission qui l'attendait, examinant le moindre détail de l'opération et de son propre rôle. Il passa des heures entières à concevoir des déguisements subtils pour lui-même et pour ses coéquipiers, et bien plus encore à répéter les gestes qu'il aurait à accomplir au moment de la capture. Il s'exerçait essentiellement au gymnase, mais aussi avec ses collègues du Shin Bet, qu'il agrippait brusquement par-derrière, à l'improviste, sans leur laisser l'occasion de pousser un cri. Ses collègues ne s'étonnaient plus de ces pratiques curieuses – ils se contentaient de s'écarter un peu plus sur son passage. Amos Manor, le directeur du Shin Bet, était particulièrement difficile à attraper, avec son corps long et vigoureux ; à part la petite équipe, il était le seul à savoir pourquoi Malkin s'exerçait ainsi sur ses collègues. Juste avant son départ pour l'Argentine, Manor le fit venir dans son bureau.

Il avait déjà demandé à Harel s'il était indispensable d'engager certains de ses meilleurs agents – sans parler des fonds – pour une mission qui n'avait rien à voir avec la sécurité d'Israël. Avec Malkin, il discuta brièvement des tâches qu'il laissait inachevées en partant. Puis Manor, dont la famille entière était morte Auschwitz, saisit l'épaule de son agent et dit : « Faites-moi ce plaisir : quand vous aurez les mains autour de son cou, donnez un tour supplémentaire de ma part. »

Cet échange ne fit que confirmer les craintes de Malkin : il n'était pas question de rater cette opération.

La mise au point de la capture était en bonne voie, et Harel devait maintenant imaginer le moyen de ramener Eichmann en Israël. L'alternative était simple : le bateau ou l'avion. La première option fut aussitôt écartée : dans le mois à venir, aucun navire israélien de plaisance ou de commerce ne devait croiser dans cette région. Quant à les faire changer de route, cela était bien trop compliqué. Affréter un bateau spécial, c'était risquer de perdre beaucoup de temps : le trajet aller et retour prendrait environ deux mois, car il fallait prévoir plusieurs escales. Si le kidnapping était découvert avant le retour en Israël, le navire ferait une cible facile.

Restait le transport aérien[cdxxii]. En décembre 1959, peu après l'arrivée de Bauer en Israël, Harel avait évoqué avec le directeur d'El Al, Yehuda Shimoni, l'éventualité d'affréter un appareil de la flotte nationale pour se rendre en Argentine. Shimoni, qui connaissait Harel depuis des années, lui répondit que c'était envisageable sur un plan technique et que, pour le reste, on pourrait toujours invoquer la nécessité d'un vol expérimental en vue d'établir une future liaison avec l'Amérique du Sud. Craignant qu'un « vol expérimental » fasse une piètre couverture, Harel n'avait pas donné suite.

L'Etat hébreu avait déjà fait appel à la compagnie nationale pour des opérations secrètes[cdxxiii]. En septembre 1948, El Al avait été fondée en toute hâte pour ramener de Genève le premier président israélien Chaim Weizmann. Tout vol militaire étant interdit, les Israéliens avaient transformé en avion de ligne un transporteur C-54 utilisé par la Haganah pour récupérer des armes en Tchécoslovaquie. On avait peint la queue de l'appareil aux couleurs du drapeau national, orné son flanc du nom de la nouvelle compagnie *(El Al,* c'est-à-dire « Jusqu'aux deux »), ajouté des réservoirs de gazole pour permettre un vol sans escale, et garni le fuselage de sièges pour les passagers. Shimoni avait lui-même piloté ce vol inaugural. Depuis cette date, El Al avait pris part à diverses opérations de transport, parfois secrètes, de réfugiés juifs en provenance du Yémen, d'Irak et d'Iran. D'autres missions avaient suivi, notamment chaque fois que l'État avait eu besoin d'un long courrier ; les pilotes, navigateurs et ingénieurs d'El Al régulièrement recrutés pour ces missions s'étaient même surnommés l'« équipage des vols furtifs ».

L'affrètement d'un appareil étant désormais nécessaire, Harel reprit ses discussions avec la compagnie aérienne. Il apprit avec plaisir que l'Argentine allait fêter l'anniversaire de son indépendance à la fin du mois de mai, et qu'elle avait invité des délégations officielles du monde entier, Israël compris. C'était la couverture idéale pour un avion d'El Al, et Harel prit aussitôt rendez-vous avec les directeurs de la compagnie et le ministre des Affaires étrangères pour préparer un vol spécial.

Après quoi, il passa en revue les centaines d'autres détails de l'opération[cdxxiv]. Ses idées étaient consignées sur des bouts de papier, qui avaient fini par former une pyramide sur son bureau. Eitan le tenait informé des progrès de l'équipe, qui avait décidé que l'arrivée en Argentine se ferait en deux vagues distinctes. Avraham Shalom mènerait le premier contingent, pour confirmer que l'opération était toujours viable, trouver des planques et tracer un relevé des voies d'accès à la rue Garibaldi. Harel recruta personnellement Yaakov Medad comme chef opérationnel – il serait chargé des planques, des voitures et de tout ce qui exigeait qu'on présente des documents d'identité ou que l'on se montre en public. Cet agent du Mossad était parfait pour la mission : s'il n'avait guère de compétences techniques, il savait se créer des personnages et passer de l'un à l'autre en une seconde ; même Harel n'avait jamais rencontré une telle faculté de métamorphose. Medad prenait n'importe quel accent sur commande, se rappelait chaque lieu dans les moindres détails et, surtout, il avait cet air simple et sympathique qui inspirait confiance à tout le monde. En Argentine, il jouerait le rôle d'un fils de famille venu dépenser son argent sans compter. Harel envisagea aussi de faire accompagner Medad par une femme, mais il préféra attendre que l'équipe soit déjà en Argentine pour prendre une décision.

Une semaine avant la date du premier vol en partance de Tel Aviv, le sous-directeur d'El Al, Mordechai Ben Ari, vint retrouver Harel dans son bureau[cdxxv]. Le chef du Mossad avait besoin d'un appareil Britannia pour envoyer la délégation israélienne en Argentine. Il demanda également à voir la liste de l'équipage, et réclama que l'on mette Yehuda Shimoni à sa disposition pendant toute la durée de l'opération. Ben Ari répondit que la mission allait bouleverser le calendrier de la compagnie et entraîner de lourdes pertes financières, mais qu'elle était réalisable. Il lui fallait seulement l'autorisation de son directeur administratif.

Deux jours plus tard, l'accord définitif fut enfin donné par El Al ; au ministère des Affaires étrangères, où l'on suivait la mission depuis le début, Golda Meir donna elle aussi son feu vert.

Le 18 avril, Harel rencontra Shimoni[cdxxvi]. Ce Juif des Pays-Bas, un grand homme aux épaules carrées et à la chevelure poivre et sel, avait été navigateur dans la Royal Air Force pendant la guerre avant d'émigrer en Palestine ; pendant la guerre d'Indépendance, il s'était enrôlé dans les forces aériennes, alors à peine organisées. Quand Harel lui exposa l'objet de la mission, Shimoni, dont les parents, les frères et la sœur étaient tous morts en camp de concentration, promit de faire tout ce qui était en son pouvoir pour l'aider. Il suggéra également que Yosef Klein, le responsable de l'antenne d'El Al à l'aéroport Idlewild de New York, les aide à organiser le vol pour Buenos Aires – il était, assura-t-il, l'homme de la situation.

« Je voudrais faire une mise au point », dit Harel en s'installant derrière son bureau[cdxxvii]. Sa secrétaire écrasa sa cigarette, laissant se dissiper dans la pièce une ultime volute de fumée, et posa son bloc de sténo sur ses genoux.

Les principaux membres de la mission Eichmann étaient réunis dans le petit bureau : Rafi Eitan, Avraham Shalom, Zvi Aharoni, Peter Malkin, Ephraïm Ilani, Shalom Dani et Moshe Tabor. Seul Yaakov Gat, qui partirait directement de Paris, était absent ce jour-là. La tension était palpable dans la pièce ; même Tabor, si peu soucieux de son apparence, avait revêtu un impeccable uniforme kaki.

Harel prit une profonde inspiration et commença : « Je souhaite d'abord vous parler du fond du cœur[cdxxviii]. Cette mission nationale est de la plus haute importance. Il ne s'agit pas d'une banale opération de capture : il s'agit de kidnapper le plus infâme criminel nazi, le plus monstrueux ennemi du peuple juif. Nous ne sommes pas ici des aventuriers, mais des représentants du peuple juif et de l'État d'Israël. Notre objectif : ramener Eichmann en bonne santé pour qu'il puisse être jugé. Notre acte aura peut-être des conséquences graves – nous le savons. Faire comparaître cet homme devant ses juges est non seulement un droit, mais aussi un devoir moral. Il faudra vous rappeler tout ceci dans les semaines à venir. Considérez-vous comme les anges gardiens de la justice, comme des émissaires du peuple juif. »

Pendant que Harel parlait, ses hommes s'observaient en silence. Tous savaient que leur chef avait consacré sa vie à Israël et qu'il était un homme de principes. Il lui arrivait souvent de communiquer aux autres son souci d'exigence, notamment en leur rappelant qu'ils agissaient dans l'intérêt supérieur de la nation[cdxxix]. Cette passion était très motivante pour ses agents, malgré le risque qu'ils couraient en travaillant pour lui, malgré les longues périodes passées loin de leur famille, le faible salaire, les horaires impossibles et l'isolement créé par l'impossibilité où ils étaient de rien partager avec leurs proches. Ce jour-là, Harel se montra particulièrement éloquent et enflammé, et son discours les marqua tous profondément.

« Nous allons ramener Adolf Eichmann à Jérusalem, dit Harel en frappant du poing sur la table, et le monde devra faire face à ses responsabilités. Tous verront clairement que, en tant que peuple, nous n'avons jamais oublié. Notre mémoire remonte aux origines de l'Histoire. Le livre du souvenir est encore ouvert, et la main continue d'écrire[cdxxx]. »

Puis il se tourna vers Eitan :

« Vos hommes sont-ils prêts ? demanda-t-il sur un ton professionnel d'où avait disparu toute trace d'émotion.

— Ils sont prêts », répondit Eitan.

# 16

Yaakov Gat débarqua le 24 avril à l'aéroport Ezeiza[cdxxxi]. Dans son costume impeccablement coupé, une mince cravate autour du cou et une mallette à la main, il s'engagea sur la passerelle mobile dressée au flanc de l'appareil. L'éclat du soleil argentin lui fit plisser les yeux. Avant même qu'il ait posé le pied sur le tarmac, un homme prit plusieurs photos de lui sans qu'il s'en aperçoive.

Il ne savait pas un mot d'espagnol, mais franchit sans difficultés le contrôle des passeports. Au lieu de prendre un taxi, dont le chauffeur risquait de se rappeler où il avait fait descendre son passager, il se dirigea vers un arrêt de bus à la sortie du terminal. Il avait rendez-vous avec Ilani deux heures plus tard.

Il choisit un siège proche de la porte, comme à son habitude. Cette ligne conduisait au centre-ville, et le bus était bondé ; pourtant, le siège du chauffeur restait vide. Un policier était en train de tourner autour du véhicule. Au bout de dix minutes, Gat commença à s'inquiéter. Au bout de vingt minutes, le doute n'était plus permis : il se tramait quelque chose.

Soudain, deux hommes montèrent à bord, bloquant la seule issue. L'un d'eux portait un uniforme de chauffeur ; l'autre vint se planter devant Gat et se mit à parler en espagnol. Incapable de comprendre un seul mot, l'Israélien fut pris de sueurs froides. L'homme exhiba alors une photographie de son profil, prise à sa descente d'avion. Gat fut submergé par mille questions angoissées : la police argentine savait-elle donc qui il était ? Les avait-on renseignés ? Avait-on repéré son faux passeport ? Allait-on le jeter en prison ?

Avant même que Gat ait pu réagir, l'homme s'adressa au passager assis derrière lui et lui montra également sa photographie fraîchement tirée. Gat comprit alors qu'il s'agissait d'un photographe

désirant se faire un peu d'argent auprès des touristes. L'homme était manifestement de mèche avec la police et le chauffeur du bus, qui retardaient les passagers pour lui permettre de développer ses clichés. Quand il repassa à l'avant du bus, Gat lui acheta une photographie et se cala en souriant sur son siège. S'il avait pris la fuite, si on l'avait rattrapé, il aurait sans doute compromis toute l'opération. L'incident le plus insignifiant recelait sa part de danger.

À 10 h 55, Gat franchit la porte tambour d'un café du centre de Buenos Aires. Dans la haute salle au sol couvert de marbre, il repéra aussitôt Ephraïm Ilani qui l'attendait, une tasse de café à la main et une pipe à la bouche. Arrivé deux jours plus tôt, celui-ci avait loué un appartement où il avait entassé des boîtes de conserve et disposé quelques lits de camp[cdxxxii]. Deux fois par jour, il se rendait à un lieu de rendez-vous prédéterminé – coin de rue, café, restaurant, un nouvel endroit à chaque fois pour éviter d'éveiller les soupçons – dans l'espoir d'y retrouver un autre membre de l'équipe. Par mesure de précaution, il ignorait qui exactement devait se présenter tel ou tel jour. Pour Ilan, qui aimait tant la compagnie de ses semblables, cette attente solitaire était un véritable calvaire.

« Quel plaisir de vous revoir ! Venez par ici, installez-vous ! s'écria joyeusement Ilani en anglais, tout en se levant de sa chaise.

— Comment allez-vous ? répondit Gat d'une voix forte et dans la même langue. J'arrive tout droit de l'aéroport. Je craignais de ne plus vous trouver.

— Que diriez-vous de rester ici un moment ? »

Plus tard, les deux hommes échangèrent des propos à voix basse, en hébreu, avant de se rendre ensemble à l'appartement qui devait servir de planque. Le lendemain, Aharoni les retrouva, selon la même procédure, dans un restaurant. Depuis qu'il avait quitté Buenos Aires, au début du mois d'avril, il s'était laissé pousser les cheveux et la moustache, pour éviter le plus possible d'être reconnu. Avraham Shalom était le suivant sur la liste des nouveaux arrivants.

Avraham Shalom, qui avait fait le voyage avec un faux passeport allemand, s'engouffra sous l'auvent de l'hôtel Lancaster, sur l'Avenida Córdoba ; il se trouvait ainsi à deux pas de la Plaza San Martin, au centre de Buenos Aires. On se serait cru à Londres dans cet hôtel, avec son bar en chêne et ses murs ornés de portraits d'aristocrates[cdxxxiii]. C'était une bonne surprise pour Shalom, plus

habitué aux pensions miteuses – Harel organisant toujours ses voyages avec parcimonie. Cette fois, il devait jouer le rôle d'un homme d'affaires et cet hôtel convenait parfaitement.

Comme ses coéquipiers, Shalom avait fait un détour avant d'arriver à Buenos Aires[cdxxxiv]. Il était d'abord allé à Roma avec un faux passeport, qu'il avait échangé contre un autre à l'ambassade israélienne. Puis il avait pris le train pour Paris, où Shalom Dani lui avait remis un véritable passeport allemand dont il avait lui-même altéré quelques lettres pour créer une nouvelle identité. Il était ensuite parti pour Lisboa, où il avait confié son passeport aux autorités portugaises en attendant d'embarquer pour Buenos Aires. Quand un policier lui avait demandé son nom pour lui rendre sa pièce d'identité, il s'était rendu compte avec effroi qu'il l'avait complètement oublié. Shalom disposait de procédés mnémotechniques pour se rappeler les premières lettres de ses noms et prénoms d'emprunt, mais cette fois il était pris au dépourvu. Fort heureusement, il avait repéré son passeport vert sur la table : « Le mien est juste là. » Le policier le lui avait tendu sans poser de question.

Cette première bévue fut bientôt suivie d'une autre : contre toute attente, il aperçut dans l'avion son chef d'équipe, Yaakov Medad. Cette situation n'aurait jamais dû se produire, car si l'un de leurs passeports était repéré par les autorités, les papiers de tous les passagers seraient probablement réexaminés avec le plus grand soin. Mais la chance leur sourit une fois encore, et les deux hommes s'évertuèrent à ne pas échanger un regard durant tout le trajet.

On frôla de nouveau la catastrophe quand Shalom tendit son passeport à la réception du Lancaster. L'employé de l'hôtel, un homme d'une cinquantaine d'années, jeta un œil sur le document et lui dit : « Compatriote ! Vous venez de Hamburg. Je suis de Hamburg[cdxxxv]. »

Shalom sentit ses jambes se dérober sous lui. Lui-même parlait une variété de dialecte autrichien, et l'employé, dont l'âge et la nationalité faisaient un ancien nazi potentiel, ne se laisserait certainement pas duper par son accent du Sud.

Il répondit qu'il venait d'une petite ville de la région de Hamburg, espérant clore ainsi la conversation. Or, l'homme était justement originaire de cette ville ! Shalom, abasourdi, se hâta de remplir la fiche d'hôtel, prit la clé de sa chambre et s'éloigna au plus

vite, persuadé d'avoir éveillé les soupçons de son interlocuteur. Il se promit de changer d'établissement dès le lendemain par mesure de prudence.

Il n'avait guère le temps de s'inquiéter, car il devait quitter son hôtel sans attendre s'il voulait se trouver à 18 heures à l'angle des avenues Callao et Santa Fe, une vingtaine de rues plus loin en direction de l'ouest. Il arriva dans ce quartier animé du centre-ville en même temps que Gat et Aharoni.

Après quelques échanges cordiaux, celui-ci demanda : « Que veux-tu faire, Avrum[cdxxxvi] ? »

Shalom était le chef de la première équipe, et c'est à lui qu'il revenait de décider s'il convenait ou non de poursuivre l'opération. Harel ne lui avait donné aucune précision ; ils se connaissaient depuis si longtemps que ce n'était plus nécessaire. Il savait qu'il lui faudrait suivre Eichmann, noter ses moindres faits et gestes, et déterminer l'endroit idéal pour sa capture. Ils ne disposaient pour l'instant que des rapports de surveillance d'Aharoni, avec lequel Shalom travaillait pour la première fois. Comme il n'y avait pas un instant à perdre, il lança :

« Allons chez lui.

— Il fera nuit quand nous arriverons, objecta Aharoni.

— On y va quand même. »

Aharoni les conduisit à sa voiture de location et se mit en route vers San Fernando. C'était l'heure de pointe, et il fallait compter une heure et demie de route. Quand ils arrivèrent à destination, le soleil avait complètement disparu et une brume légère s'élevait dans la fraîcheur du soir. L'absence de lampadaires signalait un quartier isolé. Alors qu'ils s'engageaient sous le pont du chemin de fer, en direction du kiosque et de l'arrêt de bus, Shalom aperçut une faible lueur blanche et rouge devant eux, sur la droite. Il comprit bientôt que c'était un homme en train de marcher en tenant une lampe de signalisation. Lorsque les phares de la voiture illuminèrent le visage du promeneur, Shalom reconnut Eichmann.

« C'est lui ! C'est notre homme ! » murmura-t-il tandis que l'auto s'éloignait ».

Dans son excitation, Aharoni freina vivement et fit une embardée sur la droite, comme pour permettre à Shalom et Gat de bondir hors de la voiture pour embarquer Eichmann.

« Ne t'arrête pas, continue ! lui dit sèchement Shalom. Il va croire qu'il se passe quelque chose. »

Aharoni leva le pied et s'engagea de nouveau dans la bonne direction, trop mortifié pour pouvoir prononcer un seul mot. Gat jeta un œil par la vitre arrière : avec un peu de chance, Eichmann ne se serait même pas retourné pour regarder cette voiture qui ralentissait pour faire un léger écart. De fait, il poursuivait tranquillement son chemin.

Ils roulèrent encore un peu le long de la route 202.

« Suis-le et vérifie que c'est bien lui », ordonna Shalom à Gat. Aharoni s'arrêta une seconde pour laisser sortir Gat, qui traversa la rue en direction de sa cible, sans s'approcher à moins de 100 mètres. Les phares de la voiture disparurent : il se retrouva dans une obscurité quasi totale. Il vit la petite lumière rouge et blanche se déplacer nettement sur la gauche, sans doute vers la rue Garibaldi. Il s'engagea dans la même direction et vit l'homme marcher sur une vingtaine de mètres avant de se diriger vers une petite maison cubique. C'était bien la même que sur les photographies d'Aharoni.

Une demi-heure plus tard, de l'autre côté du tunnel, Aharoni ouvrit la portière pour faire monter Gat.

« Eichmann », dit-il simplement. Il était enchanté d'avoir croisé leur cible dès le premier jour.

Shalom en avait assez vu pour faire son rapport à Harel. On était mardi, et Eichmann arrivait probablement de son lieu de travail. Si tel était le cas, on pouvait supposer que son bus le déposait près de chez lui chaque jour à la même heure. Il remontait alors une rue entièrement vide, dans un quartier sans vie et sans lumière. Shalom, quoique prudent par nature, estima que la situation était idéale.

Le matin suivant, 27 avril, Shalom alla retrouver Ilani, le seul membre de l'équipe travaillant à l'ambassade[cdxxxvii]. Il lui transmit un message codé composé d'un seul mot : « Carotte ». Tel Aviv saurait ainsi que la mission était toujours d'actualité.

Harel reçut le message plus tard dans la même journée. Il convoqua Eitan pour lui dire que la seconde moitié de l'équipe pouvait se mettre en route pour Buenos Aires. Lui-même comptait partir soixante-douze heures plus tard ; d'ici là, il devait encore mettre au point l'exfiltration d'Argentine.

Harel avait déjà déterminé la date du vol spécial d'El Al : ce serait le 11 mai que l'avion quitterait Tel Aviv[cdxxxviii]. La date convenait à la délégation du ministère des Affaires étrangères, qui arriverait ainsi en Argentine une semaine avant les célébrations officielles, et elle répondait aux exigences de calendrier soumises par la compagnie aérienne. Surtout, cette date permettait à l'équipe de bénéficier d'une certaine marge de manœuvre. Il fallait limiter autant que possible le laps de temps qui s'écoulerait entre le kidnapping et le décollage : une séquestration prolongée multiplierait les risques, surtout si la disparition d'Eichmann déclenchait des recherches officielles. Ils disposaient donc de sept jours au maximum avant le retour de l'avion en Israël ; passé ce délai, la présence prolongée de l'appareil finirait par éveiller les soupçons. Dans le meilleur des cas, l'équipe pouvait capturer Eichmann, le séquestrer pendant une journée et l'expédier en Israël dès le lendemain. Pour bien préparer la couverture officielle, les autorités firent rapidement savoir à la presse qu'une visite diplomatique israélienne était d'ores et déjà prévue ; les sièges non occupés par la délégation furent même mis en vente auprès du grand public.

Exécuter l'opération à quelques jours de grandes festivités n'allait pas sans risques : à l'aéroport et à Buenos Aires, la Sécurité serait probablement en état d'alerte maximale. L'équipe aurait peut-être à franchir des barrages de police quand, ayant enlevé Eichmann, elle l'emmènerait jusqu'à la planque prévue, et quand, le lendemain, elle le conduirait à l'aéroport pour l'embarquer de force. Quoi qu'il en soit, la couverture fournie par la délégation diplomatique présentait bien plus d'avantages que d'inconvénients.

La mission ayant enfin commencé pour de bon, Harel veilla à superviser les divers éléments liés au transport ; il lui faudrait compter sur l'ensemble des employés d'El Al, tous des civils. Il y avait des dizaines de détails à régler : équipage, plan de vol, réservations de passagers, carburant, service à bord, autorisations d'atterrissage, communications par télex avec l'Argentine[cdxxxix]. Ces préoccupations courantes prenaient une dimension particulière, car aucun avion d'El Al n'était encore allé dans ce pays. De plus, Harel comptait demander a certains employés de la compagnie de surveiller l'aéroport et de faciliter l'embarquement d'Eichmann. Avant tout, il fallait prendre les mesures nécessaires pour que le vol du retour ne soit pas intercepté, détourné, voire contraint à

l'atterrissage si l'on apprenait que le nazi se trouvait à bord. Il faudrait alors compter sur le sang-froid des pilotes et de l'équipage. Enfin, tous les personnels impliqués devaient être à même de garder un silence absolu concernant l'opération.

Harel envoya à Yehuda Shimoni un télégramme lui ordonnant de lancer les opérations à Buenos Aires. Le lendemain, il rencontra le commandant de bord, Zvi Tohar, et les deux hommes chargés de choisir l'équipage, Adi Peleg et Baruch Tirosh. Ceux-ci, respectivement chef de la sécurité et responsable du recrutement à El Al, étaient d'anciens agents secrets que Harel avait fréquentés autrefois[cdxl]. Il connaissait moins le capitaine Tohar, un homme élancé qui avait la moustache fine et l'allure un peu raide d'un gentleman anglais, mais il lui était chaudement recommandé par ses supérieurs.

Ce Juif allemand avait fui en Grande-Bretagne au début de la Seconde Guerre mondiale et suivi les cours de pilotage de la RAF[cdxli]. Après la guerre, il avait émigré en Israël et exécuté des centaines de missions aériennes lors de la guerre d'Indépendance ; il avait notamment transporté des vivres et des munitions dans des colonies assiégées autour de Jérusalem, bravant le feu incessant des Arabes. Il s'était engagé à El Al au début des années 1950 ; il y avait alors très peu de pilotes israéliens dans la compagnie, qui recrutait surtout d'anciens engagés volontaires de la guerre d'Indépendance. En 1953, Tohar était devenu le premier capitaine israélien d'El Al ; depuis, il avait maintes fois démontré ses talents de pilote et son sang-froid à l'occasion de nombreux vols d'essai sur des appareils neufs.

« Chers amis, dit gravement Harel, la situation est la suivante : nous avons réservé un vol pour emmener une délégation israélienne assister à des cérémonies de commémoration en Argentine ; au retour, nous aurons la compagnie d'Adolf Eichmann[cdxlii]. »

Les trois hommes gardèrent le silence pendant que le chef du Mossad leur dévoilait les grandes lignes de son projet. Le personnel en vol et au sol devait être exclusivement composé d'Israéliens fiables et compétents. Le moindre détail technique devait faire l'objet d'une extrême attention. Il faudrait préparer le personnel en vol à un décollage rapide de Buenos Aires, voire à des manœuvres de fuite.

« Des commentaires ? » demanda Harel.

Tirosh s'empressa d'affirmer qu'ils sauraient se montrer à la hauteur de la tâche. Compte tenu de la distance à parcourir,

cependant, il faudrait recruter deux équipages. Il suggéra aussi divers moyens d'échapper à d'éventuels poursuivants, par exemple en publiant un faux plan de vol pour le retour. Peleg était manifestement ému par la dimension particulière de l'opération[cdxliii]. Peu après l'arrivée des nazis au pouvoir, des Allemands s'en étaient pris à son père, un commerçant prospère ; l'ayant battu, ils lui avaient fait avaler de l'huile de castor. Il était mort peu après d'une crise cardiaque. Tohar se montra plus réservé que ses deux collègues, tout en affirmant qu'il « appréciait l'importance de l'affaire » ; Harel comprit néanmoins qu'il souhaitait prendre part à la mission.

Harel voulait limiter autant que possible le nombre d'escales sur le vol du retour[cdxliv]. Il fallait normalement en prévoir trois pour faire le plein de carburant – par exemple à Recife, Dakar et Roma – avant d'atteindre Israël. Le nombre d'escales multipliait d'autant les risques d'interception.

« Peut-on envisager une escale unique ? » demanda Harel à Tohar.

Le capitaine connaissait les atouts et les limites des nouveaux Britannia 300, les longs-courriers les plus performants et les plus grands de la flotte El Al[cdxlv]. En décembre 1957, il avait piloté le vol d'essai d'un Britannia entre New York et Tel Aviv : ce trajet de 9 300 kilomètres était le plus long jamais effectué sans escale par un avion de ligne.

« C'est un trajet très long, dit Tohar, mais je vais me renseigner[cdxlvi]. »

Pour finir, Harel insista pour que les trois hommes observent un silence total sur la question. Personne d'autre ne devait être mis au courant avant que l'avion, avec Eichmann à son bord, ait quitté l'espace aérien argentin. Pour l'instant, il s'agissait d'un vol diplomatique comme un autre.

« On se revoit à Buenos Aires », conclut Harel en leur serrant la main.

Deux heures plus tard, Tohar appela le chef du Mossad pour lui dire qu'un vol à escale unique (à Dakar) était envisageable, et qu'il était prêt à en assumer le risque. Mais il ne pouvait rien garantir : l'avion franchirait son point de non-retour quelque part au-dessus de l'Atlantique.

À plat-ventre sur le remblai de la voie ferrée, la tête à quelques centimètres des rails, Shalom et Aharoni observaient à la jumelle la route 202 et la maison d'Eichmann, à 70 mètres de là[cdxlvii]. C'était leur troisième soir de surveillance et leur poste de guet exigeait qu'ils soient étendus sur un sol caillouteux, exposés aux imprévisibles averses d'avril. Les hautes herbes du talus les dissimulaient aux regards. Toutes les cinq minutes, un train surgissait dans un sens ou dans l'autre. Les rails se mettaient à vibrer, puis une lumière approchait, et soudain le train passait devant eux avec un horrible bruit strident, dans un nuage de fumée noirâtre.

Il leur était facile de s'écarter à temps, et l'inconfort était pour eux un problème négligeable ; en revanche, la lumière des trains risquait d'éclairer leurs silhouettes et de les faire repérer par un habitant du quartier. Mais, à 5 mètres au-dessus de la route, ils ne pouvaient espérer un meilleur poste d'observation.

Leur surveillance s'intensifiait après le passage du train de 19 h 30. Les deux jours précédents, à 19 h 40, le bus vert et jaune n° 203 s'était arrêté devant le kiosque pour laisser descendre Eichmann. Une fois encore, ils virent surgir des phares dans le lointain. Aharoni regarda sa montre : 19 h 38. Il échangea un regard avec Shalom : l'emploi du temps de leur cible était immuable depuis trois jours. Restait à espérer qu'elle s'y tienne, car de sa ponctualité dépendait le succès de l'opération.

Eichmann et une femme descendirent du bus, puis chacun d'eux s'éloigna de son côté. Quand le bus repartit, l'ancien dirigeant nazi alluma sa lampe torche et se dirigea lentement vers sa maison, tête baissée. Shalom avait découvert avec stupeur la pathétique existence d'Eichmann, qui habitait un quartier misérable sans eau ni électricité et portait des vêtements élimés comme un ouvrier sans le sou. Lorsqu'on savait combien il avait été puissant, il était difficile d'admettre que ce fût bien le même homme – même quand on avait étudié de près, à Tel Aviv, les rapports d'Aharoni. Les deux soirs précédents, Eichmann avait fait le tour de la maison avant d'y entrer. Les agents du Mossad avaient d'abord pensé qu'il s'assurait ainsi qu'il n'y avait personne dans les environs, puis ils avaient compris qu'il jetait simplement un œil sur son potager.

Shalom et Aharoni continuèrent d'observer la maison pendant quelques minutes, puis se laissèrent glisser à bas du remblai. Gat vint les chercher sur le bord de la route, à l'heure convenue, et tous

retournèrent à leur appartement – qu'ils surnommaient la Forteresse, *Maoz* – afin de passer en revue les événements du jour et les activités du lendemain. Toute la matinée ils avaient exploré le port de Buenos Aires, pour le cas où il faudrait renoncer à l'enlèvement par avion[cdxlviii]. Ils s'accordèrent à dire qu'il fallait passer plus de temps sur le port s'ils voulaient concevoir un plan de secours par voie maritime. Mais, pour l'heure, la priorité consistait à trouver de nouveaux abris sûrs.

En plus de Maoz, luxueux appartement situé au deuxième étage d'un immeuble cossu, qui servirait de lieu de réunion et de planque en cas d'échec de l'opération, ils avaient besoin d'un abri pour y détenir Eichmann jusqu'à la date fixée pour le retour en Israël[cdxlix]. Les contraintes étaient nombreuses : la maison devait être spacieuse et située dans un quartier plutôt riche, afin que les allées et venues de plusieurs grosses voitures ne risquent pas d'attirer l'attention ; elle devait être isolée, si possible entourée d'un jardin et d'une clôture, et avoir un garage intérieur pour que l'on puisse faire sortir le prisonnier de la voiture en toute discrétion ; le quartier devait être assez isolé, mais pas trop éloigné de San Fernando ni de l'aéroport, et accessible par plusieurs voies. Naturellement, il était hors de question qu'un gardien ou un jardinier habitent sur place.

Yaakov Medad leur dit qu'il avait repéré plusieurs maisons possibles, dont deux à San Fernando. Ils décidèrent de diviser l'équipe en deux pour passer la journée suivante à vérifier que ces adresses étaient sûres. Dans le cas contraire, Medad s'adresserait aux contacts d'Ilani à Buenos Aires avant de se tourner vers un agent immobilier ou de parcourir les petites annonces des journaux. L'idéal aurait été de louer une maison à un Juif de la ville en lui expliquant qu'ils souhaitaient y loger la délégation israélienne invitée aux festivités de l'Indépendance[cdl]. Le cas échéant, ils pourraient demander à leur propriétaire de fermer les yeux sur leurs activités. Fidèles à la méthode de Harel, ils prévoyaient toujours le pire.

La discussion se poursuivit jusqu'à minuit. Alors seulement ils quittèrent Maoz pour rentrer à l'hôtel et goûter un peu de repos.

À New York, Yosef Klein ne comprenait pas pourquoi la direction d'El Al souhaitait l'envoyer en Argentine, et cela dans les plus brefs délais[cdli]. Le jeune directeur de l'antenne américaine avait déjà beaucoup à faire avec les activités de la compagnie à New York : pourquoi le réclamer en Amérique latine, où il n'avait aucune

expérience ? Le télex était elliptique mais parfaitement clair : « Allez a Buenos Aires. Voyez Yehuda Shimoni. Soyez sur place avant le 3 mai. » Il devait y avoir méprise. Il répondit par la même voie : « Ai sans doute reçu message par erreur. Pourquoi l'Argentine ? »

La réponse qu'il reçut confirmait le premier message, et cette fois elle était signée par le directeur d'El Al en personne. Après quelques communications supplémentaires, Klein fut informé de l'itinéraire que suivrait Shimoni pour se rendre en Argentine : il devait faire escale à Rio de Janeiro et repartir de là pour Buenos Aires. Klein réserva un siège à son nom sur le même vol Swissair ; il comptait ainsi en apprendre davantage avant même d'arriver à Buenos Aires. Pour l'heure, il pensait que la compagnie souhaitait mettre en place un service charter entre Israël et l'Argentine. Âgé de 33 ans, célibataire, Klein comptait bien profiter du voyage pour s'amuser un peu ; il avait notamment l'intention de passer quelques jours à Brasilia, qui allait justement devenir la capitale du Brésil et dont l'État avait confié la réalisation aux plus grands urbanistes modernes. Klein, qui vivait en Pologne au moment de l'invasion du pays par les nazis, rêvait alors d'être architecte.

Tandis que Klein préparait ses bagages, Luba Volk, ancienne secrétaire de direction à El Al partie s'installer à Buenos Aires en 1958 avec son mari et son jeune fils, recevait elle aussi un télex de la compagnie aérienne : « Vous êtes nommée représentante officielle d'El Al à Buenos Aires dans le cadre de toute activité requise vis-à-vis des agences nationales, de la compagnie aérienne nationale et des agents de voyages concernant le vol Britannia transportant la délégation officielle israélienne à l'occasion du 150e anniversaire de l'Indépendance de l'Argentine. Nous envoyons deux représentants, Yehuda Shimoni et Yosef Klein, qui vous assisteront dans toute tâche relative à l'aspect opérationnel de ce vol[cdlii]. »

La première partie du message n'avait rien pour la surprendre. Au cours des deux dernières années, son ancien employeur avait régulièrement tenté de faire revenir cette secrétaire aussi agréable qu'efficace. Pour la maintenir dans le giron d'El Al, on l'avait naguère chargée d'un rapport sur une éventuelle liaison aérienne entre Israël et Buenos Aires, où résidait une importante communauté juive. Lisant le télex, elle trouva très curieux que deux pontes d'El Al soient censés l'aider à organiser un vol unique, fût-il diplomatique. Mais le message était clair : elle devait retrouver ces deux hommes à

l’aéroport le 2 mai. Fidèle à son ancien employeur, elle décida de faire ce qu’on lui demandait.

# 17

« La première équipe a localisé Eichmann et signale que l'opération a de bonnes chances d'aboutir », déclara Harel à David Ben Gourion, qui l'avait convoqué dans son bureau à Jérusalem. On était le 28 avril, et le chef du Mossad devait partir le lendemain[cdliii].

« Sommes-nous absolument certains qu'il s'agit bien d'Adolf Eichmann ? »

Harel lui exposa en détail les divers éléments qui lui permettaient d'en être sûr, mais il était surtout venu faire ses adieux au Premier ministre. Celui-ci hésitait encore à laisser Harel prendre part à l'opération. Certains hauts gradés du renseignement israélien, notamment ceux de l'Aman (le renseignement militaire) se plaignaient de ce que la mission les privait de précieux effectifs alors qu'elle ne contribuait en rien à défendre Israël contre ses voisins arabes. Ils n'avaient pas tort. Harel avait recruté les meilleurs agents du Shin Bet et confié à ceux du Mossad, déjà peu nombreux, des tâches qui les détournaient de leur travail[cdliv]. Lui-même, au cours du dernier mois, avait consacré à cette mission une attention quasi exclusive ; et voilà qu'il s'apprêtait à partir pour trois ou quatre semaines supplémentaires. À cause de l'opération Eichmann, il faudrait ignorer certaines menaces et perdre l'occasion de recueillir des renseignements – on ne saurait lesquels que quand il serait trop tard. Et si Harel se faisait arrêter ? L'arrestation d'un agent secret à l'étranger était toujours problématique, mais celle du chef des services secrets israéliens eût été une véritable catastrophe.

Harel savait tout cela, mais il tenait à être sur place à Buenos Aires pour s'assurer du bon déroulement des opérations[cdlv]. Cette mission était trop complexe et trop importante pour qu'il envisage de la confier à un autre. Il prenait la responsabilité de son succès comme de son échec éventuel. Une fois encore, il expliqua à Ben

Gourion pourquoi il devait se rendre lui-même en Argentine ; le Premier ministre, convaincu, lui demanda combien de temps il resterait là-bas.

« Trois à quatre semaines », répondit Harel.

Ben Gourion fit le tour de son bureau pour lui serrer la main : « Ramenez Eichmann, c'est tout ce qui compte. Mort ou vif. » Ayant réfléchi un moment, il ajouta : « Vivant, c'est mieux. Ce serait très important, sur le plan moral, pour les jeunes générations[cdlvi]. »

Tout était dit, et Harel se hâta de quitter le bureau pour aller voir sa fille, Mira, étudiante à l'Université hébraïque de Jérusalem[cdlvii]. Puis il rentra à Tel Aviv, nerveux à l'idée de son départ imminent, mais contraint de dissimuler ses sentiments tout au long d'un dîner avec le chef des services de renseignement d'un pays ami. Quand son hôte fut enfin parti, Harel passa la soirée à peaufiner sa nouvelle identité. Il fourra dans sa valise quelques vêtements correspondant à son personnage de touriste passant l'essentiel de son temps dans les cafés de Buenos Aires – c'est de là, en effet, qu'il comptait diriger les opérations.

Avant de se mettre en route pour l'aéroport, il fit ses adieux à son épouse Rivka. Il lui dit exactement ce qu'il avait prié tous ses agents de raconter à leur femme : il partait pendant un mois en « mission spéciale » et serait dans l'incapacité de lui écrire. Elle le sentit plus tendu qu'à l'accoutumée, mais ne posa pas de questions. Elle s'était habituée à une vie quotidienne faite de silences et de non-dits ; c'était là sans doute le plus cruel inconvénient du métier de Harel, dont la propre fille savait seulement qu'il était « fonctionnaire ».

Ses agents eux-mêmes ignoraient un détail de la mission : une fois Eichmann capturé, il espérait monter un commando pour enlever Josef Mengele, que ses crimes plaçaient juste derrière Eichmann sur la liste des criminels nazis[cdlviii]. Le procureur de Fribourg avait vainement demandé l'extradition du médecin d'Auschwitz et, à en croire des informations récentes recueillies par le Mossad, celui-ci résidait également à Buenos Aires. Tout ce qu'on savait du point de chute de Mengele figurait sous forme cryptée dans un petit carnet, que Harel glissa dans la poche de sa veste avant de se mettre en route. La mission allait donc se dédoubler.

Le dimanche 1er mai, un plan de Buenos Aires déplié sur le tableau de bord de leur vieille Chevrolet, Shalom et Gat passèrent la

journée à parcourir San Fernando[cdlix]. Les deux hommes avaient déjà travaillé ensemble en Europe, si bien qu'ils pouvaient effectuer leurs repérages presque sans se parler.

Ils examinaient toutes les voies, toutes les ruelles et jusqu'au moindre sentier de terre susceptibles d'être empruntés pour se rendre dans le quartier ou pour en repartir. Il était essentiel de déterminer le meilleur itinéraire possible pour le jour où, derrière eux dans la voiture, Eichmann serait ligoté et bâillonné. Il était facile d'en repérer un entre la rue Garibaldi et le centre-ville ; mais il fallait avant tout choisir un parcours sans trop de circulation, sans travaux de construction et sans trop de risques de barrages de police – lesquels risquaient de se multiplier à l'approche des festivités, sans parler de la menace que constituaient les terroristes péronistes. Les nombreuses intersections avec le tramway risquaient aussi de poser un problème : dans certains quartiers, on ne pouvait pas rouler plus de 200 mètres sans croiser un passage à niveau, et il fallait alors attendre que la barrière se relève.

Ils devaient prévoir un itinéraire spécifique entre la rue Garibaldi et chacune des planques envisagées, ainsi que des itinéraires de secours pour le cas où les choses tourneraient mal. Par instinct, Shalom savait quand il était possible de tolérer un soupçon d'imprudence ; mais cette liberté ne signifiait nullement qu'il ne faille pas envisager le moindre risque longtemps à l'avance. Une telle attitude eût été « criminelle, et même pire », pour reprendre une formule qu'il affectionnait[cdlx].

Leur autre priorité consistait à dénicher la maison idéale pour y cacher Eichmann avant leur départ d'Argentine. Leurs recherches avaient été, jusque-là, étonnamment infructueuses[cdlxi]. Les maisons repérées par Medad ne leur convenaient pas – la plupart étaient louées avec un gardien. Dans les petites annonces et auprès des agents immobiliers, on trouvait des maisons à vendre et non à louer. Il devenait urgent de trouver un endroit sûr et de le préparer pour l'arrivée de leur prisonnier.

Il y avait aussi le problème des voitures, comme l'avait compris Aharoni lors de sa première visite, en mars[cdlxii]. Il avait pu le surmonter parce qu'il n'utilisait alors qu'un véhicule à la fois. En raison des difficultés économiques du pays, les voitures neuves étaient rares. Les rues de Buenos Aires étaient bordées de voitures vieilles de vingt ou trente ans, laissées à l'abandon ou attendant

d'être remorquées. Les véhicules de location étaient chers, difficiles à trouver et très peu fiables : il fallait s'attendre à une batterie mourante, des pneus usés, un radiateur au bord de l'explosion, ou à tomber en panne après quelques kilomètres sans savoir pourquoi. Du reste, la plupart des voitures de location étaient abîmées et rouillées. La situation était d'autant plus préoccupante que l'équipe avait besoin de plusieurs véhicules pour effectuer ses repérages et chercher une maison. De plus, chaque fois qu'il louait une voiture, Medad devait présenter ses papiers et verser un dépôt de garantie (parfois jusqu'à 5 000 dollars), toutes opérations qui risquaient de révéler sa présence dans le pays. Enfin, pour la capture proprement dite, ils devaient absolument trouver deux grosses berlines, ce qui semblait plus rare encore en Argentine.

Mais, avec un peu de persévérance et beaucoup d'argent, ils finirent par trouver des appartements et le nombre voulu de véhicules. Shalom souhaitait malgré tout joindre Harel pour l'informer de leur retard et passer en revue les nouveaux éléments découverts pendant leur surveillance. Ils n'avaient pas pris contact depuis plusieurs jours. Quand Shalom et Gat eurent fini de repérer les routes de San Fernando – et de reporter sur leur carte les voies les plus rapides –, ils se rendirent donc à l'aéroport Ezeiza, où le chef du Mossad devait débarquer ce soir-là.

Laissant Gat patienter dans la voiture devant le terminal, Shalom alla se poster dans la petite foule qui attendait les voyageurs à la sortie des douanes et du contrôle des passeports[cdlxiii]. Il s'assura qu'il avait bien été repéré par Harel, qui avait les traits tirés par son long voyage, mais aucun des deux ne fit un pas en direction de l'autre. Dans l'équipe, nul ne savait dans quel hôtel devait descendre le nouvel arrivant ; Shalom lui emboîta donc le pas et le suivit dans le bus. Harel descendit à un arrêt du centre-ville, à quelques rues de la Plaza de Mayo ; parvenu dans la rue du Tucumán, il franchit le porche de l'hôtel Claridge. Shalom s'empressa de le rejoindre avant qu'il monte dans sa chambre et lui donna rendez-vous pour plus tard.

Ce soir-là, le chef du Mossad retrouva son équipe à Maoz[cdlxiv]. Shalom lui fit part des découvertes des quatre derniers jours. Harel écoutait attentivement, hochant la tête. Il était d'accord avec eux : la routine quotidienne d'Eichmann et son choix d'un quartier isolé allaient leur faciliter les choses.

Puis Medad dit à son chef qu'ils avaient du mal à trouver des planques satisfaisantes. Harel répondit qu'il ne fallait pas se montrer trop exigeant et que l'argent n'était un problème ni pour les appartements, ni pour les voitures[cdlxv].

Avant de rentrer à l'hôtel, il leur exposa les préparatifs du vol El Al ; celui-ci devait quitter Israël le 11 mai et repartir de Buenos Aires le 14 mai. Et de conclure : « La capture aura donc lieu le 10 mai au plus tard. »

Ils avaient neuf jours devant eux.

Grâce à ses contacts à la Swissair, Yosef Klein fit le voyage en première classe jusqu'à Rio de Janeiro ; il arriva donc frais et dispos, le 2 mai, et prit sa correspondance pour Buenos Aires. Ce voyage s'annonçait plaisant et reposant : après tout, il s'agissait seulement de préparer l'arrivée de la délégation officielle israélienne. Ayant croisé Yehuda Shimoni dans la cabine, il l'invita à prendre place près de lui. Avant le décollage, les deux hommes échangèrent quelques informations sur leurs existences respectives ; Klein ne put s'empêcher de remarquer que Shimoni, qu'il connaissait depuis qu'il avait été recruté à El Al en 1952, semblait curieusement tendu. Il lui demanda si tout allait bien.

« La situation est compliquée[cdlxvi] », lui répondit Shimoni. Par chance, il n'y avait presque pas d'autres passagers en première classe. Il poursuivit : « C'est une mission d'une extrême importance. Un haut gradé nazi, qui a fui l'Europe après la guerre, a été localisé à Buenos Aires. Les services secrets israéliens pensent savoir où il se trouve, et le surveillent. S'ils parviennent à lui mettre la main dessus, ce sera à nous de le faire sortir d'Argentine et de le ramener en Israël. Pour ce faire, il y aura un vol spécial sous couverture. »

Yosef Klein n'en croyait pas ses oreilles. Abasourdi, il s'entendit répondre : « Nous ferons tout notre possible. »

Shimoni lui expliqua ensuite que le nazi en question était Adolf Eichmann, dont il évoqua rapidement les activités pendant la guerre. Comme Klein ne sortait pas de son mutisme, il précisa que sa mission à lui n'avait rien à voir avec l'enlèvement de l'ancien nazi : il s'agissait seulement de préparer le vol du retour.

Les deux hommes gardèrent le silence pendant un long moment[cdlxvii]. Klein était submergé par ses souvenirs du passé : des nazis menant sa famille jusqu'à un ghetto hongrois, alors que ses

parents venaient de renoncer à passer la frontière avec la Slovaquie ; des gardes nazis séparant la famille à sa descente du train à Auschwitz, son père et lui d'un côté, de l'autre sa mère avec son frère et sa sœur ; son père déclarant que Yosef avait 17 ans, et non 14, pour qu'on le laisse en vie ; les colonnes de fumée qui s'élevaient dans le ciel près de la voie ferrée ; le passage d'un camp de travail à l'autre, la vie rendue possible par la présence de son père ; l'arrachement et le nouveau travail forcé dans une usine aéronautique souterraine près de la frontière autrichienne ; l'anniversaire de ses 15 ans ; les jours passés à verser du ciment, à couper des arbres, à charger du charbon ; la survie malgré tout, quand d'autres mouraient sur leur couchette ou sous les balles des gardes ; la mort évitée de justesse sous les bombardements alliés ; cinq jours et cinq nuits passés à éprouver les souffrances de la chair, dans un wagon menant à un camp d'extermination ; l'arrivée au camp et les gardes aussitôt mis en fuite par des blindés américains.

Klein se rappelait vaguement avoir vu Eichmann dans le ghetto, en Hongrie, avant que sa famille soit déportée – mais il n'en était pas vraiment sûr[cdlxviii]. Après tout, dix ans avaient passé depuis la guerre, et il s'était efforcé de recoller les morceaux d'une vie brisée : il avait d'abord recherché et retrouvé son père, puis émigré en Israël où il était devenu météorologue dans l'armée avant d'être recruté par El Al. Au cours de ces nombreuses années, il avait tenté d'effacer de sa mémoire les tragiques épisodes de son passé, sans jamais y parvenir tout à fait.

Tandis que l'avion de la Swissair poursuivait son vol en direction de Buenos Aires, les souvenirs laissèrent la place au doute : en quoi pourrait-il être utile à l'opération ? Il n'avait aucune expérience dans ce domaine et, même s'il ne s'agissait que d'organiser un trajet aérien, il n'avait encore jamais mis les pieds en Amérique latine. Il ne parlait pas l'espagnol. Il ne connaissait pas l'aéroport, ses pratiques, ses employés. Et s'il n'arrivait pas à tout préparer dans les temps ?

Quand l'avion entama la descente vers l'aéroport Ezeiza, Klein avait déjà maîtrisé ses émotions relatives au passé et ses craintes quant à l'opération à venir. Il sursauta néanmoins, à sa descente de l'avion, quand il entendit soudain crépiter le flash d'un appareil photo. Shimoni et lui songèrent aussitôt que la mission était éventée et que la police s'apprêtait à les arrêter. Mais, une fois encore, il s'agissait simplement d'un photographe qui cherchait à se faire un

peu d'argent auprès des touristes. L'absurdité de la situation leur apporta un soulagement bienvenu.

Dans le terminal, ils furent accueillis par Luba Volk, son mari et un agent de l'ambassade d'Israël qui se présenta sous le nom d'Ephraïm Ilani. Luba Volk comprit rapidement que ses deux collègues d'El Al étaient distraits et préoccupés. Ce matin-là, déjà, elle s'était posé des questions quand Ilani, qu'elle connaissait à peine, l'avait appelée pour lui dire qu'il souhaitait se joindre à elle et à son mari pour aller chercher Shimoni et Klein. Et, maintenant, il leur expliquait qu'il n'était pas descendu à l'hôtel qu'elle lui avait réservé. En les conduisant au second hôtel, Luba remarqua une fois encore l'air anxieux des nouveaux arrivants. De retour chez elle avec son mari, elle lui fit part de ses soupçons : « Ce vol ne concerne pas seulement la délégation. Il y a autre chose[cdlxix]. »

Ce soir-là, Klein et Shimoni retrouvèrent Isser Harel dans un café de la ville. Aucune trace d'émotion n'était perceptible dans sa voix quand il donna ses directives. Shimoni devait repartir dans quelques jours et Klein resterait seul : « Votre travail, lui dit Harel, consiste simplement à faire en sorte que tout soit prêt pour le vol. »

Il décrivit alors en détail les responsabilités de Klein, depuis l'arrivée de l'avion jusqu'à son départ. Celui-ci devait se mettre en relation avec les ministères argentins concernés et avec les sociétés de services et les autres compagnies chargées d'accueillir El Al, puisque celle-ci n'avait pas d'infrastructures dans le pays. Il devrait également observer le fonctionnement de l'aéroport – équipements, douanes, contrôle des passeports – et suggérer le moyen le plus efficace de faire monter leur prisonnier à bord de l'avion.

Sentant que Klein avait grand besoin d'être encouragé, Harel ajouta : « Ceci n'est pas une mission comme les autres : pour la première fois, le peuple juif sera en mesure de juger l'un de ses bourreaux[cdlxx]. »

Le 3 mai, Yaakov Gat passa encore une matinée au café à attendre Peter Malkin et Rafi Eitan[cdlxxi]. Une nouvelle fois, il patienta pour rien. Ils étaient en retard. Moshe Tabor, qui avait atterri la veille, les avait rencontrés à Paris mais ignorait la raison de leur retard. Peut-être les douanes argentines avaient-elles repéré leurs faux passeports ? À l'ambassade, pourtant, Ilani n'avait rien entendu de tel.

L'équipe continua à travailler sans eux, à surveiller Eichmann, à noter ses allées et venues pour le cas où il y aurait eu, entre son domicile et son lieu de travail, un endroit plus propice encore à sa capture. Ils se mirent en quête de planques sûres ; après quarante-huit heures de recherches intensives, leurs efforts furent enfin récompensés : les deux maisons appartenaient justement à des familles juives – qui n'avaient aucune idée, bien sûr, des véritables motivations de Medad.

La première se trouvait dans un quartier paisible de Florencio Varela, une bourgade située à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Buenos Aires[cdlxxii]. Cette grande maison à un étage, qui reçut le nom de code de *Tira* (« le Palais »), présentait plusieurs avantages : accès facile vers la zone de capture et vers l'aéroport, mur d'enceinte haut de 2,50 mètres et pourvu d'un portail, pas de gardien, jardin arrière et véranda masqués par des arbres et des buissons épais. Elle avait aussi ses défauts : elle était située sur une étroite langue de terrain avec des voisins de part et d'autre ; il n'y avait ni grenier ni cave où séquestrer le prisonnier, et la disposition des pièces, toutes pourvues de murs épais, rendait très difficile la construction d'une cache secrète pour le cas où la police serait amenée à visiter les lieux. Mais elle constituait une bonne solution de repli en cas de problème dans l'autre maison, laquelle n'avait qu'un seul défaut à leurs yeux.

Dénommée *Doron* (« le Cadeau »), celle-ci était plutôt une villa[cdlxxiii]. L'architecte avait imaginé un bâtiment à plusieurs ailes et sur plusieurs niveaux, avec un labyrinthe de pièces dont on ne pouvait prévoir ni l'emplacement, ni la taille, ni la configuration, ni l'entrée. Avec un peu d'efforts, ils pourraient construire une chambre secrète que la police mettrait des heures, ou même des jours, à découvrir. La villa était à deux heures de route de la rue Garibaldi et accessible par plusieurs voies. Les jardins soigneusement entretenus, entourés par un haut mur de pierre, limitaient le risque qu'un voisin curieux les observe. La seule imperfection notable tenait au fait qu'un jardinier venait s'occuper régulièrement de la propriété, mais il était sans doute possible de le maintenir à distance.

L'équipe pouvait désormais se consacrer à la capture proprement dite.

Après leur première journée de travail à Buenos Aires, Shimoni et Klein retrouvèrent Harel dans un café. Les traits de leur visage révélaient une extrême agitation. Shimoni expliqua que le bureau argentin du Protocole ne comptait pas accueillir la délégation israélienne avant le 19 mai, soit une semaine plus tard que prévu. Réclamer un changement de date risquait d'attirer l'attention sur le vol El Al.

Après le départ des deux agents de la compagnie, Harel discuta avec Shalom des conséquences de cet imprévu[cdlxxiv]. Soit l'équipe remettait à plus tard la capture d'Eichmann, soit il fallait séquestrer celui-ci pendant dix jours jusqu'au 20 mai, date prévue pour le décollage. Aucune de ces deux solutions n'était satisfaisante. En reportant la capture, on risquait de voir Eichmann changer ses habitudes ou, pire encore, d'être repéré en train de le surveiller. En prolongeant sa détention dans la villa, on risquait de faciliter les recherches lancées par sa famille, ou par la police ; l'équipe serait obligée de rester enfermée elle aussi pendant des jours.

Shalom estimait qu'ils pouvaient reporter l'opération de quelques jours au moins. Harel, quant à lui, craignait que ce délai donne à Eichmann une chance de le leur échapper. Mais il voulait se donner le temps de la réflexion – éventuellement en compagnie de Rafi Eitan, à supposer qu'il arrive – et il remit sa décision à plus tard. Une chose était sûre : la nouvelle du report ne faisait qu'augmenter les risques pour tous.

Le soir du 4 mai, Rafi Eitan et Peter Malkin arrivèrent enfin à Buenos Aires[cdlxxv]. Il ne manquait plus que le médecin et le faussaire pour compléter l'équipe. Eitan et Malkin avaient été retenus à Paris en raison d'un problème de papiers, puis Eitan avait été bloqué par une intoxication alimentaire ; pour finir, ils avaient eu du mal à trouver des places sur un autre vol.

Shalom, au volant d'une vieille Ford de 1952, passa les chercher à l'endroit convenu. À six jours de l'opération, il les emmena directement à San Fernando.

Ils firent donc route vers le nord, sous une bruine rabattue par un vent froid. Shalom, qui connaissait désormais parfaitement les rues de Buenos Aires, prit le chemin le plus court pour San Fernando. Tout en conduisant, il fit le point sur la situation. Il tombait des trombes d'eau quand ils arrivèrent à destination, mais

Malkin put reconnaître des rues et certains éléments du paysage notés dans les rapports d'Aharoni. Soudain, Shalom arrêta la voiture sans prévenir, alors qu'ils s'engageaient dans une voie parallèle à la rue Garibaldi. Deux jeunes militaires vinrent se poster de part et d'autre du véhicule. L'un d'eux brandissait une lampe torche rouge ; tous deux étaient armés et équipés d'une matraque. Shalom garda son sang-froid ; il avait croisé assez de barrages de police pour savoir qu'il s'agissait là d'un contrôle de routine. Dans son espagnol approximatif, il expliqua à l'un des soldats qu'ils étaient des touristes et cherchaient le chemin de leur hôtel. Sans répondre, le militaire braqua sa lampe sur Shalom, puis sur la plaque d'immatriculation. De l'eau de pluie commençait à s'écouler du rebord de son chapeau. Il semblait se demander si les trois hommes présentaient ou non un danger ; après une hésitation qui leur parut interminable, les Israéliens, soulagés, furent priés de repartir.

Quelques rues plus loin, Shalom se gara au bord de la route et suggéra : « Mieux vaut la laisser ici… Je préfère que ces soldats ne revoient plus cette voiture. »

À peine avaient-ils quitté l'habitacle qu'ils se trouvèrent trempés de la tête aux pieds. Malkin entreprit de traverser un champ couvert de boue, furieux d'avoir choisi de porter ce jour-là un costume et des chaussures de ville. Mais, une fois parvenu au poste d'observation sur le remblai de la voie ferrée, il oublia ces détails pour se concentrer sur la maison qu'il observait à la jumelle. L'endroit était parfaitement choisi : il voyait nettement la femme d'Eichmann à travers la fenêtre de devant. Il regarda sa montre ; à en croire Shalom, leur proie allait rentrer chez elle d'une minute à l'autre.

Du jour où il avait parcouru le dossier consacré au nazi, il s'était fait de ce dernier une image toujours plus imposante et sinistre. À Vienne déjà, où il avait été chargé pour la première fois d'expulser les Juifs d'Europe, Eichmann avait montré sa vraie nature[cdlxxvi]. Il aimait, parcourant à grands pas le palais Rothschild, voir reculer sur son passage des Juifs apeurés. Il aimait aussi humilier publiquement les autorités juives de la ville : il les frappait au visage ou les appelait « vieux sacs à merde » en pleine assemblée. Au lendemain du pogrom mené par des SS en civil, qui avaient incendié deux des synagogues de Vienne et expulsé de leur domicile plus de 2 000 familles, Eichmann s'était présenté au centre de la communauté juive pour y décréter qu'il n'était pas satisfait par le « faible taux de

disparition des Juifs de Vienne ». En 1938 déjà, le nazi de 32 ans aimait qu'on le surnomme « le Chien de chasse ».

La lecture des activités d'Eichmann avait créé chez Peter Malkin un processus de diabolisation de sa proie[cdlxxvii]. Sa crainte de l'échec y contribuait également. Mais le plus pénible était pour lui d'affronter la perte de sa famille pendant l'Holocauste. Avant de partir d'Israël, Malkin avait rendu visite à sa mère et lui avait demandé, pour la première fois, ce qui était arrivé à sa sœur Fruma. Il apprit ainsi qu'elle avait voulu quitter la Pologne avec le reste de la famille, mais que son mari n'était pas convaincu qu'il était temps de partir. Peter passa l'essentiel de cette soirée à observer une photographie de sa sœur et à lire les lettres qu'elle avait envoyées à sa mère avant d'être abattue dans un camp des environs de Lublin. Dans chaque lettre, elle prenait des nouvelles de son frère ; pour elle-même et pour sa famille, il était déjà trop tard – la machine de mort qu'Eichmann avait contribué à concevoir s'était déjà mise en marche.

À présent, les doigts engourdis par le froid et par la pluie, Malkin crispait ses mains sur les jumelles en songeant à Eichmann, à sa sœur, aux détails de la mission[cdlxxviii]. Sur la route 202, il vit un autobus s'approcher puis faire halte devant le kiosque ; un homme en descendit, portant un imperméable et un chapeau. Peter ne pouvait pas distinguer son visage dans l'obscurité, mais la démarche volontaire et le buste penché en avant correspondaient à l'image qu'il se faisait d'Eichmann.

« C'est lui », murmura Shalom.

Malkin plissa les yeux pour fixer la silhouette solitaire qui avançait sous une pluie battante : voilà donc l'homme qu'il était venu capturer. Il se demandait déjà quelle tactique conviendrait le mieux pour s'emparer de lui, et à quel moment précis il lui faudrait agir.

Ni Malkin, ni Eitan ne savaient encore que Zvi Aharoni avait fait une partie du trajet en compagnie d'Eichmann ce soir-là[cdlxxix]. Pour découvrir le lieu exact où leur cible montait à bord du bus n° 203, il s'était rendu à la gare de Carupa, à huit arrêts de San Fernando, revêtu d'une salopette comme de nombreux autres ouvriers. En montant dans le vieil autobus vert et jaune, il aperçut Eichmann qui occupait une place en milieu de rangée, perdu dans une foule d'ouvriers et de secrétaires. Aharoni prit soin de ne pas regarder dans sa direction, afin de n'être pas surpris en train de le fixer, et donna 4 pesos au machiniste pour payer son billet. Si le conducteur

lui avait posé une question en espagnol, Aharoni aurait sans doute attiré l'attention avec son accent – mais l'homme lui tendit son billet sans un mot.

En remontant l'allée centrale, il remarqua que la seule place libre se trouvait juste derrière Eichmann, qui ne lui prêta aucune attention. Aharoni s'installa sur son siège, remarquant à peine les ressorts d'acier qui en transperçaient le cuir usé. Il était assez proche de sa proie pour lui passer les mains autour du cou. Quand le bus redémarra, il fut submergé par un flot d'émotions qui le laissa anéanti. Désemparé, il comprit qu'il lui faudrait descendre avant l'arrêt de San Fernando. Ce n'était décidément pas un homme comme les autres qu'ils étaient en train de traquer, songea-t-il : c'était le diable en personne.

# 18

Le lendemain de son arrivée, Rafi Eitan convia toute l'équipe à Maoz. Depuis qu'il savait que l'opération serait menée à son terme, il se sentait poussé par une froide détermination[cdlxxx]. Il savait exactement quoi faire et ne comptait laisser aucune chance de fuite à Eichmann – même s'il fallait pour cela l'étrangler, comme l'avait suggéré Moshe Tabor à Tel Aviv. Eitan avait enfin vu de ses propres yeux le domicile d'Eichmann, si bien que l'équipe pouvait désormais planifier la capture en détail.

Dans le salon de leur appartement de Buenos Aires, les agents examinèrent l'ensemble de leurs informations. Instruits par une longue surveillance, ils s'accordèrent rapidement sur un point : le plus sûr était d'appréhender Eichmann au moment où il rentrait du travail[cdlxxxi]. Une attaque de sa maison fortifiée présentait de trop nombreuses inconnues – il possédait peut-être une arme, et nul ne pouvait prévoir la réaction de sa femme et de ses enfants. Du reste, la route isolée qu'il empruntait pour rentrer chez lui était un lieu idéal pour un enlèvement.

De nombreuses questions subsistaient : à quel endroit exact entre l'arrêt de bus et la maison fallait-il s'emparer de lui ? Où et dans quelle position convenait-il de garer les voitures ? Fallait-il que Malkin se place en embuscade dans le fossé au bord de la route, ou valait-il mieux s'approcher en voiture, s'arrêter brusquement et pousser leur proie sur la banquette ? Qui tiendrait le volant ? Que faire si Eichmann parvenait à s'enfuir en courant ? Chaque possibilité fut ainsi étudiée par les agents, qui avaient déjà passé des heures à envisager ces questions, ensemble ou chacun de son côté[cdlxxxii]. Tous s'accordaient à dire qu'il fallait saisir Eichmann dès qu'il s'engagerait ; dans la rue Garibaldi, à condition qu'il n'y ait pas d'autres véhicules en vue. Restait à déterminer l'endroit idéal pour

garer les deux voitures. Eitan souhaitait effectuer une surveillance en plein jour avec Malkin avant de finaliser le plan d'attaque.

Concernant le minutage de l'opération, ils savaient tous que le vol El Al n'aurait pas lieu avant le 19 mai et qu'il leur faudrait peut-être reporter le jour de la capture[cdlxxxiii]. Eitan fit savoir à ses coéquipiers que Harel s'était montré très clair sur ce point : l'opération devait être menée à son terme. Le chef du Mossad estimait en effet qu'il valait mieux prolonger la détention d'Eichmann que prendre le risque de le laisser filer. De plus, en fixant une date de capture trop proche du vol de retour, on risquait d'être confronté à des imprévus – Eichmann pouvait tomber malade, ou partir en voyage ; face à un tel cas de figure, il serait impossible de reporter le vol El Al sans attirer l'attention. Il fallait donc s'en tenir au 10 mai, malgré les réticences des uns et des autres.

Chaque membre de l'équipe examina ses diverses responsabilités pour les jours à venir. La première équipe, qui avait passé près de deux semaines à travailler sans relâche dans la crainte d'être repérée, commençait enfin à se détendre. Mais il restait beaucoup à faire, et Eitan ajouta une tâche supplémentaire à leur longue liste : il fallait maintenant s'exercer à l'enlèvement proprement dit[cdlxxxiv]. Au moment de s'emparer d'Eichmann pour le pousser dans la voiture, chaque seconde aurait son importance.

À l'aéroport Ezeiza, Yosef Klein avait mis en place l'essentiel des dispositions nécessaires en vue du retour en Israël[cdlxxxv]. En quelques jours, il avait pu rencontrer les responsables de la compagnie nationale, Aerolineas Argentinas, et ceux de TransAer, petite compagnie locale privée dont la flotte était composée d'appareils Britannia. Les deux compagnies offraient leurs services dans le cadre de procédures aéroportuaires normales. Tout en visitant le terminal, la piste d'atterrissage et les hangars, Klein avait pris soin de s'attirer les bonnes grâces de tous les employés rencontrés – bagagistes, douaniers, policiers, équipages, techniciens et autres employés des deux compagnies. Il avait laissé entendre que ce vol diplomatique précédait la mise en place d'une ligne régulière entre Israël et l'Argentine, et qu'El Al recruterait alors ses employés sur place. Comme le personnel de l'aéroport était généralement mal payé, la perspective d'un salaire plus confortable avait rendu ses interlocuteurs très serviables.

Maintenant qu'il connaissait bien l'aéroport, Klein était convaincu qu'il serait impossible de faire monter Eichmann à bord en passant par le terminal, fût-il caché dans une malle. Il y avait trop de douaniers, trop d'agents de la police des frontières ; les attaques terroristes et les festivités à venir avaient entraîné un renforcement des mesures de sécurité. Il fallait donc trouver un autre endroit où garer l'avion d'El Al, sans quoi le Mossad ne parviendrait jamais à y embarquer Eichmann.

Ce jour-là, en visitant les locaux de TransAer, Klein dénicha enfin le lieu idéal pour l'opération. Le hangar de la compagnie aérienne s'élevait à la lisière de la piste, où les gardes étaient moins nombreux. Comme cette flotte aussi comportait des Britannia, Klein pouvait prétendre qu'El Al souhaitait garer son appareil dans ce hangar pour en faciliter la maintenance. La compagnie privée accepta sa requête.

Luba Volk, qui ne connaissait toujours pas le véritable objet du vol, se trouvait au même moment à l'ambassade d'Israël avec Yehuda Shimoni, en train d'écrire plusieurs lettres au ministère de l'Aviation demandant l'autorisation officielle de pénétrer l'espace aérien argentin et atterrir à Ezeiza. Elle n'avait pas de bureau, et du reste elle souhaitait se faire aider par le secrétariat de l'ambassade car elle ne maîtrisait pas parfaitement l'espagnol. Alors qu'elle s'apprêtait à signer ses lettres, un terrible pressentiment lui fit reposer son stylo sur la table : en écrivant son nom, n'allait-elle pas compromettre toute l'opération ? Elle se tourna vers Shimoni :

« Il vaudrait peut-être mieux que ce soit votre signature, dit-elle ; après tout, c'est un vol spécial[cdlxxxvi].

— Non, non, c'est absurde. La représentante officielle d'El Al en Argentine, c'est vous. Si je signe à votre place, notre demande risque d'être rejetée. »

Volk finit par se rendre à ses arguments, et elle apposa sa signature sur les lettres.

Au soir du 5 mai, dans l'intimité de Maoz, Shalom Dani était en train de fabriquer un faux passeport[cdlxxxvii]. Sa main gauche tenait une loupe tandis que la droite, armée d'un feutre noir à pointe fine, traçait avec assurance un E d'imprimerie aux contours parfaits. Les instruments de sa profession étaient éparpillés sur la table devant lui et dans toute la petite pièce : stylos, crayons, encres, teintures,

pinceaux, cutters, cire, réchaud, sceaux, appareils photographiques, flacons de révélateur, et surtout des quantités de papier dans une infinie variété de couleurs et de grammages.

Le faussaire était arrivé quelques heures plus tôt avec plusieurs valises et des boîtes contenant ces divers instruments[cdlxxxviii]. Il avait enterré ceux qui risquaient d'éveiller les soupçons, comme les sceaux et certains types de papier, laissant en évidence ceux qui correspondaient à la profession indiquée sur son passeport : artiste. Mince, le teint pâle, les joues creusées, le regard mélancolique derrière ses petites lunettes, Dani avait également la tête de l'emploi. Il devait à présent créer plusieurs dizaines de passeports, de permis de conduire, d'attestations d'assurance et autres papiers d'identité pour toute l'équipe.

Tous ignoraient alors que Dani, à 32 ans, souffrait de problèmes cardiaques qui commençaient à ralentir son travail[cdlxxxix]. Il n'en avait rien dit à ses coéquipiers car il tenait à participer à la mission. Quand les nazis avaient occupé la Hongrie, toute sa famille avait dû quitter le village pour aller vivre dans un ghetto. Son père était mort à Bergen-Belsen ; sa mère, son frère, sa sœur et lui avaient été répartis entre plusieurs camps avant qu'il puisse fabriquer des sauf-conduits qui leur avaient permis de fuir. Ils s'étaient cachés dans une petite ville d'Autriche jusqu'à la fin de la guerre. Dani avait alors mis ses talents de faussaire au service des Juifs qui avaient besoin de papiers pour émigrer en Palestine. Après la guerre d'Indépendance israélienne, il avait fait ses études aux Beaux-Arts de Paris avant de s'engager dans le Mossad. Au milieu des années 1950, son travail – qui consistait à contrefaire de vieux passeports français et marocains, dix-huit heures par jour, tous les jours de la semaine – avait permis à des milliers de Juifs marocains de s'enfuir en Israël.

Dani habitait encore à Paris, où il travaillait pour le Mossad tout en étudiant l'art du vitrail, quand Harel lui avait demandé de le suivre en Argentine. Grâce à ses passeports et à ses papiers d'identité, toute l'équipe avait pu entrer dans le pays sans être inquiétée[cdxc]. Dani était d'une grande modestie, et il eût été fort surpris d'apprendre que ses collègues le jugeaient plus indispensable que tout autre dans l'équipe.

Moshe Tabor et lui passaient leur temps à Maoz pendant que les autres sillonnaient Buenos Aires[cdxci]. Tabor préparait des plaques d'immatriculation pour les voitures prévues pour l'enlèvement, et

mettait au point un procédé pour changer les plaques en quelques secondes. Il bricolait aussi un système permettant de transformer la banquette arrière d'une voiture en une sorte de trappe : ainsi, ils pourraient dissimuler Eichmann dans l'espace étroit séparant le coffre de la banquette arrière. De temps à autre, Tabor allait jeter un œil sur les activités de Dani, dont l'habileté avait quelque chose de fascinant. Il l'avait déjà vu à l'œuvre, en train de reproduire à l'identique des documents et des sceaux complexes, dans n'importe quelle langue et n'importe quel alphabet. Il pouvait travailler ainsi dans toutes sortes de conditions, y compris dans l'urgence et assis à l'arrière d'une voiture. Quand Medad obtiendrait les clefs des autres planques, Doron et Tira, Dani resterait seul dans cet appartement ; aussi Tabor voulait-il lui tenir compagnie aussi longtemps que possible. Il prit également soin d'aménager une cache dans la cheminée : si des visiteurs indésirables se présentaient, le faussaire pourrait ainsi dissimuler ses papiers.

Tard dans la soirée, rentrant de sa deuxième séance de surveillance rue Garibaldi, Malkin vit Dani penché sur sa table de travail dans la pièce à demi éclairée – on eût dit, songea-t-il, un personnage de Dickens. Il lui demanda :

« Quand es-tu arrivé[cdxcii] ?

— Il y a une ou deux heures. Est-ce que tu l'as vu ? demanda Dani en évitant même de prononcer le nom d'Eichmann.

— Il était dans la maison, en train de jouer avec un petit garçon », dit Malkin.

Se rappelant combien Eichmann avait l'air ordinaire en lançant son enfant dans les airs, il ajouta : « On aurait dit un père normal avec son enfant. » À peine eut-il prononcé ces mots qu'il les regretta, songeant au passé familial du faussaire. Comme pour changer la conversation, celui-ci demanda :

« As-tu apporté des fournitures de peintre avec toi ?

— Deux ou trois bricoles, répondit Malkin ; ça ne semblait pas vraiment important.

— Je sais, dit Dani, qui avait renoncé à devenir artiste pour se mettre au service d'Israël. Je sais. »

Le jour prévu pour l'opération approchant à vive allure, l'équipe redoubla d'efforts sur tous les fronts.

Shalom multiplia les repérages entre la rue Garibaldi et les diverses planques[cdxciii]. La présence policière en ville était de plus en plus notable à mesure que les festivités se rapprochaient et que l'on voyait arriver des dignitaires étrangers. Shalom détermina trois itinéraires distincts pour se rendre dans chacune des planques, ainsi que trois itinéraires de secours en cas de barrage routier et pour le cas où l'une de leurs voitures serait suivie. Il comptait parcourir chaque trajet la veille de l'opération pour vérifier qu'il n'y avait pas eu de modification de dernière minute sur la route.

Il aida également Medad et Ilani à chercher des voitures répondant à deux critères : permettre un kidnapping et ressembler à des limousines de diplomates[cdxciv]. Ils finirent par trouver les véhicules idoines : une limousine noire de marque Buick, qui n'avait que 4 ans – chose rare sur le marché argentin –, et un grand break Chevrolet de 1953 dans un état médiocre – mais Tabor pouvait réparer un moteur avec autant d'aisance qu'il eût remonté sa montre. Il fallut laisser un dépôt de garantie de 5 000 dollars pour chaque véhicule, et le propriétaire de la Chevrolet observa Medad avec méfiance en le voyant sortir cette somme en coupures de 20 dollars. Medad fut également chargé de louer plusieurs appartements qui devaient servir de planques. L'équipe disposait à présent de plus de dix résidences de secours – pour le cas où certains, ayant manqué le vol de retour, seraient contraints de rester à Buenos Aires pendant un moment.

Pendant ce temps la surveillance d'Eichmann se poursuivait, le plus souvent conduite par Malkin et Eitan ; quand ceux-ci étaient occupés, Aharoni les remplaçait[cdxcv]. Chaque voyage à San Fernando représentait un risque. Un jour, par exemple, des employés du chemin de fer venus inspecter la voie les avaient repérés ; les deux Israéliens avaient pu s'enfuir avant qu'on leur pose des questions gênantes. Une autre fois, Eitan s'était mal engagé dans un carrefour et s'était fait arrêter par un agent de police. La marche arrière de la Jeep qu'il conduisait étant cassée, il avait fallu pousser la voiture à plusieurs ; ce détail avait sans doute joué en leur faveur, car ils avaient pu sympathiser avec le policier qui les avait laissés repartir sans inspecter leurs papiers ni leur mettre une amende.

En dépit des risques, la surveillance était indispensable : il fallait s'assurer qu'Eichmann ne changeait pas de routine. Et, jour après jour, l'ancien nazi se présentait devant chez lui à la même heure

exactement. Malkin voulait connaître le moindre de ses mouvements entre l'arrêt de bus et son domicile ; il alla même jusqu'à compter le nombre de pas que faisait Eichmann sur ce court trajet. Et puis, il apprenait les habitudes du quartier : les heures de pointe sur la route 202, la fréquence de passage des trains, les habitants des environs et l'heure à laquelle ils sortaient de chez eux[cdxcvi]. Ces divers détails pouvaient s'avérer indispensables le jour de l'enlèvement.

Il fallut aussi consacrer des heures entières à l'aménagement de Doron, en vue de l'arrivée du prisonnier[cdxcvii]. La villa fut équipée de lits supplémentaires et de vivres, sans compter le matériel importé d'Israël. On renforça les barreaux des fenêtres, on changea les serrures dans toute la maison. Tabor inspecta les lieux et finit par trouver, au grenier, un endroit où le captif pourrait être caché en cas de perquisition. Il déplaça quelques poutres afin de construire un faux mur monté sur des gonds. Une fois achevé, le mur devait donner l'impression qu'il avait toujours été là. Le jardinier constituait désormais le seul véritable obstacle, mais il était de plus en plus préoccupant ; cet homme simple et charmant se montrait en effet très curieux des activités menées dans la villa. On pouvait certes l'envoyer faire des courses de temps à autre pour l'éloigner de la maison, mais il était impossible de l'éviter tout à fait.

Quand tous les membres de l'équipe se retrouvaient à Doron, ils s'exerçaient à changer les plaques d'immatriculation selon la méthode mise au point par Tabor[cdxcviii]. Ils devaient être en mesure de le faire dans l'obscurité et très rapidement, car on avait prévu de changer les plaques juste après l'enlèvement, et peut-être aussi juste avant de rejoindre la planque. Mais cet exercice semblait très facile si on le comparait aux interminables répétitions, dûment chronométrées, de la capture elle-même. Celles-ci avaient lieu dans le garage de Doron. Un chronomètre à la main, l'un des hommes jouait le rôle d'Eichmann en train de remonter la rue ; il était alors saisi par Malkin ou par Tabor, tandis que deux autres hommes le poussaient à l'intérieur de la voiture. Eitan voulait que la capture dure moins de douze secondes et qu'Eichmann n'ait pas l'occasion de pousser un seul cri. Il fallait compter dix à vingt répétitions par soirée, car chaque geste devait devenir un automatisme.

Tout en préparant l'opération, chacun se demandait comment Eichmann réagirait. Allait-il résister ? En avait-il les moyens physiques ? Il était certes moins fort que Malkin ou Tabor, mais il

avait appartenu jadis au Service de sécurité de Reinhard Heydrich. Les membres du SD étaient alors connus pour leur brutalité : entre les mains de ces tueurs professionnels, tout objet pouvait devenir une arme improvisée. Il fallut donc imaginer plusieurs scénarios pour le cas où Eichmann leur résisterait, et la plupart des agents finirent la soirée avec quelques hématomes.

À la fin de chaque réunion, un membre de l'équipe allait faire son rapport à Harel tandis que les autres retournaient en ville ; ils y prenaient un souper tardif avant de regagner leur hôtel[cdxcix]. Il s'agissait moins pour eux de déguster leur plat que de le dévorer : le petit déjeuner et le déjeuner étant toujours pris sur le pouce, ils étaient tous affamés le soir venu. Certains faisaient une promenade en ville ou allaient boire un verre pour se détendre. Dans tous les cas, Eichmann et l'opération occupaient sans cesse leurs pensées.

Le dimanche 8 mai, par une matinée assez fraîche, un anesthésiste d'un grand hôpital de Tel Aviv arriva en taxi au centre de Buenos Aires[d]. Jeune quadragénaire de taille moyenne, vêtu d'un impeccable costume de prix, le Dr Maurice Kaplan semblait parfaitement à l'aise pour un homme qui, voyageant avec de faux papiers, s'apprêtait à entreprendre une mission qui risquait de le conduire tout droit dans un cachot argentin[di]. Ce n'était pas la première fois que les services secrets israéliens faisaient appel au Dr Kaplan, mais la mission qui l'attendait présentait un aspect tout à fait exceptionnel pour ce rescapé des camps. Il connaissait bien Rafi Eitan, dont il avait même plusieurs fois soigné les blessures. À l'hôpital, il avait raconté qu'il était convoqué par l'armée pour son service annuel d'officier de réserve[dii].

Après avoir retrouvé Eitan et Shalom à un endroit convenu d'avance, il fut emmené à San Fernando pour observer le site prévu pour la capture – le jour dit, Kaplan se trouverait en effet dans l'une des voitures pour le cas où il faudrait administrer un sédatif à Eichmann. Puis ses coéquipiers le menèrent à Doron pour le présenter au reste de l'équipe. Seuls Tabor et Malkin se trouvaient dans la villa, en train de préparer la cellule. La petite pièce était gelée.

« Ravi de vous accueillir parmi nous, dit Malkin en grelottant de froid. J'espère que vous savez traiter une bonne pneumonie…

— Zut, le médecin grimaça, je croyais que j'étais ici en vacances. Et on m'avait assuré que j'aurais un seul patient[diii]. »

Il leur fit une excellente impression dès ces premiers instants.

De son côté, Isser Harel était réellement tombé malade. Le stress lié à la mission et ses incessantes allées et venues quotidiennes – entre huit et douze cafés différents chaque jour – lui avaient occasionné un gros rhume et une forte fièvre. Mais l'heure n'était pas à la convalescence. Il traversa la rue devant l'ambassade d'Israël et franchit la porte d'un restaurant chinois. Il choisit une table au fond de la salle et attendit l'ambassadeur, qui devait le rejoindre pour déjeuner. Les deux hommes ne s'étaient pas vus depuis l'arrivée du chef du Mossad, et du reste l'ambassadeur ignorait qu'une opération était en cours. Il était temps de l'en informer, et Harel craignait qu'il se montre très réticent – après tout, il s'agissait là d'une intrusion sur son territoire.

Arye Levavi entra seul dans le restaurant et prit place en face de Harel. C'était sans doute le dernier endroit de la ville où l'on eût pensé le trouver, et il était presque certain de n'y être reconnu par personne.

Harel expliqua la raison de sa présence à Buenos Aires, ajoutant :

« Le gouvernement a donné son aval, mais peut-être avez-vous un avis différent[div].

— Je n'y vois aucune objection », répondit Levavi.

Balayant ainsi les craintes de son interlocuteur, il manifesta un intérêt certain pour l'opération. Il doutait cependant que le Mossad parvienne à enlever Eichmann sans impliquer *de facto* l'État hébreu, mais les choses étaient trop avancées pour qu'il suggère d'autres moyens. Quand les Argentins apprendraient la nouvelle, remarqua-t-il, il faudrait s'attendre à « un incident diplomatique de grande envergure ». Cette conséquence-là, Harel l'avait acceptée depuis longtemps.

Il suggéra à Levavi de réunir quelques volontaires à l'ambassade à partir du 10 mai, pour le cas où l'opération serait éventée : il faudrait alors se préparer à des attaques de miliciens contre le bâtiment[dv]. Il expliqua que les fils d'Eichmann étaient liés à des groupes nationalistes radicaux et violemment antisémites. Levavi s'engagea à suivre ses conseils ; il pourrait toujours dire à ses

employés qu'il s'agissait là d'une mesure de précaution en prévision de l'arrivée de la délégation officielle.

Ce soir-là, à Doron, Rafi Eitan convoqua la totalité de l'équipe. L'heure était venue de détailler exactement le déroulement de la capture.

Un plan du quartier était épinglé sur un mur[dvi]. Une ligne bleue en pointillés indiquait le chemin que suivait Eichmann chaque jour entre l'arrêt du bus et sa maison, rue Garibaldi. L'itinéraire du bus 203 était signalé par une ligne verte continue, les rues environnantes étaient tracées en rouge. Les points marquants, comme le remblai de la voie ferrée et le kiosque à journaux, figuraient également sur la carte. Enfin, la maison des Eichmann était symbolisée par un x noir.

Aharoni, qui avait discuté de chaque détail avec Harel, prit la parole. Les deux voitures devaient se garer sur la route 202 entre la rue Garibaldi et le remblai, face à l'arrêt de bus où descendait Eichmann. Malkin et Tabor se tiendraient cachés rue Garibaldi, près de la maison, prêts à bondir sur leur proie. « Dès que nous serons certains que vous l'avez bien en main, expliqua alors Aharoni en pointant le doigt sur la carte, nous arriverons aussitôt pour vous embarquer et repartir… C'est simple, et c'est rapide[dvii].

— Voyons si je t'ai bien compris, répondit Malkin sans parvenir à dissimuler son irritation (Aharoni et lui ne s'entendaient guère, et cette opération ne faisait qu'exacerber leurs divergences). Tabor et moi sommes censés rester en pleine rue, en attendant que tu décides d'arriver en voiture ? J'ai une question : et si un policier surgit, ou même un simple passant ? »

Aharoni répondit calmement que cette éventualité était prévue : de la voiture, ils surveilleraient les environs et, le cas échéant, agiraient avec la rapidité requise. Malkin rétorqua qu'il refusait de prendre part à une opération si peu professionnelle. Eitan le fit taire avant que les esprits des uns et des autres ne commencent à s'échauffer.

Selon Malkin, un plan devait rester une simple suggestion ; en fin de compte, c'était toujours le comportement de la cible qui dictait la marche à suivre[dviii]. Comme ils n'avaient aucune prise sur les faits et gestes d'Eichmann, il fallait s'attendre à tout. On pouvait certes tenter de prévoir ce qui se passerait – les petites habitudes d'Eichmann étant bien connues –, mais si celui-ci rentrait plus tard

que d'habitude, ou s'il était accompagné par un tiers, le plan devait être assez souple pour y remédier. Si Malkin et Tabor se cachaient seuls sur le bord de la route, ils seraient trop vulnérables et auraient une marge de manœuvre insuffisante. Malkin craignait réellement que l'opération tourne mal. Il envisageait chaque soir la moindre possibilité et, compte tenu du manque d'expérience d'Aharoni sur le terrain, il ne comptait pas accepter le plan de l'interrogateur du Shin Bet sous prétexte qu'il était cautionné par Harel.

Harel se leva et alla se planter devant la carte. Il avait un plan de secours, mis au point avec Eitan et Shalom. Une voiture serait garée sur la route 202 à la place précise suggérée par Aharoni[dix]. Cette voiture allumerait ses phares pour éblouir Eichmann quand il s'avancerait dans leur direction. La seconde voiture serait garée rue Garibaldi, tournant le dos à la route 202 ; son capot serait relevé pour simuler une panne. À l'approche d'Eichmann, Malkin s'adresserait à lui en espagnol pour détourner son attention, puis l'empoignerait solidement. Tabor et Eitan l'aideraient alors à le traîner jusqu'à la banquette arrière de la voiture. Ils limitaient ainsi les risques d'être repérés avant qu'Eichmann se trouve à bord du véhicule ; en outre, si leur victime semblait avoir des soupçons, ils pourraient s'éloigner tranquillement comme si de rien n'était.

Tous, Aharoni compris, admettaient que ce plan présentait de nombreux avantages ; mais il souffrait d'un défaut de taille : que faire si Eichmann paniquait en voyant une voiture inconnue garée à quelques pas de chez lui ? Il risquait de courir à travers champs jusqu'à sa maison, ou de remonter dans le bus, ou de se réfugier dans le kiosque à journaux. Malkin répondit que tout cela lui semblait peu probable. C'était donc à Harel qu'il reviendrait de trancher la question.

L'équipe passa alors à un autre sujet, sur lequel tout le monde était d'accord : il fallait se résoudre à utiliser la planque de secours. Le jardinier était trop souvent présent et il devenait impossible de l'éloigner de la villa. Il suffisait qu'il fasse part de ses doutes autour de lui pour compromettre l'opération tout entière.

La date de l'enlèvement se rapprochait, et l'équipe passait et repassait en revue chaque détail du plan : la moindre erreur pouvait leur coûter la liberté – et, pire encore, laisser la sienne à Eichmann.

# 19

Le 9 mai, Rafi Eitan partit en reconnaissance à San Fernando[dx]. Ayant remonté la route 202 jusqu'aux abords de la rue Garibaldi, il se retrouva bloqué par un accident de la circulation : une voiture avait percuté une motocyclette et la police était déjà sur les lieux. Avant de pouvoir faire demi-tour, Eitan aperçut devant sa vitre un policier qui soutenait un motocycliste ensanglanté.

« Hôpital ! » lança le policier.

Eitan, éberlué, le vit ouvrir la portière arrière et allonger le motocycliste sur la banquette avant de répéter : « Hôpital ! »

Comme il n'était pas question pour lui de refuser ce service, il opina vivement du chef et démarra en emportant le blessé. Il lui semblait peu probable que l'équipe soit prête le lendemain, jour prévu pour la capture, d'autant qu'il fallait encore changer la planque où serait détenu Eichmann ; et il avait maintenant une raison supplémentaire d'hésiter : il ne voulait pas que la police le croise deux jours de suite dans le même quartier.

Plus tard dans la matinée, au Café Molino – l'un des plus imposants de la ville –, Eitan alla s'asseoir face à Harel[dxi]. Aharoni et Malkin étaient là eux aussi. Dans le vacarme constant des conversations provenant des tables avoisinantes, il exposa ses arguments en faveur d'un report de vingt-quatre heures. Harel ne semblait pas convaincu : une fois qu'une opération était lancée, il n'aimait pas en modifier les termes. En l'occurrence, il craignait surtout qu'Eichmann prenne le large. Mais Eitan insista, affirma que l'équipe n'était pas encore prête, et Harel finit par accepter. Ses hommes semblaient épuisés, il fallait bien le reconnaître. Lui-même ne valait guère mieux, avec ses yeux rougis entourés de cernes sombres. Les quatre hommes évoquèrent ensuite le plan proprement

dit. Eitan évoqua leurs hésitations du soir précédent, soulignant que Malkin voulait une voiture rue Garibaldi avec le capot relevé.

Malkin sentit les yeux de Harel le transpercer, mais le chef admit volontiers que son subordonné devait absolument se sentir en confiance – après tout, c'est à lui qu'il reviendrait de s'emparer d'Eichmann. Il demanda ensuite ce qui arriverait si la présence d'une voiture inquiétait leur proie : « Et s'il quitte la route pour couper à travers champs jusqu'à sa maison ?

— Il ne déviera pas de son chemin[dxii] », affirma Malkin. Le premier plan envisagé – garer les deux voitures sur la route 202 – avait pour seul intérêt qu'il n'éveillerait pas les soupçons d'Eichmann ; mais il présentait un défaut de taille : une fois que Malkin et Tabor auraient saisi ce dernier, ils risquaient d'avoir à attendre que l'autre voiture vienne se garer à leur hauteur.

Harel et Aharoni ne semblaient toujours pas convaincus, et Malkin poursuivit :

« Voyons, imaginez que vous êtes à la place d'Eichmann… Vous apercevez une voiture avec le capot relevé. Elle se trouve à une trentaine de mètres de votre maison. Que faites-vous ? Vous avez votre fierté, vous êtes un ancien officier SS, un homme très routinier. Un bref dialogue se tient dans votre tête. Vous avez un peu honte d'éprouver de la crainte. Après tout, quinze ans se sont écoulés. S'il fallait prendre la fuite au premier imprévu… Alors, vous continuez. »

Mais Harel répéta son objection : Eichmann risquait de couper à travers champs.

« J'en ai vu, des nazis aux bottes bien cirées, dit Malkin. Ils évitent la boue comme la peste. »

Le chef du Mossad réfléchit aux arguments exposés par Malkin. Puis il se leva de table et posa sur celui-ci son regard bleu glacé : « Très bien. C'est d'accord. Mais c'est ta responsabilité, Peter. »

Les trois agents quittèrent le café. Même avec une journée supplémentaire, ils avaient à peine le temps d'achever leurs préparatifs – il fallait notamment transférer tout le matériel de Doron à Tira, construire une pièce pour y séquestrer leur prisonnier, faire réviser l'une des voitures prévues pour l'enlèvement, surveiller les routes, vérifier qu'Eichmann s'en tenait à sa routine et répéter une fois encore la capture elle-même[dxiii]. Il fallait aussi que chacun quitte son hôtel, emménage dans la planque qui lui était assignée et adopte une identité entièrement nouvelle. Leurs nouveaux

personnages ne devaient présenter aucune ressemblance avec ce qu'ils étaient depuis leur arrivée en Argentine. S'il fallait se cacher, les autorités n'auraient ainsi pas la moindre piste à suivre.

L'équipe avait fini par s'entendre sur le plan lui-même ; il ne restait plus qu'à le mettre à exécution.

En Allemagne fédérale, Fritz Bauer ne se doutait nullement que les Israéliens étaient si près du but. L'enquête avait peut-être à nouveau échoué, et le long silence des agents du Mossad n'augurait rien de bon. En leur livrant ses renseignements sur Eichmann, il avait pris trop de risques pour accepter que toute l'entreprise fasse long feu. Quelques jours plus tôt, il avait écrit une lettre à Haïm Cohen pour réclamer des renseignements et menacer d'explorer d'autres pistes, comme il l'avait déjà fait auparavant.

Le 10 mai, Bauer reçut une réponse de la part de Cohen : « Je puis vous assurer que l'affaire est suivie de très près[dxiv]. Nous devrions pouvoir vous en communiquer le détail très prochainement. En attendant, et dans l'intérêt de tous, il faudra se montrer patient ; je vous implore donc d'attendre calmement de nouvelles informations. » Le message était clair : Bauer était invité à prendre son mal en patience.

Tuviah Friedman n'en savait pas davantage. Il n'avait plus fait aucune annonce depuis qu'Erwin Schüle, dans une lettre, lui avait expliqué que toute action risquait de mettre en péril les recherches en cours. Friedman croyait savoir que, d'après les enquêtes lancées par le Congrès juif mondial, les informations fournies par Lothar Hermann étaient une énième fausse piste.

Quant à Simon Wiesenthal, sa brève collaboration avec le Mossad lui avait simplement permis d'ajouter quelques pages à son dossier sur Eichmann. On avait brusquement rompu tout contact avec lui, sans la moindre explication. Malgré ses efforts acharnés pour retrouver Eichmann depuis sa disparition dans la tourmente de l'après-guerre, Wiesenthal s'était résigné à l'idée que le fugitif échapperait à la justice pendant de nombreuses années encore.

Alors qu'il rentrait du travail en remontant la rue Garibaldi, le 10 mai, Eichmann vit une berline noire s'arrêter à sa hauteur[dxv]. Son conducteur, ayant baissé la vitre, lui demanda en espagnol la direction de Buenos Aires. Eichmann lui donna les indications

demandées, non sans éprouver un vif malaise face aux quatre hommes qui semblaient le dévisager. Avant que la voiture ait disparu dans la nuit, l'ancien nazi nota qu'elle était immatriculée à Buenos Aires. Il était donc étrange que le chauffeur ignore la direction du centre-ville. Cet incident avait-il un rapport avec les deux hommes qui, deux semaines plus tôt, avaient abordé sa belle-fille Margarita ?

À peine rentré chez lui, il parla de la berline noire à sa femme[dxvi]. Il ajouta aussitôt qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter – il s'agissait sans doute de la police secrète menant une opération de routine dans le secteur –, mais Vera était soucieuse. Eichmann prit son dîner, fuma plusieurs cigarettes l'une après l'autre, mais ne joua pas du violon comme à l'accoutumée. Il jouait le plus souvent du Mozart et du Haydn, mais, ces derniers temps, il répétait un morceau plus léger d'Andreas Hofer intitulé *Mon amour, ne m'oublie pas*. Ce soir, il était décidément trop fatigué. Cette nuit-là, sa femme fit un rêve où il apparaissait dans une chemise blanche qui devenait soudain écarlate.

Cette berline noire ne pouvait représenter une menace – jamais une équipe du Mossad ne l'aurait approché si frontalement. Mais Eichmann se tenait désormais sur ses gardes.

« L'opération est prévue pour demain, avait dit Harel à Yosef Klein quelques heures plus tôt[dxvii]. Il est important que vous le sachiez. On peut toujours être découverts. Songez-y. »

Pour Klein, le message était clair. S'il se sentait en danger, s'il entendait dire que l'opération était compromise, il devait aussitôt se réfugier à l'ambassade. Harel lui recommanda également de se faire remarquer le plus possible à l'aéroport, le lendemain. S'il pouvait présenter des témoins oculaires, il risquait moins d'être soupçonné.

Une fois posées ces mesures préventives, leur réunion de travail put reprendre son cours normal[dxviii]. Klein avait dessiné un plan de l'aéroport sur lequel figuraient tous les accès, les bâtiments, la piste d'atterrissage et la position des gardes, ainsi que l'emplacement de certaines portes et fenêtres. Il avait noté les allées et venues des personnels et les heures de chaque prise de service. Pour chaque aspect du vol – parcage et ravitaillement de l'appareil, transport de l'équipage jusqu'à l'aéroport, embarquement des passagers, etc. –, Harel voulait qu'on lui suggère plusieurs façons de procéder. Il avait

alors fait son choix, puis classé les scénarios retenus par ordre de préférence, afin de pouvoir en changer rapidement si nécessaire.

Klein dit à Harel qu'il fallait déjà faire face à un imprévu[dxix] : plus tôt dans la journée, quand il s'était rendu sur la zone de maintenance de TransAer, il avait vu des soldats et des policiers partout. Il en ignorait la raison, mais on disait que les Américains utilisaient l'un de leurs hangars militaires. En tout état de cause, El Al ne pouvait plus compter sur cette zone. Il leur fallait trouver un autre endroit, et ils avaient déjà envisagé de se replier sur le secteur réservé aux Aerolineas Argentinas. Celui-ci était plus proche du nouveau terminal que TransAer, mais il était peu éclairé et surveillé par une poignée de soldats. De plus, on pouvait y accéder sans passer par l'entrée du terminal principal.

Multipliant les questions, comme à son habitude, Harel passa en revue les inconvénients de cette nouvelle situation, qui les obligeait à réclamer le secours de la compagnie nationale argentine. Suivant les procédures classiques, l'avion serait remorqué jusqu'au terminal une heure avant le départ ; autrement dit, il y aurait bien trop de gens autour de l'appareil au moment d'y faire monter Eichmann. Klein suggéra de dire aux Aerolineas Argentinas qu'ils souhaitaient profiter de tous leurs équipements, mais qu'ils n'avaient pas l'habitude d'utiliser un remorqueur pour leurs Britannia et craignaient d'abîmer l'appareil. Harel lui demanda si l'on ne risquait pas d'éveiller les soupçons de la compagnie argentine en demandant de laisser El Al s'occuper du remorquage, mais Klein le rassura pleinement sur ce point et obtint son accord pour ce nouveau plan d'action. Comme Shimoni devait repartir le lendemain pour coordonner le départ de l'avion depuis Israël, Klein serait seul pour régler la situation.

Il fallait encore déterminer le moyen de franchir la sécurité avec Eichmann, puis de le faire monter dans l'avion, mais Harel devait partir et cet aspect-là fut remis à plus tard.

À Tira, Moshe Tabor se hâtait de préparer les lieux pour l'arrivée du prisonnier[dxx]. La cellule était une pièce de 3 mètres sur 4 située au deuxième étage. Il y transporta un lit en fer forgé. Puis il cloua de lourdes couvertures en laine sur les fenêtres et les quatre murs, afin d'étouffer tout cri éventuel. Il installa une sonnette qu'on pouvait activer de l'entrée et du salon pour prévenir en cas de descente de

police. Enfin, il ménagea deux cachettes garnies d'un épais revêtement. L'une se trouvait sous la véranda, où un espace de 50 centimètres séparait le plancher des fondations en ciment. L'autre dans une petite remise au-dessus de la cellule.

Dans un autre endroit de la maison, Aharoni tentait d'enseigner à Malkin les quelques phrases qu'il aurait à prononcer en espagnol avant d'empoigner Eichmann[dxxi]. Aharoni commença par « Pourriez-vous me donner l'heure ? » et « Puis-je vous demander un renseignement ? » Mais Malkin, qui avait beaucoup de mal avec l'espagnol, opta pour un simple « *Un momentito, senor* ». Pendant ce temps, au garage, d'autres membres de l'équipe lavaient et astiquaient les deux voitures pour les rendre dignes de leur statut diplomatique[dxxii]. Ils s'exerçaient aussi à changer les plaques d'immatriculation et à tasser un prisonnier derrière la banquette arrière, dans le creux ménagé par Tabor.

Il fallut interrompre ces diverses activités pour une ultime rencontre avec Isser Harel. Les hommes prirent plusieurs voitures pour se rendre ensemble au centre de Buenos Aires, dans la planque surnommée *Ramin* (« les Hauteurs ») et constituée de plusieurs appartements communicants, dans un grand immeuble neuf. Ils y furent rejoints par ceux qui n'étaient pas à Tira, comme Shalom Dani et Ephraïm Ilani. On avait choisi Ramin pour limiter les allées et venues à Tira la veille de l'enlèvement.

Harel s'étant levé, ses hommes se turent aussitôt pour l'écouter : « Le destin vous a choisis pour faire en sorte que l'un des pires criminels de l'Histoire, qui a pu échapper à la justice pendant des années, se retrouve face à ses juges à Jérusalem[dxxiii]. » Chaque mot était énoncé d'une voix ferme, avec résolution, comme lors du discours qu'il avait prononcé à la veille du départ d'Israël. « Pour la première fois dans l'Histoire, des Juifs jugeront leurs assassins ; pour la première fois, le monde entendra comment fut décrétée l'extermination d'un peuple entier. Et tout cela repose sur ce que nous allons entreprendre. »

Après ces paroles, le chef du Mossad aborda les aspects pratiques de la mission. Il examina une fois encore le déroulement de la capture et les responsabilités de chacun. Sortant de la première voiture, garée rue Garibaldi, Malkin serait le premier à s'approcher d'Eichmann ; Tabor devait le suivre de près. Aharoni tiendrait le volant tandis qu'Eitan resterait hors de vue, prêt à faire intervenir les

autres membres de l'équipe si nécessaire. Dans la seconde voiture, garée sur la route 202, c'était Shalom qui serait au volant ; Gat avait le rôle de guetteur et le Dr Kaplan se tiendrait prêt à administrer les calmants nécessaires.

Puis les hommes passèrent en revue tous les imprévus imaginables.

Que faire s'il apparaissait que Ricardo Klement n'était pas Eichmann[dxxiv] ? La chose était peu probable depuis l'enquête d'Aharoni, mais il fallait l'envisager ; son identité devait être vérifiée dès que possible. En cas d'erreur sur la personne, Malkin et Tabor devaient conduire Klement à plusieurs centaines de kilomètres au nord de la ville et le laisser se débrouiller avec un peu d'argent ; puis ils franchiraient la frontière brésilienne pendant que le reste de l'équipe quitterait l'Argentine comme prévu.

Et si Eichmann parvenait à s'échapper et à atteindre sa maison[dxxv] ? Harel avait prévu cette éventualité : il faudrait alors forcer l'entrée de la maison, par tous les moyens, et aller le chercher à l'intérieur. Si la police se lançait à leurs trousses avant qu'ils aient gagné la planque, ils devraient tenter toutes les manœuvres de fuite imaginables, ignorer le code de la route, voire utiliser la seconde voiture – conduite par Shalom – pour semer leurs poursuivants à tout prix.

Et si on les arrêtait en compagnie d'Eichmann[dxxvi] ? Harel se montra très clair : « Eichmann ne doit pouvoir s'échapper sous aucun prétexte. » Il fallait laisser fuir autant de membres de l'équipe que possible, mais, s'ils étaient encerclés, Eitan devait menotter le nazi à son propre poignet et demander à voir un haut gradé[dxxvii]. Il expliquerait alors qu'ils étaient des volontaires juifs, et que leur mission n'avait pas l'aval des autorités israéliennes. Ils avaient entendu dire que le célèbre criminel nazi vivait à Buenos Aires et ils comptaient le faire traduire en justice. Tant qu'ils n'auraient pas l'assurance que leur captif ferait l'objet d'une enquête, Eitan devait faire tout son possible pour ne pas en être séparé.

Chacun connaissait bien les enjeux de la mission, mais l'évocation des procédures de secours en cas d'arrestation rendait les risques presque tangibles.

« Des questions[dxxviii] ? » demanda Harel.

Songeant à sa femme et à ses deux enfants, dont une petite fille de 6 mois à peine, Yaakov Gat demanda :

« En cas de problème avec les autorités, si on nous arrête en même temps qu'Eichmann, combien de temps risquons-nous de passer en prison à Buenos Aires ?

— Je me suis renseigné, répondit Harel ; il faut compter dix années au pire. Avec les tractations diplomatiques, peut-être deux ou trois ans.

— Qui s'occupera de nos familles ? poursuivit Gat, sachant qu'il parlait au nom de tous les autres.

— Cette responsabilité me revient », dit Harel.

Nul ne doutait qu'il tiendrait parole : c'était un chef exigeant et difficile, mais sa loyauté envers ses hommes était indiscutable.

Harel ajouta alors que si Eichmann s'échappait durant la capture et qu'eux-mêmes étaient poursuivis par la police, il faudrait quitter le pays au plus tôt[dxxix]. Le mieux serait de prendre un train pour sortir de Buenos Aires, car les aéroports et les hôtels seraient placés sous étroite surveillance. À part le médecin de l'équipe, tous avaient assez d'expérience pour se débrouiller seuls.

Pour contrebalancer ces sombres hypothèses, Harel assura à ses hommes qu'il se fiait entièrement à leur habileté et à leurs ressources : à ses yeux, le succès ne faisait aucun doute. Il s'adressa à chacun d'entre eux pour lui souhaiter bonne chance. Désormais, ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes.

Certains passèrent la nuit à Ramin, d'autres rentrèrent à Tira ou dans l'autre maison louée dans le même quartier. Chacun d'eux passa une bonne partie de la nuit à ruminer l'opération du lendemain.

À Ramin, au fond de son lit, Shalom songea que l'opération pouvait mal tourner malgré la rigueur de sa préparation[dxxx]. On ne pouvait pas prévoir la densité du trafic automobile dans le secteur. Un voisin pouvait fort bien sortir de chez lui à ce moment-là et les voir enlever Eichmann. L'ancien nazi pouvait se mettre à hurler et quelqu'un – l'un de ses fils, par exemple – pouvait l'entendre. Ils pouvaient tomber sur un barrage de police sur le chemin de la planque. Un chauffard pouvait percuter leur voiture. Il y aurait peut-être des patrouilles autour de Tira. Tout cela était possible, se dit Shalom, mais l'heure était venue de prendre des risques.

À Tira, dans sa chambre, Malkin essaya une paire de gants doublés de fourrure[dxxxi]. Il les avait achetés pour prévenir tout engourdissement de ses doigts, mais aussi pour éviter le contact direct avec la peau du meurtrier nazi. Il ne pouvait s'empêcher de penser à sa famille et de redouter un échec ; pourtant il devait absolument réussir, pour ses coéquipiers, et au nom de tous ceux qui étaient morts à cause d'Eichmann. Pour écarter ses craintes, il répétait sans cesse : « Je vais l'attraper[dxxxii]. »

# 20

Quand l'équipe du Mossad se réveilla, à l'aube du 11 mai, ce fut pour affronter une longue journée d'attente angoissée[dxxxiii]. Tabor et Malkin vérifièrent que la planque était fin prête. Shalom, Gat et Eitan firent l'aller-retour à San Fernando pour s'assurer qu'aucun obstacle n'avait surgi sur les divers trajets envisagés. Aharoni se mit en quête d'un garage où acheter une batterie neuve pour la Buick. Au début de l'après-midi, tout semblait enfin prêt : il ne restait plus qu'à attendre le soir.

Les membres de l'équipe se retrouvèrent à Tira. Entre une partie de cartes et une partie d'échecs, ils s'efforçaient de trouver des sujets de conversation neutres – sans grand succès. Certains se retirèrent dans leur chambre pour se détendre, voire dormir un peu, mais on les vit bientôt reparaître dans le salon, plus à cran que jamais.

Allongé sur un lit, Peter Malkin tentait de ralentir sa respiration pour se calmer, mais, dès qu'il fermait les yeux, il voyait Eichmann s'approcher de lui et il se redressait dans un sursaut.

Une heure avant le moment du départ, Malkin s'aspergea le visage d'eau fraîche et s'habilla pour l'opération. Il enfila une perruque, un pull-over bleu et un pantalon noir ; puis il fixa longuement son reflet dans le miroir pour achever de se concentrer sur son personnage. Quand il descendit au salon, les autres étaient déjà prêts. Tabor avait également couvert son crâne chauve d'une perruque, et il portait un lourd manteau qui le rendait plus imposant encore qu'à l'ordinaire. Les autres agents avaient simplement revêtu un pantalon de toile et une veste. Certains avaient mis une cravate pour rendre plus crédible leur statut de diplomates, mais le reste de leur tenue ne présentait rien de particulier. Du reste, seuls Malkin et Tabor étaient censés sortir de la voiture.

Le Dr Kaplan était assis sur un divan, une sacoche de médecin à ses côtés. Manifestement mal à l'aise, le visage livide, il manipulait les pièces de l'échiquier d'un air absent.

Juste avant l'heure dite, Eitan exposa le plan une dernière fois. Il ne prononça pas de discours visant à motiver ses coéquipiers : cela eût été superflu. À 18 h 30, tous se mirent en route.

Pour Adolf Eichmann, c'était une journée tout à fait ordinaire qui s'annonçait[dxxxiv]. Levé à l'aube, il fit sa toilette devant une bassine d'eau avant de prendre son petit déjeuner. Sa femme eut le temps de lui raconter son cauchemar de la nuit. Elle lui recommanda d'être prudent, mais il répondit qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Il sortit de la maison, grimpa dans le bus 203 devant le kiosque et s'installa sur un siège. Le trajet quotidien jusqu'à son lieu de travail durait deux heures et réclamait deux changements de bus ; la dernière partie commençait au pont de Saavedra, qui séparait le centre-ville des quartiers périphériques. Le bus était toujours bondé ; les mêmes passagers y montaient chaque jour, essentiellement d'autres employés de l'usine Mercedes-Benz[dxxxv]. Durant le parcours de 30 kilomètres en direction du sud-ouest, Eichmann n'ouvrait pour ainsi dire jamais la bouche. Certains le connaissaient sous le nom de Ricardo Klement, mais aucun d'eux n'en savait davantage à son sujet.

Une fois arrivé à l'usine, il allait pointer comme les autres avant de revêtir une salopette Mercedes-Benz bleu nuit pour éviter de souiller sa chemise et son pantalon[dxxxvi]. En qualité de contremaître, il passait la matinée à parcourir la chaîne d'assemblage afin de surveiller les ouvriers. À la sonnerie de 12 h 30, Eichmann prenait une pause pour déjeuner, seul, dans un restaurant tout proche de l'usine où il avait ses habitudes. Une heure plus tard, à la seconde près, il retournait au travail et finissait sa journée. Il quittait le plus souvent l'usine à temps pour attraper le bus de 18 h 15 en direction du pont de Saavedra, mais, ce soir-là, il devait assister à une réunion syndicale. Pour le reste, c'était un jour comme les autres. Ce n'était certes pas là l'existence qu'il avait imaginée au temps où, gravissant les échelons du parti nazi, il profitait du pouvoir et des privilèges associés à son rang. Il songeait à son passé avec amertume, mais se consolait à l'idée que sa vie présente, aussi humble fût-elle, était celle d'un homme libre.

Au volant de la limousine Buick, Aharoni sortit de la voie express pour s'engager sur la route 202. La nuit était tombée. Eitan était assis à côté de lui ; Tabor et Malkin occupaient la banquette arrière[dxxxvii]. Le silence n'était interrompu que par des rafales de vent et par le fracas du tonnerre dans le lointain. Tous avaient les yeux rivés sur la route. Ils échangeaient parfois un regard : de leur cohésion, ils le savaient, dépendait le succès de l'opération à venir ; elle était le garant de leur liberté, peut-être de leur survie. La peur était là, elle aussi, mais ils avaient depuis longtemps cessé d'y prêter attention.

À 19 h 35, ils arrivèrent rue Garibaldi. Shalom, au volant de la Chevrolet, avait emprunté un autre itinéraire, mais les deux voitures se rejoignirent au même moment. Yaakov Gat était assis à côté de lui ; il était plutôt calme car il savait que leur plan était bien ficelé[dxxxviii]. Surtout, il avait toute confiance dans l'équipe. Sur la banquette arrière, le médecin restait silencieux et observait ses coéquipiers ; ils lui semblaient appartenir à une autre race d'hommes, et leur placidité le fascinait.

Le bus devait arriver dans cinq minutes[dxxxix]. Sur la route 202, Shalom arrêta la Chevrolet face à la rue Garibaldi et éteignit les phares. Un camion stationnait non loin derrière eux, entre la voiture et le remblai de la voie ferrée, mais son chauffeur était trop occupé à manger pour les remarquer. Il fallait espérer que rien ne vienne attirer son attention.

Aharoni arrêta sa limousine une dizaine de mètres après le croisement de la voie express et de la rue Garibaldi, l'avant du véhicule tourné vers la maison d'Eichmann[dxl]. Tabor et Malkin sortirent dans l'air glacé pour ouvrir le capot. Tabor se pencha sur le moteur pour éviter qu'Eichmann l'aperçoive en tournant dans la rue. Malkin se pencha également sur le côté gauche, comme pour observer les environs. Eitan se glissa sur la banquette arrière, le front appuyé contre la vitre froide, les yeux rivés sur l'arrêt de bus. À l'avant, Aharoni regardait dans la même direction à travers des jumelles de vision nocturne. La voiture de secours était à sa place, à une cinquantaine de mètres. Il n'y avait rien de plus à faire qu'attendre et regarder.

Une minute avant l'arrivée du bus 203, ils virent apparaître un garçon d'une quinzaine d'années portant un blouson rouge vif, qui, ayant remonté à vélo la rue Garibaldi, fit halte devant la limousine.

Aharoni, le seul à parler quelques mots d'espagnol, sortit de la voiture : il fallait éloigner l'adolescent sans attendre. Celui-ci demanda ce qui se passait et offrit de les aider. Tabor baissa le capot, et Aharoni adressa un sourire à l'intrus en disant : « Merci ! Pas besoin. Tu peux partir[dxli]. » Malkin lui fit signe de s'éloigner. L'adolescent repartit sur sa bicyclette, laissant flotter derrière lui les pans de son blouson ouvert. Il y avait décidément de l'orage dans l'air.

Il était plus de 19 h 40 et le bus n'était toujours pas passé. Trois minutes plus tard, ils aperçurent au loin les phares d'un véhicule en provenance de San Fernando. Ils avaient passé assez d'heures sur le remblai pour reconnaître les phares du bus.

Malkin se concentra, répétant mentalement les mots « *Un momentito, senor* » et cherchant à déterminer le meilleur endroit pour aborder sa proie[dxlii]. Tabor se prépara à rouvrir le capot et à venir en aide à Malkin. Il ne fallait pas recourir à la violence, ils le savaient ; Eichmann ne devait en aucun cas être blessé durant l'opération. Il fallait aussi l'empêcher de crier, ce qui leur compliquait la tâche, mais ils avaient maintes fois répété tout cela. Malkin devait le saisir à la gorge, passer derrière lui et le tirer jusqu'à la portière ouverte de la voiture. Tabor lui soulèverait alors les jambes et, aidé par Eitan, le pousserait à l'intérieur, sur la banquette arrière. Aucun d'entre eux n'était armé – un pistolet, parfaitement inutile pour l'opération elle-même, n'eût fait qu'aggraver leur cas aux yeux de la police[dxliii].

Les phares vinrent transpercer l'obscurité, mais, au lieu de s'arrêter devant le kiosque, le bus poursuivit sa route, doubla la seconde voiture, passa sous le remblai et disparut[dxliv]. Il n'avait même pas ralenti devant l'arrêt. Les membres de l'équipe, désemparés, furent aussitôt pris d'un doute : Eichmann avait-il changé ses horaires, était-il parti en vacances ? Était-il rentré plus tôt du travail ce soir-là ? Pire : avait-il eu vent de leur présence ? À l'heure qu'il était, leur proie se trouvait peut-être déjà loin de Buenos Aires.

Malkin jeta un œil en direction de la maison[dxlv]. Seule une petite lampe l'éclairait. D'habitude, quand Eichmann rentrait chez lui, il y avait davantage de lumière et d'activité. Il n'était donc certainement pas à l'intérieur. En revanche, il avait peut-être pris la fuite, ou simplement un congé pour la semaine. Les agents israéliens, soucieux de changer de planque principale et de finaliser l'opération,

n'avaient pas eu le temps de faire le guet les deux soirs précédents pour vérifier qu'Eichmann rentrait bien à la même heure.

Les hommes restèrent en position, laissant se résorber en eux la poussée d'adrénaline provoquée par l'imminence de l'action. Aucun d'eux ne souhaitait mettre des mots sur leur crainte partagée : ils avaient peut-être laissé passer l'occasion d'appréhender l'ancien nazi. Cependant le vent se renforçait encore ; des coups de tonnerre annonçaient un orage proche, et l'on apercevait même des éclairs dans le lointain. À intervalles réguliers, le grondement d'un train se faisait entendre sur la voie ferrée.

Cinq minutes passèrent. Puis dix. Un autre bus arriva en provenance de San Fernando. L'équipe se prépara une fois de plus à l'action, mais celui-là aussi passa sans s'arrêter. Il devenait improbable qu'Eichmann ait simplement manqué son bus habituel[dxlvi].

S'il ne se montrait pas avant 20 heures, le plan prévoyait de remettre l'opération au lendemain. Plus ils s'attardaient dans la zone, plus ils risquaient d'être repérés par la police ou par des voisins. Derrière eux, soudain, un moteur se mit en marche. S'étant retournés, ils virent le camion garé derrière eux se diriger vers la voie express : tant mieux, ils n'auraient plus à se préoccuper de son chauffeur.

Ayant fait quelques pas vers la rue Garibaldi et constaté que rien ne bougeait autour de la limousine, Shalom décida d'attendre encore. Il ne voulait pas aller parler à Eitan : si quelqu'un les observait, on pourrait établir un lien entre les deux voitures. Il n'avait pas l'intention de quitter la route 202 avant d'avoir vu s'éloigner la limousine.

L'heure fatidique approchant, Aharoni se retourna vers Eitan : « On s'en va ? On attend[dxlvii] ? »

Eitan avait déjà pris sa décision quand le premier bus était passé sans s'arrêter. Plus ils s'attardaient, plus il serait délicat de revenir le lendemain, il le savait ; mais il savait aussi que l'équipe ne serait jamais aussi décidée, aussi concentrée qu'aujourd'hui. Il choisit donc de prendre ce risque et dit sans hésiter : « On reste. »

Une minute s'écoula. Puis deux. Une fois encore, tous les membres de l'équipe se mirent à fixer la route[dxlviii]. Tabor et Malkin étaient convaincus désormais qu'Eichmann ne viendrait pas, et qu'il

leur faudrait une fois encore réfléchir et se préparer mentalement à la capture. Ils attendaient qu'Eitan donne l'ordre de lever le camp.

À 20 h 05, l'obscurité fut à nouveau transpercée par la lueur de phares blancs.

Seul devant une tasse de thé au cognac, Isser Harel patientait dans un café non loin de Tira[dxlix]. Il avait quitté le Claridge dans la matinée et déposé sa valise à la consigne automatique de la gare. Si l'opération était éventée, ou s'il se sentait suivi, il pourrait ainsi disparaître sans laisser de traces ; mais la fièvre qui le faisait grelotter rendait une telle perspective plutôt effrayante, voire insensée.

Sa montre indiquait 20 heures. Ses hommes avaient sans doute déjà appréhendé Eichmann, si du moins tout s'était déroulé comme prévu. Il faudrait encore attendre trois bons quarts d'heure que l'un de ses hommes vienne l'informer du succès de l'opération. Pour ne pas penser aux difficultés imprévues qui avaient pu surgir, il songea à ce que ferait Vera Eichmann en constatant que son mari ne rentrait pas chez lui ce soir-là.

Elle n'irait pas directement au poste de police, Harel en était persuadé[dl]. Et, même dans le cas contraire, elle ne pourrait guère que signaler la disparition d'un époux : ce type de plainte était d'une extrême banalité et ne risquait pas de mettre la police argentine sur les dents. Pour lancer des recherches approfondies, il lui faudrait préciser que Ricardo Klement était en réalité Adolf Eichmann. Vera et ses fils ne manqueraient sans doute pas de faire la tournée des hôpitaux et, avant de révéler l'identité d'Eichmann, ils appelleraient d'abord son employeur. Harel et son équipe du Mossad disposaient donc de deux ou trois jours, voire davantage, avant qu'une véritable enquête soit ordonnée. En revanche, ils ne pouvaient exclure la possibilité d'une traque menée par les fils d'Eichmann ou par ses camarades nazis de la communauté allemande.

Mais ce n'étaient là que de vaines conjectures. Harel regarda les aiguilles de sa montre, plus impatient à chaque minute de savoir ce qui s'était passé rue Garibaldi[dli].

Le bus 203 s'arrêta devant le kiosque dans un crissement de freins[dlii].

Shalom avait déjà repris place au volant de la voiture, prêt à démarrer le moteur et à allumer les phares. Gat occupait le siège du passager. Tabor se posta de nouveau devant la limousine, feignant d'observer le moteur. Aharoni observait la scène à la jumelle, tandis que Malkin et Eitan fixaient l'arrêt de bus sans parvenir à distinguer Eichmann.

Deux personnes descendirent du véhicule. La première était la femme potelée qui arrivait d'ordinaire en même temps qu'Eichmann à 19 h 40. Comme d'habitude, elle partit sur la droite, s'éloignant de la rue Garibaldi. Le second passager était manifestement un homme, mais, même avec ses jumelles, Aharoni ne pouvait affirmer qu'il s'agissait bien de leur cible. Le bus redémarra en direction du remblai et dépassa la Chevrolet.

L'homme se dirigeait vers la rue Garibaldi.

« Quelqu'un vient, murmura Aharoni à Eitan, mais je ne vois pas qui c'est. »

Eitan tenta de percer l'obscurité, mais sa vision nocturne avait baissé depuis l'époque où il observait les armées arabes en pleine nuit ; il ne distinguait plus rien dans les ténèbres.

Shalom alluma brièvement ses phares, et tous surent aussitôt que la silhouette qui avançait vers eux était bien celle d'Eichmann. Sa façon de marcher était reconnaissable entre toutes, avec une détermination que soulignait encore son torse penché en avant. Curieusement, il ne portait pas ce soir-là la lampe torche qui lui permettait, à la nuit tombée, de signaler sa présence aux voitures qu'il croisait.

« C'est lui », lâcha Aharoni.

Eitan se sentit comme électrisé par ces mots. Il jeta un œil vers Malkin et Tabor pour vérifier qu'ils étaient prêts, et se mit en position de bondir hors de la voiture pour le cas où il faudrait leur prêter main-forte.

Alors qu'Eichmann continuait à se rapprocher de la rue Garibaldi, Aharoni le vit glisser une main dans la poche droite de son imperméable. Il songea aussitôt que leur cible avait flairé un piège et se munissait d'un pistolet.

« Il est peut-être armé, souffla Aharoni ; faut-il prévenir Peter ?

— Oui, dis-lui de surveiller la main. »

Malkin était occupé à compter les pas d'Eichmann, car il voulait l'aborder à une distance précise de la limousine. Un éclair zébra

soudain le ciel ; si l'orage se rapprochait encore, songea Malkin, le prochain éclair permettrait à Eichmann de le repérer. Il s'avança légèrement alors que retentissait un coup de tonnerre. Si Eichmann se lançait à travers champs pour s'enfuir, Malkin était sûr de le rattraper bien avant qu'il ait atteint sa maison.

L'homme n'était plus qu'à une trentaine de mètres à présent.

Au moment où Malkin passait devant la portière du conducteur de la limousine, Aharoni leva la main en murmurant : « Peter, il a une main dans la poche. Attention, il est peut-être armé. »

Malkin sursauta : personne n'était censé lui parler pendant l'opération. Et il aurait préféré se passer d'une pareille mise en garde : il avait répété chaque geste mille fois sans qu'il soit jamais fait mention d'une arme. Ça changeait tout, se dit-il.

Eichmann tourna à l'angle de la rue. Plus que 15 mètres.

Malkin entendit ses pas et le vit se pencher contre le vent pour avancer, le col relevé, la main droite enfouie dans une poche.

Eichmann jeta un œil sur la limousine quand Aharoni remit le moteur en marche, mais il ne ralentit pas son allure.

Malkin continuait d'avancer. Il savait qu'il lui faudrait maintenant agripper Eichmann d'une autre manière, qu'il fallait improviser, en veillant par-dessus tout à l'empêcher d'utiliser son arme – à supposer qu'il en ait une.

Cinq mètres.

Malkin se plaça en travers de sa route, l'obligeant à ralentir. « *Un momentito, senor »,* bredouilla-t-il. Il plongea ses yeux dans ceux d'Eichmann, écarquillés sous l'effet de la panique. Soudain, le nazi recula. Il allait prendre la fuite.

Sans hésiter, Malkin bondit en avant, la main tendue pour maintenir le bras droit d'Eichmann contre son corps. Emportés par son élan et par la reculade d'Eichmann, les deux hommes roulèrent au sol. Malkin empoigna son adversaire tout en se laissant rouler avec lui dans le petit fossé boueux qui bordait la route. Il se retrouva sur le dos, sans avoir lâché le bras droit d'Eichmann et tout en serrant sa gorge pour l'empêcher d'appeler à l'aide. Le nazi, qui se débattait et donnait des coups de pied pour se libérer, parvint à extraire sa gorge de la poigne de Malkin. Il commença alors à crier de toutes ses forces.

Aharoni fit vrombir le moteur pour couvrir ces hurlements. De son côté, Tabor s'avança vers le fossé pour apporter de l'aide à

Malkin. Eitan surgit de la voiture. Eichmann continuait à glapir. Sa maison n'était qu'à une trentaine de mètres : il pouvait donc être entendu par une personne postée à l'extérieur, voire à l'intérieur si une fenêtre était ouverte. Il fallait le faire taire et l'embarquer sans attendre. Quand Tabor atteignit le fossé, il vit Eichmann prendre appui de ses pieds contre la paroi du talus pour repousser son adversaire, qui le maintenait par-derrière. Plus Eichmann criait, plus Malkin resserrait sa prise.

Tabor saisit les jambes d'Eichmann, lui ôtant son dernier moyen de résister. Le nazi relâcha ses muscles et cessa de crier : il se rendait. Malkin se redressa et, avec l'aide de Tabor, il transporta le captif hors du fossé jusqu'à la limousine.

Shalom, Gat et le médecin attendaient toujours sur la route 202, rongés par l'incertitude. En tournant dans la rue Garibaldi, Eichmann avait disparu de leur champ de vision. Puis ils avaient entendu crier. Et maintenant le silence s'était installé. Les secondes s'écoulaient, aussi longues que des heures. Il n'était pas question de se mettre en route avant la limousine.

Eitan aida Malkin et Tabor à installer Eichmann sur la banquette arrière. Tabor alla fermer le coffre tandis que Malkin maintenait sa main gantée contre la bouche du prisonnier ; Eitan lui enfila des lunettes de motocycliste recouvertes de ruban adhésif. Dès que Tabor eut pris place sur le siège du passager, Aharoni mit le moteur en marche. Depuis le moment où Malkin avait posé la main sur Eichmann, il s'était écoulé en tout et pour tout vingt-cinq secondes.

Aharoni tourna sur la gauche au bout de la rue pendant que les autres ligotaient les mains et les pieds d'Eichmann, le plaquaient à leurs pieds et le recouvraient d'une épaisse couverture en laine. Ayant fouillé dans la poche de son imperméable à la recherche d'un pistolet, ils trouvèrent une simple lampe torche.

La maison des Eichmann se trouvait maintenant à plus de 100 mètres derrière eux. D'une voix forte, Aharoni dit en allemand : « Ne bouge pas, et il ne t'arrivera rien. Si tu résistes, on t'abat. C'est bien compris ? »

Malkin écarta sa main de la bouche du captif, mais celui-ci ne prononça aucun mot.

« Si tu résistes, on t'abat. C'est bien compris ? »

Toujours pas de réaction. Il s'était peut-être évanoui.

Aharoni continua sa route vers l'est, alors même que Tira se trouvait au sud-ouest de Buenos Aires : si un voisin les avait repérés, il enverrait ainsi la police dans une mauvaise direction. S'étant retourné, Eitan chercha vainement derrière eux la seconde voiture.

« Où sont-ils passés ? » demanda Malkin.

Quelques secondes plus tard, des phares apparurent enfin. Alors qu'il dépassait la limousine, Shalom se tourna vers son conducteur et obtint le message espéré : un pouce levé vers le ciel. Ils avaient réussi. Pleinement rassuré, il fit accélérer la Chevrolet et prit la tête du convoi.

Aharoni, qui roulait maintenant à une centaine de mètres de la Chevrolet, s'adressa de nouveau à leur prisonnier, cette fois en espagnol : « Quelle langue parles-tu ? »

Celui-ci, parfaitement immobile sur le plancher de la voiture, ne répondit rien. Il se contentait de respirer bruyamment. Enfin, trois minutes plus tard, il déclara dans un allemand parfait : « Je me suis déjà résigné à mon sort. »

Il ne leur en fallait pas davantage. Leur prisonnier se portait bien. L'allemand était sa langue maternelle et, s'il acceptait son sort, c'est qu'il connaissait la raison de son enlèvement. Il avait presque fait l'aveu de son identité.

Eitan saisit Malkin par la main et le félicita pour la capture. Malkin, soulagé, se détendait dans son siège. L'opération ne s'était certes pas déroulée sans anicroches, mais ils avaient fini par embarquer Eichmann dans la voiture sans lui faire aucun mal. Il ne restait plus qu'à rentrer à la planque sans se faire prendre.

À 1,5 kilomètre de la rue Garibaldi, Shalom tourna dans un sentier de terre qui croisait la route 202 et s'arrêta près d'un bosquet. Aharoni le suivit au volant de la limousine. Tabor et Gat, bondissant de leurs véhicules respectifs, remplacèrent les plaques d'immatriculation argentines par des plaques diplomatiques de couleur bleue. Chacun d'eux avait un passeport diplomatique autrichien à présenter à la police, en cas de barrage routier, mais il y avait peu de chances qu'on arrête une voiture du corps diplomatique.

Moins d'une minute plus tard, les deux voitures avaient repris la route et suivaient le trajet établi par Shalom au terme de deux semaines de repérages. Roulant juste au-dessous de la vitesse autorisée, ils veillaient à respecter le code de la route et à éviter tout accident. Eichmann restait silencieux. Parvenus à la moitié du

chemin environ, ils arrivèrent devant l'un des deux passages à niveau qui se trouvaient sur la route de Tira. Une lumière rouge se mit à clignoter pendant que la barrière s'abaissait. L'attente était assez longue, une dizaine de minutes, mais il n'y avait aucun moyen de contourner la voie ferrée.

Derrière eux, la file des automobiles ne cessait de s'allonger. Aharoni répéta au prisonnier qu'il serait abattu au moindre cri. Toujours immobile sous la couverture, Eichmann avait repris son souffle. Dans la limousine, les quatre Israéliens s'efforçaient tant bien que mal de prendre un air dégagé. Plusieurs conducteurs étaient sortis de leur véhicule pour patienter ; certains fumaient une cigarette en attendant le passage du train. Par les portières ouvertes s'échappait une musique radiodiffusée. L'orage qui avait donné tant de signes annonciateurs s'éloigna sans avoir éclaté.

Enfin le train se mit à défiler devant eux, puis les barrières se levèrent à nouveau. La circulation reprit lentement de part et d'autre. Shalom démarra à son tour, suivi de près par la limousine. Ils franchirent le second passage à niveau sans encombre. Dix minutes avant Tira, Shalom se trompa de route tandis qu'Aharoni empruntait le trajet prévu. Il fit demi-tour et put rejoindre la seconde voiture rapidement. Cinq minutes plus tard, on dut à nouveau s'arrêter sur un chemin à l'écart pour remplacer les plaques diplomatiques par un nouveau jeu de plaques argentines.

Alors qu'ils approchaient de la planque, Eitan se mit à réciter le *Chant des partisans* écrit par un résistant juif de Vilnius pendant la Seconde Guerre mondiale :

> Ne dis jamais que c'est la fin, même si
> Des nuages de plomb cachent le bleu du ciel -
> Car elle est proche, l'heure tant attendue
> Et le bruit de nos pas martèle : « Nous voici[dliii] ! »

À 20 h 55, les deux voitures arrivèrent devant Tira. Medad était déjà sur place, prêt à ouvrir le portail. Aharoni pilota la limousine jusqu'à l'intérieur du garage, dont la porte fut refermée derrière lui. Adolf Eichmann était désormais prisonnier du peuple hébreu.

# 21

Eichmann pénétra dans la villa en traînant des pieds, encadré par Shalom et Malkin[dliv]. Toute l'équipe l'entourait quand il fut conduit à travers la cuisine, puis à l'étage et jusque dans sa cellule. Pas un mot ne fut prononcé. Seul Aharoni était autorisé à lui parler, mais l'interrogateur restait silencieux comme les autres. Tous vinrent se tasser dans la petite pièce garnie d'un lit, de deux chaises en bois et d'une table. Une ampoule nue pendait du plafond.

Eichmann resta un long moment au milieu de la pièce, laissant les agents du Mossad l'observer de près pour la première fois[dlv]. La lutte dans le fossé avait laissé sur son imperméable des éclaboussures de boue. Il portait toujours les lunettes opaques. Silencieux, raide comme un piquet, les bras immobiles le long du corps, il crispait et desserrait nerveusement ses poings.

Aharoni le fit asseoir sur le lit. Le prisonnier n'opposa aucune résistance quand on entreprit de le déshabiller. Il semblait si vulnérable, dans ses sous-vêtements usés et crasseux, qu'Aharoni se demanda comment cette créature pathétique pouvait être Adolf Eichmann, qui avait jadis tenu entre ses mains la vie de millions de Juifs[dlvi]. Le Dr Kaplan commença à fouiller le corps et la bouche d'Eichmann, qui avait peut-être sur lui une capsule de cyanure. Il lui retira ses fausses dents pour les examiner.

Le prisonnier finit par rompre le silence en disant, d'une voix tendue mais claire : « Personne ne peut rester sur ses gardes pendant quinze ans[dlvii]. »

Rue Garibaldi, Eichmann avait d'abord cru que ses assaillants étaient des voleurs[dlviii]. Il avait compris qu'il avait affaire à des Juifs quand on lui avait précisé en allemand qu'on l'abattrait sans hésiter s'il appelait à l'aide. Il avait alors été pris de tremblements, avant de

se ressaisir durant le long trajet en voiture. Et maintenant, il comprenait fort bien ce qu'on cherchait en le fouillant.

Le médecin examina les principaux organes du prisonnier, s'assurant ainsi que ce dernier ne risquait pas de perdre connaissance. Puis, sur ordre d'Aharoni, il observa méticuleusement le corps entier d'Eichmann, en quête de signes particuliers figurant dans le dossier du Mossad. Ils ne disposaient pas d'empreintes digitales, qui eussent permis une identification incontestable, mais si les marques corporelles coïncidaient – et, mieux encore, s'ils obtenaient ses aveux – ils n'auraient plus le moindre doute.

Le médecin trouva plusieurs cicatrices correspondant aux éléments du dossier médical et des témoignages oculaires ; par exemple, une cicatrice pâle de 4 centimètres sous le sourcil gauche, et une autre sur le sommet de l'épaule gauche[dlix]. En revanche, l'inspection du bras gauche ne permit pas de repérer le tatouage des SS ; il n'y avait là qu'une petite cicatrice irrégulière, qui pouvait signaler qu'on avait fait disparaître une marque.

Aharoni souhaitait commencer l'interrogatoire sans attendre, pour profiter du désarroi du prisonnier[dlx]. Il n'était sans doute pas un agent de terrain expérimenté, mais il était à coup sûr le meilleur interrogateur du Shin Bet. Il n'avait jamais recours à la violence, dont il savait qu'elle provoque des aveux mensongers. Il préférait épuiser ses victimes sous un feu roulant de questions, les laissant s'enferrer dans leurs propres mensonges et martelant les faits avérés jusqu'à ce que la vérité apparaisse comme la seule issue possible. Il avait étudié la psychologie appliquée et, dans le cadre d'un accord avec la CIA, avait appris à Chicago les méthodes de John Reid et de Fred Inbau, inventeurs des principales techniques d'interrogatoire.

Malkin et Shalom revêtirent d'abord le prisonnier d'un pyjama, puis l'allongèrent sur le lit en menottant sa cheville gauche au cadre métallique. On lui laissa ses lunettes opaques pour le déstabiliser davantage encore.

Aharoni posa sa première question à 21 h 15. Il s'apprêtait à passer une très longue nuit. Il connaissait le dossier d'Eichmann par cœur, si bien qu'il pouvait commenter ses réponses sans avoir à consulter de documents.

« Quel est votre nom ? demanda Aharoni d'une voix autoritaire[dlxi].

— Ricardo Klement, répondit le prisonnier.

— Et avant celui-là ?
— Otto Heninger. »

Aharoni se raidit. Il n'avait jamais entendu ce nom-là, et il était surpris de constater que son prisonnier lui répondait avec calme, sans donner l'impression de mentir. Il changea alors de tactique, estimant qu'il n'obtiendrait un aveu qu'au moyen de questions indirectes.

« La date de naissance de votre troisième fils ?
— Le 29 mars 1942.
— Quel est son nom ?
— Dieter.
— Votre taille ?
— 1,78 mètre.
— Votre pointure ?
— 41.
— Tour de col ?
— 44. »

Les réponses fusaient presque aussi vite que les questions et, pour l'instant, correspondaient aux données figurant au dossier. Le prisonnier n'était pas en train de mentir.

« Quel était votre numéro d'adhérent au Parti national-socialiste ? » demanda Aharoni sur le même rythme soutenu, ne laissant au captif aucune chance d'inventer un mensonge ou de gagner du temps.

Celui-ci répondit sans hésiter : « 889895. » C'était bien le numéro d'Eichmann. Cet aveu essentiel avait été formulé sans détour, comme si on l'avait interrogé sur la couleur de ses yeux.

« Et votre numéro dans la ss ?
— 45326. »

Klement était donc bien Eichmann. La chose ne faisait aucun doute, mais Aharoni voulait à présent l'entendre de sa bouche. Il jeta un coup d'œil à Shalom qui, de l'autre côté du lit, était tout aussi impatient que lui d'entendre Eichmann admettre sa véritable identité. Puis il reprit :

« À quelle date êtes-vous arrivé en Argentine ?
— En 1950.
— Quel est votre nom ?
— Ricardo Klement. »

Il résistait encore, mais ses mains tremblaient légèrement. Il avait sans doute compris qu'il s'était déjà trahi en donnant son numéro de militant nazi.

« Votre numéro était bien le 45326 ?

— Oui.

— Votre date de naissance ?

— 19 mars 1906.

— Lieu de naissance ?

— Solingen. »

On approchait du but, Aharoni le savait. Il demanda avec fermeté :

« Quel nom portiez-vous à votre naissance ?

— Adolf Eichmann. »

Une profonde joie envahit toute l'équipe pendant qu'Aharoni et Shalom se serraient chaleureusement la main par-dessus le prisonnier[dlxii]. Plus tard, Gat devait décrire ce moment comme l'apparition du soleil en pleine nuit. Ils tenaient leur homme.

Quelques secondes après son aveu, Eichmann reprit la parole sur un ton presque obséquieux : « Vous comprendrez aisément que je suis assez nerveux. J'aimerais vous demander un verre de vin, rouge si possible, pour m'aider à contenir mes émotions. »

Aharoni répondit qu'on allait lui apporter quelque chose à boire.

« Quand vous m'avez dit de me tenir tranquille, dans la voiture, j'ai aussitôt compris que j'étais entre les mains des Israéliens. Je parle un peu l'hébreu. Je l'ai appris auprès du rabbin Léo Baeck. *Sh'ma Yisrael, Ha'Shem Elokeinou…*»

Aharoni le fit taire : il n'était pas question d'entendre Adolf Eichmann réciter la prière la plus sacrée de la religion juive, celle que les fidèles disent matin et soir, celle que l'on récite à l'heure de sa mort. Des millions de Juifs l'avaient prononcée précisément à cause d'Eichmann. Tous quittèrent la pièce pour apaiser leur colère et éviter de s'en prendre au prisonnier.

Quand ils furent calmés, Aharoni reprit le fil de ses questions pendant une bonne heure. Il demanda au captif des détails relatifs à sa famille : date et lieu de naissance de ses fils et de ses frères, de sa femme et d'autres membres de sa famille. Ils savaient déjà qu'ils détenaient bien Eichmann, mais ces détails qu'il était seul à connaître l'empêcheraient un jour de prétendre qu'on lui avait arraché sous la torture l'aveu de son identité.

Plus tard, Eitan mit fin à l'interrogatoire. Il fallait encore rapporter à Harel les événements de la soirée : nul doute qu'il avait hâte de connaître le résultat de l'expédition, et de savoir si Klement avait admis sa véritable identité.

Shalom et Aharoni commencèrent par garer la limousine Buick dans un parking du centre-ville, à charge pour Medad de la récupérer le lendemain et de la rendre en même temps que la Chevrolet[dlxiii]. Medad devait raconter aux deux agences de location que son épouse était malade et qu'il aurait besoin, dans deux semaines, de louer à nouveau la même voiture (sans avoir à débourser 5 000 dollars). Si la police recherchait les véhicules, elle les trouverait ainsi au fond du parking des agences de location ; en consultant la transaction, elle remonterait à un personnage créé de toutes pièces par Shalom Dani. Pendant l'interrogatoire du prisonnier, Tabor avait effacé de la voiture la moindre empreinte digitale, démonté la banquette à charnières et retiré le mécanisme permettant de changer les plaques d'immatriculation.

Ils arrivèrent devant le café peu avant minuit[dlxiv]. Leur chef était en train de régler l'addition pour aller se poster dans un autre café, comme prévu. Au cours des dernières heures, il avait imaginé tous les cas de figure, tous les incidents susceptibles d'expliquer le retard de ses hommes, depuis leur arrestation par la police jusqu'au succès total de l'opération.

Quand il aperçut Shalom et Aharoni, débraillés, épuisés, il sut à quoi s'en tenir. L'œil brillant d'excitation, ils vinrent s'asseoir à sa table ; Shalom lui dit sans attendre qu'ils avaient capturé Klement et que celui-ci, sans l'ombre d'un doute, était bien Adolf Eichmann.

« Dès que je vous ai vus, répondit Harel, j'ai compris que vous aviez réussi. Racontez-moi[dlxv]. »

Shalom fit le récit de l'opération[dlxvi]. Aharoni fut décontenancé par les félicitations presque silencieuses de son chef et par sa raideur au moment d'écouter les détails de la mission. Shalom, qui avait travaillé plus souvent avec Harel, savait qu'il se concentrait déjà sur l'étape suivante : le transfert d'Eichmann vers Israël.

La réunion fut de courte durée. Harel se rendit dans un restaurant tout proche où l'attendait un *sayan* recruté par Ilani. À la façon dont tel livre convenu était disposé sur la table, il reconnut son contact, « Meir Lavi ». Lavi s'était déplacé de café en café pendant

des heures, comme Harel, sans savoir qui devait l'aborder ni ce qu'on attendait de lui.

Harel le salua et, sans se donner la peine d'entamer une conversation, demanda à Lavi de se rendre chez Ilani pour lui dire : « La machine à écrire est en bon état[dlxvii]. »

« C'est tout ? » demanda Lavi, déçu d'avoir passé tant d'heures à attendre ce message d'apparence fantaisiste[dlxviii].

Il comprit au regard de Harel que la mission était très sérieuse.

« J'y vais de ce pas », conclut Lavi.

Le message de Harel à Ilani, qui signifiait qu'Eichmann avait été capturé, devait être transmis au quartier général du Mossad, puis à David Ben Gourion et à sa ministre des Affaires étrangères, Golda Meir.

Au lieu d'arrêter un taxi, Harel se rendit à pied à la gare ferroviaire pour y récupérer sa valise. Parcourant les rues de Buenos Aires dans l'air frais du soir, il se laissa doucement envahir par la conscience de leur plein succès et, pendant un instant, s'autorisa même à s'en réjouir.

Dans la maison de la rue Garibaldi, cependant, Vera Eichmann attendait le retour de son mari[dlxix]. Elle savait qu'il rentrerait plus tard que d'habitude à cause de sa réunion syndicale, mais il était presque minuit et elle commençait à s'inquiéter. Son mari avait une vie très routinière, et il aurait dû être au lit depuis longtemps. Il avait dû se passer quelque chose.

Une voiture était passée à toute allure devant la maison, vers 20 heures, mais, pour le reste, elle n'avait rien remarqué d'inhabituel. Il avait peut-être eu un accident, il se trouvait peut-être à l'hôpital. Mais elle songeait surtout au pire, à ce qu'elle redoutait depuis toujours : les hommes qui étaient à la recherche de son mari l'avaient peut-être retrouvé. Elle avait fini par se convaincre – comment faire autrement ? – qu'il n'était pas coupable des crimes atroces dont elle avait lu la liste dans les journaux. Elle avait choisi la crédulité pour apaiser sa conscience, sans pour autant remettre en cause la nécessité de se cacher en Argentine.

Il ne lui restait plus qu'à informer ses fils de ce retard inquiétant. Ils allaient lancer des recherches, le retrouver, le ramener.

À minuit, Malkin alla frapper doucement à la porte ouverte d'Eitan.

« J'y retourne[dlxx] », dit-il à son chef d'équipe qui se tournait vers lui.

Juste avant l'interrogatoire d'Eichmann, il s'était rendu compte que le nazi ne portait pas ses lunettes. Il avait fouillé la limousine, en vain. Depuis, il s'était demandé ce qui se passerait si quelqu'un trouvait les lunettes rue Garibaldi. Vera Eichmann aurait la preuve immédiate que son mari venait d'être enlevé, et pourrait ainsi convaincre la police de lancer une enquête – sans même avoir à révéler la véritable identité de celui-ci.

« Je ne suis pas persuadé que ça en vaille la peine, dit Eitan après avoir envisagé les risques.

— Écoute, je peux m'en charger seul. Tu sais bien que je ne prendrai aucun risque inutile. »

Eitan finit par donner son accord, et Malkin quitta Tira pour se rendre en voiture à San Fernando, où il prit un bus de nuit. La plaine était battue par un vent froid et humide quand il remonta jusqu'à la rue Garibaldi, non sans s'assurer qu'il n'y avait personne dans les environs. Dans la maison des Eichmann, une lampe à pétrole était encore allumée. Malkin songea qu'ils attendaient encore son retour.

Il refit pas à pas le chemin parcouru durant la capture, de la rue au petit fossé, fouillant l'obscurité avec sa lampe torche. Il trouva des éclats de verre sur le bas-côté de la route, mais aucune trace des montures. Rien. Il fouilla en vain les buissons situés de l'autre côté du fossé. Il devenait risqué de s'attarder plus longtemps, et Malkin préféra quitter les lieux.

Quelques heures plus tard, il se présenta devant la villa[dlxxi]. Alors qu'il attendait que Tabor vienne lui ouvrir le portail, il eut l'impression qu'on lui donnait un grand coup dans le dos. Se retournant brusquement, il passa une main par-dessus son épaule pour agripper son assaillant. Il se retrouva ainsi avec une boule de poils blancs au bout du bras : ce n'était qu'un chat qui lui avait bondi dessus. Il relâcha le petit animal piaulant, non sans maudire sa propre nervosité. Quand Tabor arriva enfin, il était à nouveau capable de sourire de sa réaction, et il laissa le chat entrer derrière lui pour se réchauffer.

La villa était vide et froide. Les murs épais étouffaient certes les sons, mais ils maintenaient dans la maison une fraîcheur perpétuelle.

Pourtant, ses coéquipiers n'étaient pas en train de dormir sous de chaudes couvertures. Shalom et Aharoni passaient la nuit dans une autre « planque », si bien que seuls cinq agents se trouvaient à Tira – Eitan, Malkin, Medad, Gat et Tabor – pour surveiller le prisonnier et monter la garde à l'avant et à l'arrière de la maison. Ils dormaient à tour de rôle, jamais plus de deux en même temps.

Il était peu probable qu'on ait découvert où ils séquestraient Eichmann, du moins pour l'instant[dlxxii]. Ils avaient pris toutes les précautions nécessaires pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis, mais ce n'était là que la première nuit, et elle serait suivie par une dizaine d'autres – voire davantage. Alors seulement Eichmann serait transporté à bord de l'avion d'El Al. La police, les services secrets argentins et la communauté des nazis expatriés avaient donc beaucoup de temps encore pour les retrouver. Pour l'équipe du Mossad, il ne restait plus qu'à patienter et à espérer.

Chacun d'eux avait déjà imaginé le moment où l'enlèvement d'Eichmann serait révélé. Vera Eichmann attendrait sans doute un peu avant de prévenir la police, mais elle-même ou ses fils pouvaient aisément alerter le réseau d'anciens nazis résidant en Argentine. Certains d'entre eux jouissaient d'une influence certaine au sein du gouvernement ou de l'armée, et pouvaient du reste lancer des recherches de leur propre chef. En cas d'enquête publique, la moindre erreur, la plus petite indiscrétion, la plus infime indication à la police pouvait conduire à la villa. Les cas de figure étaient innombrables.

Si la police débarquait, Eitan devait se menotter à Eichmann et demander à voir un haut responsable[dlxxiii]. Ses camarades, eux, devaient tenter de s'enfuir. Mais que faire si ce n'était pas la police qui se présentait ? Ils seraient peut-être amenés à soutenir un assaut armé. Dans ce cas, il n'était pas question de laisser Eichmann s'en sortir. Tabor avait déjà prévu de conduire le prisonnier dans le petit espace ménagé au-dessus de la cellule, où, le cas échéant, il pourrait l'étrangler[dlxxiv].

Il fallait aussi envisager une tentative de fuite. Eitan avait instauré des tours de garde de trois heures, de jour comme de nuit, le prisonnier ne devait jamais se retrouver seul dans sa cellule, lumière allumée, porte ouverte ; lui-même comptait dormir dans la pièce adjacente. En outre, Eichmann devrait conserver ses lunettes opaques jusqu'à son arrivée en Israël. Cette précaution permettait de

limiter sérieusement les risques d'évasion, mais aussi, s'il parvenait à s'enfuir malgré tout, d'éviter qu'il puisse identifier ses ravisseurs. Eitan était persuadé qu'Eichmann, menotté sur son lit, était déjà en train de réfléchir au moyen de leur fausser compagnie.

Pendant sa première nuit de détention, le prisonnier se montra très nerveux, refusant de s'alimenter et ne parvenant pas à dormir[dlxxv]. Il restait allongé sur le dos, crispant les traits de son visage à intervalles réguliers et comme malgré lui. Selon le muscle facial qu'il contractait, il exprimait mille émotions différentes, de la colère à la détermination en passant par un calme profond. Parfois, il tentait seulement de trouver une position plus confortable, et faisait alors cliqueter les menottes reliant sa maigre cheville au cadre en fer de son lit.

Les yeux bandés, dépouillé de tout objet qui lui eût permis de forcer ses chaînes, surveillé jour et nuit, Eichmann pouvait réfléchir et gigoter tant qu'il voulait : une évasion dans ces circonstances était irréaliste. Mais les agents du Mossad savaient que leur prisonnier ne manquait pas de ressources, et que sa ruse lui avait permis de s'évader de plusieurs camps de prisonniers de guerre, puis d'échapper pendant des années à ses poursuivants. Il fallait être extrêmement vigilant.

# 22

Au matin du 12 mai, Gat redressa Eichmann sur son lit[dlxxvi]. Il portait toujours un masque sur les yeux et des menottes à la cheville. Gat lui servit un verre de jus d'orange et lui fit avaler des œufs et des biscuits. Eichmann mangeait avec application, sans jamais parler ni se plaindre. Ses mains tremblaient sans arrêt.

Arrivé peu après le petit déjeuner, Aharoni vint s'asseoir face au prisonnier, un carnet et un stylo à portée de main. Dans un allemand hésitant, il reprit son interrogatoire de la veille.

« Je vais vous poser quelques questions simples, dit-il ; si vous y répondez, tout se passera bien[dlxxvii].

— Oui, Monsieur, répondit Eichmann avec complaisance.

— Pourquoi avoir cité le nom "Otto Heninger" hier soir[dlxxviii] ?

— C'est le nom que j'ai porté pendant plus de quatre ans.

— Où ça ?

— En Allemagne, où j'ai travaillé comme bûcheron avant de venir en Argentine. »

Sans se faire prier, Eichmann raconta son évasion à la fin de la guerre, depuis sa dernière rencontre avec Kaltenbrunner jusqu'à sa traversée de l'Atlantique, en passant par son escapade dans la montagne et sa détention dans des camps américains. Il se flattait d'avoir dupé ses ennemis, sans manifester le moindre remords pour ses actes passés.

« Pourquoi votre famille n'a-t-elle pas adopté le même nom que vous, Klement ? demanda Aharoni, qui n'ignorait pas que ce choix avait précipité la chute d'Eichmann quand son fils Nick avait rencontré Sylvia Hermann[dlxxix].

— Vous ne voudriez tout de même pas que je demande à ma famille de mentir pour moi ? » répondit Eichmann avec une moue de dégoût.

Ce commentaire laissa Aharoni sans voix. La femme et les fils d'Eichmann vivaient dans le mensonge, à cause de lui, depuis des années. Par la suite, l'interrogateur devait obtenir bien des réponses de ce type, son prisonnier n'hésitant jamais à altérer la réalité pour flatter son propre ego. Sur les instructions de Harel, Aharoni changea son approche et fit porter l'interrogatoire sur d'autres anciens nazis vivant en Argentine. Il commença par lui demander s'il savait où résidait Josef Mengele, le médecin d'Auschwitz.

« Non, je l'ignore[dlxxx].

— Je suppose que vous ne savez pas s'il se trouve en Argentine ? »

Eichmann secoua la tête.

« Et Martin Bormann ? » poursuivit Aharoni.

Le secrétaire particulier de Hitler, condamné à mort par contumace à Nürnberg, figurait en bonne place sur la liste des nazis les plus recherchés. Aharoni reprit :

« Savez-vous où il se trouve ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Mais vos amis ne vous ont-ils pas aidé, en vous fournissant les faux papiers nécessaires avant votre départ pour l'Argentine ?

— C'était il y a bien longtemps. »

Aharoni offrit à boire à Eichmann, qui déclina son offre. Changeant à nouveau de sujet, il lui demanda ce que ferait sa femme en constatant qu'il ne rentrait pas.

« Rien, dit Eichmann sans hésiter. Elle a peur. Elle ne comprend pas.

— Et vos fils Nick et Dieter ?

— Ils comprendront qu'il m'est arrivé quelque chose.

— Vont-ils prévenir la police ? »

Eichmann répondit qu'ils ne le feraient sans doute pas, en tout cas pas tout de suite. Quant aux anciens nazis de la communauté allemande, trop occupés à sauver leur peau, ils ne se soucieraient probablement même pas de le retrouver. Eichmann n'avait guère d'estime pour ses anciens camarades, songea Aharoni, et il disait sans doute la vérité.

L'interrogatoire se poursuivit encore plusieurs heures. Les deux hommes se faisaient face dans la petite pièce, assis à moins d'un mètre de distance. Eichmann était calme, toujours disposé à

répondre – au moins pour ce qui concernait sa propre vie. Quand le prisonnier lui sembla enfin plus apaisé, Aharoni lui demanda :

« Êtes-vous disposé à être jugé par un tribunal en Israël[dlxxxi] ?

— Non, absolument pas, dit Eichmann avec force, comme s'il attendait cette question. Primo : je n'ai rien fait de répréhensible. Je me suis contenté d'obéir aux ordres. Vous ne pourrez jamais prouver que j'ai commis le moindre crime. Deuzio : quel rapport avec Israël ? Je suis allemand. Vous pouvez m'envoyer… À supposer que j'aie commis un crime, c'est en Allemagne qu'il faudrait me juger. Ou en Argentine, je suis un citoyen de ce pays. Mais pas en Israël.

— Vous voulez plaisanter », ricana Aharoni.

Haïm Cohen lui avait suggéré de convaincre Eichmann de les suivre en Israël de son propre chef, et si possible de lui faire signer une déclaration dans ce sens.

« Vous savez bien que personne d'autre que les Israéliens ne vous fera un procès. Ce sera en Israël ou nulle part. Mais ne vous inquiétez pas : ce ne sera pas un procès truqué. Vous aurez un avocat.

— Je vais y réfléchir », finit par répondre le nazi.

Aharoni mit un terme à l'interrogatoire – Eichmann ne tarderait sans doute pas à admettre qu'il n'avait guère le choix. Pour l'heure, Aharoni devait faire son rapport à Harel sur le sujet le plus urgent : la réaction de la famille Eichmann.

Nick Eichmann était en train d'installer un boîtier de contrôle dans une cage d'ascenseur, dans un immeuble de la ville, quand son cadet Dieter apparut brusquement. Paniqué, le souffle court, il s'écria : « Le Vieux a disparu[dlxxxii] ! »

Nick laissa échapper le tournevis qu'il tenait à la main. Dieter lui raconta rapidement la soirée de la veille.

Les deux frères avaient lu avec inquiétude, dans la presse, que leur père faisait à nouveau l'objet de recherches. Leurs craintes s'étaient renforcées au mois d'avril, quand deux inconnus étaient venus leur parler d'acheter un terrain dans le quartier, puis l'avant-veille encore, quand un homme au volant d'une limousine leur avait demandé son chemin. Maintenant que leur père avait disparu, ils songèrent immédiatement qu'il avait été enlevé, sans doute par des Juifs, voire par des Israéliens.

Ils quittèrent aussitôt le chantier où travaillait Nick[dlxxxiii]. Leur frère Horst n'étant pas en ville – il travaillait dans la marine marchande –, c'est à eux qu'il revenait de retrouver leur père. Ils se rendirent à l'autre bout de Buenos Aires pour parler à Carlos Fuldner, l'homme qui avait aidé leur père à venir en Argentine, qui lui avait obtenu un emploi depuis des années et demeurait l'une des grandes figures de la communauté allemande. Dieter et Nick ne savaient pas vers qui d'autre se tourner. Ils craignaient également que les ravisseurs de son père ne comptent aussi prendre leur mère et leur petit frère en otage.

Face aux deux jeunes gens affolés, Fuldner fit preuve d'un parfait sang-froid. Il voyait trois raisons plausibles à l'absence de leur père, leur dit-il. D'abord, la police pouvait l'avoir arrêté et détenu au poste pour la nuit, pour ivresse ou pour quelque autre infraction. Ensuite, il avait peut-être eu un accident – auquel cas il se trouvait à l'hôpital, ou même à la morgue. Enfin, ses poursuivants l'avaient peut-être retrouvé, comme le craignaient ses fils ; qu'ils agissent pour leur compte ou sur ordre d'un gouvernement, ces individus l'avaient kidnappé et peut-être déjà exécuté. Il fallait donc lancer des recherches en commençant par les hôpitaux et les postes de police proches de San Fernando. Il fallait également fouiller les environs de la maison, où l'on trouverait peut-être des traces de lutte ou même le corps d'Eichmann. Il fallait aller vérifier à l'usine Mercedes-Benz que leur père s'y était bien présenté la veille.

Nick et Dieter se mirent aussitôt en chasse, non sans espérer que Fuldner et les autres membres de la communauté allemande leur viendraient en aide. Ils comptaient également rendre visite à Willem Sassen, cet ami de leur père qui jouissait de nombreux contacts en ville[dlxxxiv].

Ils sortirent bredouilles du poste de police de San Fernando et de l'hôpital voisin. Vera Eichmann se rendit directement à l'usine Mercedes-Benz, où elle apprit que Ricardo Klement avait travaillé toute la journée de la veille avant d'assister à une réunion syndicale[dlxxxv]. Il ne s'était pas présenté ce matin-là, et le directeur précisa qu'il perdrait son emploi et ses avantages sociaux si son absence se prolongeait.

En fouillant les environs de la rue Garibaldi, on finit par trouver les lunettes d'Eichmann enfoncées dans la boue du fossé[dlxxxvi]. Il avait donc bien été enlevé.

Le lendemain de la capture, Isser Harel reprit son parcours habituel d'un café à l'autre. Il se consacrait désormais à la seconde partie de la mission : exfiltrer Eichmann d'Argentine avant que les autorités soient informées de l'opération.

Yosef Klein retrouva le chef du Mossad dans un café. Le cadre d'El Al semblait moins intéressé par la nouvelle de la capture que préoccupé par un nouveau risque : la réaction de la famille Eichmann, que nul ne pouvait prévoir[dlxxxvii]. Les deux hommes discutèrent notamment du meilleur moyen de faire monter leur prisonnier à bord du Britannia, maintenant qu'ils avaient choisi de garer l'appareil dans la zone de maintenance des Aerolineas Argentinas.

Ils envisagèrent de nombreux cas de figure, suggérés tour à tour par Harel et par Klein[dlxxxviii]. « Faisons comme ça », disait par exemple Klein, à quoi Harel répondait invariablement : « Très bien, c'est une idée, mais pourquoi ne pas faire plutôt comme ceci… ou même comme cela… Et si on optait pour… ? » Cette avalanche de suggestions – on imagina même de hisser Eichmann à bord au moyen d'un treuil – finit par se réduire à trois possibilités[dlxxxix].

D'abord, on pouvait dissimuler Eichmann dans une caisse rattachée à la valise diplomatique. Ensuite, on pouvait le cacher dans l'un des chariots de ravitaillement qu'un élévateur hissait à bord juste avant le décollage. Enfin, on pouvait revêtir Eichmann d'un uniforme El Al et le faire passer avec le reste de l'équipage. Chaque solution avait ses avantages et ses inconvénients, en fonction du déploiement des forces de police, des barrages routiers et du contrôle des passeports ; les risques seraient naturellement démultipliés si l'enlèvement était découvert avant le départ de l'avion. Harel n'ayant que trois quarts d'heure à consacrer à Klein avant qu'il soit temps pour lui de changer de café, les deux hommes remirent leur décision à plus tard. Ils auraient ainsi tout loisir d'évaluer les risques que présentait chacun des trois plans.

Plus tard dans la journée, le chef du Mossad rencontra Avraham Shalom. Eitan ayant pour mission de surveiller la villa, Harel devait nommer un responsable des opérations pour la dernière étape, celle de la sortie d'Argentine. Il en informa son second : « C'est à toi qu'il revient de l'exfiltrer. Prépare un plan[dxc]. »

Shalom devait se concentrer avant tout sur le vol El Al, c'est-à-dire passer en revue avec Klein les procédures d'embarquement et se

familiariser avec les lieux et avec le personnel de l'aéroport. Il fallait aussi déterminer les voies d'accès les plus sûres, préparer les déguisements et prévoir des faux papiers pour le jour où Eichmann serait emmené à l'aéroport. Surtout, il devait choisir le meilleur moyen de faire monter le prisonnier à bord – soit en choisissant l'un des trois plans imaginés par Harel et Klein, soit en mettant au point sa propre méthode.

Shalom fut chargé d'observer le port de Buenos Aires dans l'idée qu'on pourrait exfiltrer Eichmann par bateau[dxci]. Ces derniers jours, Harel avait songé avec angoisse que les autorités pourraient relier la disparition d'Eichmann à l'arrivée du premier vol historique d'El Al vers l'Argentine. Si quelqu'un faisait le lien entre les deux événements, ce qui était fort possible, la police ou des miliciens pouvaient aisément arrêter l'avion avant son décollage. Un plan de secours s'avérait indispensable.

À Tel Aviv, pendant ce temps, les pilotes, navigateurs, mécaniciens de bord, opérateurs radio, commissaires de bord, techniciens et membres du personnel navigant désignés par El Al puis avalisés par le Mossad reçurent un appel téléphonique ou un courrier les informant qu'ils avaient été choisis pour un vol spécial et devaient accompagner une délégation diplomatique à Buenos Aires, à l'occasion du 150e anniversaire de l'indépendance argentine[dxcii]. À l'exception du commandant de bord, Zvi Tohar, aucun d'eux ne connaissait le véritable objet de ce vol.

Pour ceux qui restaient cantonnés à Tira, le temps s'éternisait. Il ne s'était écoulé que vingt-quatre heures depuis la capture, mais leur mission les oppressait déjà de manière imprévue. Ils s'étaient mentalement préparés à la réclusion dans la villa, et même à un assaut de la police ou des fils d'Eichmann. Le moindre crissement de pneus à l'extérieur les faisait sursauter[dxciii]. Mais aucun d'eux n'avait prévu ce qu'il pouvait y avoir d'asphyxiant à respirer le même air qu'Adolf Eichmann.

Le prisonnier, à l'évidence, ne constituait nullement un danger. Son obéissance tenait même de la servilité[dxciv]. Quand on l'avait conduit pour la première fois aux toilettes, il avait demandé la permission de déféquer, puis d'utiliser du papier hygiénique. Tabor se remémora ces prisonniers allemands de l'après-guerre qui, quand

on leur donnait des clous en exigeant qu'ils en nettoient la tête avant de les utiliser, s'exécutaient sans la moindre protestation[dxcv].

Eichmann était bien trop effrayé pour opposer une résistance : quand on lui ordonnait de se lever, il obéissait sans parvenir à contrôler un tremblement de tout son corps. Plus tôt dans l'après-midi, quand on l'avait fait sortir de la villa pour lui dégourdir les jambes, il avait demandé si on allait l'exécuter dans le jardin. Ses ravisseurs avaient vainement tenté de le rassurer.

Une fois établi qu'Eichmann ne présentait aucun danger et ne risquait pas de s'évader, les membres de l'équipe ressentirent une insondable répugnance à vivre si près de lui. Cet homme n'avait-il pas causé la mort de certains de leurs proches ? Or il fallait le nourrir, l'habiller, le raser, l'accompagner aux toilettes et veiller à son confort. Il eût été plus facile pour eux d'éprouver de la haine à son égard, mais son comportement servile et pathétique prévenait de tels sentiments. Sa présence les dégoûtait, surtout quand ils songeaient aux membres de leurs familles morts par sa faute. Mais ils éprouvaient surtout des émotions plus troublantes, car il leur était impossible de relier cette pathétique créature à l'homme qui avait envoyé tant de Juifs à la mort. Ces sentiments contradictoires se faisaient presque oppressants.

Ce soir-là, après le dîner, on attendait l'arrivée de Judith Nesiahu, que Harel avait fait venir de Buenos Aires pour tenir le rôle de l'épouse de Yaakov Medad. Nesiahu était une Juive orthodoxe qui avait émigré de Hollande en 1940, juste avant que la plus grande partie de sa famille disparaisse dans les camps[dxcvi]. Elle avait servi dans l'armée pendant la guerre d'Indépendance ; le Mossad l'avait ensuite recrutée comme agent secret lors de diverses opérations – elle avait notamment coordonné l'émigration de Juifs marocains vers Israël. Si nécessaire, elle pouvait se faire passer pour une laïque et ignorer, le temps d'une mission, les pratiques strictes qu'elle observait d'ordinaire en public. Avec ses grosses lunettes et sa silhouette massive, Nesiahu ne pouvait guère jouer les Mata Hari et séduire des espions, mais elle était placide, polyglotte, audacieuse et totalement dévouée à la cause d'Israël. Quand l'un des lieutenants de Harel lui avait appris, cinq jours plus tôt, que leur patron souhaitait l'envoyer en mission à l'étranger, elle avait simplement répondu : « Très bien. » Le lieutenant, décontenancé par sa réaction, lui avait demandé si elle souhaitait connaître sa destination ou l'objet de sa

mission – à quoi elle avait répondu que Harel lui communiquerait ces renseignements quand il le jugerait utile[dxcvii].

Nesiahu arriva en compagnie de Medad, qui lui avait déjà décrit l'atmosphère qui régnait dans la villa. Sa mission première consistait à prévenir la méfiance des voisins – ou autres visiteurs – en se promenant tranquillement dans le jardin avec son « mari », mais sa seule présence promettait de briser la monotonie de cette assemblée virile. Le reste de l'équipe espérait aussi une amélioration de l'ordinaire en matière de cuisine, aucun d'eux n'étant capable de préparer autre chose que des œufs au plat.

Eitan et Malkin, qui connaissaient tous deux Nesiahu, lui firent un accueil chaleureux avant de la présenter aux autres agents et au médecin. Elle était ravie de prendre part à l'opération, car Harel venait de lui apprendre que l'on avait capturé Adolf Eichmann. Pendant un court moment, son enthousiasme permit de dissiper l'atmosphère de la villa. Mais il ne survécut pas à la découverte, plus tard dans la soirée, du prisonnier allongé sur son lit, le corps immobile et le visage crispé dans une grimace récurrente. Nesiahu se prit alors à regretter d'avoir manifesté son excitation un peu plus tôt, et elle avoua à ses camarades : « L'idée de cuisiner pour lui ou de laver sa vaisselle me rend malade. Toucher un objet qu'il a touché, c'est répugnant[dxcviii]. » C'est ainsi que l'atmosphère pesante se réinstalla dans la villa.

À l'aube du 13 mai, Peter Malkin, qui était alors de garde, estima qu'il ne pouvait plus se contenter de regarder Eichmann dormir sans rien faire[dxcix]. Ayant dévalé les marches de l'escalier, il alla fouiller dans son matériel de peintre et en retira quelques crayons de couleur et, en guise de papier à dessin, le seul livre qu'il put trouver : le *Guide de l'Amérique du Sud,* acheté à Paris.

Armé d'un crayon marron, Malkin ouvrit le livre à une page où figurait une carte du pays. Avec une ferveur qu'alimentaient à la fois son mépris et son oisiveté, il se mit à dessiner par-dessus la carte la silhouette endormie d'Eichmann. Il obtint ainsi le portrait d'un homme aux yeux sans vie, à peine perceptibles derrière ses lunettes, avec des lèvres minces et blanches et les pommettes saillantes d'un cadavre. Après cette esquisse, Malkin fit le portrait d'un Eichmann portant l'uniforme ss et le brassard à croix gammée, tel qu'il l'imaginait pendant la guerre, raide et les yeux injectés de sang.

Sur une autre page, il croqua son modèle en train de braquer une mitraillette sur la Pologne et la Hongrie. Il dessina aussi quelques caricatures de Hitler et de Mussolini se faisant face d'une page à l'autre. Eichmann continuait à dormir, et Malkin guettait d'éventuels bruits de pas dans le couloir. Il préférait rester discret. Changeant de technique, il réalisa un portrait au pastel de ses parents se tenant par la main, les yeux baissés comme pour le regarder d'en haut. Enfin, il dessina sa sœur Fruma d'après le souvenir très ancien qu'il avait d'elle, avec de grands yeux emplis d'inquiétude et d'amour. Pendant un instant, Malkin parvint à oublier la désolation qui régnait dans la villa. Quand son tour de garde s'acheva, il s'efforça de trouver le sommeil.

Le 13 mai commença de façon très similaire. Eichmann fut réveillé, nourri et rasé. Au rez-de-chaussée, la radio était allumée et, entre un tango et un feuilleton populaire, on guettait les noms de « Klement » ou « Eichmann ». En vain. Certains épluchaient les journaux du matin rapportés par Medad ; on y parlait d'une tentative avortée d'insurrection par les péronistes, dont on avait saisi les armes et les tracts. Un long article évoquait la parade militaire à venir, avec ses 10 000 soldats, ses 160 chars d'assaut et ses 100 avions de chasse. Ce soir-là, Ella Fitzgerald donnait son premier concert à Buenos Aires. Il n'était question d'Eichmann nulle part, mais cela ne signifiait pas que la police ou les services de contre-espionnage n'étaient pas au courant : ils préféraient peut-être que l'information demeure encore secrète[dc].

À Tira, chacun savait bien que les jours à venir seraient difficiles : outre qu'il était très pénible de cohabiter avec Eichmann, il fallait s'attendre en permanence à être découverts. La seule chose à faire pour se débarrasser du criminel de guerre nazi, c'était de l'exfiltrer d'Argentine.

En Israël, Yaakov Caroz venait justement de recevoir un câble de Buenos Aires. Le chef de section du Mossad se mit aussitôt en route par les rues de Tel Aviv pour en informer les autorités.

Il commença par se rendre au bureau du Premier ministre, où il apprit que Ben Gourion s'était retiré dans sa petite maison du kibboutz de Sde Boker, dans le désert du Néguev. Sauf en cas d'extrême urgence, dit sa secrétaire à Caroz, il faudrait attendre dimanche pour le rencontrer. Caroz demanda alors à voir la ministre

des Affaires étrangères, Golda Meir, qui accepta de déplacer un rendez-vous et le pria de la rejoindre sur le balcon de son bureau. Cette petite femme énergique et frêle, aux cheveux gris rassemblés en chignon, attendit qu'ils soient seuls pour lui demander l'objet de sa visite.

« On a retrouvé Adolf Eichmann[dci].

— Où est-il ?

— Tout ce que je sais pour l'instant, c'est qu'Eichmann a été capturé et identifié. »

Golda Meir reprit son souffle et posa une main sur son cœur. Bouleversée, elle dut prendre appui sur Caroz pour ne pas tomber. Quelques moments plus tard, elle ajouta : « Je vous en prie, je vous en conjure, si vous en apprenez davantage, venez m'en rendre compte toutes affaires cessantes, voulez-vous ? »

Ayant pris congé de Golda Meir, Caroz se rendit auprès du chef d'état-major des forces armées, qui le félicita chaudement et le pressa de questions. Mais Caroz ne disposait que d'un télégramme codé, « La machine à écrire est en bon état », qui ne lui permettait guère de broder sur la situation.

Ce n'est que le surlendemain que Caroz fit le voyage jusqu'à Sde Boker, à plusieurs heures de route de Tel Aviv. Accompagné par des gardes du corps jusqu'à une cabane, il fut accueilli par Ben Gourion dans son petit bureau aux murs recouverts de livres.

« Je viens vous annoncer que nous avons pris Eichmann et que son identité ne fait aucun doute[dcii]. »

Ben Gourion mit quelques secondes à digérer la nouvelle, puis demanda :

« Quand Isser sera-t-il de retour ? J'ai besoin de lui.

— Dans une semaine environ. Je ne sais pas exactement. »

Une semaine plus tard, Gourion nota dans son journal : « Ce matin, un messager d'Isser est venu me dire qu'on a identifié et capturé Eichmann, qui sera transporté ici par avion la semaine prochaine – si toutefois ils parviennent à le faire embarquer. Isser rentrera plus tard. Si vraiment il n'y a pas d'erreur sur la personne, cette opération est un événement et une grande réussite[dciii]. »

Tout comme le chef du Mossad, Ben Gourion ne s'autorisait qu'un enthousiasme modéré. Après tout, la mission n'était pas encore terminée.

# 23

Rue de la Libertad, dans le quartier paisible et ombragé de Florida, la maison de Willem Sassen était en effervescence[dciv]. Deux jours après la disparition d'Eichmann, ses deux fils Nick et Dieter s'efforçaient encore de mettre sur pied une équipe afin d'entreprendre des recherches. Ils étaient arrivés dans la nuit du 13 mai. Leurs coups répétés sur la porte avaient effrayé l'épouse et les filles de Sassen, les incitant à se replier dans l'une des chambres. La cadette, Saskia, eut le temps d'apercevoir deux jeunes gens portant le pistolet à la ceinture, comme des bandits. Ils semblaient avoir perdu la raison. Des éclats de voix s'élevaient du salon, en bas, où l'on se demandait qui avait pu enlever Eichmann et comment il convenait de réagir.

Pour finir, Sassen emmena les deux frères dans sa voiture pour tenter de découvrir quelque indice permettant de remonter la piste de leur père. Quelqu'un suggéra que celui-ci, éméché au moment de rentrer chez lui, avait pu faire une mauvaise chute – mais la monture de ses lunettes cassées infirmait cette hypothèse[dcv]. On avait fouillé en vain les environs de San Fernando. Cette nuit du 11 mai, personne n'avait rien remarqué de suspect.

Les jeunes gens savaient bien que Sassen ne pouvait à lui seul leur offrir un secours suffisant : il fallait retrouver Eichmann, certes, mais aussi protéger leur mère et leur petit frère pour le cas où les ravisseurs viendraient les prendre en otage. Nick et Dieter avaient mis en gage des montres et des bagues en or pour obtenir trois pistolets – un calibre 22, un 38 et un 45[dcvi]. Ils avaient fini par comprendre qu'il ne fallait pas compter sur l'aide de la communauté allemande. Hormis Fuldner et Sassen, la plupart des camarades de leur père refusaient même de les voir et ne songeaient qu'à se protéger. Quant à la police, les deux frères ne pouvaient s'adresser à

elle sans révéler d'abord la véritable identité de leur père – ce qui eût encore aggravé la situation. Ils choisirent donc de faire jouer leurs relations au sein d'une organisation nationaliste, la Tacuara.

Ce groupe radical avait été fondé quelques années plus tôt par une bande de lycéens et d'étudiants, bourgeois pour la plupart, opposés à la laïcisation du système éducatif[dcvii]. Elle empruntait son nom à l'arme utilisée par les gauchos pendant la guerre d'Indépendance, une canne à sucre prolongée par un couteau. Farouchement catholique, la Tacuara s'inspirait de la Phalange espagnole dirigée par José Antonio Primo de Rivera. Violente, fasciste, antisémite, elle accueillait des membres prêts à tout pour atteindre leur but : libérer le pays de la démocratie libérale, du capitalisme et de l'influence des Juifs. Tout nouveau membre devait faire vœu d'allégeance dans un cimetière, se tondre les cheveux, suivre une formation dans un camp militaire, porter une chemise grise et un brassard orné d'une croix de Malte. Les « camarades » idolâtraient Hitler et Mussolini, faisaient le salut nazi et se livraient à une propagande antisémite et nationaliste. Des bandes entières traversaient ainsi la ville à moto.

S'ils n'en étaient pas membres, Nick et Dieter partageaient les opinions politiques de cette organisation où ils comptaient des amis[dcviii]. La seule idée qu'un groupe de Juifs, israéliens peut-être, puisse opérer de manière illégale sur le sol argentin était scandaleuse pour la Tacuara ; c'est pourquoi certains de ses membres offrirent leur aide pour retrouver Eichmann, protéger sa famille et traquer ses ravisseurs.

Sans le savoir, Luba Volk devait faciliter l'exfiltration du prisonnier par une opération de camouflage. Dans le cadre de la préparation du vol spécial d'El Al, la direction de la compagnie, sur les conseils d'Isser Harel, lui avait demandé de trouver des passagers pour le vol de retour[dcix]. Elle avait reçu des liasses d'affiches et de brochures pour promouvoir le vol, ce à quoi elle s'employait depuis une semaine en faisant jouer ses contacts dans le secteur du voyage à Buenos Aires. Elle avait déjà vendu la plupart des places, mais il restait à obtenir du ministre de l'Aviation l'autorisation d'organiser un vol commercial. Ses chances étaient minces, car il n'existait pas d'accord préalable entre El Al et Aerolineas Argentinas ; elle avait, du reste, vendu tous les billets sous cette condition. Sa hiérarchie

n'ignorait pas ce risque, mais lui avait demandé de continuer malgré tout – ce qu'elle trouvait plutôt curieux.

Le 14 mai, elle reçut une réponse du ministère de l'Aviation. Sa requête était rejetée : il n'était pas question d'embarquer des passagers privés. Déçue, Luba voulut au moins rendre service à une vieille dame israélienne qui espérait rentrer à Tel Aviv pour se faire opérer. Elle déposa donc une nouvelle demande pour ce cas particulier, sans songer qu'elle risquait ainsi d'attirer l'attention des autorités sur le vol spécial.

Yosef Klein n'était pas au courant de cette initiative[dcx]. Il regrettait de ne pouvoir révéler à Luba le véritable objet du vol, mais il avait des ordres. Du reste, il était lui-même débordé et l'avion devait arriver dans cinq jours. Klein avait obtenu les diverses autorisations nécessaires et achevait de préparer le ravitaillement et le nettoyage du Britannia. Il savait où serait garé l'appareil, qu'il était autorisé à faire rouler – sans utiliser de remorqueur – de la zone de maintenance jusqu'à la porte d'embarquement. Il continuait à se lier d'amitié avec les employés de l'aéroport, qui le laissaient maintenant franchir les barrières de sécurité et déambuler partout sans être contrôlé. Klein leur avait présenté Shalom et Adi Peleg, le responsable de la sécurité d'El Al qui venait tout juste d'arriver. Les trois hommes repéraient ensemble les équipements de l'aéroport, afin de déterminer le moyen le plus discret de faire embarquer Eichmann.

Harel rappelait régulièrement à Klein la « portée historique » de leur mission : « Tout va bien se passer. Il faut tenir bon. » De ses rencontres avec Harel, Klein ressortait toujours plus sûr de lui et plus enthousiaste : grâce à toute l'équipe, Adolf Eichmann serait enfin traduit en justice. Les encouragements de Harel lui faisaient presque oublier que l'opération comportait des risques et qu'une part de son succès dépendait de lui.

Officiellement chargé de faire sortir Eichmann d'Argentine, Avraham Shalom n'avait pas l'intention de laisser l'opération entre les mains d'un civil, fût-il aussi compétent que Klein[dcxi]. Ces deux derniers jours, il avait parcouru le port de Buenos Aires en compagnie d'Aharoni et d'Ilani. Avec Harel, ils étaient les trois seuls membres de l'équipe du Mossad autorisés à quitter Tira. Le quai sud grouillait de dockers et d'inspecteurs des douanes en train de surveiller le chargement et le déchargement des navires : cela faisait

beaucoup de monde. Le quai nord, où mouillaient la plupart des bateaux de croisière, offrait davantage de possibilités – d'autant que c'était l'hiver à Buenos Aires. Mais Shalom ne croyait pas vraiment à une exfiltration par voie maritime : le voyage était bien trop long, et chaque escale présenterait un nouveau danger. On avait brièvement envisagé d'utiliser un sous-marin avant de juger l'idée trop saugrenue. L'avion d'El Al restait donc la solution la plus vraisemblable, et c'est sur elle que Shalom concentrait toute son attention.

Sa mission de reconnaissance se déroulait essentiellement à l'aéroport, où il se faisait passer pour un diplomate venu aider à préparer le vol d'El Al. Il ne tarda pas à remarquer qu'il serait facile de duper les gardes postés devant l'entrée latérale de la zone de maintenance, qui étaient là surtout pour éloigner d'éventuels voleurs. Revêtu d'un uniforme El Al, et peut-être sous sédatifs, Eichmann franchirait le contrôle sans difficulté. On avait renoncé à le cacher dans une caisse de la valise diplomatique ou dans un chariot de ravitaillement : Shalom préférait les solutions simples et sans détour. Au cours des cinq jours à venir, il comptait franchir les contrôles de sécurité toutes les deux ou trois heures pour que les gardes prennent l'habitude de le voir aussi souvent que Klein.

Restait à savoir dans quel délai l'avion serait autorisé à décoller, qui donnerait cette autorisation, et que faire en cas de retard. Shalom envisagea tous les cas de figure avec Klein et Peleg ; l'exfiltration devait être organisée avec autant de soin que la capture elle-même.

C'est donc avec une certaine stupeur que Shalom et Eitan entendirent Harel leur proposer une nouvelle mission.

« La traque du médecin est prioritaire », leur dit Harel en reposant sa tasse de café sur la table, le 15 mai[dcxii]. Il ajouta qu'il avait demandé à deux autres agents du Mossad de les rejoindre à Buenos Aires. Le commando ainsi formé pourrait de cette façon rechercher et capturer Mengele, puis le ramener à bord du même avion qu'Eichmann.

Eitan et Shalom avaient entendu dire que Mengele se trouvait en Argentine. Avant leur départ de Tel Aviv, il avait même été question de profiter de l'opération Eichmann pour le traquer à son tour. Mais Harel n'avait jamais laissé entendre qu'il s'agirait d'une seule et même mission.

« Franchement, répondit Eitan, je doute que nous parvenions à les ramener tous les deux en Israël sans danger. Je préfère éviter le risque d'une nouvelle opération. »

Harel avait pris son temps avant d'annoncer la mission à l'équipe, mais le moment lui semblait opportun ; Eichmann était séquestré à Tira, et personne ne semblait vouloir le libérer. C'est pourquoi il annonçait aujourd'hui sans détour son intention d'enlever Mengele.

« Qui court après deux lièvres n'en attrape aucun », ajouta Eitan avec un sourire pour détendre l'atmosphère.

Malgré les fortes réticences d'Eitan et de Shalom, Harel ne voulut rien entendre. Il détenait plusieurs pistes permettant de remonter à Mengele, et il était hors de question pour lui de quitter Buenos Aires sans rien tenter. Il avait frémi en écoutant les histoires que racontait Amos Manor sur le médecin d'Auschwitz[dcxiii]. À chaque fois, il était ressorti de ces conversations avec le désir ardent, ressenti « jusqu'à la moelle », de capturer Mengele.

Harel chargea donc Eitan et Shalom d'un message pour Aharoni : l'interrogateur devait obtenir d'Eichmann davantage de renseignements concernant sa nouvelle cible. Le chef du Mossad était persuadé que leur prisonnier mentait et qu'il connaissait l'adresse exacte de Mengele.

Plus tard dans la journée, Aharoni questionna de nouveau Eichmann au sujet de Mengele[dcxiv]. Parvenu à sa quatrième journée de séquestration, sans jamais savoir si c'était la nuit ou le jour, ni combien de temps encore il serait ligoté à son lit, les yeux toujours bandés, le prisonnier manifestait de moins en moins de résistance lors des interrogatoires. Il commença par répéter qu'il n'avait jamais rencontré Mengele. Puis, pressé de questions, il finit par admettre qu'il l'avait un jour croisé par hasard dans un restaurant de la ville, et que le médecin lui avait offert une consultation gratuite.

Mais Aharoni voulait lui faire admettre qu'il y avait eu d'autres rencontres et qu'il connaissait son adresse. Eichmann ne put que démentir avec fougue, ajoutant que des aveux ne feraient que mettre sa famille en danger. Aharoni rétorqua qu'il avait tout son temps et que, si nécessaire, il attendrait une réponse pendant des mois encore. Après tout, personne ne semblait le rechercher. Quelques heures plus tard, Eichmann admit avoir entendu Mengele parler d'une pension de famille tenue par une Allemande du nom de Jurmann. Il n'en

connaissait pas l'adresse, mais elle se trouvait du côté de Vicente López. De fait, la Pension Jurmann était mentionnée dans le carnet chiffré de Harel – ce qui prouvait au moins la qualité de leurs renseignements.

Fort des progrès accomplis avec Eichmann, Aharoni l'invita une fois encore à signer un document dans lequel il déclarait se rendre en Israël de son propre chef afin d'assister à son procès. Il avait préparé un texte que le nazi n'avait plus qu'à recopier et signer. Il constata avec irritation que le prisonnier cherchait encore à gagner du temps, allant jusqu'à suggérer qu'on l'envoie plutôt en Autriche.

« Arrêtez de m'insulter ! s'écria Aharoni[dcxv]. Ce sera en Israël, point final. C'est à prendre ou à laisser, inutile de compliquer les choses. Si vous n'avez rien fait de mal, qu'avez-vous à craindre ? Songez-y. Nous avons tout notre temps. »

Ce soir-là, Harel se rendit à Tira pour voir Eichmann et féliciter ses agents. En voyant Eitan dans l'après-midi, il avait été frappé par son découragement ; il constatait à présent que les autres membres de l'équipe étaient tout aussi déprimés[dcxvi]. Il avait toujours pensé qu'il serait pénible de vivre sous le même toit qu'Eichmann, mais il ne comprit vraiment la situation qu'en montant lui-même à l'étage pour voir le prisonnier.

Celui-ci était étendu sur son lit, en pyjama, lunettes opaques sur les yeux. Il ne se redressa pas avant qu'on le lui demande. Harel fut déconcerté par son apparence si ordinaire et si pathétique.

Eichmann avait tenté de convaincre Aharoni qu'il n'avait été qu'un « infime rouage » dans la machine nazie, mais Harel savait fort bien qu'il avait dirigé des opérations dans toute l'Europe. Il avait dépouillé de leurs droits et de leurs biens des populations entières de Juifs, qu'il avait confinées dans des ghettos, puis déportées dans des camps où elles étaient exécutées sur-le-champ ou tuées à petit feu. Il n'avait peut-être jamais abattu un Juif de sa main, mais son entreprise s'était avérée bien plus meurtrière. En arrivant à Budapest, il avait convoqué les autorités juives de la ville dans son bureau de l'hôtel Majestic pour leur faire cette promesse : « Après la guerre, les Juifs seront libres, toutes les mesures particulières relatives aux Juifs seront en tout état de cause caduques et les Allemands donneront cours à leur humeur paisible. [...] Je ne suis pas partisan de la violence[dcxvii]. » Dès le lendemain, Eichmann avait

envoyé son directeur des transports à Vienne, où il devait finaliser le convoyage des Juifs de Hongrie vers Auschwitz. Au cours des mois suivants, pendant que les communautés juives de Hongrie étaient exterminées l'une après l'autre, le chef nazi avait paradé dans tout Budapest, s'affichant avec sa maîtresse et s'enivrant dans les meilleurs restaurants de la ville. Quand Rezso Kasztner l'avait supplié de laisser des Juifs hongrois trouver refuge à Budapest, Eichmann était entré dans une violente colère : « Quand je dis non, c'est non ! [...] Que les choses soient claires : je dois vider les provinces de toute cette immondice juive. Rien ne sert d'argumenter ou de pleurnicher[dcxviii]. »

Qu'un homme aux allures d'employé des postes, avec un visage et un tempérament si banals, pût être responsable de la mort de millions de Juifs, voilà qui constituait une horreur en soi. Plus tard, Harel décrivit en ces termes les sentiments éprouvés ce soir-là : « Il ressemble vraiment à Monsieur Tout-le-Monde maintenant. Je ne sais pas comment j'imaginais un homme qui avait massacré des millions de gens. Tout ce que je sais, c'est que je ne cessais de me répéter : si je le rencontrais dans la rue, je ne verrais aucune différence entre lui et des milliers de passants. Et je ne cessais de me demander : qu'est-ce qui fait de cet homme, créé avec une apparence humaine, qu'est-ce qui fait de cet homme un monstre[dcxix] ? »

La visite de Harel n'eut qu'un effet très temporaire sur le moral de l'équipe. Il autorisa Eitan à accorder à chaque membre un jour de congé loin de la maison. Au moment d'enfiler son imperméable pour repartir, il leur dit : « Je sais quelle épreuve vous venez de traverser. Je vous demande de tenir bon encore quelques jours[dcxx]. » Mais, en refermant la porte derrière lui, il songea qu'en cas de problème avec le vol El Al l'équipe devrait rester dans la villa pendant des semaines encore.

Le 16 mai, la traque de Mengele commença pour de bon[dcxxi]. Grâce au précieux réseau d'Ilani, Harel recruta un couple d'Israéliens – originaires d'Argentine, ils étaient revenus à Buenos Aires régler des affaires de famille – qu'il chargea de surveiller la pension Jurmann. Pour l'heure, il préférait que son équipe reste concentrée sur sa mission première. Quand il rencontra « Hilel » et « Neomi Pooch », qui avaient l'accent et l'apparence de véritables Argentins qu'ils étaient, Harel comprit qu'il tenait là des recrues

idéales. Il ne fit pas mystère de l'identité de leur cible. Après une brève description des expériences atroces de Mengele sur les jumeaux, les Pooch acceptèrent très volontiers de faire ce qu'on leur demandait.

Ils se mirent au travail le jour même. La Pension Jurmann était une grande bâtisse entourée d'une clôture blanche, située sur un chemin étroit. On leur avait montré une photographie de Mengele, mais ils ne virent personne qui lui ressemble dans le quartier. Une enquête discrète auprès des voisins leur apprit que la pension n'abritait pas d'Allemands. Le rapport qu'ils firent à Harel le plongea dans le désarroi : selon deux sources distinctes, Mengele résidait pourtant à cette adresse. Les Pooch devaient se montrer plus entreprenants et découvrir qui habitait là. Harel renvoya Hilel Pooch sur place avec ordre de flâner dans le quartier jusqu'à l'arrivée du facteur.

Le 17 mai, Hilel se promena pendant des heures autour de la pension avant de tomber enfin sur le facteur. Sur les instructions de Harel, il lui expliqua qu'il cherchait son oncle, un médecin, dont il avait perdu la trace avant d'apprendre qu'il habitait ce quartier. Modifiant légèrement le nom de sa cible, il ajouta que son oncle était le D^r^ Menelle[dcxxii]. Le facteur réfléchit un instant, puis, pointant du doigt la maison entourée d'une barrière blanche :

« Le D^r^ Menelle ? Oui, il habitait juste là. Mais il est parti depuis plusieurs semaines, peut-être un mois.

— Quelle malchance ! Je l'ai manqué de si peu… A-t-il laissé sa nouvelle adresse ? »

Le facteur secoua la tête.

« Savez-vous qui habite là maintenant ? demanda Hilel, suggérant que les nouveaux pensionnaires pourraient le renseigner.

— C'est un ingénieur qui vient d'Afrique du Sud. Pourquoi ne pas l'interroger ? »

Ayant remercié le facteur, Hilel fit mine de s'approcher de la maison pour ne pas éveiller ses soupçons. Mais il n'avait nullement l'intention de frapper à la porte.

Cruellement déçu d'apprendre qu'il avait manqué Mengele de quelques semaines, Harel se consola en se disant qu'il était sur la bonne piste, et que l'on parviendrait peut-être à la remonter.

À la villa, cependant, le moral était au plus bas[dcxxiii]. Les jours et les nuits se succédaient, tous semblables. Deux des agents du Mossad montaient la garde en permanence pour le cas où la police se présenterait. La crainte constante d'être découverts mettait à vif les nerfs de toute l'équipe.

Et puis il y avait Eichmann. Un membre de l'équipe le surveillait en permanence, qu'il fût en train de manger, de dormir, d'aller aux toilettes, de prendre une douche, de se promener au jardin ou de somnoler sur son lit. Le prisonnier se montrait toujours obéissant, inspirant à ses ravisseurs un sentiment de dégoût presque suffocant, comme s'il privait la maison entière de son oxygène et de sa lumière.

L'ennui n'était pas moins déprimant. À part écouter la radio, dans l'attente que l'on y annonce la disparition d'Eichmann, les ravisseurs ne pouvaient rien faire de très constructif de leur temps libre. Il y avait bien quelques livres en anglais dans la maison, mais ceux d'entre eux qui lisaient cette langue en avaient rapidement épuisé le stock. Pour passer le temps, ils jouaient aux échecs, se tenaient des heures à la fenêtre à observer les activités des voisins, inventaient de petits jeux – un concours d'ingestion de pommes, par exemple. Une telle inactivité ne faisait qu'exacerber, dans un terrible cercle vicieux, leurs craintes d'une attaque et leur dégoût pour Eichmann.

Certaines activités permettaient cependant d'apaiser les tensions[dcxxiv]. Tabor supervisait la construction d'une grande caisse en bois, dans laquelle il comptait dissimuler Eichmann durant le trajet jusqu'à l'aéroport. À l'intérieur, quatre sangles de cuir permettraient d'attacher les bras et les jambes du prisonnier. Une cinquantaine de trous furent percés dans le bois pour laisser passer l'oxygène. Enfin, on apposa sur la caisse une étiquette indiquant : VALISE DIPLOMATIQUE – EXPÉDITEUR : AMBASSADE D'ISRAËL, BUENOS AIRES – DESTINATAIRE : MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, JÉRUSALEM. Tabor aménagea également un compartiment secret dans un chariot de ravitaillement que Yosef Klein s'était procuré à l'aéroport. Ils envisageaient toujours de faire passer Eichmann pour un membre de l'équipage, mais ces caisses offraient une solution de repli et, le cas échéant, permettraient de transporter Mengele.

L'équipe passa la nuit entière à préparer les nombreux documents nécessaires – passeport israélien, visa, permis de conduire, certificats médicaux, insigne d'El Al – pour transformer

Eichmann en un certain Zichroni, employé de la compagnie aérienne israélienne. Sous l'œil expert de Malkin, le prisonnier fut rasé de près, maquillé, coiffé d'une perruque noire à cheveux courts et revêtu d'un élégant costume. Il avait l'air bien plus jeune et plus imposant, comme sur la photographie datant de la guerre. L'exercice déconcerta tout le monde à Tira, et notamment Eichmann. Celui-ci était persuadé qu'on le préparait pour une exécution, malgré les dénégations de ses ravisseurs.

Shalom Dani les rejoignit à la villa pour préparer les documents. Lui aussi avait souffert de son isolement à Maoz, où il ignorait le plus souvent ce que faisait le reste de l'équipe et regrettait de n'avoir pas pris part à la capture. Ses compatriotes avaient beau lui répéter que, sans lui, l'opération eût été impossible, il éprouvait un pénible sentiment d'inutilité. Dani espérait un face-à-face avec Eichmann, car il comptait lui dire quel mal il avait fait à sa famille. Il tenait donc enfin sa chance. Or, à peine entré dans la cellule, il sentit son visage se vider de son sang et ses mains se mettre à trembler. Il n'ouvrit la bouche que pour indiquer à Eichmann les poses et les angles qu'il souhaitait pour les photographies d'identité.

Il sortit de la pièce juste après, et avoua aux autres qu'il ne s'attendait pas à un tel débordement d'émotion : « Rien que pour rester dans la même pièce que lui, j'ai dû réprimer mes moindres sensations[dcxxv]. » Il se retira alors dans l'une des pièces pour travailler à ses faux documents ; quand ce fut fait, il les remit à Eitan et repartit en oubliant de saluer ses camarades. Il ne pensait qu'à une chose : quitter la villa et ne jamais y remettre les pieds.

Peter Malkin était de garde quand Eichmann demanda soudain : « Est-ce vous qui m'avez capturé[dcxxvi] ?

— Oui, répondit Malkin d'une voix hésitante. Je m'appelle Maxim. »

Eitan avait expressément ordonné à l'équipe de ne jamais parler avec le prisonnier, mais Malkin tenait à savoir pourquoi Eichmann avait orchestré l'extermination de son peuple, et comment il avait pu prendre de telles décisions. Il s'ensuivit un échange très imparfait et approximatif, Eichmann s'exprimant en allemand et Malkin en yiddish.

Malkin se remémora le moment où il avait vu Eichmann jouer avec son jeune fils devant sa maison :

« Votre fils me rappelle beaucoup celui de ma sœur.

— Qu'est-il devenu ?

— Rien, répondit Malkin avec amertume. Tout ce que je sais, c'est que votre fils est en vie, tandis que celui de ma sœur est mort.

— Allez-vous me tuer ?

— Non. Nous allons vous amener devant vos juges, pour un procès équitable. Une chance que n'ont pas eue vos victimes. »

Après un moment, il poursuivit :

« Comment en êtes-vous venu à faire tout cela ?

— J'obéissais aux ordres. Je faisais mon travail.

— Un travail, c'est tout ? demanda Malkin, incrédule.

— N'êtes-vous pas un soldat ? N'avez-vous pas des ordres à exécuter ? Vous m'avez capturé. Pourquoi ? Parce que vous aviez des ordres.

— Oui, j'ai reçu l'ordre de vous capturer, mais il existe une grande différence entre vous et moi. J'avais ordre d'attraper un criminel. Vous, vous avez fait tuer des innocents. Ils n'avaient absolument rien fait de mal. Vous avez obéi à ces ordres parce vous aviez ce peuple en horreur.

— Non… D'une certaine manière, j'aime les Juifs. »

Malkin n'en croyait pas ses oreilles. C'en était trop.

« Vous aimez les Juifs ? Alors, qu'est-ce que vous faisiez dans la ss ?

— Je voulais qu'ils aient leur propre pays. Les éloigner. On ne voulait rien leur faire. Nous avons commencé par essayer d'expulser les Juifs d'Allemagne, mais aucune autre nation ne voulait les accueillir. Il a été question de Madagascar, de tas d'autres projets. Je me suis même rendu en Israël en 1936. »

De toute évidence, songea Malkin, Eichmann préparait déjà sa défense.

La conversation se poursuivit tous les soirs. Eichmann parlait sur un ton doucereux et innocent, comme s'il cherchait avant tout à séduire. Il se rengorgeait en faisant valoir son rang au sein de la ss, tout en affirmant qu'il n'était pas responsable des décisions prises. Malkin était révolté par les dénégations de ce criminel et par son incapacité à considérer ses propres actes anti-juifs autrement qu'à travers le prisme nazi, quinze ans après la guerre. Son manque total d'empathie pour ses victimes semblait d'autant plus scandaleux qu'il professait son « amour » pour les Juifs.

# 24

Par un bel après-midi de printemps, à Tel Aviv, la délégation israélienne invitée aux festivités de l'Indépendance embarqua à bord du Britannia Bristol 4X-AGD au départ de l'aéroport de Lod[dcxxvii]. Le crépitement des flashes les accompagna jusqu'en haut de la passerelle mobile adossée à l'appareil, long et fuselé, dont l'aileron s'ornait d'un drapeau israélien. Arrivé sur la dernière marche, Abba Eban, le chef de la délégation, sourit aux photographes et adressa un signe de la main aux dignitaires venus assister au départ de l'avion.

Grand, d'allure distinguée, Eban venait tout juste de se faire élire à la Knesset après avoir été ambassadeur d'Israël aux États-Unis puis aux Nations unies. À 45 ans, il était l'étoile montante de la politique nationale ; l'année précédente, il avait aidé Ben Gourion à remporter les élections. Quoique membre du cabinet du Premier ministre, Eban était un ministre sans portefeuille, ce qui en faisait un émissaire idéal. Ben Gourion lui-même l'avait informé, quelques jours auparavant, que le vol était organisé à seule fin de ramener Eichmann de Buenos Aires.

Au moment d'embarquer, le chef de la délégation était donc plutôt tendu. Il emmenait avec lui le général Meir Zorea, chef du commandement nord de Tsahal, ainsi que plusieurs fonctionnaires des Affaires étrangères accompagnés de leur famille. Zorea aurait sans doute approuvé le véritable objet du vol, mais Eban était seul à le connaître ; après la Seconde Guerre mondiale, le général avait fait partie d'un groupe de justiciers chargé de traquer et d'exécuter des nazis[dcxxviii]. Il était prévu que tous les passagers effectuent le retour sur une ligne civile américaine ; officiellement, en effet, le Britannia devait rentrer plus tôt en Israël pour servir sur les lignes habituelles.

Malgré toutes ces précautions, l'équipage se doutait que ce vol avait quelque chose de singulier[dcxxix]. Pour commencer, il y avait

parmi eux trois hommes en uniforme El Al que personne n'avait jamais vus auparavant. Assis côte à côte, ils ne faisaient même pas semblant de travailler, alors que la liste d'embarquement annonçait un navigateur, un ingénieur de vol et un steward. Ensuite, un équipage spécial ne pouvait comporter qu'un nombre limité d'employés d'El Al ; quand on en voyait plusieurs sur le même vol, il y avait fort à parier qu'il se passait quelque chose d'inhabituel. Le capitaine Shmuel Wedeles, l'un des deux copilotes choisis par Tohar pour cette mission, comprit lui aussi en parcourant la liste du personnel que ce vol était particulier. Ce Juif viennois – enfant, il avait vu une foule forcer un vieux rabbin à manger du porc, puis mettre le feu à sa barbe – s'était enfui tout seul en Israël ; sa famille avait disparu dans l'Holocauste. Wedeles avait combattu dans les rangs de la Haganah et servi comme pilote pendant la guerre d'Indépendance. En voyant Yehuda Shimoni monter dans l'avion, il lui demanda aussitôt : « Qui vont-ils ramener, Eichmann ou Mengele ? » Shimoni répondit que rien de tel n'était prévu, mais sa mine stupéfaite offrit à Wedeles la réponse qu'il voulait.

Le chef de cabine avait également des soupçons. Quand il demanda à son ami Tohar ce qui se passait, le pilote répondit mystérieusement : « Tu ne regretteras pas d'avoir pris part à ce vol. »

Quand tous les passagers furent installés et que l'équipage eut achevé les préparatifs de décollage, on entendit les haut-parleurs annoncer en anglais et en hébreu : « Départ imminent du vol 601 pour Buenos Aires[dcxxx]. » Les quatre moteurs turbo se mirent en route et l'appareil, surnommé le « géant silencieux », se dirigea vers la piste de décollage. À 13 h 05 précises, les roues s'arrachèrent au sol israélien et l'avion commença son vol en direction de l'Argentine[dcxxxi].

Après une brève escale à Roma, puis un trajet de neuf heures et demie jusqu'à Dakar – où le personnel de bord fut renouvelé –, les passagers se préparèrent à une traversée de l'Atlantique qui devait les mener à Recife en six heures ; une fois l'avion ravitaillé en kérosène, il resterait alors sept heures et demie avant Buenos Aires, où l'arrivée était prévue dans l'après-midi du 19 mai.

Aucun des pilotes n'avait encore fait le voyage vers l'Amérique latine ; le navigateur en chef, Shaul Shaul, avait dû acheter ses cartes de vol à New York car El Al ne possédait aucune carte de la région. On était décidément en territoire inconnu.

À Buenos Aires, Harel avait prévu d'embarquer Eichmann le 20 mai[dcxxxii]. Il lui restait donc à peine deux jours pour débusquer Josef Mengele. Hilel Pooch s'était renseigné au bureau de poste de Vicente López, mais le médecin nazi n'y avait pas laissé d'adresse où faire suivre son courrier. Il avait vainement interrogé les voisins. Soit ceux-ci continuaient de le protéger, soit il avait soigneusement évité de laisser des traces.

L'adresse de la pension n'était pas le seul élément reporté dans le carnet de Harel. Celui-ci savait aussi que Mengele s'était fait appeler Gregor Helmut quelques années auparavant, et qu'il avait acheté dans le quartier un atelier de pièces mécaniques. Le chef du Mossad tenait toujours à le traquer, mais les réticences d'Eitan et de Shalom ne l'avaient pas laissé indifférent ; c'est pourquoi il avait choisi de ne pas impliquer son équipe dans cette mission.

Harel suggéra à Pooch une nouvelle couverture : cette fois, il se ferait passer pour un négociant en quête de vis spéciales que l'on pouvait trouver, lui avait-on dit, dans l'atelier d'Helmut. Le jeune Israélien se rendit dans la boutique et raconta à une secrétaire qu'il souhaitait parler au patron, Gregor Helmut, d'une commande importante ; la jeune femme, visiblement mal à l'aise, se retira dans une pièce adjacente d'où elle ne ressortit qu'un peu plus tard. Après avoir longuement observé Hilel, elle déclara que personne ici ne s'appelait Gregor et qu'elle ne pouvait rien pour lui.

À la lumière du rapport que vint lui faire Hilel, Harel se dit que la piste était bonne et qu'il pouvait se montrer plus entreprenant. Il lui faudrait d'autres agents pour surveiller le magasin et, peut-être, fouiller la pension et s'assurer que Mengele l'avait bien quittée.

Plus tard dans la journée, chacun put constater qu'il devenait de plus en plus difficile d'agir en toute discrétion ; il serait très délicat de transporter Eichmann jusqu'à l'aéroport, de l'embarquer secrètement à bord de l'avion et, le cas échéant, de lui adjoindre Mengele. Avec l'arrivée des délégations internationales, les services de sécurité étaient en état d'alerte[dcxxxiii]. On croisait des patrouilles de police sur les principales voies de circulation et sur les routes menant de la capitale à l'aéroport. Shalom avait renoncé à trouver un trajet sans barrage routier.

Les bulletins radio aussi annonçaient un renforcement de la sécurité[dcxxxiv]. Des bombes, sans doute posées par des groupes terroristes péronistes, avaient gravement endommagé le siège de la

compagnie nationale du téléphone et celui de la compagnie du gaz. Le gouvernement envisageait des mesures drastiques et recherchait activement les coupables – il fallait donc quitter Tira dans les meilleurs délais.

Ce soir-là, Nick et Dieter forcèrent la porte d'une synagogue de la ville, l'arme au poing[dcxxxv]. Selon un ancien officier ss que leur avait présenté leur père, ce dernier était peut-être séquestré dans la cave de cette synagogue. Après avoir inspecté les locaux sans trouver personne, ils repartirent bredouilles.

Cependant les motards de la Tacuara patrouillaient la ville, surveillaient l'aéroport, contrôlaient les gares et les lignes de bus. D'autres fouillaient les synagogues, les hôpitaux et les morgues dans tous les quartiers de Buenos Aires. La forte présence policière ne les ralentissait guère dans leur quête.

Nick et Dieter ne savaient même pas si leur père était encore vivant. Après tout, ses ravisseurs avaient pu l'emmener en dehors de la ville pour l'abattre et l'enterrer ; ils étaient peut-être déjà loin. Les deux frères commençaient à perdre espoir.

Parmi les jeunes têtes brûlées qui les aidaient, certains leur suggéraient de faire preuve d'audace. À leurs yeux, il ne faisait aucun doute que les Israéliens étaient responsables de l'enlèvement de leur père ; il fallait donc kidnapper l'ambassadeur d'Israël, Levavi, et proposer de l'échanger contre Eichmann. En cas de refus, l'ambassadeur serait torturé jusqu'à nouvel ordre.

Pour Nick et Dieter, c'était aller trop loin. Un ancien officier ss les mit en garde : « Ne faites pas de bêtises. Gardez la tête froide. Sans quoi vous perdrez tout, absolument tout[dcxxxvi]. » Il fallait donc se contenter de poursuivre les recherches.

« J'ai une question à vous poser, dit Peter Malkin à Eichmann à l'aube du 19 mai[dcxxxvii]. Quand vous avez compris qu'il ne s'agirait plus d'expatrier les Juifs, mais de les éliminer, qu'avez-vous ressenti ?

— Il n'y avait rien à faire. L'ordre émanait directement du Führer.

— Mais qu'avez-vous ressenti ?

— Il n'y avait rien à faire.

— Je vois. Vous êtes devenu un assassin.

— Non. Ce n'est pas vrai. Je n'ai jamais tué personne. »

Eichmann expliqua alors qu'il avait tout fait pour éviter d'avoir à se rendre dans les camps de concentration – lesquels, du reste, n'étaient pas directement de son ressort : « J'étais chargé du regroupement et du transport. »

Malkin ne comprenait pas comment Eichmann arrivait à se convaincre de son innocence – décidément, l'ancien nazi était persuadé d'avoir agi en toute morale, de n'avoir rien fait de mal : l'ordre venait d'en haut ; il avait obéi à ses supérieurs ; il n'avait fait que son devoir.

Comme Eichmann précisait qu'il s'était toujours montré très consciencieux dans son travail, Peter le coupa brusquement : « Vous rendez-vous compte, au moins, que nous parlons de gens innocents ? D'enfants, de femmes, de vieillards[dcxxxviii] ? »

Face au regard indifférent de son interlocuteur, Malkin comprit que ses actes ne lui inspiraient pas le moindre regret. En fin de compte, ces conversations l'affectaient bien plus que le prisonnier. Il ignorait qu'un homme pût se montrer si implacable, si dépourvu de sentiment. Triste et furieux, il se replongea dans ses dessins. Le manque de compassion d'Eichmann lui donnait envie de le frapper, mais lui inspirait aussi de la pitié[dcxxxix].

Ce soir-là, pendant son tour de garde, il reprit la discussion où il l'avait laissée. Eichmann ayant évoqué son goût pour le vin rouge, Malkin prit la décision de lui en servir un verre. Après tout, songea-t-il, cet homme était ligoté sur son lit depuis huit jours ; en dégustant son vin, il se sentirait peut-être à nouveau humain pendant un moment.

Quelques minutes plus tard, il revint dans la cellule avec une bouteille de vin rouge et un tourne-disques appartenant à Medad. Il versa le liquide dans un verre qu'il tendit au prisonnier.

« J'aime beaucoup le vin », dit Eichmann après avoir vidé son verre[dcxl].

Peter prit son temps pour finir le sien, déposa un disque sur l'appareil et alluma une cigarette pour Eichmann. La petite pièce confinée s'emplit d'un chant de flamenco.

Le prisonnier aspira la fumée de sa cigarette avec force, ne laissant qu'un mégot.

« Ne vous brûlez pas les doigts, conseilla Malkin.

— Pourquoi faites-vous tout ça pour moi ? demanda Eichmann, qui semblait plus détendu.

— Je ne sais pas. Mais je n'éprouve pas de haine à votre égard. »

En disant ces mots, Malkin songea que depuis une semaine il avait noué une bien étrange relation avec son ennemi. Il ajouta :

« Je voulais faire quelque chose pour vous, c'est tout. »

L'autre demeura silencieux.

Peter se rappela alors le document qu'Aharoni tentait de lui faire signer depuis des jours :

« Eichmann, je pense que vous avez tort de ne pas déclarer par écrit que vous acceptez d'aller à Jérusalem.

— Mais je ne veux pas y aller. Pourquoi pas plutôt en Allemagne ?

— Je n'ai pas l'intention de vous forcer la main. Mais, à votre place, je signerais ce document. Pourquoi ? Parce que, pour la première fois de votre vie, vous serez invité à dire ce que vous pensez. À Jérusalem, vous aurez l'occasion de dire au monde entier que vous avez agi en conscience. »

Eichmann but son deuxième verre, manifestement perplexe. Puis il demanda à se mettre debout, et pria Malkin de lui ôter ses lunettes opaques. Eichmann avait déjà vu le visage de son agresseur le soir de la capture, si bien que l'Israélien accepta sans hésiter – mais en surveillant de près son prisonnier, qui avait peut-être l'intention de lui fausser compagnie.

Enfin, Eichmann finit par demander : « Où est ce document ? »

Aharoni avait préparé un brouillon à l'intention du captif ; Eichmann n'avait plus qu'à recopier et signer un texte déclarant qu'il se rendrait en Israël de son plein gré afin d'y être jugé. Peter lui tendit une feuille et un stylo. Le nazi lut le texte proposé, puis, penché sur sa table de nuit, rédigea sa déclaration en allemand.

Je soussigné Adolf Eichmann déclare de plein gré, ma véritable identité étant désormais connue, avoir pris conscience qu'il serait futile de ma part de me soustraire plus longtemps à la justice. Je suis disposé à me rendre en Israël pour y passer en jugement devant un tribunal compétent. On m'a assuré que j'aurais droit à une assistance juridique. Je m'efforcerai de dresser un compte rendu honnête des faits qui se sont déroulés pendant mes dernières années de service en Allemagne afin que les générations futures aient une vision exacte des faits. J'écris cette déclaration de mon plein gré. On ne m'a rien promis ; on n'a proféré aucune menace à mon endroit. Je souhaite trouver enfin la paix intérieure. Comme je ne peux me souvenir de tous les détails et que je risque de confondre certains faits dans mes souvenirs, je demande à être assisté dans mes efforts pour établir la vérité en ayant accès aux dossiers et aux divers témoignages[dcxli].

Cela fait, il se tourna vers Malkin pour lui demander :

« Dois-je le dater d'hier ou d'aujourd'hui ?

— Mai 1960, ça suffira[dcxlii]. »

Eichmann acquiesça et apposa ces mots au bas du document : « Adolf Eichmann, Buenos Aires, mai 1960. »

« Vous avez pris la bonne décision, dit Malkin ; vous ne le regretterez pas. »

Puis il offrit une autre cigarette au prisonnier et lui remit les lunettes devant les yeux. Soudain, on entendit un bruit de pas dévalant l'escalier, et Medad, dans son pyjama gris, fit irruption dans la pièce. Il repéra aussitôt le vin et les cigarettes :

« Mais… qu'est-ce que tu fais ? Tu organises une petite fête pour cet assassin[dcxliii] ? »

Malkin tenta de se justifier, mais Medad, rouge de colère, poursuivit sans l'écouter : « Tu étais en train de le distraire, *lui,* avec ma musique ? Ce type qui a massacré ma famille ? »

Eitan, Gat et Nesiahu arrivèrent à leur tour, attirés par les cris. Malkin voulut leur expliquer ce qui se passait et leur tendit le document signé par Eichmann, mais, quand ils eurent apaisé Medad, ils reprochèrent à leur collègue d'avoir ignoré la consigne et parlé au prisonnier.

Quand les uns et les autres se furent calmés, Tabor prit son tour de garde. Comme Malkin s'éloignait dans le couloir, Eitan le prit par le bras et lui souffla : « Excellent travail. »

Le capitaine Shmuel Wedeles était aux commandes du Britannia. En ce 19 mai, à 6 h 25, il entama la descente vers l'Atlantique sud, traversant les nuages pour se rapprocher des côtes brésiliennes[dcxliv].

Quinze minutes plus tard, conformément au plan de vol, l'avion survola l'émetteur radio de Campina Grande, à 80 milles nautiques de Recife ; l'altimètre indiquait alors 10 000 pieds. Wedeles orienta l'appareil au sud-est, en direction de l'aéroport, avant d'établir une liaison radio avec la tour de contrôle :

« Recife, ici le vol El Al 4X-AGD en provenance de Dakar, direction 135, altitude 7 500, descente amorcée, atterrissage prévu pour 7 heures. »

À 4 000 pieds de haut, le Britannia devait traverser une nouvelle couche nuageuse. L'aéroport serait en vue dans quelques minutes. Quarante milles nautiques plus loin, l'avion s'établit à 2 000 pieds de

hauteur. Wedeles allait contacter la tour de contrôle pour confirmer sa position quand l'appareil troua enfin la couche de nuages. C'est alors que le pilote vit devant lui une vaste étendue verte : l'avion se dirigeait droit sur une montagne couverte d'arbres. Wedeles tira aussitôt sur le manche pour redresser le nez de l'appareil, tout en faisant monter les moteurs à plein régime pour éviter de caler. L'avion se redressa, évitant de justesse le sommet des arbres. Tous les passagers étaient collés aux hublots, quelques mètres à peine au-dessus de la forêt.

« Mon Dieu ! Les Brésiliens comptent en mètres, pas en pieds ! » s'exclama l'un des copilotes tandis que Wedeles continuait à survoler la forêt. Les Israéliens mesuraient l'altitude en pieds, comme c'était la règle en Europe, aux États-Unis, au Moyen-Orient et en Afrique. Si la couche nuageuse s'était trouvée 30 mètres plus bas seulement, l'accident aurait été inévitable.

Dix minutes plus tard, le 19 mai à 7 h 05, le Britannia se posa sans encombre sur la piste d'atterrissage[dcxlv]. Pour les Israéliens, les problèmes ne faisaient que commencer.

Tohar souhaitait repartir dès que l'avion serait ravitaillé, dans une heure au plus. À l'aéroport de Recife, les passagers découvrirent avec surprise qu'ils étaient attendus : on avait déroulé le tapis rouge en leur honneur, et ils furent accueillis par un orchestre local et par des centaines de curieux. Des représentants de la communauté juive étaient venus fêter leur arrivée. Le directeur de l'aéroport, dans un uniforme amidonné couvert de médailles, souhaita la bienvenue aux « visiteurs d'outre-Atlantique venus découvrir le merveilleux Brésil ».

Après cette réception inattendue, l'équipage et la délégation allèrent se dégourdir les jambes et boire un café dans le bâtiment principal de l'aéroport. Certains achetèrent des souvenirs et quelques fruits aux vendeurs ambulants qui longeaient la barrière délimitant la piste d'atterrissage. Une demi-heure plus tard, quand Shaul et son copilote Gady Hassin voulurent pénétrer dans la tour de contrôle, où ils devaient enregistrer leur plan de vol et recevoir le bulletin météo de la journée, un soldat les empêcha brutalement d'entrer en hurlant : « On ne passe pas ! » Derrière sa carabine, le militaire ne se laissa nullement impressionner par la stature imposante de Shaul, colosse de 2 mètres au regard bleu et glacial. Hassin alla chercher

Tohar, mais rien n'y fit : « Le commandant est en train de dormir. Personne ne doit le déranger. »

Les Brésiliens avaient peut-être eu vent de l'objectif réel du vol d'El Al, songea Tohar ; pour ne pas envenimer la situation, il fit demi-tour sans insister.

C'est alors qu'un serveur de la cafétéria du terminal vint à sa rencontre. Il devait avoir un peu moins de 30 ans et travaillait sans doute pour le Mossad – qui avait dû prévoir ce type d'incident. Il s'adressa brièvement au garde dans un portugais parfait, puis dit à Tohar : « Soyez patient. Je vais en ville, et j'espère revenir dans une demi-heure avec une solution. » Sur quoi il enfourcha une bicyclette et s'éloigna.

Trente minutes plus tard, un homme d'un certain âge entra dans le terminal, un sac de cuir à la main. C'était le secrétaire du centre local de la communauté juive. S'étant approché du soldat, il lui dit qu'il avait un message pour le commandant. Le soldat disparut avec le sac, et quelques minutes plus tard on vit apparaître son supérieur. D'un geste théâtral, il gifla le soldat à deux reprises en marmonnant un juron. Puis, se tournant vers Tohar :

« Capitaine, pourquoi ne m'avoir pas dit que vous souhaitiez me parler ? »

C'est ainsi que les Israéliens, après avoir payé le pot-de-vin requis, purent accéder à la tour de contrôle et enregistrer leur plan de vol. Trois heures et vingt-six minutes après son atterrissage à Recife, le Britannia remonta la piste de décollage et s'éleva gracieusement dans les airs.

Sur le chemin de l'aéroport, où ils comptaient attendre l'arrivée du vol El Al, Shalom et Aharoni constatèrent que la ville entière se préparait fébrilement aux festivités[dcxlvi]. Il y avait des drapeaux aux fenêtres, des foules dans les rues et les cafés, des orchestres de tango dans les jardins publics. L'armée et la police avaient établi des barrages partout et vérifiaient les papiers des conducteurs. Les deux agents du Shin Bet savaient qu'ils prenaient un risque énorme en amenant Eichmann à l'aéroport dans de telles conditions. Il faudrait faire en sorte que le prisonnier soit incapable de s'exprimer, et que ses papiers soient parfaitement en règle.

Ralentis par un accident de la circulation, ils arrivèrent enfin à l'aéroport d'Ezeiza. Dans la foule des badauds venus assister au

premier atterrissage d'un avion israélien sur le sol argentin, ils aperçurent Harel et Yosef Klein. Il y avait là une foule de diplomates envoyés par le ministère argentin des Affaires étrangères, et une équipe prête à leur dérouler le tapis rouge[dcxlvii]. Chaque délégation internationale bénéficiait de ce type d'accueil. La foule comportait aussi de nombreux employés de l'ambassade d'Israël et des membres de la communauté juive locale – dont une centaine d'enfants agitant de petits drapeaux israéliens. Tout ce petit monde attendait avec impatience l'atterrissage du Britannia.

Mais l'avion était en retard. Deux heures passèrent. Klein courait en tous sens, en quête du moindre renseignement[dcxlviii]. On lui apprit que l'avion avait mis du temps à obtenir une autorisation de décollage à Recife – pourtant, toutes les autorisations nécessaires étaient données depuis longtemps. Harel n'était pas moins nerveux que Klein, mais les deux hommes ne pouvaient guère qu'attendre et espérer.

Enfin, à 16 h 05, trois heures plus tard que prévu, le Britannia descendit sur Buenos Aires et vint se poser sur le tarmac dans un crissement de pneus[dcxlix]. L'orchestre se mit à jouer l'hymne national israélien, *Hatikvah* (« L'Espoir »). Klein observa l'appareil qui roulait doucement vers le terminal[dcl].

Émergeant de l'avion, Eban se dirigea vers la foule agitant ses drapeaux israéliens. Il salua ses hôtes argentins et, à la surprise générale, prononça un petit discours dans un espagnol irréprochable. Rien dans son attitude ne laissait deviner que sa présence n'était pas seulement un geste diplomatique et amical. Tout près, sur le tarmac, Luba Volk se réjouissait de voir que la cérémonie se déroulait comme prévu. Elle vit descendre de l'avion plusieurs hommes qu'elle ne connaissait pas alors qu'ils portaient l'uniforme d'El Al. Après avoir salué Yehuda Shimoni, elle lui demanda sans détour : « Qui sont ces gens[dcli] ? »

Pris de court par sa question, Shimoni préféra botter en touche en lui parlant de son ancien patron, le directeur général de la compagnie : « Je suis chargé de vous transmettre les salutations du général Ben Arzi. Il serait très heureux que vous acceptiez de revenir chez nous à plein temps. »

Au lieu de poursuivre sur ce sujet, Luba Volk répondit :

« Le ministère de l'Aviation m'a beaucoup déçue. Je leur ai demandé une civière, mais ils ont refusé.

— Comment ? s'écria Shimoni. Vous leur avez demandé *quoi ?*

— Une civière. Pourquoi pas ? Cette requête relève de mes compétences ici, je crois.

— Je ne sais pas… C'est une mauvaise nouvelle. Bon, peu importe. À partir de maintenant, vous n'êtes plus responsable de ce qui se passe. »

Devant l'air stupéfait de Luba, qui ne comprenait plus rien, il ajouta :

« J'en suis profondément désolé, mais je ne peux pas vous révéler l'objet de ce vol. »

C'est alors qu'une hôtesse de l'air demanda à parler à Luba, si bien que celle-ci dut interrompre sa conversation avec Shimoni sans pouvoir lui demander davantage d'explications. La tête ailleurs, imaginant mille cas de figure – y compris une éventuelle utilisation de l'avion pour exfiltrer Josef Mengele –, Luba Volk s'éloigna pour saluer les autres membres de l'équipage et les accompagner jusqu'au terminal.

Le capitaine Tohar, s'adressant aux passagers, leur souhaita une agréable découverte de Buenos Aires et leur rappela que chacun devait se trouver à son hôtel le lendemain soir, afin de se préparer au départ ; aucun retard ne serait admis. Arye Friedman et Mordechai Avivi, les deux mécaniciens, croyaient pouvoir se promener en ville, mais Adi Peleg leur demanda de ne pas quitter la zone de maintenance des Aerolineas Argentinas[dclii]. Il fallait surveiller l'avion de près, leur dit-il, pour éviter un sabotage de la part de quelque « agence hostile ».

Shalom et Aharoni observaient ces diverses scènes sans révéler leur présence aux membres de l'équipage ni aux passagers fraîchement débarqués[dcliii]. Ils n'étaient venus que pour examiner une fois de plus le trajet jusqu'à l'aéroport et pour vérifier que l'appareil était correctement positionné pour le lendemain. Cela fait, ils repartirent pour Maoz, où devait avoir lieu une ultime mise au point de l'opération.

Dans un café situé non loin de l'Hôtel Internacional, peu après l'atterrissage de l'avion, Harel s'assit à une table en compagnie de Tohar et de Shimoni[dcliv]. Les deux hommes semblaient épuisés. Le capitaine ne dit pas un mot de l'accident évité de justesse à Recife, préférant rappeler que son équipage et lui-même se tenaient à la

disposition de Harel ; ils feraient tout ce qu'on leur demanderait, à une exception près : une nouvelle escale au Brésil. Ces gens-là, dit-il, n'étaient pas dignes de confiance. Harel n'y voyait aucun inconvénient, puisqu'il comptait justement sur un vol direct pour Dakar ; ainsi, le Britannia ne risquait pas d'être arrêté lors d'une escale en Amérique latine.

Une fois ces détails réglés, Harel exposa son plan : il s'agissait d'embarquer Eichmann en le faisant passer pour un employé d'El Al. Il faudrait donc que le reste de l'équipage franchisse les portiques de contrôle avec le prisonnier. Pour Tohar et Shimoni, cette idée l'emportait largement sur la méthode de la valise diplomatique ou du chariot de ravitaillement. Shimoni mentionna la civière commandée par Luba Volk, ajoutant que cette demande risquait d'éveiller les soupçons ; le chef du Mossad, nullement inquiet, le pria seulement de faire en sorte qu'aucun passager indésirable n'embarque sur ce vol. Au terme de leur discussion, les trois hommes n'eurent qu'un seul point de désaccord : l'heure de départ. Harel voulait partir dès que possible le lendemain, mais Tohar estimait que l'équipage, avant un très long trajet jusqu'à Dakar, puis Tel Aviv, avait besoin de se reposer un peu. Et puis, le Britannia aussi devait être ménagé ; le confier à un équipage fatigué, c'était prendre un risque inutile. Harel se rendit à ces arguments, et il fut décidé que l'avion décollerait un peu avant minuit.

Tohar se rendit ensuite à l'Hôtel Internacional où il devait retrouver son équipage avant le départ pour la ville. Il convoqua dans sa suite les deux autres pilotes, Wedeles et Azriel Ronen ; les navigateurs, Shaul et Hassin ; et les ingénieurs de vol, Shimon Blanc – un rescapé du camp de Dachau – et Oved Kabiri[dclv]. Cette équipe était chargée de ramener le Britannia en Israël sans encombre, et Tohar estimait qu'ils méritaient de connaître le but véritable de leur mission. À l'exception de Wedeles, tous furent stupéfaits de la révélation de leur capitaine – même si certains ne savaient pas qui était Eichmann. Tohar leur apprit ensuite qu'il n'y aurait pas d'escale entre Buenos Aires et Dakar ; il fallait donc que les navigateurs établissent le parcours en conséquence, et que les ingénieurs de vol s'assurent que le Britannia était en mesure d'effectuer un tel trajet. Il fallait aussi envisager un décollage d'urgence en cas de problème.

Les membres de l'équipage sortirent de la chambre de Tohar quelque peu refroidis par ces nouvelles consignes.

À l'autre bout de la ville, Harel retrouva une partie de son équipe à Maoz tandis que Malkin, Tabor et Medad restaient à Tira pour surveiller Eichmann. Cette fois-ci, Harel ne fit pas de grand discours sur la portée historique de leur mission ; il se contenta de leur livrer sobrement les détails de l'opération à venir : horaires, documents, déguisements, trajets, voitures, plans de secours, traque de Mengele, nettoyage des lieux, évacuation des agents qui n'embarquaient pas sur le vol El Al.

Dans l'obscurité de la dernière nuit passée à Tira, Rafi Eitan eut l'impression d'entendre un bruit à l'extérieur[dclvi]. Il courut aussitôt alerter les autres membres de l'équipe. Dans la cellule d'Eichmann, Tabor se préparait à faire entrer le prisonnier dans l'espace aménagé au-dessus de la pièce. Les autres, postés devant les fenêtres de la villa, guettaient le moindre mouvement. L'un d'eux sortit inspecter l'avant de la maison, un autre l'arrière : c'était une fausse alerte.

L'attente angoissée reprit donc[dclvii]. Il leur tardait d'en finir avec Eichmann et d'être de retour en Israël. Il n'était pas question de se reposer : il fallait alterner les tours de garde, remettre la maison dans son état d'origine, vérifier les nouveaux papiers d'identité attribués à chacun, collecter les divers objets (jumelles, outils, passeports, vêtements, cartes, etc.) à jeter ou à détruire avant le départ. Eichmann passa la nuit assis sur le bord de son lit, conscient qu'il se passait quelque chose.

L'aube était proche, et avec elle l'ultime étape de la mission. Bientôt, il serait temps pour chacun de disparaître dans la nature.

# 25

En cette froide matinée d'hiver, l'atmosphère à Tira était plus tendue que jamais[dclviii]. Tout en préparant leur départ, les membres de l'équipe songeaient aux nombreux problèmes qui pouvaient encore surgir quand ils auraient quitté la villa.

Ni la radio, ni les journaux n'avaient mentionné la disparition d'Eichmann, mais la police ou les services secrets avaient peut-être exigé le silence sur cette affaire ; quant à la communauté des anciens nazis, il y avait peu de chances qu'elle fasse savoir publiquement qu'elle recherchait l'un des siens. L'équipe pouvait donc bel et bien faire l'objet de recherches actives, sans compter qu'elle risquait de se faire arrêter par hasard à quelque barrage routier ; malgré les sédatifs administrés par le D^r^ Kaplan, Eichmann parviendrait peut-être alors à faire comprendre à la police qu'il était emmené contre son gré. Kaplan était certes un anesthésiste expérimenté, mais il n'était pas facile d'étourdir un homme sans l'endormir tout à fait. Par ailleurs, les routes de Buenos Aires étaient souvent en mauvais état, et un accident était toujours possible. À l'aéroport, les gardes pouvaient se montrer plus vigilants que d'habitude. Enfin, le vol lui-même n'était pas exempt de tout danger.

Au début de l'après-midi, l'équipe avait achevé l'essentiel des préparatifs ; il ne restait plus qu'à patienter, c'est-à-dire ruminer les nombreux risques encourus. La villa était en parfait état. Malkin avait réalisé de nouveaux essais avec le déguisement d'Eichmann, lequel était une fois encore persuadé qu'on allait l'exécuter sur place. Le médecin lui imposait un régime rigoureux pour réduire les risques de complications liées aux sédatifs. Chaque membre de l'équipe jouissait désormais d'une nouvelle identité, et Eitan avait envisagé dans ses moindres détails le transport d'Eichmann jusqu'à l'aéroport.

Les autres agents s'activaient de leur côté. Aharoni avait effacé toute trace de sa présence dans la planque où il se trouvait ; avec son costume et sa cravate, il avait l'air d'un parfait chauffeur quand il prit un taxi pour l'ambassade d'Israël. Là, Yossef lui confia une nouvelle Chevrolet pourvue d'une plaque d'immatriculation diplomatique : c'est dans cette voiture qu'il devait conduire Eichmann à l'aéroport. Il lui donna également, en plus d'un faux permis de conduire international, un nouveau passeport diplomatique faisant de lui un membre de l'antenne sud-américaine du ministère israélien des Affaires étrangères. Ainsi disparut son personnage d'homme d'affaires allemand. Aharoni quitta l'ambassade au volant de la limousine et, par mesure de prudence, se rendit dans un garage pour une révision complète du véhicule.

À Maoz, pendant ce temps, Shalom Dani préparait en hâte des documents à l'intention d'Eichmann[dclix]. Il allait même disposer d'un authentique certificat médical – accordé par un hôpital de Buenos Aires – attestant que cet homme, malgré un récent traumatisme crânien, était bien en état de prendre l'avion. Harel avait en effet demandé à un *sayan* de feindre un accident cérébral et de se rendre à l'hôpital pour y obtenir une autorisation de sortie. Dani n'eut aucun mal à falsifier le nom du volontaire pour établir le document au nom de Zichroni, la nouvelle identité d'Eichmann. Puis il prépara un passeport au même nom.

Tabor passa la plus grande partie de la journée à l'aéroport[dclx]. Après avoir inspecté le Britannia avec les deux mécaniciens, il entreprit de ménager dans l'appareil un compartiment secret où l'on ferait entrer le prisonnier en cas de fouille par la police : il monta un faux mur sur des charnières, juste devant les toilettes de la cabine de première classe. L'illusion était parfaite ; nul n'aurait pu se douter qu'il y avait eu naguère des toilettes à cet endroit.

Avraham Shalom, quant à lui, s'assurait que les gardes auxquels il s'était lié durant la semaine écoulée n'avaient pas changé de poste, et qu'ils ne seraient pas surpris de le voir franchir à plusieurs reprises les portes d'embarquement ce jour-là[dclxi]. Il vérifia une fois encore les routes d'accès entre Tira et l'aéroport ; par chance, aucune n'était bloquée par un barrage filtrant. Mais la ville et les environs de l'aéroport grouillaient de policiers, et Shalom redoutait le moment où il faudrait conduire Eichmann jusqu'à l'avion.

Il fit part de ses craintes à Harel, qui avait établi son quartier général dans un restaurant de l'aéroport, d'où il comptait coordonner les diverses activités de son équipe[dclxii]. Policiers et militaires prenaient leur repas dans le hall central de l'aéroport, mais le restaurant était bondé en permanence ; les clients ne cessaient d'aller et venir dans un bruit assourdissant de conversations et de vaisselle. Harel pouvait rester là pendant des heures, à recevoir ses agents, sans que personne lui prête la moindre attention. Le décollage étant prévu aux alentours de minuit, il se préparait à affronter une longue journée.

Harel écouta Shalom avec attention et compréhension. Plus qu'aucun autre membre de l'équipe, ce dernier envisageait toujours les pires cas de figure et imaginait des plans de secours. Au cours des semaines précédentes, ces scénarios catastrophe l'avaient souvent empêché de dormir.

Même en ces heures d'angoisse précédant l'exfiltration d'Eichmann, avec tous les détails à régler et les problèmes à résoudre, Harel espérait encore pouvoir capturer Mengele. Des agents du Mossad fraîchement débarqués attendaient qu'il donne l'ordre de lancer l'assaut dès qu'on aurait repéré le médecin d'Auschwitz.

Il n'en fut rien. Harel avait demandé à Meir Lavi – le *sayan* rencontré le soir de l'enlèvement d'Eichmann et chargé du mystérieux message relatif à une « machine à écrire » – d'essayer de pénétrer à l'intérieur de la pension de Vicente López[dclxiii]. Le jeune homme s'était fait passer pour un livreur, mais on ne l'avait pas laissé entrer ; en revanche, il avait pu joindre la propriétaire au téléphone. Celle-ci ne parlait pas l'espagnol et, quand Lavi était passé à l'anglais, il avait compris à son accent qu'elle n'était pas allemande mais américaine.

Hilel Pooch se rendit sur place quelques heures plus tard, en bleu de travail et avec une ceinture à outils. Il affirma à la propriétaire qu'on l'avait appelé pour réparer le chauffe-eau. Lui aussi repéra chez elle un accent américain, et remarqua surtout qu'elle était parfaitement à l'aise et qu'elle lui avait spontanément donné son nom. Certes, elle refusait de le laisser entrer parce qu'elle n'était pas au courant d'un problème de chaudière, mais de toute évidence elle n'avait rien à cacher. Mengele n'était plus chez elle.

Lavi et Pooch vinrent rendre compte de leur mission à Harel en début de soirée. Le chef du Mossad avait espéré un coup de chance, mais le temps jouait contre eux. La traque de Mengele attendrait donc une autre occasion. À 19 h 30, Shalom et Aharoni arrivèrent à leur tour dans la salle bruyante et enfumée, pour l'informer que l'équipe attendait ses ordres pour transférer le prisonnier. Klein lui ayant confirmé que l'avion et l'équipage d'El Al étaient prêts, il pria ses agents de lancer l'opération.

À Tira, l'équipe se préparait au départ[dclxiv]. Ceux qui se rendaient à l'aéroport revêtirent un uniforme d'El Al et bouclèrent leurs bagages. Le médecin ayant examiné Eichmann avec le plus grand soin, Malkin entra dans sa cellule pour commencer à le déguiser.

Quelques heures plus tôt, Eichmann avait appris qu'on l'emmènerait en Israël ce soir-là, et Aharoni lui avait demandé avec insistance de ne pas résister. Il semblait à présent plus détendu et comme résigné. Malkin commença par teindre ses cheveux en gris, puis maquilla son visage pour le faire paraître plus vieux – en traçant de fausses rides autour de sa bouche et sur son front, puis en noircissant légèrement la zone située sous les yeux. Il colla une épaisse moustache sur sa lèvre supérieure. Pour finir, il lui fit enfiler la même tenue que les autres : chemise blanche amidonnée, pantalon bleu marine, chaussures vernies, casquette El Al ornée d'une étoile de David.

Malkin venait de terminer sa tâche quand on vit arriver Aharoni en compagnie de Yoel Goren, l'un des agents du Mossad arrivés par le vol El Al. C'est ce même Goren qui, deux ans plus tôt, avait enquêté sur la maison d'Olivos – et estimé qu'Eichmann ne pouvait certainement pas habiter un endroit si sordide. Malgré cette erreur de jugement, il avait été désigné pour prendre part à la dernière étape de la mission parce qu'il parlait couramment l'espagnol et connaissait bien Buenos Aires.

Les hommes firent descendre le prisonnier dans la cuisine. Là, il s'assit devant une table sur laquelle étaient posés un tube en verre et une aiguille. Le D$^{r}$ Kaplan fit son apparition dans la cuisine, ravi de servir enfin à quelque chose après dix jours de désœuvrement. Il remonta la manche droite du nazi et tamponna d'alcool un morceau de tissu. Comme il approchait le tissu du bras d'Eichmann, celui-ci eut un mouvement de recul.

« Inutile de me piquer, dit-il ; je ne prononcerai pas un mot, je le promets[dclxv].

— Ne vous inquiétez pas, répondit le médecin. Ce n'est rien, c'est seulement pour vous calmer.

— Le voyage sera long, ajouta Aharoni. Ce produit vous aidera à oublier vos angoisses. »

Kaplan saisit la seringue pour commencer l'injection.

« Non, dit Eichmann. Non ! Je ne suis pas du tout angoissé.

— S'il vous plaît, dit Malkin, nous sommes obligés de le faire. Nous avons des ordres. »

Le prisonnier capitula et tendit son bras. Le médecin inséra l'aiguille dans une veine et relia le tube à la seringue. Puis il administra la dose de sédatif. Eichmann ne tarda pas à perdre conscience, tout en marmonnant : « Non, non, pas besoin… »

« Nous pouvons y aller », dit enfin le médecin tout en lui prenant le pouls.

À 21 heures, Yaakov Gat et Rafi Eitan saisirent Eichmann sous les bras et l'emmenèrent dans le garage. Il était conscient mais presque incapable de parler. Regardant ses ravisseurs d'un air étourdi, il leur dit : « Ça ne va pas. Il faut me passer une veste. » Ils avaient volontairement omis la veste pour avoir accès à son bras, mais furent ravis de constater qu'Eichmann s'efforçait de les aider.

Gat s'installa sur la banquette arrière de la limousine et le tira jusqu'à lui. Le médecin prit également place à l'arrière, prêt à injecter au prisonnier une seconde dose de calmants si la situation l'exigeait.

« Ne vous inquiétez pas, marmonna un Eichmann plus alerte qu'il n'en avait l'air, vous pouvez compter sur moi. Je n'ai pas besoin d'une seconde piqûre. »

Aharoni démarra le moteur et Yoel Goren se glissa sur le siège avant. Malkin ouvrit pour eux la grille de l'entrée ; il restait à Tira en compagnie de Nesiahu pour le cas où les autres seraient contraints de se replier. Eitan et Tabor devaient prendre place dans une seconde voiture. Parvenue au bout de l'allée, la limousine s'enfonça dans la nuit.

Au même moment, dans un coin discret de l'Hôtel Internacional, le capitaine Wedeles rassembla les sept membres de l'équipage El Al – opérateurs radio, commissaires de bord et hôtesses – qui ignoraient encore la raison véritable du vol. Tous avaient passé les

dernières vingt-quatre heures à découvrir Buenos Aires dans les meilleures conditions – promenades en ville, shopping, restaurants spécialisés dans le fameux bœuf argentin. La mine grave de Wedeles les surprit, tout comme la présence de Yosef Klein et d'Adi Peleg.

« Le vol de retour est avancé, annonça Wedeles[dclxvi]. On se retrouve en bas dans une heure. D'ici là, pas de shopping. Rien. À partir de maintenant, vous ne me quittez plus. Si je m'assois, il faudra vous asseoir aussi. Vous devez rester autour de moi.

— Vous allez prendre part à un événement capital, ajouta Peleg. Ne me demandez pas de quoi il s'agit. Sachez seulement que nous ramenons une personne très importante en Israël. Je vous révélerai son identité plus tard.

— Nous prendrons deux voitures pour rejoindre la zone d'embarquement, poursuivit Wedeles. Notre homme se trouvera dans une troisième. »

Les membres de l'équipage n'étaient pas vraiment surpris par ces propos, car tous avaient senti qu'il se passait quelque chose d'inhabituel. Ils s'arrangèrent pour être à l'heure au rendez-vous. Avant de quitter l'hôtel, ils furent rejoints par Luba Volk. Klein s'avança aussitôt vers elle dans le grand hall :

« Est-ce que vous comptez vous rendre avec nous à l'aéroport ?

— Bien sûr[dclxvii] », répondit-elle.

Elle savait maintenant qu'il s'agissait d'un vol particulier, mais elle tenait à raccompagner ses amis.

« Je vous en prie, dit Klein avec douceur, renoncez. C'est dangereux. Malheureusement, je ne peux pas vous en dire plus… mais n'allez pas à l'aéroport. J'insiste. Vous avez un petit garçon, ne l'oubliez pas. »

En voyant que Klein avait les yeux embués de larmes, Luba obéit. Elle fit ses adieux à la petite troupe et rentra chez elle – sans ignorer toutefois que c'était son nom à elle qui figurait sur les documents de vol enregistrés au ministère de l'Aviation.

L'équipage grimpa dans le minibus qui les attendait devant l'hôtel et se mit à patienter, sans que personne n'ose poser la moindre question. Klein était déjà parti de son côté, afin de vérifier que tout était fin prêt pour le vol.

À l'aéroport, dans la zone de maintenance de la compagnie nationale argentine, Avraham Shalom regarda sa montre : il était un

peu plus de 22 heures. Le capitaine Zvi Tohar venait de passer deux heures à vérifier l'appareil avec quelques membres de son équipage et les deux mécaniciens[dclxviii]. Shalom alla ensuite observer les voies d'accès donnant sur la piste, afin de vérifier que les autorités n'avaient pas mis en place de nouvelles mesures de sécurité ; il s'assura aussi que personne ne rôdait dans les parages. Rassuré, il se rendit à l'aérogare et fit son rapport à Harel. Enfin, il se dirigea vers le parking de l'aéroport pour attendre l'arrivée d'Eichmann.

Au bureau des services de la navigation aérienne, dans la tour de contrôle, les navigateurs Shaul Shaul et Gady Hassin examinaient les derniers bulletins météo relatifs au trajet entre Buenos Aires et Dakar, étudiant les prévisions en matière de vents, de températures et de turbulences[dclxix]. Le trajet direct entre deux points est rarement le plus efficace ; le succès ou l'échec du vol reposaient sur leurs choix – profiter des vents arrière, éviter les vents contraires –, d'autant qu'ils devaient pousser le Britannia au maximum de ses capacités sur un long trajet sans escale – ce qui n'avait encore jamais été réalisé avec ce type d'appareil.

Une fois le parcours mis au point, ils passèrent soigneusement en revue les « notams » (messages aux navigants) signalant les zones interdites de survol, les couloirs aériens réservés et les exercices militaires prévus. Puis ils rédigèrent un plan de vol à l'intention des contrôleurs aériens – un plan qui n'avait rien à voir avec celui qu'ils comptaient suivre en réalité. Selon leur trajet officiel, dûment remis à la tour de contrôle, ils feraient escale à Recife avant de repartir pour Dakar – exactement comme à l'aller. Le trajet réel n'eût pas manqué de surprendre leurs interlocuteurs argentins. Ils annonçaient leur décollage pour 2 heures du matin, le 21 mai, mais Tohar voulait partir dès minuit pour prendre de vitesse d'éventuels poursuivants.

Roulant avec la plus grande prudence, Aharoni prit un chemin détourné pour se rendre à l'aéroport en évitant les barrages établis sur les voies principales[dclxx]. À l'arrière, Eichmann restait silencieux – presque trop, au goût de Gat et d'Aharoni. Ils craignaient tous deux que le prisonnier feigne l'abrutissement dans le seul but d'échapper à une seconde injection de tranquillisants ; alors, choisissant le moment opportun – l'embarquement par exemple –, il se mettrait à hurler au secours, et toute l'opération serait compromise.

À part surveiller la voiture d'escorte et anticiper une éventuelle patrouille de police, les passagers de la première voiture ne pouvaient pas faire grand-chose ; il ne leur restait qu'à s'armer de patience pendant l'heure et demie que durait le trajet. Celui-ci se déroula sans incident, sinon qu'il fallut attendre un long moment devant un passage à niveau. Les deux voitures, qui avaient pu éviter tous les barrages routiers, arrivèrent enfin devant l'entrée principale de l'aéroport ; en voyant leurs plaques d'immatriculation diplomatiques, les gardes leur firent signe d'avancer.

À un endroit convenu d'avance, dans le parking, les hommes retrouvèrent Peleg et le minibus où avait embarqué l'équipage[dclxxi]. Shalom se trouvait là également. Il était un peu moins de 23 heures. L'un d'eux courut prévenir Harel, qui les rejoignit aussitôt. Il regarda à l'intérieur de la limousine. Eichmann semblait endormi, mais le D$^{r}$ Kaplan certifia qu'il pouvait voir et entendre – sans toutefois être assez lucide pour comprendre tout ce qui se passait autour de lui. Surtout, il était incapable de la moindre résistance. Gat n'était toujours pas rassuré, mais il garda ses craintes pour lui. Harel leur donna l'ordre de se rendre à la zone technique où était garé l'avion.

Eitan remit à Peleg les clefs de la voiture d'escorte dans laquelle il était venu à l'aéroport. Shalom occupait le siège du passager. Après des dizaines d'allées et venues, les deux hommes appelaient désormais les gardes par leur prénom ; c'était donc à eux qu'il revenait de conduire l'escorte, qui devait franchir l'entrée principale pour se rendre à la zone de maintenance technique. Ils étaient suivis par la limousine, conduite par Aharoni, et par le minibus transportant l'équipage.

Le convoi fit demi-tour, ressortit de l'aéroport et emprunta la voie express sur quelques centaines de mètres avant de tourner sur la droite. Les voitures longèrent alors l'enceinte de l'aéroport jusqu'à une autre voie d'accès. Sur les recommandations de Harel, tous devaient se comporter comme s'ils étaient un peu éméchés, afin de justifier la présence parmi eux d'un homme à moitié endormi sur la banquette arrière. Mais Shalom, qui connaissait bien les gardes et ne voulait pas éveiller les soupçons, préféra ignorer la suggestion de son chef.

Quand le convoi fit halte devant l'entrée, un garde armé s'approcha de la voiture de tête. Ayant reconnu Peleg et Shalom, il alla soulever la barrière et leur fit signe de passer en criant

plaisamment : « Salut, Israël ! » La limousine et le minibus ralentirent afin que le garde, jetant un coup d'œil à l'intérieur, ait le temps de vérifier que tout le monde portait bien l'uniforme d'El Al. Une fois dans l'aéroport, sans jamais s'approcher des hangars trop éclairés, les trois véhicules se rendirent jusqu'à la zone réservée à la compagnie nationale.

« Silence absolu, dit Gat à Eichmann. Nous allons bientôt embarquer[dclxxii]. »

Le prisonnier n'entendit même pas cet avertissement. La limousine s'arrêta au pied de la passerelle où Tohar les attendait. C'est alors qu'Eitan aperçut un policier qui s'approchait ; bondissant hors de la voiture, il murmura au capitaine : « Occupez-vous de lui, vite[dclxxiii] ! »

Tohar alla aussitôt au-devant du policier et l'entraîna vers l'arrière de l'appareil, d'où il ne pourrait plus voir la passerelle.

La voie était libre. Gat souleva Eichmann pour le faire sortir de la limousine ; Yoel Goren le soutenait de l'autre côté car il ne tenait pas sur ses jambes. Comme l'équipage sortait du minibus en file indienne, Eitan ordonna : « Formez un cercle autour de nous, et suivez-nous jusqu'en haut des marches[dclxxiv]. »

Gat et Goren firent alors monter Eichmann sur la passerelle ; Wedeles se tenait juste derrière le prisonnier, dont les pieds inertes heurtaient chaque marche[dclxxv]. La lumière d'un projecteur se mit à fouiller l'obscurité, et Wedeles poussa Eichmann dans le bas du dos pour le faire avancer. Tout le monde se pressait autour de lui, formant un véritable écran d'uniformes El Al. Enfin, la petite troupe se retrouva à l'intérieur de l'appareil. Sur le tarmac, Aharoni reprenait son souffle et Yosef Klein songeait avec soulagement que leur rôle dans la mission allait bientôt prendre fin.

À bord de l'avion, Gat et Goren emmenèrent Eichmann vers l'arrière, en première classe, pour l'installer dans un siège côté hublot. Gat s'assit de l'autre côté de l'allée centrale et le médecin, par mesure de prudence, juste derrière le prisonnier. Goren choisit l'une des cinq places restantes ; les autres sièges de première classe seraient occupés par des membres de l'équipage d'El Al. Une hôtesse vint s'asseoir à côté d'Eichmann, qu'elle enveloppa d'une couverture. Ignorant encore l'identité de ce passager, elle pensait qu'il devait s'agir d'un scientifique.

« Faites tous semblant de dormir », leur ordonna Gat[dclxxvi].

Un steward baissa l'éclairage de la cabine et tira un rideau devant l'entrée. Si la police ou les douanes venaient inspecter l'avion avant le décollage, on leur dirait que l'équipe de nuit était en train de se reposer. Quant à Eichmann, il était à peine conscient de ce qui se passait autour de lui.

À 23 h 15, l'équipage referma les portes de l'appareil ; Tohar mit les moteurs en marche et fit rouler le Britannia vers la plate-forme d'embarquement.

Derrière une baie vitrée, Isser Harel aperçut le Britannia dont les moteurs faisaient doucement vibrer les vitres de l'aérogare[dclxxvii]. Eichmann était à bord. Le reste de l'équipage allait bientôt franchir le contrôle des douanes, et certains agents du Mossad devaient encore embarquer ; ensuite, il ne resterait plus qu'à attendre le feu vert de la tour de contrôle. Harel éprouvait une vive impatience. À chaque instant, il s'attendait à voir surgir la police ou une troupe d'anciens nazis exigeant que l'appareil soit fouillé sur-le-champ.

Harel quitta sa table de restaurant pour rejoindre Klein, qui lui confirma que tout était prêt[dclxxviii]. Il sortit alors de l'aérogare à la hâte, afin de retrouver Eitan et Shalom qui revenaient tout juste du hangar. Le transfert d'Eichmann à bord s'était passé sans la moindre complication, lui dirent-ils. Eitan et Shalom restaient en Argentine avec Malkin : il fallait rendre les véhicules à l'agence de location et effacer les toutes dernières traces de leur présence. Ayant échangé des poignées de main, ils se souhaitèrent bonne chance pour leurs voyages respectifs.

Harel se rendit en salle d'embarquement, bientôt suivi par Aharoni, Tabor et les deux agents du Mossad arrivés plus récemment par le vol El Al. Medad arriva le dernier car sa voiture était tombée en panne sur le chemin de l'aéroport. Les agents avaient de nombreux bagages à enregistrer avant de rentrer en Israël.

Klein s'approcha de Harel et lui glissa : « J'avoue que je suis assez surpris de voir tant de monde[dclxxix]. »

Harel tenta de le rassurer : « Ne vous inquiétez pas, tous ces hommes sont des agents à moi. » Il estimait toutefois qu'ils avaient recruté trop de monde pour l'opération.

Klein s'éloigna, pas vraiment rassuré. À 23 h 30, on vint lui annoncer que l'avion était prêt à décoller. Les porteurs avaient fini de charger les bagages dans la soute, mais il fallait encore attendre que

les douanes et le contrôle des passeports autorisent Harel, ses hommes et les quelques membres restants de l'équipage El Al à embarquer. Ces deux services ne pouvaient être occupés ailleurs, car l'avion était le seul à partir à cette heure tardive.

Or, les minutes s'écoulaient sans que rien ne laisse présager l'arrivée imminente des officiers des douanes[dclxxx]. Harel et Aharoni faisaient nerveusement les cent pas dans la salle d'embarquement. Les avait-on vus embarquer un passager de force ? Un indicateur avait-il prévenu l'aéroport qu'il se tramait quelque chose de louche ? Fallait-il s'attendre à une attaque de commando ? Harel envisagea de faire passer un message à Tohar l'invitant à partir sans eux, mais il décida d'attendre encore un peu.

Enfin, Klein repéra un responsable des douanes. L'homme, qui portait une large barbe, pénétra dans la salle et s'excusa platement de les avoir fait attendre. À voir sa mine contrite, il était clair qu'il s'agissait en effet d'un problème d'organisation. Il leur fit signe d'avancer vers la porte d'embarquement et apposa un tampon sur leurs passeports, souhaitant à chacun un chaleureux *« Bon viaje ! »*.

Au moment d'atteindre le sommet de la passerelle du Britannia, Harel remarqua un homme en uniforme qui, surgissant de l'aérogare en proie à une vive agitation, allait parler à un responsable de l'aéroport en faisant de grands gestes[dclxxxi]. De toute évidence, il s'était passé quelque chose. Harel se précipita dans l'avion juste à temps pour que la porte se ferme derrière lui.

Dans le cockpit, Tohar parcourut la check-list avec ses copilotes. Système électrique : bon. Niveau de carburant : bon. État des jauges : bon. Alors que Harel attachait sa ceinture sur le siège éjectable du cockpit, Tohar demanda à l'ingénieur de vol de lancer les moteurs. Les quatre moteurs à réaction démarrèrent aussitôt.

Suivant la procédure, Tohar appela alors la tour de contrôle : « El Al prêt à rouler. Demande autorisation pour Recife[dclxxxii]. » Puis il fournit l'altitude et les coordonnées établies par Shaul sur leur prétendu plan de vol vers le Brésil.

La tour répondit : « El Al, roulez jusqu'au tarmac. Attendez autorisation de décoller pour Recife. »

Ils étaient presque tirés d'affaire, songea Harel – il avait eu très peur en voyant surgir cet homme de l'aérogare, mais c'était une fausse alerte. Malgré tout, il avait hâte de se retrouver en plein ciel.

Tohar relâcha les freins et le Britannia roula doucement jusqu'à sa position de départ. Alors que l'avion s'éloignait de l'aérogare, la radio transmit un nouveau message de la tour de contrôle : « El Al, gardez votre position. Le plan de vol présente une anomalie. »

Dans le cockpit, l'équipage retint son souffle. Pour Harel, cela ne faisait aucun doute : leur manœuvre était éventée. Tohar, sans même demander une confirmation à la tour, se retourna vers son chef pour recevoir ses ordres. Les autres ne disaient pas un mot, à peine capables de respirer.

« Qu'est-ce qui se passe si on décolle en direction de Dakar sans les écouter ? » demanda Harel.

Tout le monde savait que Tohar était un pilote de réserve de l'armée de l'air israélienne, et qu'il avait connu assez de situations critiques pour agir en toute connaissance de cause. Il était peu probable que l'armée argentine soit déjà sur le qui-vive à l'aéroport, mais, s'ils décollaient sans autorisation, un avion de chasse pouvait être lancé à leurs trousses. Tohar pouvait certes voler assez bas pour échapper aux radars, en direction du sud – et non au nord, vers Recife –, lançant leurs poursuivants sur une fausse piste, au moins pendant un moment. Mais il répondit à Harel que les risques étaient considérables.

Sans se départir de son calme, le pilote ajouta : « Il y a une solution plus simple. Avant de lancer l'armée de l'air à nos trousses, assurons-nous qu'ils sont bien au courant de la présence à bord d'Adolf Eichmann. Le problème n'existe peut-être pas ; inutile de le créer. »

Harel opina du chef, tout en songeant qu'un retard prolongé donnerait aux autorités le temps nécessaire pour alerter l'armée ou empêcher l'avion de décoller.

Tohar se tourna alors vers Shaul : « Ils ont repéré une anomalie dans le plan de vol. Alors, envoyons à la tour celui qui l'a préparé, et on en saura peut-être davantage. »

En tant que navigateur en chef, Shaul était responsable du plan.

« Si tu n'es pas de retour dans dix minutes, ajouta Tohar, on décolle sans toi. »

Posté devant l'aérogare, Klein ne comprenait pas pourquoi l'avion ne bougeait plus[dclxxxiii]. Il avait pourtant tout vérifié et revérifié. Il n'y avait aucune raison que l'avion soit bloqué sur la piste – à moins, bien sûr, que l'on ait découvert la présence à bord de

son mystérieux passager. Klein tenta d'établir un contact visuel avec l'un des pilotes, mais personne ne bougeait dans le cockpit, et nul ne songea à ouvrir un hublot pour l'appeler. Après une attente qui lui sembla interminable, il vit l'un des pilotes faisant des signes pour qu'on dispose un escalier mobile sur le flanc de l'appareil.

La porte du Britannia s'ouvrit et Shaul en descendit. Klein alla le retrouver au bas des marches et lui lança : « Mais qu'est-ce qui se passe, bon sang ?

— La tour de contrôle a trouvé une anomalie dans le plan de vol », répondit Shaul.

Klein éprouva un certain soulagement, tout en songeant que cette explication n'était peut-être qu'un prétexte. Il était pour le moins inhabituel de stopper un avion avant le décollage pour en faire descendre le navigateur.

« Dois-je vous accompagner ? demanda-t-il.

— Non, attendez ici. Je préfère y aller seul. »

Shaul pénétra dans la tour de contrôle sans avoir la moindre idée de ce qui l'attendait ; tout ce qu'il savait, c'est que dans quelques minutes l'avion décollerait sans lui, le laissant seul au cœur de la tourmente. Le malheureux trentenaire, père de deux enfants, grimpa les marches comme un condamné montant à l'échafaud.

« Quel est le problème ? demanda-t-il en anglais au contrôleur tout en cherchant du regard d'éventuels policiers[dclxxxiv].

— Il manque une signature, répondit le contrôleur en lui tendant le plan de vol. Et le nom de votre destination secondaire. »

Shaul se ressaisit aussitôt. Ce n'était donc que cela ! « Porto Alegre », dit-il avant d'ajouter ce détail sur le plan, avec sa signature. Puis il fit demi-tour et dévala l'escalier.

« Tout va bien, il manquait juste un détail sur le plan de vol ! » lança-t-il à Klein sans même s'arrêter.

Une fois à bord, il raconta ce qui s'était passé à ses collègues. Le soulagement était presque palpable à l'intérieur du cockpit. Les portes furent de nouveau fermées et Tohar appela la tour de contrôle. « Ici El Al. Pouvons-nous décoller ?

— Affirmatif. »

À 00 h 05, le 21 mai, l'avion se lança enfin sur la piste pour prendre son envol.

Une demi-heure plus tard, Nick Eichmann apprit par l'un des membres de l'équipe menant les recherches qu'un avion de ligne israélien avait quitté Buenos Aires en direction de Recife[dclxxxv]. Nick, convaincu que son père était à bord, demanda l'aide d'un ancien ss qui alerta un de ses contacts au sein des services secrets brésiliens, le priant de faire intercepter l'avion dès son atterrissage – justifiant ainsi la ruse de Harel et son choix d'un vol sans escale jusqu'à Dakar.

Entre Eichmann et Israël, il n'y avait plus maintenant qu'un vol transatlantique spécial, le premier du genre effectué par un Britannia, avec une marge d'erreur aussi réduite que possible.

# 26

Quand le Britannia sortit de l'espace aérien argentin, quelques minutes après le décollage, une clameur de joie emplit la cabine[dclxxxvi]. En première classe, les membres du faux équipage El Al se levèrent sur le siège pour s'embrasser et se féliciter de leur succès. Ils furent rejoints dans leurs effusions par Wedeles et par les rares membres du véritable équipage qui connaissaient l'identité du passager spécial. Harel fut surpris par cette explosion de joie spontanée ; il hésitait à révéler l'identité du prisonnier à l'ensemble des passagers mais, à l'évidence, le secret avait fait long feu. Il laissa la parole à Peleg.

Le chef de la sécurité d'El Al rassembla l'équipage et déclara : « C'est un grand privilège qu'on vous a accordé. Vous êtes en train de participer à une opération de la plus haute importance pour le peuple hébreu. L'homme qui voyage avec nous est Adolf Eichmann[dclxxxvii]. »

La nouvelle suscita un vif émoi parmi l'équipage. L'hôtesse qui avait pris place près du prisonnier se sentit défaillir. Cet homme si maigre et si quelconque, en train de tirer sur sa cigarette, avec sa pomme d'Adam qui frémissait sous l'effet de la peur, c'était donc Adolf Eichmann ! Horrifiée, elle se leva pour changer de place pendant que les autres s'abandonnaient à leur joie. Aharoni, calé au fond de son siège, sirotait un double whisky. Lui connaissait depuis longtemps l'identité du prisonnier, et il savait que sa capture relevait de l'exploit.

Dans le cockpit, l'ambiance était bien plus calme. L'avion prenait de l'altitude en direction du nord-est, traversant l'Uruguay pour survoler l'Atlantique et suivre le plan de vol conçu par Shaul pour atteindre Dakar dans les meilleures conditions. L'ingénieur de vol et le navigateur vérifiaient le moindre calcul avant de le faire à nouveau vérifier par leurs seconds.

Le chef pilote, les deux navigateurs et Shimon Blanc avaient supervisé le vol d'essai du Britannia entre New York et Tel Aviv à la fin de 1957[dclxxxviii]. Ce vol sans escale avait couvert une distance de 9 268 kilomètres en quinze heures, mais l'appareil avait été dépouillé de ses sièges et de tous ses équipements inutiles, et il ne transportait pas de passagers ; de plus, il avait bénéficié d'un fort vent arrière d'environ 105 km/h. Pour ce vol-ci, ils estimaient la portée maximale de l'appareil à un peu plus de 7 500 kilomètres.

Entre Buenos Aires et Dakar, il fallait compter près de 7 480 kilomètres. Ils misaient donc sur une performance maximum de l'appareil et sur des vents arrière pendant une bonne partie du trajet. Comme ils charriaient environ 4 tonnes de plus, l'appareil devrait voler 2 000 à 3 000 pieds plus bas que lors du vol d'essai, c'est-à-dire consommer près de 5 % de carburant en plus par heure de vol. Et rien ne garantissait la fiabilité des prévisions météorologiques.

Shaul et Tohar étaient presque sûrs de parvenir à Dakar, mais ils n'ignoraient pas que des ennuis pouvaient survenir. Si un moteur lâchait, par exemple, il faudrait encore réduire l'altitude et brûler encore plus de carburant. Les prévisions annonçaient des vents de 65 km/h, mais ceux-ci pouvaient fort bien plafonner à 30 km/h. Ce modèle de Britannia, le 4X-AGD, consommait peut-être le carburant plus rapidement que ne l'indiquaient les documents techniques. Au cours d'un vol de douze ou treize heures, des modifications infimes pouvaient se conjuguer pour créer des problèmes d'envergure. Au mieux, ils seraient en mesure de se diriger vers un autre aéroport, par exemple celui d'Abidjan, en Côte-d'Ivoire. Au pire, ce serait la panne sèche au-dessus de l'Atlantique. Les plans de vol présentaient toujours une marge d'erreur par mesure de sécurité, mais pour cette opération la marge était réduite au maximum.

Des heures durant, l'avion survola l'immensité de l'Atlantique, d'abord en direction de Trinidad, petite île volcanique située à 1 100 kilomètres du Brésil, puis plein nord en direction de Dakar[dclxxxix]. Régulièrement, les opérateurs radio recevaient de nouvelles prévisions météo, les navigateurs rectifiaient le trajet en conséquence et Harel, passant la tête par la porte du cockpit, venait vérifier que tout se déroulait comme prévu.

Dans la cabine de première classe, Eichmann se montrait aussi docile qu'il l'avait été dans sa cellule à Tira. Le D^r^ Kaplan ne lui autorisait que des repas très légers, pour le cas où il faudrait à

nouveau lui faire une piqûre de sédatif. De même, Harel invita ses hommes à rester vigilants ; le prisonnier était menotté et masqué, mais il pouvait toujours tenter de se suicider. Eichmann fumait sans arrêt et ne cessait de gigoter sur son siège.

Depuis le décollage, les membres de l'équipage se tenaient à bonne distance du prisonnier. Le criminel de guerre nazi n'avait eu droit qu'à une seule réaction un peu vive de la part de l'un d'entre eux. En apprenant son identité, le chef mécanicien, Arye Friedman, avait ressenti une telle émotion qu'il s'était mis à pleurer. En Pologne, son jeune frère de 6 ans, Zadok, avait été emmené et abattu par un soldat allemand ; tout au long de la guerre, Arye avait vécu bien d'autres cauchemars – d'abord dans des ghettos, puis en camp de concentration. Voyant un agent du Mossad tendre une cigarette à Eichmann, il n'avait pu s'empêcher de s'écrier : « Vous lui donnez des cigarettes ! Lui, il nous a donné du gaz ! » Eichmann ne répondit rien mais se tourna dans la direction de Friedman – sans le voir à cause de ses lunettes opaques. Le mécanicien s'installa en face du prisonnier et le fixa intensément, sans parvenir à voir autre chose que sa mère et son frère Zadok. Puis il se leva et quitta la cabine.

Yosef Klein boucla sa mission à Buenos Aires dès le lendemain[dcxc]. Il régla toutes les factures des services rendus à El Al et prit un vol des Aerolineas Argentinas pour New York. Il n'était plus question pour lui d'aller jouer les touristes au Brésil, comme il l'avait prévu en partant de chez lui trois semaines plus tôt. Sa récompense était d'un autre ordre : il avait vu le Britannia disparaître dans la nuit avec Adolf Eichmann à son bord.

Dans l'avion, il se retrouva assis à côté d'un reporter du *Daily Express* de Londres qui rédigeait frénétiquement, sur sa machine à écrire, un article consacré à la lune de miel de la princesse Margaret, la sœur de la reine Elizabeth. Il s'agissait, confia-t-il à Klein, d'un « reportage sensationnel » ; il avait même affrété un avion pour survoler sa villa en bord de mer. Klein sourit d'un air entendu, se retenant de lui répondre : « Si c'est du sensationnel que vous voulez, adressez-vous à votre voisin[dcxci]… »

En se réveillant à l'aube du 21 mai, Eitan, Malkin, Shalom, Dani et Nesiahu éprouvèrent un grand soulagement à l'idée qu'Eichmann ne se trouvait plus à Tira, qu'il n'était plus sous leur responsabilité et que la mission s'était bien déroulée. Il restait quelques menus détails

à régler : effacer toute trace de leur passage dans les diverses planques, brûler ou jeter le matériel qu'ils n'emportaient pas, rendre les voitures de location. Ni les journaux, ni la radio ne mentionnaient la disparition d'Eichmann, et Ilani leur assura que personne à l'ambassade n'avait eu vent de recherches officielles liées à la disparition d'un criminel de guerre nazi.

Les agents devaient donc accomplir la dernière partie de leur mission : quitter le pays[dcxcii]. Dani et Nesiahu avaient un billet d'avion pour le lendemain, mais, à cause des fêtes de l'Indépendance, on n'avait pas trouvé la moindre place pour Eitan, Malkin ou Shalom. En fin de matinée, ils achetèrent donc un billet pour un train de nuit à destination de Mendoza, sur la frontière argentino-chilienne. De là, ils comptaient prendre un autre train traversant les Andes jusqu'à Santiago. Harel leur avait assuré que la capture ne serait pas annoncée au public avant que tous les agents soient de retour, sains et saufs, en Israël.

Alors que Tohar amorçait la descente vers Dakar, des voyants rouges se mirent à clignoter dans le cockpit[dcxciii]. Le vol avait duré près de treize heures, couvrant une distance bien supérieure aux 7 480 kilomètres prévus. Au cours de cette interminable traversée de l'Atlantique, Shaul n'avait cessé de rectifier leur plan de vol et leur altitude pour profiter des vents les plus favorables. On avait d'abord plaisanté avec le danger – le capitaine, par exemple, avait collecté les briquets des passagers en affirmant que la moindre goutte de carburant pouvait être utile –, mais à présent l'heure était grave. On avait depuis longtemps franchi le point de non-retour, et rien ne garantissait que l'appareil serait en mesure d'atteindre les côtes africaines. Les niveaux de carburant étaient au plus bas.

Dans le cockpit silencieux, chacun se concentrait sur sa tâche. Tohar guettait la côte à travers la vitre. Les clignotants étaient tous au rouge. Il s'en faudrait de peu, de très peu – les ingénieurs de vol le savaient, sans même avoir à regarder les jauges. S'il y avait un problème à Dakar, si les pistes étaient fermées pour telle ou telle raison, le Britannia n'aurait plus assez de kérosène pour tourner au-dessus de l'aéroport en attendant une autorisation d'atterrir ou pour prolonger son vol jusqu'à un autre aéroport. À supposer, bien sûr, qu'il atteigne d'abord la côte. Il lui restait de quoi voler quelques minutes à peine, mais l'équipage restait confiant.

Quand ils aperçurent enfin la côte, les pilotes avaient déjà sorti le train d'atterrissage et alerté la tour de contrôle depuis un bon moment. Tohar amorça la descente vers la piste et, après treize heures et dix minutes de vol, finit par se poser en douceur sur le tarmac de Dakar. Après avoir ralenti l'allure, il coupa deux des moteurs ; il n'était même pas sûr d'avoir assez de carburant pour rouler jusqu'à l'aérogare.

Harel félicita l'équipe du cockpit pour ce beau succès, mais il craignait encore que les autorités argentines aient prévenu Dakar que l'avion abritait un passager suspect[dcxciv]. Il faudrait alors s'attendre à une fouille complète de l'appareil. Avant de laisser ouvrir la porte par un steward, il demanda donc au Dr Kaplan d'injecter une nouvelle dose de sédatif à Eichmann[dcxcv]. Gat s'assit à côté de lui et, une fois encore, on fit éteindre les lumières et tirer le rideau.

Alors que les services de l'aéroport ravitaillaient l'avion en kérosène, un membre de l'équipage d'El Al surgit dans la cabine pour prévenir Gat que deux agents de l'Inspection sanitaire sénégalaise se dirigeaient vers l'appareil. De fait, Gat entendait au loin des gens qui parlaient en français. Il posa la tête d'Eichmann sur son épaule et ferma les yeux. Fausse alerte : les inspecteurs se contentèrent d'un rapide coup d'œil à la cabine. Pour le reste, l'escale se déroula sans encombre[dcxcvi]. L'équipage fit monter des vivres dans l'avion ; Shaul et Hassin allèrent enregistrer un plan de vol à destination de Roma – en réalité, ils comptaient se rendre directement à Tel Aviv.

Avant le décollage, Harel annonça au capitaine que tout danger n'était pas encore écarté[dcxcvii]. Il préférait éviter les côtes nord-africaines de crainte que les Égyptiens, ayant appris que l'avion servait à exfiltrer Eichmann vers Israël, les contraignent à atterrir sur leur sol ou les chassent de leur espace aérien. Dans le cockpit, tout le monde s'attendait à une telle éventualité. Cinq ans plus tôt, un Constellation d'El Al qui avait frôlé l'espace aérien bulgare avait été abattu par un MIG 15 ; les cinquante et un passagers et les sept membres d'équipage avaient tous péri[dcxcviii].

Shaul et Hassin avaient prévu un trajet de 7 250 kilomètres et onze heures de vol qui leur permettrait d'éviter l'espace aérien égyptien[dcxcix]. Ils savaient tous deux que, grâce aux vents arrière – bien plus forts au-dessus de la Méditerranée qu'au-dessus de l'Atlantique Sud –, leurs besoins en carburant seraient moindres. À

cause de ce détour, cependant, le vol prendrait trois heures supplémentaires.

Une heure et vingt minutes après avoir atterri, le Britannia quitta Dakar. Il remonta la côte ouest de l'Afrique puis se dirigea au nord-ouest vers l'Espagne[dcc]. Il survola le détroit de Gibraltar en pleine nuit et, porté par de forts vents arrière, obliqua plein est en direction de l'Italie. Les opérateurs radio signalèrent à la tour de contrôle de Roma qu'ils poursuivaient le vol sans s'arrêter jusqu'à Athènes. Le Britannia obliqua alors au sud-est pour franchir la Méditerranée, non sans prévenir Athènes qu'il ne comptait pas faire d'escale avant Tel Aviv. Ayant traversé le sud-est de la Grèce, en lisière de la Turquie, l'avion mit enfin le cap sur Israël. Il se trouvait alors à plus de 150 kilomètres de l'espace aérien égyptien. Le vol s'était déroulé sans incident.

L'arrivée en Israël était imminente. Harel, qui s'était rafraîchi et rasé avant d'enfiler des vêtements propres, se préparait pour l'effervescence qui les attendait[dcci]. Il donna des consignes à ses hommes et se posta devant un hublot, impatient de voir surgir la côte israélienne dans la lumière de l'aube.

À 6 h 55, le dimanche 22 mai, Zvi Tohar aperçut à l'horizon une mince bande de terre[dccii]. Il sortit le train d'atterrissage et, quinze minutes plus tard, les roues du Britannia touchaient enfin le sol israélien. Il n'y eut pas dans la cabine cette clameur de joie qui avait salué le décollage à Buenos Aires[dcciii]. L'équipage s'était activé pendant vingt-quatre heures d'affilée, et les agents chargés de surveiller Eichmann étaient eux aussi épuisés. D'un bout à l'autre de l'appareil, chacun éprouvait surtout un intense soulagement.

Tohar fit rouler l'avion jusqu'à l'aérogare pour laisser débarquer la plus grande partie de l'équipage. Harel veilla à saluer chacun de ses membres. Le capitaine les remercia avec chaleur tandis qu'ils sortaient un à un de l'appareil[dcciv]. Des douaniers se présentèrent, mais on leur fit savoir qu'il n'était pas question d'inspecter la cabine[dccv]. Une fois les portes refermées, Tohar mena l'avion aux hangars de maintenance, à bonne distance de l'aérogare.

Deux voitures les attendaient. Dans la première se trouvait Mordechai Ben Ari, vice-directeur d'El Al ; dans la seconde, Moshe Drori. Cet agent du Mossad fut le premier à pénétrer dans l'avion, mais ses félicitations tournèrent court quand il apparut qu'il n'avait

rien prévu pour le transport et la détention d'Eichmann. « J'attendais votre arrivée et vos instructions », dit-il d'un air gêné[dccvi]. Cette piètre excuse n'apaisa en rien la fureur de Harel, qui sortit en trombe de l'avion.

Parcourant à grands pas l'un des hangars, il finit par trouver un téléphone maculé de graisse avec lequel il appela la direction du Shin Bet. « Le monstre est dans les fers[dccvii] », dit-il à l'un de ses lieutenants avant de commander un véhicule. Un peu plus tard, une camionnette noire sans vitres vint se garer devant l'avion. Tabor et Gat escortèrent un Eichmann tremblant, les yeux bandés, et l'installèrent sur la banquette arrière[dccviii]. Harel dit alors à Gat qu'il comptait conduire le prisonnier au centre de rétention du Shin Bet, dans une vieille maison arabe à la lisière de Jaffa. Comme la plupart des gardes du bâtiment étaient des rescapés de l'Holocauste, Gat lui suggéra de faire passer Eichmann pour un espion important : révéler sa véritable identité, c'était risquer l'émeute. Enfin, la camionnette se mit en route.

Le chef du Mossad se rendit ensuite à Jérusalem dans l'espoir de parler à Ben Gourion avant la réunion de son cabinet, qui commençait chaque jour vers 10 heures. Il ne voulait pas attirer l'attention en débarquant en pleine réunion.

Yaki, son chauffeur depuis de nombreuses années, traversa les collines de Judée à vive allure en direction de Jérusalem. La brise qui s'engouffrait par une vitre baissée adoucissait à peine la chaleur suffocante. Arrivé à destination quelques minutes avant le début de la réunion, Harel suivit une secrétaire jusqu'au bureau du Premier ministre.

« Je vous ai rapporté un cadeau[dccix] », lui dit-il.

Ben Gourion leva les yeux de son bureau couvert de papiers, manifestement surpris de le voir.

« Je vous ramène Adolf Eichmann, poursuivit Harel. Il se trouve sur le sol israélien depuis deux heures maintenant ; avec votre autorisation, il sera livré à la police. »

Ému par cette nouvelle, Ben Gourion resta silencieux pendant un moment.

« Êtes-vous bien certain qu'il s'agit d'Eichmann ? »

Harel ne s'attendait pas à cette réaction. Légèrement décontenancé, il répondit :

« Bien sûr. Aucun doute là-dessus. Il l'a admis lui-même.

— A-t-il été identifié par quelqu'un qui l'a connu ?

— Non, répondit Harel.

— Dans ce cas, il faut trouver une personne l'ayant déjà vu pendant ou avant la guerre, et l'amener dans sa cellule pour l'identifier. Je ne serai pas convaincu avant cela. »

Harel comprenait la réticence de Ben Gourion, qui ne pouvait annoncer une telle nouvelle au public sans que la chose soit absolument certaine. Lui-même, pourtant, n'avait pas le moindre doute quant à l'identité de leur prisonnier. Quelques heures plus tard, un ancien représentant de l'Agence juive qui avait rencontré Eichmann à Vienne pendant la guerre, Moshe Agami, fut conduit à la cellule du nazi[dccx]. Au bout de quelques minutes, Agami reconnut formellement l'homme devant lequel il s'était tenu au garde-à-vous en 1938, au palais Rothschild, pour lui demander de laisser les Juifs émigrer en Palestine. On fit alors entrer Benno Cohen, ancien directeur d'une organisation sioniste allemande active au milieu des années 1930 : lui aussi reconnut Eichmann sans erreur possible. Harel appela aussitôt le Premier ministre au téléphone pour lui faire part de cette double confirmation.

Ben Gourion s'autorisa alors, enfin, à se réjouir du plein succès de l'opération. Il comptait annoncer la nouvelle dès le lendemain, mais Harel le pria d'attendre : certains de ses agents se trouvaient encore en Amérique du Sud.

« Combien de personnes savent-elles qu'Eichmann se trouve en Israël[dccxi] ? demanda-t-il.

— Plus de cinquante, admit Harel.

— Alors il est inutile d'attendre plus longtemps. On annonce la nouvelle ! »

Le matin du 23 mai, sous un ciel sans nuages, Eichmann fut emmené au bureau du juge Emanuel Halevi, à Jaffa. Quand le juge demanda au prisonnier de décliner son identité, celui-ci répondit sans hésiter : « Je suis Adolf Eichmann[dccxii]. » D'une voix brisée par l'émotion, Halevi lui annonça qu'il serait poursuivi pour génocide et signa un mandat d'arrêt officiel.

Harel adressa un télégramme à Haïm Yitzhaki, à Köln, le priant de contacter Fritz Bauer[dccxiii]. Harel et Haïm Cohen, devenu juge à la Cour suprême d'Israël, estimaient tous deux que le procureur général de Hessen méritait d'apprendre la nouvelle avant le grand public.

Le même jour, Yitzhaki donna rendez-vous à Bauer dans un restaurant du centre de Köln. Arrivé le premier, le procureur se demandait ce que son contact pouvait avoir de si urgent à lui dire ; comme celui-ci tardait à arriver, Bauer se mit à craindre que la mission ait mal tourné. Yitzhaki apparut enfin, traversa à grands pas la salle du restaurant, les mains et les vêtements couverts de graisse noire – il avait dû changer une roue. En apprenant l'arrestation d'Eichmann, Bauer bondit de son siège. Les larmes aux yeux, il embrassa Yitzhaki sur les deux joues.

À présent, la nouvelle pouvait être annoncée au monde entier.

À 16 heures, Ben Gourion fit son entrée à la Knesset. Le Parlement savait déjà que le Premier ministre s'apprêtait à faire une déclaration exceptionnelle, mais ni les députés, ni les journalistes présents n'avaient la moindre idée de sa teneur. La grande salle et la galerie du public étaient noires de monde. Juste avant que Ben Gourion se lève pour s'adresser à l'Assemblée, Isser Harel et Zvi Aharoni se glissèrent dans la galerie. Aharoni, qui n'était encore jamais entré dans la Knesset, fut ébloui par la magnificence du lieu.

Ben Gourion s'installa derrière le pupitre et le silence se fit. Sur un ton solennel empreint d'émotion, il déclara : « Je dois informer la Knesset qu'il y a peu de temps un des principaux criminels de guerre nazis, Adolf Eichmann, qui fut responsable avec les dirigeants nazis de ce qu'ils appelaient la "Solution finale du problème juif", c'est-à-dire de l'extermination de 6 millions de Juifs en Europe, a été découvert par les services de sécurité israéliens. Adolf Eichmann est d'ores et déjà en Israël et sera jugé prochainement, conformément aux dispositions de la loi sur le châtiment des nazis et de leurs collaborateurs[dccxiv]. »

La salle semblait pétrifiée. Les députés restaient cloués sur leurs sièges. Avaient-ils bien entendu la déclaration du Premier ministre ? Était-ce possible ? Peu à peu, chacun mesura la portée phénoménale de ces propos, et se trouva comme asphyxié de stupeur. Selon les mots d'un journaliste présent, « d'abord assommés par l'énormité de la nouvelle, les auditeurs furent ensuite submergés par une violente agitation – une agitation sans précédent à la Knesset[dccxv] ». Beaucoup se sentaient près de défaillir. Une femme se mit à sangloter. D'autres, bondissant de leur siège, répétaient à voix haute qu'Eichmann était en Israël, comme pour s'en convaincre. Les journalistes

parlementaires se ruèrent dans les cabines téléphoniques pour dicter le discours de soixante-deux mots, prononcé en hébreu.

Ben Gourion descendit de l'estrade et sortit de la salle. La Chambre, encore sous le coup de la nouvelle, semblait désemparée. Harel et Aharoni sortirent aussi discrètement qu'ils étaient entrés.

Puis Golda Meir prit la parole, comme il était prévu sur l'agenda de l'Assemblée, pour évoquer une récente enquête du ministère des Affaires étrangères relative aux relations internationales. On ne lui prêta guère d'attention.

Eichmann ! Arrêté ! Voilà tout ce qui occupait les esprits. Eichmann. Arrêté. En quelques heures, cette nouvelle sensationnelle fit le tour d'Israël et de la planète. Tout était en place pour l'un des plus grands procès du siècle.

# 27

Le 25 mai, à Santiago, Avraham Shalom monta dans un bus pour rentrer à l'hôtel où il était descendu trois jours plus tôt en compagnie d'Eitan et de Malkin, après un fabuleux voyage en train à vapeur à travers les Andes[dccxvi]. Le jour même de leur arrivée dans la capitale, le Chili avait subi un tremblement de terre dévastateur, le plus fort jamais enregistré, qui avait fait des milliers de victimes et provoqué des tsunamis dans le Pacifique. C'est à peine si Shalom avait pu envoyer un télégramme à la direction du Mossad pour rassurer Harel.

Jetant un œil distrait par-dessus l'épaule du passager assis devant lui, il aperçut les gros titres du journal. Un mot s'étalait en première page : EICHMANN. Ebahi, Shalom descendit en chancelant à l'arrêt suivant. Au premier kiosque, il acheta une pile de journaux dont la plupart affichaient des gros titres similaires : BEN GOURION ANNONCE LA CAPTURE D'ADOLF EICHMANN. Pourtant, la nouvelle devait rester secrète jusqu'à leur retour en Israël ! Quand Shalom montra les journaux à ses camarades, ils éprouvèrent la même colère que lui – mais il n'y avait plus grand-chose à faire.

Quelques jours plus tard, ils achetèrent trois billets d'avion pour quitter le pays, chacun par un vol différent. Le hasard voulut que Shalom et Malkin fassent tous deux escale à Buenos Aires, où ils passèrent une heure d'attente éprouvante sur le tarmac d'Ezeiza. Enfin, les trois hommes arrivèrent en Israël.

En retrouvant sa femme, Shalom comprit aussitôt qu'elle savait d'où il rentrait[dccxvii]. Quelques jours plus tôt, Yaakov Gat était venu la rassurer : son mari était sain et sauf, et il n'allait pas tarder à rentrer. Shalom savait aussi qu'elle ne lui parlerait jamais de ce voyage secret.

D'autres membres de l'équipe firent la même expérience ; tous étaient tenus de nier leur participation à la capture. Le soir de l'annonce officielle, Moshe Tabor se trouvait avec sa femme dans un cinéma de Tel Aviv quand la projection du film fut interrompue par les actualités filmées. Se tournant vers lui, elle lui murmura : « Je croyais que tu étais en Inde[dccxviii]… » Il tenta de changer de sujet, mais elle répondit que le jouet qu'il avait offert à son fils, un pistolet en plastique, était fabriqué en Argentine.

Au cours du premier souper de shabbat que Peter Malkin partagea avec sa famille, son frère parla de l'arrestation d'Eichmann sans discontinuer. Peter affirma qu'il ne savait rien de plus que les autres, et demanda ce qui s'était passé chez lui pendant son séjour d'un mois « à Paris ». Comme sa mère le pressait de dire la vérité, il répondit :

« Mais enfin, vous n'avez pas reçu mes lettres ?

— Tes lettres sont toujours les mêmes. Elles pourraient dater de l'an dernier ou de la semaine prochaine. Allons, est-ce que tu as participé à cet enlèvement[dccxix] ? »

Malkin souhaitait éperdument lui dire qu'il avait, en effet, pris part à l'opération, et ainsi vengé sa petite sœur assassinée. Mais il dit seulement : « Je t'en prie, maman, ça suffit… J'étais à Paris, c'est tout. »

Aharoni eut recours à la même explication quand son frère, débarquant chez lui à l'improviste, lui demanda quel jour il était rentré exactement ; la réponse fut : « Je ne suis pas si naïf. Je sais que tu es parti pendant deux mois, et j'ai entendu Ben Gourion à la radio. En tout cas, bravo[dccxx] ! »

Une secrétaire du Shin Bet, qui avait tout deviné elle aussi, le serra dans ses bras quand il revint au bureau. Les mots étaient inutiles.

Tous les agents étaient fiers de leur succès, mais il n'était pas question pour eux de révéler la nature de leur mission ni les dangers qu'ils avaient affrontés. L'opération devait rester secrète, peut-être à tout jamais.

Eichmann était détenu non loin de Haïfa, au nord du pays, dans un poste de police fortifié baptisé Camp Iyar[dccxxi]. Sa cellule de 3 mètres sur 4 contenait une chaise, une table et un lit de camp. Le plafonnier était allumé en permanence et un gardien restait jour et

nuit à ses côtés. Un autre les surveillait par une ouverture ménagée dans la porte blindée pour prévenir tout contact entre gardien et prisonnier ; le commandant de la prison, en effet, ne redoutait pas moins l'assassinat que le suicide. Par mesure de précaution supplémentaire, on goûtait toujours son assiette avant de le servir, et aucun de ses gardiens n'avait perdu un membre de sa famille durant l'Holocauste.

Dans l'après-midi du 29 mai, à 16 h 30, deux hommes se présentèrent au poste de police avant de traverser la cour pour se rendre à la cellule[dccxxii]. Leur mission : soutirer à Eichmann autant d'informations que possible. Le commissaire Ephraïm Hofstetter et son inspecteur principal, Avner Less, étaient affectés au Bureau 06, une unité spéciale chargée de recueillir des preuves, d'interroger des témoins et de questionner le nazi en vue de son procès. Hofstetter, qui avait rencontré Lothar Hermann durant les premières étapes de la traque, avait été le premier homme nommé dans cette unité, en qualité de sous-directeur. Lui-même avait recruté Less, enquêteur avisé né à Berlin – son père était mort dans une chambre à gaz d'Auschwitz –, pour interroger Eichmann à ses côtés.

Les deux hommes entrèrent dans la salle d'interrogatoire, une grande pièce où se trouvaient quelques chaises et un bureau[dccxxiii]. Les murs étaient truffés de micros invisibles, qu'on utiliserait si le nazi refusait de se laisser enregistrer. Une fois installé, Hofstetter fit amener Eichmann. Il avait rencontré le prisonnier quelques jours plus tôt, à Tel Aviv, où il avait assisté à son identification formelle par Moshe Agami et Benno Cohen.

Deux gardes firent sortir Eichmann de sa cellule pour le conduire à la salle d'interrogatoire. Le prisonnier, vêtu d'une chemise et d'un pantalon kaki, semblait assez tendu. Il resta debout, raide, jusqu'à ce qu'on lui demande de s'asseoir.

« Je suppose que vous me reconnaissez ? Je suis le colonel Hofstetter, de la police israélienne[dccxxiv].

— Oui, monsieur », dit Eichmann d'une voix forte, en détachant ses mots.

Les deux interrogateurs remarquèrent toutefois que les mains du prisonnier, sous la table, étaient prises de tremblements irrépressibles.

« Monsieur Eichmann, il semble que vous soyez tout à fait disposé – de votre plein gré, me dit-on – à nous décrire votre rôle

dans ce qu'on a appelé le IIIe Reich. Est-ce exact ?

— Oui, c'est exact, répondit Eichmann à Hofstetter, qui ne s'attendait nullement à le trouver si conciliant.

— Vous êtes bien conscient que personne ne vous contraint à le faire ?

— Oui, monsieur. »

Toujours accommodant, Eichmann accepta aussi la présence d'un magnétophone dans la pièce.

Le colonel poursuivit :

« Dans ce cas, le capitaine Less restera ici pour prendre votre déposition.

— Il me semble utile, reprit Less, de commencer par votre parcours. »

À leur grande surprise, Eichmann se mit à parler longuement de sa vie passée. À mesure que s'écoulaient les heures, puis les jours, Less remarqua que l'apparente franchise du prisonnier n'avait pas grand-chose à voir avec l'honnêteté : elle tenait plutôt de la ruse. Comme lors de sa captivité à Buenos Aires, Eichmann répétait ce qui allait devenir sa défense devant le tribunal, en s'inspirant du plaidoyer de ses compatriotes à Nürnberg. Fumant cigarette sur cigarette, il ne cessait de minimiser son implication personnelle dans les atrocités nazies ; quand on lui apportait la preuve de ses mensonges, il se réfugiait derrière le même argument : il n'avait fait qu'obéir aux ordres.

Eichmann ne crut jamais qu'il serait réellement jugé par un tribunal. Il pensait que les Israéliens se contenteraient d'administrer le type de justice expéditive que lui-même avait connu au temps de la Gestapo. Durant la deuxième semaine de juin, un garde vint interrompre l'interrogatoire en disant qu'il devait conduire Eichmann devant le juge. Tandis qu'on lui passait un bandeau sur les yeux, le nazi, chancelant, cria en direction de Less : « Mais… capitaine ! Je ne vous ai pas encore tout raconté[dccxxv] ! » Il finit par se calmer quand on lui assura que le juge devait le voir pour prolonger sa détention.

Pendant qu'Eichmann était détenu à Camp Iyar, l'annonce faite par Ben Gourion au Parlement continuait de provoquer des réactions à travers le pays. Le premier choc passé, les Israéliens éprouvèrent un sentiment de fierté devant cet exploit, mais aussi, pour nombre

d'entre eux, un désir de vengeance immédiate, tempéré par l'idée que la justice ne serait vraiment rendue qu'au terme d'un procès équitable[dccxxvi].

Les opinions les plus diverses s'exprimaient dans la presse et à la radio sur un point essentiel : qui devait juger Eichmann ? Israël, l'Allemagne fédérale, un tribunal international ? La position de Ben Gourion était claire ; à un représentant de la communauté juive d'Allemagne qui réclamait l'extradition d'Eichmann, il répondit : « L'État hébreu est l'héritier, le seul héritier de ces 6 millions de morts[dccxxvii]. » C'est pourquoi, selon lui, le procès devait avoir lieu en Israël pour que soit accompli le « devoir historique » du pays envers les victimes du nazisme. Quant au demi-million d'Israéliens rescapés de l'Holocauste, la majorité d'entre eux estimaient aussi que le procès devait se dérouler en Israël[dccxxviii]. Certains craignaient néanmoins qu'il puisse avoir des conséquences néfastes : depuis la guerre, beaucoup avaient gardé pour eux les souffrances endurées aux mains des nazis ; le procès, ils le savaient, risquait de rouvrir les plaies de ce passé.

La capture proprement dite eut des répercussions sur le plan international. Quand la presse révéla que l'opération avait eu lieu à Buenos Aires et que des « agents israéliens » en étaient les auteurs, le gouvernement argentin se retrouva dans une position fort délicate[dccxxix]. Arturo Frondizi fut obligé de protester publiquement contre cette intrusion – il entretenait déjà des relations tendues avec l'armée, laquelle considérait l'enlèvement comme une violation de la souveraineté nationale et comptait l'utiliser pour dénoncer la faiblesse du président[dccxxx]. Frondizi eut également à subir les pressions de la droite nationaliste et des sympathisants nazis[dccxxxi].

Le 1er juin, le ministre argentin des Affaires étrangères, Diogenes Taboada, convoqua l'ambassadeur d'Israël pour exiger des explications officielles et la restitution immédiate d'Eichmann. « Cette solution n'est pas envisageable », lui répondit Levavi[dccxxxii]. Deux jours plus tard, le gouvernement israélien publia un communiqué expliquant qu'Eichmann avait été retrouvé par un groupe de « volontaires juifs comportant quelques Israéliens[dccxxxiii] ». Ces hommes avaient « pris contact » avec l'ancien nazi et reçu la permission écrite de le ramener en Israël, où ils l'avaient livré aux services secrets. Pour conclure, Israël regrettait que ces volontaires

aient pu enfreindre la loi argentine, mais « on ne pouvait ignorer que le prévenu était responsable de la mort de millions de personnes appartenant au peuple juif ». Ben Gourion fit suivre ce communiqué officiel d'une lettre personnelle à Frondizi, dans laquelle il soulignait que l'initiative de ces volontaires avait une « justification morale supérieure[dccxxxiv] ».

Les Argentins, bien sûr, n'ajoutèrent jamais foi à cette improbable version des faits[dccxxxv]. Taboada réclama une fois encore qu'Israël renvoie Eichmann en Argentine et que ses ravisseurs soient punis, et l'on assista bientôt à une escalade de petites phrases dans les milieux diplomatiques. Frondizi espérait étouffer l'affaire en la portant devant les Nations unies, mais certains membres de son gouvernement exigeaient des mesures plus brutales. La fronde fut menée à New York par son propre ambassadeur auprès des Nations unies, Mario Amadeo. Faisant fi des consignes présidentielles, ce nationaliste catholique, ancien partisan de Mussolini, se mit à plaider en faveur du retour d'Eichmann et d'une condamnation d'Israël par les Nations unies. Une réunion du Conseil de sécurité fut convoquée en urgence pour débattre de l'affaire. Malgré un discours poignant de Golda Meir, Amadeo l'emporta et obtint la condamnation demandée – assortie de l'obligation pour Israël de fournir des « réparations appropriées ». Néanmoins, la résolution de l'ONU s'accompagnait d'une déclaration signalant que, de fait, il convenait de traduire Eichmann en justice. La querelle entre les deux pays se prolongea jusqu'à la fin du mois de juillet ; Levavi fut alors déclaré *persona non grata* en Argentine et prié de quitter le pays. Ce fut la seule mesure exigée par Frondizi pour sauver la face.

Certains Argentins, nullement apaisés par ces manœuvres diplomatiques, tenaient absolument à châtier les Israéliens. Incapables de s'en prendre directement à l'État hébreu, ils lancèrent une vague d'agressions contre la communauté juive d'Argentine[dccxxxvi]. Plusieurs étudiants de l'université de Buenos Aires furent ainsi brutalisés aux cris de « Vive Eichmann ! Mort aux Juifs ! » et l'un d'eux fut abattu d'une balle. Plus sinistre encore : repérée par des membres de l'organisation radicale Tacuara, une adolescente dont le père était soupçonné d'avoir aidé les Israéliens fut marquée d'une croix gammée au fer rouge sur la poitrine. Nick et Klaus Eichmann n'étaient pas en reste : pour illustrer leurs propos

vindicatifs, ils hissèrent un drapeau à croix gammée devant la maison de la rue Garibaldi.

Vera Eichmann invita la justice argentine à poursuivre les responsables de l'enlèvement de son mari. Le 12 juillet, un juge accepta d'ouvrir une enquête avec l'appui des services secrets argentins[dccxxxvii]. Les membres de l'équipe de Harel étaient tous hors de danger, mais Luba Volk – qui avait signé de son nom de nombreux documents relatifs au vol El Al – se trouvait toujours dans le pays. Alors qu'elle rentrait chez elle, à Belgrano, elle eut soudain l'impression d'être suivie par une voiture ; quelques virages plus tard, ses craintes s'étaient muées en certitude – sans qu'elle puisse dire s'il s'agissait de policiers ou de justiciers nationalistes. Elle se rendit aussitôt à l'ambassade d'Israël, où les services de sécurité lui conseillèrent de rester chez elle le soir et de veiller sur son fils[dccxxxviii].

Luba s'efforça d'oublier ses craintes et de s'adonner autant que possible à ses activités habituelles. Une semaine plus tard, elle fut convoquée avec son mari dans le bureau du chargé d'affaires à l'ambassade d'Israël, Joel Baromi. Dans le cadre de la procédure engagée par la femme d'Eichmann, leur dit-il, les Argentins s'apprêtaient de source sûre à arrêter Luba Volk pour complicité d'enlèvement.

« Quittez le pays dès que possible, conseilla Baromi, et par tous les moyens – légaux ou non. »

Le lendemain, Luba et sa famille rassemblèrent tout ce qu'ils pouvaient dans quelques sacs de voyage et montèrent dans un petit avion à destination de l'Uruguay. Après deux semaines à Montevideo, Luba et son fils partirent pour Israël ; son mari alla les rejoindre peu après – mais ce départ précipité devait ruiner sa carrière professionnelle, d'autant que la rumeur faisait maintenant de lui un agent du Mossad.

À l'automne, les relations entre Israël et l'Argentine s'étaient nettement améliorées[dccxxxix]. L'enquête diligentée à la demande de Vera Eichmann piétinait – les enquêteurs n'avaient même pas déterminé l'identité des passagers du vol El Al. Le Mossad avait su couvrir ses traces. Si la police et les services secrets argentins hésitaient à poursuivre l'enquête, c'est aussi que la capture d'Eichmann était une preuve de leur incompétence : après tout, le Mossad les avait bel et bien roulés.

Dans cette affaire, l'Allemagne fédérale occupait elle aussi une place de premier plan. Le chancelier ouest-allemand, Konrad Adenauer, reprocha officiellement à Israël d'avoir commandité un kidnapping et de préparer le procès du criminel de guerre[dccxl]. Il était soutenu en cela par la plupart des éditorialistes de son pays, qui exigeaient qu'Eichmann soit extradé et « jugé par des magistrats, non par des justiciers ». En réalité, Adenauer ne chercha jamais vraiment à faire extrader Eichmann – il savait pertinemment que les Israéliens s'y refuseraient toujours. À l'approche du procès, cependant, le chancelier commença à craindre que l'ancien nazi ne fasse des révélations gênantes sur les activités pendant la guerre de son conseiller en matière de sécurité nationale, Hans Globke. D'un commun accord, les autorités israéliennes et ouest-allemandes firent en sorte que le procès ne devienne pas une source d'embarras pour le gouvernement d'Adenauer[dccxli].

LE COMPTABLE DE LA MORT et L'HISTOIRE D'EICHMANN, PREMIÈRE PARTIE : « J'ORGANISAIS LEUR TRANSFERT VERS LA BOUCHERIE » : tels furent à l'époque les gros titres respectifs du magazine allemand *Stem* et du magazine américain *Life*. Tout au long de l'automne de 1960, les deux magazines publièrent sous forme de feuilleton les mémoires d'Eichmann, livrant à des millions de lecteurs à travers le monde un aperçu de la mentalité et de l'histoire du criminel de guerre nazi. Dans l'un des épisodes, on voyait Eichmann à la fin de 1941 en train de préparer, pour la première fois, l'extermination des Juifs : « Le général Heydrich m'ordonna d'aller visiter Majdanek, petit village polonais proche de Lublin. Un capitaine de la police allemande me fit voir des cahutes – on eût dit de véritables cabanes de paysans polonais – qu'ils avaient hermétiquement scellées, et dans lesquelles ils injectaient les gaz d'échappement d'un moteur de sous-marin russe. J'en garde un souvenir très précis car, à l'époque, la chose me semblait techniquement irréalisable[dccxlii]. » Ce type de déclaration révélait la froideur du nazi et son mépris total pour la souffrance des victimes.

Les mémoires en question s'inspiraient du manuscrit de 850 pages qu'avait tiré Willem Sassen de ses entretiens avec Eichmann. Quelques jours après la déclaration de Ben Gourion, Sassen avait contacté plusieurs éditeurs dans le monde entier pour vendre les droits de ses entretiens[dccxliii]. En échange d'un pourcentage sur les bénéfices, il parvint même à obtenir l'accord de Vera Eichmann ;

plus tard, celle-ci avoua qu'elle n'avait pas la moindre idée du contenu des transcriptions.

Les mémoires d'Eichmann suscitèrent la controverse avant même leur publication. Le directeur des services secrets allemands (BND), Reinhard Gehlen, demanda à la CIA de vérifier que les documents étaient authentiques ; si tel était le cas, il faudrait « déterminer si certains passages étaient de nature à embarrasser des membres du gouvernement ouest-allemand, et détruire ces mémoires si la chose était souhaitable et possible[dccxliv] ». Le nom de Globke n'apparaissait qu'une seule fois ; le directeur de la CIA, Allen Dulles, persuada les responsables de *Life* de supprimer cette occurrence. Le Mossad, qui avait appris l'existence des mémoires quelques jours après l'enlèvement d'Eichmann, s'en était procuré une copie partielle qu'il conservait dans ses archives, pour l'utiliser plus tard devant un tribunal[dccxlv].

Tandis que les confessions et les souvenirs d'Eichmann fascinaient des lecteurs du monde entier, Avner Less et ses collègues du Bureau 06 utilisaient les mémoires pour relever les innombrables mensonges, demi-vérités et autres dénégations du nazi pendant les interrogatoires en cours[dccxlvi]. L'enquête déboucha sur plus de 275 heures d'enregistrements, soit 3 564 pages de transcriptions. Le Bureau 06 montra également au prisonnier des centaines de documents prouvant son implication directe dans le génocide. Ces documents, tirés des quelque 400 000 pages rassemblées par leurs services, avaient des sources extrêmement diverses – les archives de la dernière guerre en Allemagne et aux États-Unis, par exemple, ou encore la collection particulière de Tuviah Friedman et de Simon Wiesenthal[dccxlvii].

Le jour où Ben Gourion fit sa déclaration devant la Knesset, Wiesenthal reçut de Yad Vashem un télégramme qui l'informait de la capture et se terminait sur ces mots : « Excellent travail. Félicitations[dccxlviii]. » Après avoir pris le temps d'absorber la nouvelle, totalement imprévue, le chasseur de nazis se tourna vers sa fille adolescente, Pauline : « Quand tu étais petite, tu n'as jamais vu ton père. Quand je quittais la maison pour aller travailler, c'est-à-dire pour rechercher cet homme, tu dormais ; et tu dormais encore quand je rentrais du bureau. J'ignore combien de temps il me reste à vivre. Je ne sais pas si je serai en mesure de te léguer quoi que ce soit. En attendant, ce télégramme est le cadeau que je te fais. Avec ce

télégramme, j'entre dans l'Histoire[dccxlix]. » Au cours des mois suivants, Wiesenthal remit à Hofstetter tout ce qu'il avait pu rassembler sur Eichmann[dccl]. Il s'offrit pour rechercher de nouveaux témoignages à charge. Il fournit également des indications essentielles sur la stratégie de défense de l'avocat d'Eichmann, Robert Servatius, obtenues par l'intermédiaire d'un informateur proche de la famille Eichmann.

Friedman se montra tout aussi obligeant. Le soir du 23 mai, il apprit l'arrestation d'Eichmann au téléphone – l'ami qui l'appelait de Tel Aviv dut répéter la nouvelle, qu'il parvenait à peine à admettre[dccli]. Chancelant, il sortit de son bureau pour acheter la dernière édition du journal, où s'étalait déjà le visage du nazi. Quelques jours plus tard, il se présenta au Bureau 06 avec un dossier de 400 pages. Ses années de travail acharné, passées à recueillir le moindre détail utile, allaient enfin permettre de prouver la culpabilité d'Eichmann.

Les enquêteurs du Bureau 06 ne se contentaient pas de collecter des documents incriminants et les aveux du prisonnier lui-même. Ils voulaient des témoins, des personnes qui avaient été en contact avec Eichmann durant la guerre, des gens susceptibles de témoigner des atrocités commises à l'encontre des Juifs dans tous les pays occupés par l'Allemagne nazie. Zeev Sapir, qui avait vu Eichmann de ses yeux avant l'évacuation du ghetto hongrois de Munkács, était l'un de ces témoins.

Le 1er novembre 1960, Sapir se rendit au Bureau 06 pour un entretien[dcclii]. Contrairement à beaucoup d'hommes et de femmes qui s'étaient présentés spontanément, Sapir avait été signalé par une association israélienne de rescapés hongrois ; il avait fallu que les enquêteurs lui demandent de témoigner pour qu'il accepte d'évoquer ses douloureux souvenirs de la guerre[dcccliii].

Après avoir été sauvé par l'Armée rouge, en janvier 1945, il avait passé des mois de convalescence dans un hôpital[dccliv]. Un officier russe l'avait invité à le suivre à Moscou pour la Pâque ; de là, Sapir était reparti à Bucarest, où le Comité de secours judéo-américain lui avait donné de l'argent et l'avait autorisé à passer quelques semaines dans un camp pour personnes déplacées. Avec l'argent, il avait pu s'acheter un costume dans lequel il se sentait à nouveau un homme. Puis il était rentré à Dobradovo, où il n'avait pas tardé à comprendre

que plus rien ne le retenait chez lui. De retour à Budapest, au moment de s'inscrire sur la liste des nouveaux arrivés – une procédure obligatoire à l'époque –, il avait repéré le nom de son frère aîné sur une page datée de la semaine précédente. Sapir, qui l'avait cherché partout, croyait que celui-ci était mort dans un camp de travail en Hongrie. Quelques semaines plus tard, ayant pris le train pour Vienne, il avait aperçu le visage de son frère reflété dans un miroir du compartiment : c'est ainsi qu'ils s'étaient retrouvés. Une fois arrivés en Autriche, les deux frères avaient contacté le réseau du Bricha qui leur avait trouvé un bateau pour la Palestine. Sapir s'était installé dans un kibboutz et, comme bien d'autres réfugiés, avait pris part à la guerre d'Indépendance qui avait permis la création d'un État hébreu. Plus tard, il s'était marié, avait fondé une famille et trouvé un travail d'enseignant. Il lui était encore difficile de raconter son passé, mais il n'avait rien oublié.

À présent, assis face aux enquêteurs du Bureau 06, il était submergé par ses souvenirs – l'usine de briques de Munkács, Auschwitz, les mines de charbon de Dachsgrube. Il leur parla du jour où Eichmann, entrant dans le ghetto de Munkács, avait déclaré que les Juifs n'avaient pas lieu de s'inquiéter. Quelques jours plus tard, conclut Sapir, lui-même et tous les habitants de son village étaient convoyés vers un camp d'extermination.

# 28

Dans la vallée qui s'étend au pied de la vieille ville de Jérusalem, un immeuble de quatre étages en pierre et en marbre blancs se dresse au beau milieu de la vibrante ville moderne[dcclv]. C'est le Beit Ha'am, ou « Maison du peuple ». Le 11 avril 1961, à 8 h 55, une centaine de policiers et de militaires équipés d'armes automatiques montaient la garde autour du bâtiment. Adolf Eichmann, portant un complet bleu sombre, une cravate et d'épaisses lunettes à monture de corne, fut conduit dans l'auditorium aménagé en salle d'audience. On le fit asseoir derrière une vitre blindée, flanqué de deux gardes debout, face au banc des témoins.

Les 750 spectateurs déjà installés dans la salle se mirent à l'observer fixement. Devant eux, sur le premier niveau d'une estrade à trois rangs, cinq procureurs et deux avocats de la défense étaient assis côte à côte derrière une table. Les sténographes et les greffiers étaient installés au deuxième niveau.

Pendant cinq minutes, il n'y eut pas un frémissement dans la salle. Immobile, flegmatique, Eichmann portait rarement son regard au-delà de sa cabine de verre. Puis le murmure des conversations se mit à enfler : comment, se demandait-on, un homme au visage si ordinaire et d'apparence si paisible pouvait-il être responsable de tant de morts ? Un monstre agitant ses chaînes eût moins surpris l'assistance. Des caméras et des micros, dissimulés dans les parois de la salle, devaient enregistrer chaque moment du procès à l'intention du monde entier.

Enfin, les trois juges firent leur entrée dans le tribunal pour prendre place dans leurs fauteuils à dossier surélevé, sur le dernier niveau de l'estrade. D'une voix calme et ferme, en hébreu, le président Moshe Landau ouvrit la séance :

« Adolf Eichmann, levez-vous[dcclvi] ! »

Le prévenu bondit sur ses pieds dès qu'il entendit, dans les écouteurs, la traduction simultanée de cette phrase en allemand.

« Êtes-vous bien Adolf Eichmann, fils d'Adolf Karl Eichmann ?

— Oui », répondit-il.

À l'invitation des juges, il tourna dans leur direction un visage impassible déformé par une mâchoire légèrement de travers. Landau commença la lecture de l'acte d'accusation, les mains jointes comme pour une prière[dcclvii].

« Premier chef d'inculpation. Nature : crime contre le peuple juif. Exposé du délit : (a) L'accusé, durant la période 1939-1945, a causé, en collaboration avec d'autres, la mort de millions de Juifs en vue de la réalisation du plan d'extermination physique des Juifs mis au point par les nazis, plan connu sous le nom de "Solution finale de la question juive." »

Les mots prononcés par Landau étaient autant de gouttes d'eau glissant sur un rocher. La lecture de l'acte d'accusation prit une heure entière, chacun des quinze chefs d'inculpation se divisant en nombreuses sous-parties. Eichmann avait rassemblé des Juifs dans des ghettos et organisé leur déportation en masse. Il avait commis des meurtres de masse dans les camps d'extermination d'Auschwitz, Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka et Majdanek. Il avait réduit des Juifs en esclavage dans des camps de travail forcé et les avait dépouillés de leurs droits d'êtres humains. Il avait infligé des souffrances et des tortures inhumaines. Il avait spolié des Juifs par le vol, la terreur et la torture. Il était directement responsable de la mort d'une centaine d'enfants à Lidice, en Pologne. Il avait œuvré dans l'Europe entière ainsi qu'en Union soviétique et dans les pays Baltes – Lituanie, Lettonie, Estonie –, toujours dans l'intention de « détruire le peuple juif ».

Chaque fois que le président du tribunal demandait à Eichmann s'il plaidait coupable ou non, celui-ci répondait : « Au sens où l'entend l'accusation, non coupable. » C'étaient là les termes exacts employés par Hermann Göring à Nürnberg.

Puis ce fut au tour de Gideon Hausner de prendre la parole. Le procureur général, avec sa silhouette massive et ses yeux bleus aux paupières lourdes, s'exprimait avec l'emphase d'un homme qui sait qu'il parle au nom de l'Histoire.

Juges d'Israël, à l'heure où je me lève devant vous pour introduire l'acte d'accusation, je ne suis pas seul. À mes côtés, en ces heures, en ce lieu, se lèvent 6 millions d'accusateurs. Mais ils ne peuvent se dresser sur leurs pieds, ni montrer d'un doigt vengeur l'homme assis dans sa cellule de verre, ils ne peuvent crier « J'accuse ». Car leurs cendres sont entassées dans les collines d'Auschwitz, dispersées dans les champs de Treblinka, éparpillées dans les forêts de Pologne ; leurs tombes disséminées dans toute l'Europe. Leur sang crie, mais on ne peut entendre leur voix. Je prendrai donc la parole en leur nom et j'ouvrirai la plus inouïe des accusations[dcclviii].

Le procès commençait pour de bon. Selon l'intention et les directives de David Ben Gourion, il s'agissait autant de mettre à plat le programme d'extermination des Juifs par les nazis que de condamner un homme en particulier. Pendant cinquante-six jours, Hausner développa une accusation faisant d'Eichmann la pierre angulaire du IIIe Reich. Il produisit successivement devant l'accusé la transcription de l'interrogatoire d'Avner Less, des documents saisis à la fin de la guerre, des déclarations de ses anciens collaborateurs – tel Rudolf Höss, le commandant d'Auschwitz –, des extraits de ses entretiens avec Sassen et de nombreux témoignages. Tout au long du réquisitoire, Eichmann resta alerte et maître de lui. Chaque fois qu'il entrait dans sa cabine avant une nouvelle séance, il essuyait sa chaise et son bureau avec un mouchoir, puis disposait ses papiers devant lui comme s'il commençait une journée de travail au bureau. Le plus souvent, ses yeux restaient fixés sur le procureur ; mais il arrivait que sa tête se porte sur la gauche, dans un geste qui semblait presque involontaire, ou que ses joues se creusent jusqu'à faire apparaître les os du crâne. « À ces moments-là, écrivit un témoin, il prend les traits d'un Eichmann que chacun souhaitait voir : un visage soudain impitoyable, sans raison, dont la seule vue donne des frissons dans le dos[dcclix]. »

Le 28 mai, Zeev Sapir fut appelé à la barre des témoins[dcclx]. Au moment de s'avancer dans la salle, il tourna la tête vers Eichmann et ressentit une bouffée de fierté et d'enthousiasme : l'ennemi de son peuple était là, dans un tribunal, entouré par deux gardes israéliens. Après avoir prêté serment, il fut interrogé par le jeune procureur adjoint Gabriel Bach. Il n'eut aucun mal à répondre aux premières questions concernant son nom, son lieu de naissance et la date à laquelle les Allemands avaient débarqué dans son village. On en vint ensuite au ratissage de Dobradovo.

« Combien de Juifs étiez-vous dans votre village ?

— Cent trois âmes, dont des enfants de tous âges », répondit Sapir en remontant le flot de ses souvenirs.

Bach lui demanda alors à quelle date, dans le ghetto de Munkács, il avait entendu dire qu'on attendait l'arrivée d'un officier ss de haut rang. Sapir évoqua la liste d'appel et l'arrivée d'un homme, nommé Eichmann, que suivaient plusieurs officiers allemands et hongrois.

« Regardez l'accusé. Est-ce l'homme que vous avez vu à l'époque ? »

Sapir observa Eichmann derrière la vitre blindée. Les yeux baissés, celui-ci écrivait quelque chose dans son carnet. Le nom était bien le même, mais l'homme qu'il voyait devant lui ne portait pas d'uniforme, n'était pas armé et ne dégageait pas cette aura de pouvoir qui l'avait tant frappé à Munkács. Surtout, dix-sept ans avaient passé. « Il est difficile de comparer. Cet homme est différent, mais je vois une ressemblance. » Puis le témoin raconta les horreurs vécues à l'époque après le départ d'Eichmann. Ses souvenirs étaient encore vifs et douloureux.

Sapir dit au tribunal qu'il n'avait jamais revu ses parents, ses jeunes frères ou sa sœur après la « sélection » à Auschwitz. Il manqua défaillir au moment de se rappeler l'âge des enfants : 11, 8, 6 et 3 ans. Dans un silence de plomb, il évoqua sa longue marche dans la neige, les mines de charbon et l'officier ss se préparant à massacrer ceux qui n'en pouvaient plus : « Ils ont apporté une marmite, et nous avons tous pensé qu'elle contenait de la nourriture. Mais il nous a agrippés, l'un après l'autre, plongeant dans la marmite la tête de celui qu'il tenait par le cou avant de lui tirer une balle dans la nuque. »

Sapir avait du mal à se tenir debout à la barre des témoins. Un greffier lui apporta une chaise. Il s'assit tant bien que mal et plongea sa tête dans ses mains. On lui offrit un verre d'eau, mais il était incapable de boire. Le procureur lui proposa de renoncer à sa question suivante, qui portait sur les conditions de sa fuite. Mais le témoin voulait finir son histoire ; il en avait gagné le droit. Il tenait à raconter qu'il avait dû manger des pommes de terre gelées pour survivre, qu'il avait survécu par miracle aux tirs de mitraillettes dans la forêt. Le juge Landau le laissa parler. À la fin de son récit, Sapir souleva sa manche et montra au tribunal son tatouage de prisonnier d'Auschwitz : A3800.

À ce stade des débats, il était impossible de savoir quel impact aurait son témoignage sur le résultat du procès, mais l'essentiel était pour lui de faire savoir ce qu'il avait enduré à cause d'Eichmann. De fait, le procès étant très largement couvert par les médias internationaux, l'histoire de Sapir – au même titre que chaque élément du procès – devint célèbre dans le monde entier.

La plupart des agents qui avaient pris part à l'enlèvement d'Eichmann vinrent assister à l'audience pour le voir dans sa cabine de verre. La plupart se déplacèrent une seule fois – ils avaient d'autres opérations en cours. L'essentiel était pour eux de constater que la réussite de leur mission avait permis ce grand procès.

Quand Hausner eut terminé son réquisitoire, ce fut au tour de la défense de s'exprimer devant le tribunal[dcclxi]. Le seul responsable des crimes imputés, selon l'avocat, était l'État nazi. Eichmann n'avait fait qu'obéir à des ordres ; dans les atrocités évoquées, il avait joué un rôle limité et n'avait jamais manifesté d'inclination particulière pour son travail. En réalité, plaida Servatius, Eichmann avait même tenté de sauver les Juifs en défendant l'idée d'une émigration massive. Pour finir, l'accusé prit la parole pour compléter sa défense.

Son élocution hachée, militaire, laissait espérer de sa part des réponses simples et directes ; bien au contraire, les déclarations d'Eichmann furent à la fois verbeuses et elliptiques[dcclxii]. Il se lançait dans des phrases embrouillées dont la fin venait contredire le début de façon déroutante. Lui-même semblait convaincu par ses propres arguments, comme par ses digressions sur les arcanes de la hiérarchie nazie qu'il énonçait dans un incompréhensible jargon ss. Les traducteurs avaient le plus grand mal à faire passer ses pesantes déclarations. Quant à sa responsabilité dans le meurtre de millions de personnes, il s'en expliqua en ces termes :

> J'ai participé à des actions dans la mesure où j'ai reçu des ordres et que j'ai dû les exécuter, mais du point de vue juridique, je ne peux pas me considérer comme coupable ou complice. Dans la mesure où j'ai participé à l'organisation d'une partie des déportations et dans la mesure où, en conséquence de ces déportations, une partie des Juifs ont trouvé la mort, il conviendra selon moi d'examiner ma culpabilité quand nous aborderons le problème des responsabilités juridiques[dcclxiii].

Durant le contre-interrogatoire de cinquante heures qui suivit, l'accusé ne revint presque jamais sur ses propos – même quand il s'enlisait manifestement dans ses propres mensonges[dcclxiv]. Les

bandes enregistrées de Sassen ne firent que confirmer qu'Eichmann mettait beaucoup d'énergie et de bonne volonté à exécuter les ordres. Il eut souvent le dernier mot, cependant, surtout quand Hauser en faisait trop et tentait d'imputer au prévenu le moindre aspect du génocide des Juifs. Au grand dam du gouvernement Adenauer, Eichmann rappela au procureur général que Hans Globke avait également joué un rôle dans ce qu'on lui reprochait ; mais, comme Globke ne fut jamais appelé à témoigner, l'épisode ne fit pas grand bruit.

Eichmann fut impressionnant tout au long du contre-interrogatoire, se laissant rarement intimider par le procureur général qui, parfois fort mal avisé, s'efforçait de lui faire admettre sa culpabilité juridique. Mais l'accusé ne pouvait ignorer le poids des innombrables preuves à charge qu'on lui opposait, en rapport le plus souvent avec ce qu'il avait fait en Hongrie.

Après avoir entendu le réquisitoire et la plaidoirie, les juges ajournèrent le procès le 14 août. Quatre mois plus tard, ils rendaient leur verdict : Eichmann fut reconnu coupable de la totalité des chefs d'accusation, quoique acquitté de plusieurs crimes particuliers. Pendant que les juges se relayaient pour donner lecture des 211 paragraphes de leur jugement et de ses attendus, le condamné perdit peu à peu le contrôle de lui-même ; le visage déformé par des convulsions, il regardait autour de lui d'un air hagard.

À la fin du deuxième jour, Eichmann fit une déclaration finale reprenant de nombreux arguments déjà utilisés par la défense. Le vendredi 15 décembre 1961, le juge Landau pria l'accusé de se lever avant d'énoncer le verdict :

> [...] car l'envoi par l'accusé de chaque train de 1 000 êtres humains vers Auschwitz, ou tout autre site d'extermination, signifie que l'accusé a été complice de 1 000 meurtres avec préméditation. [...] Même si nous avions considéré que l'accusé n'était mû que par une obéissance aveugle, comme il l'a soutenu, nous aurions estimé qu'un homme ayant pris part à des crimes d'une si grande ampleur, et pendant des années, mérite la sanction la plus sévère prévue par la loi. [...] Or nous estimons que l'accusé était inspiré par une identification profonde aux ordres reçus et par la volonté farouche d'atteindre ses objectifs criminels. [...] La Cour condamne Adolf Eichmann à mort[dcclxv].

À ce jour, cette sentence de mort demeure la seule jamais prononcée par un tribunal israélien.

Eichmann, immobile, serrait les lèvres comme pour s'interdire la moindre réaction[dcclxvi]. Sa gorge et le col de sa chemise étaient

trempés de sueur. Huit minutes après le début de la séance, l'huissier énonça d'une voix forte : « La Cour se retire, veuillez vous lever ! » Les juges sortirent de la salle ; le procès était terminé.

Eichmann ayant fait appel du jugement, de nouvelles audiences eurent lieu en mars 1962. Pendant ce temps, dans la prison de Ramleh – un bâtiment fortifié placé sous haute surveillance, non loin de Jérusalem – où il était détenu depuis le début du premier procès, il rédigea sa seconde autobiographie[dcclxvii]. C'était là sa troisième tentative, après les entretiens avec Sassen et un mémoire écrit à Camp Iyar entre deux séances d'interrogatoire par Avner Less. Chaque fois, il avait tenté de justifier son rôle dans l'Holocauste et de présenter ses actes sous le jour le plus favorable. Ces trois documents étaient avant tout destinés à lui-même.

Eichmann recevait régulièrement la visite du révérend William Hull, missionnaire protestant canadien à Jérusalem[dcclxviii]. Ce prêtre, désirant se faire le conseiller spirituel de l'ancien nazi, avait déposé une demande en ce sens aux autorités israéliennes. Le prisonnier commença par refuser, mais Hull insista si bien que les deux hommes se rencontrèrent à treize reprises. Hull espérait sauver l'âme du criminel nazi en l'invitant à se repentir de ses péchés, à confesser ses crimes et à confirmer que « le Seigneur Jésus-Christ était son Sauveur ». Ce n'était pas là une mince tâche si l'on considère qu'Eichmann avait passé dix-sept ans à se convaincre qu'il n'avait nul besoin d'absolution.

Il se lança dans la discussion avec son application coutumière. Certes, dit-il à Hull, il croyait en Dieu, mais son étude des autres religions et sa lecture de Nietzsche et de Kant – inspirée par sa « quête de paix par la vérité » – l'avaient détourné de la religion organisée[dcclxix]. Il croyait en un dieu panthéiste se trouvant dans la nature et en toutes choses. Hull persuada Eichmann de se replonger dans la Bible – sauf l'Ancien Testament, ce recueil de « fables juives » ; pour le reste, il eut moins de succès. Du moins Eichmann acceptait-il de converser avec lui. Hull apprit ainsi que le condamné ne craignait pas le jugement divin : « L'enfer n'existe pas[dcclxx]. » Il ne parvint jamais à le confesser : « Je n'ai pas péché. Je suis en paix avec Dieu. Je ne l'ai pas fait. Je n'ai rien fait de mal. Je n'ai pas de regrets[dcclxxi]. » Hull s'efforça vainement de le faire changer d'avis – Eichmann s'accrochait fermement à sa foi toute personnelle.

Le 29 mai 1962, son appel fut rejeté. Rouge de fureur, Eichmann dut écouter les cinq juges énoncer une fois encore la sentence de mort. Le jour même, il déposa un recours en grâce auprès du président de l'Etat hébreu, Ben Zvi. Le surlendemain, à 7 heures du matin, le directeur de l'administration pénitentiaire, Arye Nir, qui avait supervisé la détention d'Eichmann pendant deux ans, lui fit savoir que son recours en grâce était rejeté. Tous les recours étant épuisés, Nir l'informa froidement qu'il serait pendu à minuit[dcclxxii].

Le prisonnier demanda une bouteille de vin blanc, des cigarettes, du papier et un stylo. À son bureau, toujours flanqué d'un gardien, il écrivit une lettre d'adieu à sa femme et à ses fils. Puis il se rasa, enfila une chemise et un pantalon de toile beige et se brossa les dents.

À 23 h 20, quand le révérend Hull arriva dans la cellule, Eichmann avait bu la moitié de la bouteille de vin et terminé son paquet de cigarettes. Il affichait un calme désespérant : « Vous semblez triste, dit-il au missionnaire. Pourquoi ? Je ne suis pas triste, moi[dcclxxiii]. »

Les deux hommes passèrent une vingtaine de minutes ensemble, sans que jamais le religieux pût espérer un repentir tardif : « Mon cœur est en paix. À vrai dire, la paix que j'éprouve me surprend moi-même… La mort n'est rien d'autre que la libération de l'âme. »

Le commandant entra dans la cellule accompagné de deux gardes. Avant qu'on lui attache les mains dans le dos, Eichmann demanda qu'on le laisse prier un moment. Il se retira dans un coin de la cellule pendant une minute, puis déclara : « Je suis prêt. »

Eichmann parcourut les 50 mètres du couloir sous escorte, en compagnie de Hull[dcclxxiv]. Il marchait si vite que Nir ordonna aux gardes de ralentir. On avait percé une ouverture dans le mur d'une salle aménagée en chambre d'exécution. Située au troisième étage, cette pièce servait tout récemment encore à loger les gardiens de la prison. Une estrade en bois y était maintenant dressée au-dessus d'un trou percé dans le sol. Une corde était suspendue à un cadre métallique. Il y avait là les deux témoins de l'exécution, Rafi Eitan et Michael Goldmann – l'inspecteur principal du Bureau 06. Au cours des derniers mois, dans la cellule de Camp Iyar, Eitan avait interrogé Eichmann à plusieurs reprises pour tenter de comprendre l'organisation et le fonctionnement de la ss.

Les gardes firent monter Eichmann sur l'estrade avant de lui attacher les jambes. Il fixa Eitan dans les yeux et lui dit sèchement :

« J'espère de tout cœur que votre tour viendra bientôt[dcclxxv]. »

Il refusa la cagoule blanche qu'on lui tendait et regarda les quatre journalistes représentant la presse nationale et étrangère. Ils étaient en train de griffonner quelque chose dans leurs carnets. On lui passa autour du cou un nœud coulant qu'on avait doublé de cuir pour éviter de lui déchirer la peau.

« Vive l'Allemagne ! s'écria Eichmann. Vive l'Argentine ! Vive l'Autriche ! Trois pays que j'ai aimés. J'ai obéi aux lois de la guerre et à mon drapeau. Je salue ma femme, ma famille et mes amis[dcclxxvi]. »

Deux gardes se glissèrent derrière le rideau de couvertures dissimulant aux yeux du prisonnier le mécanisme de la trappe ; celui-ci comportait deux boutons pressoirs, dont un seul déclenchait effectivement l'ouverture des charnières.

Eichmann eut un bref sourire avant de lancer vers l'assistance : « Dans peu de temps, messieurs, nous nous reverrons. C'est le destin de tous les hommes. J'ai vécu dans la croyance de Dieu et je mourrai dans la croyance de Dieu. »

Il était précisément minuit. Le commandant cria : « Prêts ! »

Le condamné baissa les yeux, observant la trappe qui allait s'ouvrir sous ses pieds. Son visage s'était vidé de son sang.

« Allez ! »

Les gardiens pressèrent en même temps les deux boutons et la trappe s'ouvrit dans un fracas métallique[dcclxxvii]. Eichmann fut happé par le vide, sans un bruit, et disparut trois mètres plus bas dans la salle du dessous. On vit la corde se tendre d'un coup sec, puis se balancer lentement.

Goldmann, s'étant posté au-dessus de l'ouverture, annonça qu'Eichmann ne bougeait plus. Un médecin entra dans la salle du deuxième étage, examina le condamné et déclara officiellement qu'il était mort.

On fit signer aux témoins une déclaration confirmant qu'ils avaient bien assisté à l'exécution. Nir demanda ensuite aux gardiens, malgré leur dégoût, de détacher le corps. Le visage d'Eichmann était blanc, le cou entaillé par la corde. L'un des gardes, Shlomo Nagar, souleva le corps inerte qui expectora soudain une bouffée d'air restée dans les poumons, produisant une sorte de râle qui manqua le faire défaillir – ce bruit devait hanter ses nuits pendant des années. Il fallut se mettre à plusieurs pour étendre le corps sur une civière, le

dissimuler sous des couvertures de laine grise et le porter dans la cour de la prison. Eitan ne suivit pas le cortège : il en avait assez vu.

Goldmann, qui avait perdu à Auschwitz ses parents et sa sœur âgée de 10 ans, accompagna Nir et Hull jusque dans la cour.

Dans la brume nocturne, sous la lumière des projecteurs éclairant les murs d'enceinte hérissés de barbelés, Goldmann se remémora le camp d'extermination où avait péri sa famille. Les gardes transportèrent la dépouille d'Eichmann à l'extérieur de la prison, jusqu'à une clairière dans une orangeraie. Un four crématoire construit pour l'occasion était alimenté par un homme qui avait jadis travaillé aux fours d'un camp d'extermination. À grand-peine, les gardes s'efforcèrent de pousser le corps dans le brasier à l'aide d'une fourche à deux pointes ; l'un d'eux ayant perdu l'équilibre, le cadavre tomba brusquement à terre sous les yeux de l'assistance médusée. Goldmann, retroussant ses manches, s'avança pour aider à enfourner le corps dans le brasier. À la lueur des flammes, Hull aperçut au bras de l'inspecteur du Bureau 06 le tatouage des prisonniers d'Auschwitz.

Deux heures plus tard, on retira les cendres du réservoir noirci pour les verser dans un petit cylindre en fer blanc. Combien de Juifs avait-il fallu brûler, songea Goldmann, pour former ces montagnes de cendres entourant les fours crématoires d'Auschwitz-Birkenau ? En plein hiver, les gardes ss l'avaient forcé à répandre ces cendres sur les allées du camp pour éviter aux nazis de glisser sur la neige.

Toujours accompagnés de Hull, Nir et Goldmann se rendirent en voiture au port de Jaffa. Ils y arrivèrent peu avant l'aube du 1er juin. Quelques spectateurs les virent embarquer sur le *Yarden,* une navette de la police maritime, et s'éloigner vers la haute mer. En dispersant les cendres d'Adolf Eichmann dans la Méditerranée, on évitait que sa dépouille repose en un lieu fixe ; ainsi, nul ne pourrait se recueillir devant sa tombe ou y édifier un monument à sa mémoire. À une dizaine de kilomètres des côtes, juste en dehors des eaux territoriales israéliennes, le capitaine coupa le moteur. Le bateau dériva en silence, se balançant au rythme des vagues. Une mince bande de lumière rouge apparut à l'horizon. Pendant que Hull priait à voix basse, Nir se rendit à l'arrière du bateau et versa le contenu du cylindre dans la mer agitée. Les cendres s'accrochèrent à la crête des vagues avant de disparaître. Le capitaine fit redémarrer les moteurs et mit le cap sur la côte. Quand le bateau rentra au port,

le soleil commençait à s’élever dans le ciel, tandis que Tel Aviv revenait doucement à la vie.

# Épilogue

Élie Wiesel, Prix Nobel de la paix, écrivain, rescapé d'Auschwitz, assista au procès d'Eichmann en qualité de grand reporter. Des années plus tard, il déclara que la capture et le procès du criminel de guerre nazi signalaient à quel point

> l'histoire juive témoigne d'une imagination exceptionnelle. Une poignée de Juifs l'ont enlevé et l'ont présenté à ses juges. Ils ne l'ont pas tué, ce qui leur eût été facile à Buenos Aires. Non, ils l'ont emmené dans l'État libre et souverain d'Israël où se trouvaient des magistrats pour le juger. Ce procès fut presque plus important sur le plan éducatif que sur le plan juridique. Il était essentiel que la jeunesse israélienne sache ce qui s'était passé, sache d'où nous venions. Et le procès d'Eichmann a permis cela avant tout. Pas seulement en Israël : la véritable nouveauté, c'est que le monde entier a pris conscience de la tragédie du peuple juif[dcclxxviii].

David Ben Gourion avait atteint son but. Le procès eut sur Israël des effets considérables : il conféra au pays une unité qu'il n'avait pas connue depuis la guerre de 1948 ; il permit d'enseigner au public israélien, et notamment aux jeunes générations, la véritable nature de l'Holocauste ; il donna aux rescapés, plongés dans le silence depuis seize années, l'occasion de partager enfin leur expérience ; il apporta la confirmation qu'un État souverain était essentiel à la survie du peuple juif[dcclxxix].

Sur le plan mondial, l'affaire Eichmann ancra l'Holocauste dans notre mémoire collective, d'autant qu'elle bénéficia d'une couverture médiatique exceptionnelle, assortie de la publication de dizaines de biographies et de fascinants récits de la capture du criminel en fuite[dcclxxx]. Le débat suscité par le procès, notamment après la publication en 1963 de l'ouvrage de Hannah Arendt *Eichmann à Jérusalem,* ne fit que nourrir et renforcer ce phénomène. Mais les

admirables commentaires de la philosophe sur la « banalité du mal » furent largement éclipsés par ses critiques à l'égard du procès, qui déchaînèrent véritablement les passions : n'affirmait-elle pas, en dernière analyse, que de nombreux Juifs s'étaient faits les complices de leur propre destruction pendant la guerre ? Avec des centaines de livres et d'articles visant à soutenir ou à contrer ses arguments, c'est toute l'histoire du génocide qui bénéficia d'un réexamen complet et passionné. L'Holocauste entra ainsi, une bonne fois pour toutes, dans la conscience collective universelle ; au lendemain du procès, on assista à une multiplication sans précédent d'œuvres consacrées au génocide – ouvrages savants, récits de rescapés, pièces de théâtre, romans, documentaires, œuvres plastiques, expositions. En Israël comme partout dans le monde, ce phénomène constitue l'héritage direct et durable de l'opération Eichmann.

Les acteurs de cette traque de quinze années ont tous été profondément marqués par l'expérience.

Simon Wiesenthal et Tuviah Friedman devaient faire l'objet d'une attention considérable[dcclxxxi]. Leur rôle fut souvent exagéré, notamment à cause de l'absence de tout commentaire de la part du Mossad pendant des années. Encouragés par le regain d'intérêt que manifestait le grand public pour les crimes de guerre, tous deux se lancèrent à nouveau dans la chasse aux nazis ; le premier y mit plus d'énergie et connut plus de succès que le second. Bien qu'il ait déclaré un jour à sa fille qu'il entrerait dans l'Histoire grâce à l'affaire Eichmann, Wiesenthal doit également sa célébrité aux quarante-cinq ans de travail acharné qui suivirent, et durant lesquels il mena le combat, sans jamais oublier que « justice n'est pas vengeance ».

Fritz Bauer, dont la contribution resta secrète pendant vingt ans, se consacra dans la foulée à d'autres affaires de criminels de guerre en fuite. Quelques semaines après l'annonce de Ben Gourion, Bauer et ses collègues procureurs ouest-allemands firent arrêter nombre d'anciens criminels nazis, dont plusieurs collaborateurs d'Eichmann[dcclxxxii]. Jusqu'à sa mort, survenue en 1968, le procureur général de la province de Hessen s'en prit à des groupuscules fascistes allemands et s'activa pour déloger du pouvoir d'anciens dignitaires nazis, dont Globke. Il continua de requérir dans des procès pour crimes de guerre, notamment dans les procès d'Auschwitz en 1963.

La famille Hermann, dont la contribution avait été si décisive, fit l'objet d'une terrible méprise après la capture d'Eichmann[dcclxxxiii]. À cause, peut-être, de la visite d'Ephraïm Hofstetter, ou de l'enquête menée par les autorités juives de Buenos Aires désirant savoir ce qu'il savait exactement au sujet d'Eichmann, un informateur laissa entendre aux journalistes que Hermann était en réalité Josef Mengele. Arrêté en mars 1961, le malheureux fut rapidement relâché par la police. C'est alors qu'un journal argentin publia un reportage affirmant qu'il refusait de communiquer ses informations sur Mengele et sur Eichmann. Avant même la fin de l'opération de capture, Sylvia Hermann quitta l'Argentine pour les États-Unis, où elle réside encore aujourd'hui. En 1971, sur la requête personnelle de Tuviah Friedman auprès de Golda Meir, alors Premier ministre, Lothar Hermann fut récompensé pour avoir fourni des informations ayant permis l'arrestation d'Eichmann. Jusqu'alors, le rôle de Hermann et de sa fille dans la capture était resté secret.

Vera Eichmann et son fils cadet, Ricardo, firent de nombreux allers-retours entre l'Allemagne fédérale et l'Argentine avant de s'installer à Osterburken, à une cinquantaine de kilomètres de Heidelberg. Vera n'admit jamais la culpabilité de son mari et ne se remit jamais de son exécution. Ricardo, qui n'a pratiquement aucun souvenir de son père, continue de porter son nom comme un fardeau. Devenu professeur d'archéologie en Allemagne, il admet que son père s'est rendu coupable de crimes atroces pendant la guerre et répugne à évoquer sa mémoire[dcclxxxiv]. Parmi les trois fils aînés, Horst vit toujours à Buenos Aires, où il serait un responsable néo-nazi[dcclxxxv] ; Dieter et Nick sont retournés en Allemagne et vivent près du lac de Constance, non loin de la frontière autrichienne. Ils demeurent convaincus que leur père n'a fait qu'obéir aux ordres et que la plupart des accusations du procès étaient infondées. Pour le reste, ils ne souhaitent pas parler de lui.

Quarante-sept ans après les faits, l'État d'Israël reconnut officiellement le rôle du Shin Bet, du Mossad et des membres de l'équipage d'El Al. Ceux-ci reçurent pour toute récompense une note du pilote Zvi Tohar, brève mais chaleureuse, les remerciant pour leur « dévouement exceptionnel » à l'occasion du vol retour – considéré comme « une étape décisive dans l'histoire de l'aviation israélienne[dcclxxxvi] ». Tous ont repris leur travail au sein de la

compagnie et ont gardé le silence sur l'affaire jusqu'à une date récente.

De retour en Israël, Zvi Aharoni fut recruté au Mossad par Isser Harel, qui le chargea de constituer un nouveau groupe spécialisé dans la traque de criminels de guerre – notamment Josef Mengele, Martin Bormann et Heinrich Müller[dcclxxxvii]. Le jour de l'exécution d'Eichmann, en 1962, Aharoni se trouvait en Amérique du Sud sur les traces de Mengele. Un ancien officier ss installé à Montevideo, en Uruguay, lui signala qu'un Allemand vivant au Brésil aidait le médecin d'Auschwitz à se cacher. Quelques semaines plus tard, Aharoni évoluait en pleine jungle, à une cinquantaine de kilomètres de Sao Paolo, quand il aperçut Mengele entouré de deux gardes du corps. Il ne pouvait pas faire grand-chose, sinon le suivre à la trace jusqu'à ce qu'une opération d'envergure permette de le ramener en Israël. Aharoni était convaincu que la chose était possible. C'est alors qu'il reçut d'Isser Harel un message exigeant qu'il abandonne la mission sur-le-champ. Ce printemps-là, un petit garçon de 8 ans nommé Yossele Schumacher avait été kidnappé et exfiltré d'Israël par un groupe de Juifs orthodoxes en lutte contre l'État sioniste. Harel décida de lancer plusieurs de ses agents, dont Aharoni, à la poursuite des ravisseurs ; ils finirent par retrouver le petit Yossele à New York, mais Mengele réussit à leur échapper et disparut dans la nature. Le médecin d'Auschwitz mourut noyé en 1979, au Brésil. Aharoni avait depuis longtemps quitté le Mossad pour se lancer dans les affaires ; il s'est installé dans le sud-ouest de l'Angleterre.

Avraham Shalom poursuivit sa carrière au Shin Bet, dont il fut nommé directeur en 1981. Il dut démissionner de son poste trois ans plus tard : deux jeunes Palestiniens, qui avaient détourné un bus en menaçant de le faire exploser à la grenade, avaient fini par être arrêtés par l'armée et battus à mort sur son ordre. Telle fut la triste conclusion d'une carrière par ailleurs remarquable et courageuse. Shalom fonda alors une société de sécurité privée. Aujourd'hui, il partage son temps entre Londres et Tel Aviv.

Peter Malkin devint chef du service des opérations au Shin Bet. Il quitta le monde de l'espionnage en 1976 pour s'adonner à sa passion de toujours, la peinture. Ses toiles les plus célèbres restent celles dont il fit l'ébauche à Buenos Aires. Malkin est mort en 2005.

Yaakov Gat fit également carrière au Shin Bet. Plus tard, il fut recruté par une société de sécurité privée où il travailla jusqu'à sa

retraite.

Moshe Tabor, qui (comme tant d'autres) s'était porté volontaire pour pendre Eichmann une fois le verdict rendu, passa de nombreuses années dans les services de sécurité avant de prendre sa retraite. Il est mort en 2006.

Shalom Dani est mort d'une crise cardiaque en 1963. Ses anciens collègues évoquent toujours sa mémoire avec un profond respect.

Rafi Eitan a fait une carrière brillante qui ne semble pas près de s'arrêter. Après quinze ans dans les services de sécurité, il est devenu le conseiller de plusieurs Premiers ministres israéliens en matière de sécurité et d'antiterrorisme. Plus tard, il a dirigé l'unité de renseignement du ministère de la Défense (où il a recruté l'espion américain Jonathan Pollard) et dirigé le secteur chimique national. Il a été élu à la Knesset en 2006[dcclxxxviii].

Trois ans seulement après l'opération Eichmann, à 50 ans et au sommet de sa carrière, Isser Harel démissionna de son poste de directeur du Mossad et du Shin Bet[dcclxxxix]. Dans les allées du pouvoir, certains craignaient en effet qu'il finisse par jouir d'une trop grande influence au sein du gouvernement et s'imagine en successeur de Ben Gourion. Quand Harel lança une campagne imprudente et meurtrière contre des ingénieurs aérospatiaux allemands travaillant pour l'Égypte, ses ennemis parvinrent à le faire tomber en disgrâce. Au moment où il quitta le quartier général du Mossad, nombre de ses collaborateurs étaient en larmes. Après un bref passage à la Knesset, il consacra son temps à l'écriture et exerça des fonctions de conseiller en matière de sécurité. Il est mort en 2003.

Harel et ses agents – qu'ils aient ou non poursuivi leur carrière dans le renseignement – évoquaient tous la capture d'Eichmann, le retour en Israël et le procès avec une grande fierté. S'agissant d'une profession connue pour son goût de la duplicité, ses compromis avec la morale et son indifférence vis-à-vis des conséquences malheureuses des opérations secrètes, la chose mérite d'être signalée.

Rafi Eitan a ainsi déclaré avec assurance que l'opération fut un sans-faute et qu'elle avait une portée très claire : « Dans le monde entier, mais aussi en Israël, nous avons commencé à comprendre l'Holocauste[dccxc]. »

Pour ceux dont les familles avaient été broyées par les nazis, la satisfaction personnelle fut encore plus grande. Alors qu'il était en

mission à Athènes, en 1976, Peter Malkin reçut un appel d'Avraham Shalom lui signalant que sa mère venait d'être admise en urgence à l'hôpital. Il prit le premier avion pour Tel Aviv et se rendit à son chevet. Les yeux fermés, le visage exsangue, elle n'eut aucune réaction quand il s'adressa à elle.

« Elle ne peut pas parler, dit la vieille dame allongée dans le lit d'à côté[dccxci].

— Maman, lui murmura Peter dans le creux de l'oreille, j'ai quelque chose à te dire. Ce que j'avais promis, je l'ai fait. J'ai attrapé Eichmann. »

Sa mère n'ouvrit pas les yeux, ne tourna pas la tête. Sept ans avaient passé depuis que Malkin avait empoigné Eichmann rue Garibaldi. Il avait juré de garder le secret, mais ne pouvait supporter l'idée qu'elle meure sans savoir.

« Maman, Fruma est vengée : c'est son propre frère qui a capturé Adolf Eichmann.

— Elle ne peut pas vous entendre », répéta la vieille femme, que cette visite commençait à énerver.

Alors qu'il allait perdre espoir, Peter sentit une main se poser sur la sienne et la serrer doucement.

« Tu comprends ce que je dis ? » demanda-t-il, très ému.

Les yeux de sa mère s'entrouvrirent et elle murmura : « Oui. J'ai compris. »

# Notes

Les notes renvoient le plus souvent à une forme raccourcie du titre original. Pour les références les plus fréquentes, on a utilisé les abréviations suivantes :

ADSD : Archiv der Sozialen Demokratie der Friedrich Ebert Stiftung, Bonn
AGN : Archivo General de la Nación, Buenos Aires
EA : Entretien avec l'auteur
BArch : Bundearchiv, Koblenz
CZA : Central Zionist Archives, Jérusalem
HAE : *The Hunt for Adolf Eichmann*
HHStAW : Hessiches Hauptaatsarchiv, Wiesbaden
IMAE : *I Met Adolf Eichmann*
ISA : Israel State Archives, Jérusalem
NA : National Archives, Washington DC
OHD : Harman Institute of Comtemporary Jewry, Oral History Division, Université Hébraïque de Jérusalem
YVS : Yad Vashem, Jérusalem

# Bibliographie

## ARCHIVES ET BIBLIOTHÈQUES


Archiv der Sozialen Demokratie der Friedrich Ebert Stiftung, Bonn.

Archivo General de la Nación, Buenos Aires.

Biblioteca Nacional, Buenos Aires.

Bundesarchiv, Koblenz.

Archives centrales sionistes, Jérusalem.

Columbia University Library, New York.

Direction Nacional de Migraciones, Buenos Aires.

Harman Institute of Contemporary Jewry, Oral History Division, Université hébraïque de Jérusalem.

Hessisches Hauptstaatsarchiv, Wiesbaden.

Archives nationales d'Israël, Jérusalem.

Massuah Institute for the Study of the Holocaust, Kibboutz Tel Itzhak, Israël.

National Archives and Records Administration, Washington, DC.

New York Public Library, New York. New York University Library, New York.

Steven Spielberg Jewish Film Archive, Université hébraïque de Jérusalem.

Tribunales Federales de Comodoro Py, Buenos Aires.

United States Holocaust Museum, Washington, DC.

Yad Vashem, Jerusalem.

YTVO Institute for Jewish Research, New York.


## DOCUMENTAIRES : ENTRETIENS ET NOTES

*The Hunt for Adolf Eichmann,* réalisation Dan Setton, 1998. Transcription d'entretiens avec Zvi Aharoni, Manus Diamant, Michael Gilead, Isser Harel, Peter Malkin, Moshe Tabor et Elie Wiesel.

*I Met Adolf Eichmann,* réalisation Clara Glynn, 2003. Transcription d'entretiens avec Zvi Aharoni, Martha Eggers, Michael Gilead, Otto Lindhorst, Heinz Lühr, Shlomo Nagar, Zeev Sapir, Ursula Schulze, Moshe Tabor, Roberto Tonet et Ruth Tramer.

## ENTRETIENS AVEC L'AUTEUR

Roberto Alemann, Dan Alon, Shmuel Alony, membres anonymes de la Tacuara, Angolina Bascelli, Rafi Eitan, Yaakov Gat, Amelia Hahn, Oved Kabiri, Yosef Klein, Anthony Kleinert, Dr Leonhardt, Arye Levavi, José Moskoviz, Dr Ernesto Palenzola, Pedro Probierzym, Saskia Sassen, Daniel Sasson, Shamri Shabtai, Avraham Shalom, Shaul Shaul, Baruch Tirosh et Luba Volk.

## SOURCES PRIMAIRES

Eichmann, Adolf, *Meine Flucht,* Hessisches Hauptstaatsarchiv, Alliierte Prozesse, 61247, dossier I.

Eichmann, Adolf, « Meine Gotzen – 6 septembre 1961 », Archives nationales d'Israël, Jérusalem. Consultable à l'adresse http://www.mazal.org/various/eichmann.htm.

Eichmann, Adolf, « Meine Memoiren – June 16, 1960 ». *In The Trial of Adolf Eichmann : Record of Proceedings in the District Court of Jerusalem,* t. IX., Jérusalem : Trust for the Publication of the Proceedings of the Eichmann Trial, 1992. Microfiche.

Transcriptions Sassen, collection de Robert Servatius, Hessisches Hauptstaatsarchiv, Alliierte Prozesse, 6195-III.

## OUVRAGES DÉRIVÉS

Aschenauer, Rudolf, *Ich, Adolf Eichmann : Ein historischer Zeugenbericht,* Augsbourg : Druffel-Verlag, 1980. Extraits des enregistrements de Sassen.

« Eichmann Memoirs », National Archives and Records Administration, CIA Records Search Tool.

Eichmann, Adolf, « Memoirs », *Life,* 28 novembre et 5 décembre 1960.

« Interrogation of Adolf Eichmann by Avner Less, Bureau 06 », *in The Trial of Adolf Eichmann : Record of Proceedings in the District Court of Jerusalem,* t. VII et VIII, Jérusalem : Trust for the Publication of the Proceedings of the Eichmann Trial, 1992.

Von Lang, Jochen (éd.), *L'Interrogatoire,* trad. fr. Jean-Marie Argelès, Paris : Belfond, 1984.

LIVRES ET ARTICLES

Aarons, Mark et Loftus, John, *Unholy Trinity : How the Vatican's Nazi Networks Betrayed Western Intelligence to the Soviets,* New York, St. Martin's Press, 1991.

Aharoni, Zvi, *On Life and Death : The Tale of a Lucky Man,* Londres, Minerva, 1998.

Aharoni, Zvi et Died, Wilhelm, *Opération Eichmann : The Truth About the Pursuit, Capture and Trial of Adolf Eichmann,* Londres, Orion, 1998.

Ambrose, Stephen, *The Supreme Commander : The War Years of D.D. Eisenhower,* New York, Doubleday, 1970.

Anderson, Jack, *Peace, War, Politics : An Eyewitness Account,* New York, Forge, 2000.

Andrus, Burton, *The Infamous of Nürnberg,* Londres, Leslie Frewin, 1969.

Arendt, Hannah, *Eichmann à Jérusalem* [1963], trad. fr. Anne Guérin, rév. Martine Lebovici, Paris, Gallimard, 2002.

Aronson, Shlomo, *Hitler, Allies, and the Jews,* New York, Cambridge University Press, 2004.

Ashman, Charles et Wagman, Robert, *Nazi Hunters,* New York, Pharos Books, 1988.

Astor, Gerald, *The Last Nazi : The Life and Times of Dr. Joseph Mengele,* New York, Donald I. Fine, 1985.

Bar Zohar, Michel, *Les Vengeurs,* Paris, Arthème Fayard, 1968.

— , *Ben Gurion : A Biography,* Tel Aviv, Biblioteka-Aliia, 1987.

— , *Spies in the Promised Land : Iser Harel and the Israeli Secret Service,* Boston, Houghton Mifflin, 1972.

Bauer, Yehuda, *Jews for Sale : Nazi-Jewish Negotiations, 1933-1945,* New Haven, CT, Yale University Press, 1994.

Ben Gourion, David, *A Personal History,* New York, Funk &Wagnalls, 1971.

Ben Natan, Asher, *The Audacity to Live : An Autobiography,* Tel Aviv, Mazo, 2007.

Bernstein, Victor, *Final Judgment : The Story of Nürnberg,* New York, Boni & Gaer, 1947.

Bischof, Gunter et Ambrose, Stephen, *Eisenhower and the German POWS,* Bâton Rouge, Louisiana State University Press, 1992.

Biss, André, *A Million Jews to Save : Check to the Final Solution,* Londres, A.S. Barnes, 1975.

Black, Ian et Benny, Morris, *Israels Secret Wars : A History of Israël Intelligence,* Londres, Hamish Hamilton, 1991.

Black, Peter, *Ernst Kaltenbrunner : Ideological Soldier of the Third Reich,* Princeton, Princeton University Press, 1984.

Bloch, Michael, *Ribbentrop,* New York, Crown, 1993.

Botting, Douglas, *In the Ruins of the Reich,* Londres, George Allen & Unwin, 1985.

Bower, Tom, *Blind Eye to Murder : Britain, America and the Purging of Nazi Germany – A Pledge Betrayed,* Londres, André Deutsch, 1981.

Boyle, Kay, *Breaking the Silence : Why a Mother Tells Her Son About the Nazi Era,* New York, Institute of Human Relations Press, 1962.

Braham, Randolph, *Eichmann and the Destruction of Hungarian Jewry,* New York, Twayne, 1961.

— , *The Politics of Genocide : The Holocaust in Hungary,* New York, Columbia University Press, 2000.

Braham, Randolph et Mille, Scott (dir.), *The Nazis' Last Victims : The Holocaust in Hungary,* Washington, DC, United States Holocaust Mémorial Muséum, 1998.

Breitman, Richard, *et al., U.S. Intelligence and the Nazis,* New York, Cambridge University Press, 2005.

Briggs, Emil, *Stand Up and Fight,* Londres, George G. Harrap, 1972.

Bukey, Evan Burr, *Hitler's Hometown : Linz, Austria 1908-1945,* Bloomington ; Indiana University Press, 1986.

Camarasa, Jorge, *Odessa al Sur : La Argentina Como Refugio de Nazis y Criminales de Guerra,* Buenos Aires, Planeta, 1995.

Cesarani, David, *Becoming Eichmann : Rethinking the Life, Crimes, and Trial of a « Desk Murderer »,* New York, Da Capo Press, 2006.

Clarke, Corner, *Eichmann : The Man and His Crime,* New York, Ballantine Books, 1960.

Cohen, Rich, *The Avengers,* New York, Alfred A. Knopf, 2000.

Conot, Robert E., *Justice at Nürnberg,* New York, Harper & Row, 1983.

Cookridge, E.H., *Gehlen : Spy ofthe Century,* New York, Random House, 1972.

Crassweller, Robert, *Perón and the Enigmas of Argentina,* New York, W.W. Norton, 1987.

Davies, Howell (dir.), *The South American Handbook 1960,* Bath (Angleterre), Trade and Travel Publications, 1960.

Dawidowicz, Lucy S., *The War Against the Jews, 1933-1945,* New York, Bantam Books, 1986.

Deacon, Richard, *The Israeli Secret Service,* Londres, Hamish Hamilton, 1977.

Derogy, Jacques et Carmel, Hesi, *Histoire secrète d'Israël,* Paris, Club français du Livre, 1978.

Diamant, Manus, *Geheimauftrag : Mission Eichmann,* Vienne, 1995.

— Manuscrit, Massuah Archives, Israël.

Donovan, John, *Eichmann : Man of Slaughter,* New York, Avon, 1960.

Douglas, Lawrence, *The Memory of Judgment : Making Law and History in the Holocaust,* New Haven, Yale University Press, 2001.

Dwork, Deborah et van Pelt, Robert Jan, *Auschwitz, 1270 to the Present Day,* New York, W.W. Norton, 1996.

Eban, Abba, *Personal Witness,* New York, G.P. Putnam's Sons, 1993.

« The Eichmann Chase », *Newsweek,* 25 juillet 1960.

« Eichmann in Germany », *Stern,* n° 25-27,1960.

*Eichmann in the World Press,* Ministère israélien des Affaires étrangères, Jérusalem, 1960.

Eisenhower, David, *Eisenhower at War,* New York, Random House, 1986.

Elkins, Michael, *Forged in Fury,* New York, Ballantine Books, 1971.

Erez, Tsvi, « Hungary-Six Days in July », *Holocaust and Genocide Studies 3,* n° 1 (1988), p. 37-53.

Eshed, Haggai, *Reuven Shiloah : The Man Behind the Mossad,* Londres, Frank Cass, 1997.

Este, Carlo, *Eisenhower : A Soldier's Life,* New York, Henry Holt, 2002.

Farago, Ladislas, *The Aftermath : Martin Bormann and the Fourth Reich,* New York, Simon & Schuster, 1974.

Fitzgibbon, Constantine, *Denazification,* New York, w.w. Norton, 1969.

Fraser, Nicholas et Navarro, Marysa, *Eva Perón,* New York, w.w. Norton, 1985.

Freiwald, Aaron, *The Last Nazi : Josef Schwammberger and the Nazi Past,* New York, w.w. Norton, 1994.

Fried, Tal, « Official Israeli Institutions in Pursuit of Nazi War Criminals, 1945-60 », Thèse de doctorat (PhD), Université de Haïfa, 2002.

Friedlander, Henry, *The Origins of Nazi Genocide : From Euthanasia to the Final Solution,* Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1995.

Friedman, Tuviah, *The Blind Man Who Discovered Adolf Eichmann in Argentina,* Haïfa, Institute of Documentation in Israël, 1987.

— , *Die Korrespondenz,* Haïfa, Institute of Documentation in Israël, 1993.

— , *Die Korrespondenz der zwei Nazi-Forscher Tuwiah Friedman und Simon Wiesetithal in den Jahren 1946-1950, Part I,* Haïfa, Institute of Documentation in Israel, 2005.

— , *The Hunter,* édition et traduction de David c. Gross, Haïfa, Institute of Documentation in Israel, 1961.

Fritzsche, Hans, *Sword in the Scales,* Londres, Allan Wingate, 1953.

Frohlich, Claudia, *Wider die Tabuisierung des Ungehorsams – Fritz Bauers Widerstandsbegriff und die Aufarbeitung von NS-Verbrechen,* Frankfurt am Main, Campus Verlag, 2006.

Fulbrook, Mary, *German National Identity After the Holocaust,* Cambridge (Angleterre), Polity Press, 1999.

Gardner-Feldman, Lily, *The Spécial Relationship Between West Germany and Israel,* Londres : George Allen & Unwin, 1984.

Gilbert, G.M., *Nürnberg Diary,* New York, Da Capo Press, 1995.

Gilbert, Martin, *The Day the War Ended : May 8, 1945 ; Victory in Europe,* New York, Henry Holt, 1995.

— , *The Holocaust : A History of the Jews of Europe During the Second World War,* New York, Holt, Rinehart & Winston, 1985.

Goldenhagen, Daniel, *Hitler's Willing Executioners : Ordinary Germans and the Holocaust,* New York, Alfred A. Knopf, 1996.

Goldman, Marvin, *El Al : Star in the Sky,* Miami, World Transport Press, 1990.

Gofii, Uki, *The Real Odessa : How Perón Brought the Nazi War Criminals to Argentina,* Londres, Grantam, 2003.

Groeneveld, Gérard, *Kriegsberichter : Nederlandse SS-Oorlogsverslaggevers 1941-1945,* Nijmegen (Pays-Bas), Vantilt, 2004.

Gunther, John, *Inside South America,* New York, Harper & Row, 1966.

Guri, Haim, *Facing the Glass Booth : The Jerusalem Trial of Adolf Eichmann,* Detroit, Wayne State University Press, 2004.

Gutman, Daniel, *Tacuara : Historia de la Primera Guerrilla Urbana Argentina,* Buenos Aires, Vergara Grupo Zeta, 2003.

Gutman, Yisrael et Berenbaum, Michael (dir.), *Anatomy of the Auschwitz Death Camp,* Bloomington, Indiana University Press, 1994.

Haim, Avni, *Argentina and the Jews : A History of Jewish Immigration,* Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1991.

— , « Jewish Leadership in Times of Crisis : Argentina During the Eichmann Affair », *in* Peter Medding (dir.), *Studies in Contemporary Jewry,* t. II, *Values, Interests and Identity,* 117-23, New York, Oxford University Press, 1995.

Harel, Isser, *La Maison de la rue Garibaldi,* trad. fr. Dominique Topfer, Paris, Robert Laffont, 1976.

Harris, Whitney, *Tyranny on Trial : The Trial of the Major German War Criminals,* Dallas, Southern Methodist University Press, 1999.

Hausner, Gideon, *Justice à Jérusalem : Eichmann devant ses juges,* trad. fr. Pierre Javet, Paris, Flammarion, 1966.

Höss, Rudolf, *Commandant of Auschwitz,* Londres, Pan Books, 1959.

Hohne, Heinz et Zolling, Hermann, *Network : The Truth About General Gehlen and His Spy Ring,* Londres, Secker & Warburg, 1972.

Hotd, Wilhelm, *The Secret Front : The Story of Nazi Political Espionage,* Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1953.

Hull, William, *The Struggle for a Soul,* New York, Doubleday, 1963. « Interview with Klaus Eichmann », *Quick,* janvier 1966.

Klee, Ernest, *Persilscheine und Falsche Passe,* Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1996.

Korey, William, « Reporting the Eichmann Case », *Survey,* n° 39 (décembre 1961).

Kurzman, Dan, *Ben Gurion : Prophet of Fire,* New York, Simon & Schuster, 1983.

Lauryssens, Stan, *The Eichmann Diaries,* version en anglais (inédite) fournie par l'auteur.

Lavy, George, *Germany and Israel : Moral Debt and National Interest,* Londres, Frank Cass, 1996.

Lawson, Colin, « Eichmann's Wife Speaks », *Daily Express,* 12 décembre 1961.

Lengyel, Olga, *Five Chimneys : The Story of Auschwitz,* New York, Howard Fertig, 1995.

Levai, Eugene, *Black Book on the Martyrdom of Hungarian Jewry,* Zurich, Central European Times, 1948.

Levai, Jeno (éd.), *Eichmann in Hungary : Documents,* New York, Howard Fertig, 1987.

Levi, Primo, *Les Naufragés et les Rescapés : quarante ans après Auschwitz,* trad. fr. André Maugé, Paris, Gallimard, 1993.

Levy, Alan, *The Wiesenthal File,* Londres, Constable, 1993.

Lewy, Gunter, *The Catholic Church and Nazi Germany,* New York, Da Capo Press, 1964.

« Life and Eichmann », *Newsweek,* 5 décembre 1960.

Lozowick, Yaacov, *Hitler's Bureaucrats : The Nazi Security Police and the Banality of Evil,* New York, Continuum, 2002.

Malkin, Peter, *The Argentina Journal,* New York, V.W.F. Publishing, 2002.

— , *Eichmann in My Hands,* New York, Warner Books, 1990.

Marwick, Arthur, *The Sixties : Cultural Transformation in Britain, France, Italy, and the United States,* New York, Oxford University Press, 1999.

Maser, Werner, *Nürnberg : A Nation on Trial,* New York, Charles Scribner's Sons, 1979.

Matteson, Robert, *The Capture and the Last Days of SS General Ernst Kaltenbrunner,* Saint Paul, R.E. Matteson, 1993.

McKechnie, Gary et Howell, Nancy, « Double Exposure », *Orlando,* décembre 1988.

Meding, Holger, *Flucht vor Nurnberg ? Deutsche und Osterreichische Einwanderung in Argentinien, 1945-1955,* Köln, Bohlau Verlag, 1992.

Mendelsohn John et Detweiler, Donald, *The Holocaust,* New York, Garland, 1982.

Mermelstein, Mel, *By Bread Alone : The Story of A-4685,* Los Angeles, Crescent Publications, 1979.

Miller, Merle, *Ike the Soldier : As I Knew Him,* New York, Putnam, 1987.

Mulisch, Harry, *Criminal Case 40161 : The Trial of Adolf Eichmann,* Philadelphie, University of Philadelphia Press, 2005.

Muller, Filip, *Eyewitness Auschwitz : Three Years in the Gas Chambers,* New York, Stein & Day, 1979.

Musmanno, Michael, *The Eichmann Kommandos,* Philadelphie, Macrae Smith, 1961.

Naftali, Timothy, « New Information on Cold War CIA Stay-Behind Opérations in Germany and on the Adolf Eichmann Case », Nazi War Crimes Interagency Working Group, Washington, DC, 2006.

Nagy-Talavera, Nicholas, *The Green Shirts and the Others : A History of Fascism in Hungary and Romania,* Oxford, Center for Romanian Studies, 2001.

Newton, Ronald, *Nazi Menace in Argentina, 1931-41,* Stanford, Stanford University Press, 1992.

Overy, R.J., *Interrogations : The Nazi Elite in Allied Hands,* New York, Viking Press, 2001.

Padfield, Peter, *Donitz : The Last Fuehrer,* New York, Harper & Row, 1984.

Page, Joseph, *Perón : A Biography,* New York, Random House, 1983.

Papadatos, Pierre, *Le Procès Eichmann,* Paris, Droz, 1964.

Pearlman, Moshe, *The Capture of Adolf Eichmann,* Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1961.

Perels, Joachim et Wojak, Irmtrud (dir.), *Fritz Bauer : Die Humanität der Rechtsordnung,* Frankfurt am Main, Campus Verlag, 1998.

Pick, Hella, *Simon Wiesenthal : A Ltfe in Search of Justice,* Boston, Northeastern University Press, 1996.

Posner, Gerald et Ware, John, *Mengele : The Complete Story,* New York, McGrawHill, 1986.

Potash, Robert, *The Army and Politics in Argentina, 1945-1962,* Stanford, Stanford University Press, 1980.

Prendle, George, *Argentina,* Oxford, Oxford University Press, 1963.

Prittie, Terence, *Konrad Adenauer, 1816-1961,* Ann Arbor, Tom Stacey, 1972.

— , *Willy Brandt : Portrait of a Statesman,* New York, Schocken Books, 1974.

Rassinier, Paul, *The Real Eichmann Trial, or The Incorrigible Victors,* Torrance, Steppingstones Publications, 1979.

Rathkolb, Oliver, *Revisiting the National Socialist Legacy,* Innsbruck, Studien Verlag, 2004.

Raviv, Dan et Melman, Yossi, *Every Spy a Prince : The Compléee History of Israel's Intelligence Community,* Boston, Houghton Mifflin, 1990.

Read, Anthony, *The Devil's Disciples : Hitler's Inner Circle,* New York, W.W. Norton, 2003.

Read, Anthony, et Fisher David, *The Fall of Berlin,* New York, Da Capo Press, 1992.

Reilly, Joanne, *Belsen : The Liberation of a Concentration Camp,* New York, Roudedge, 1998.

Rein, Raanan, *Argentina, Israel, and the Jews : Perón, the Eichmann Capture ana After,* Bethesda, University Press of

Maryland, 2003.

Reynolds, Quentin, avec Zwy Aldouby et Ephraïm Katz, *Minister of Death : The Adolph Eichmann Story,* New York, Viking Press, 1961.

Robinson, Jacob, *And the Crooked Shall Be Made Straight : The Eichmann Trial, the Jewish Catastrophe, and Hannah Arendt's Narrative,* New York, Macmillan, 1965.

Rojer, Olga, *Exile in Argentina, 1933-45 : A Historical and Literary Introduction* New York, Peter Lang, 1989.

Roper, Hugh Trevor, *The Last Days of Hitler,* New York, Macmillan, 1947.

Roseman, Mark, *The Wannsee Conference and the Final Solution,* New York, Metropolitan Books, 2003.

Sayer, Ian et Botting Douglas, *America's Secret Army : The Untold Story of the Counter Intelligence Corps,* Londres, Grafton, 1989.

Schwarz, Hans-Peter, *Konrad Adenauer : A German Politician and Statesman in a Period of War,* Oxford, Berghahn Books, 1991.

Scobie, James, *Argentina : A City and a Nation,* Oxford, Oxford University Press, 1964.

Segev, Tom, *The Seventh Million : The Israelis and the Holocaust,* New York, Hill & Wang, 1993.

Shephard, Ben, *After Dayhreak : The Liberation of Belsen, 1945,* Londres, Jonathan Cape, 2005.

Shields, Stephen, « Triumph and Tragedy », *American Héritage,* décembre 1989, p. 82-93.

Shirer, William L., *Le Troisième Reich, des origines à la chute,* Paris, Stock, 1961, 2 vol.

Shpiro, Shlomo, *Geheimdienste in der Weltgeschichte : Spionage und verdeckte Aktionen von der Antike bis zur Gegenwart,* München, Verlag C.H. Beck, 2003.

— , « Intelligence Services and Foreign Policy », *German Politics,* II (avril 2002), p. 23-42.

Silverstein, Ken, *Private Warriors,* New York, Verso, 2000.

Simpson, Christopher, *Blowback : America's Recruitment of Nazis and Its Effect on the Cold War,* Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1988.

Skorzeny, Otto, *Skorzeny's Secret Mission : War Memoirs of the Most Dangerous Man in Europe,* New York, E.P. Dutton, 1959.

Smith, John, *The Plot to Save Eichmann,* Chicago, Domino Publications, 1961.

Spender, Stephen, *European Witness,* Londres, Hamish Hamilton, 1946.

Steven, Stewart, *The Spymasters of Israel,* New York, Macmillan, 1980.

Szita, Szabolcs, *Trading in Lives ? Opérations of the Jewish Relief and Rescue Committee in Budapest, 1944-45,* New York, Central European University Press, 2005.

« Tale of Epic Capture », *Life,* 20 juin 1960.

Taylor, Telford, *The Anatomy ofthe Nürnberg Trials,* New York, Alfred A. Knopf, 1992.

Teicholz, Tom, *The Trial of Ivan the Terrible : State of Israel vs. John Demjanjuk,* New York, St. Martin's Press, 1991.

Tetens, T.H., *The New Germany and the Old Nazis,* Londres, Secker & Warburg, 1961.

Thomas, Gordon, *Gideon's Spies : The Secret History of the Mossad,* New York, St. Martin's Press, 2000.

Toland, John, *The Last 100 Days : The Tumultuous and Controversial Final Days of World War II in Europe,* New York, Random House, 1966.

*The Trial of Adolf Eichmann : Record of Proceedings in the District Court of Jerusalem,* 9 vols, Jérusalem, Trust for the Publication of the Proceedings of the Eichmann Trial, 1992.

*Trial of German Major War Criminals : Proceedings of the International Military*

*Tribunal, Nürnberg, November 14, 1945 – October 1, 1946,* Londres, Published Under Authority of Her Majesty's Attorney, 1946.

Tschuy, Theo, *Dangerous Diplomacy : The Story of Cari Lutz, Rescuer of 62 000 Hungarian Jews,* Grand Rapids, William B. Eerdmans, 2000.

U.S. Department of Justice, Office of Special Investigations, « In the Matter of Josef Mengele : A Report to the Attorney General of the United States, October 1992 », Report and Exhibits, 1992.

Van der Vat, Dan, *The Good Nazi : The Life and Lies of Albert Speer,* New York, Weidenfeld & Nicolson, 1997.

Vogel, Rolf, *The German Path to Israel,* Londres, Oswald Wolff, 1969.

Von Lang, Jochen, *The Secretary, Martin Bormann, the Man Who Manipulated Hitler,* New York, Random House, 1979.

Wald, Richard, « The Tolerated Kidnapping : The Impact of the Eichmann Affair on Argentina », Thèse de doctorat (PhD), Université d'Edinburgh, 1993.

Weber, Gaby, *La Conexion Alemana : El Lavado del Dinero Nazi en Argentina,* Buenos Aires, Edhasa, 2005.

Weissberg, Alex, *Advocate for the Dead : The Story of Joel Brand,* Londres, A. Deutsch, 1958.

Wiesenthal, Simon, *Justice n'est pas vengeance, trad. fr. Odile Démangé,* Paris, Robert Laffont, 1989.

— , *Les assassins sont parmi nous, trad. fr. Claude-Hélène Sibert,* Paris, Stock, 1967.

Wieviorka, Annette, *Le Procès Eichmann,* 1961, Paris, Complexe, 1989.

— , *Le Procès de Nürnberg,* Paris, Liana Levi, 2006.

Wighton, Charles, *Adenauer : A Critical Biography,* New York, Coward-McCann, 1963.

— , *Eichmann, His Career and Crimes,* Londres, Odhams Press, 1961.

Williams, Charles, *Adenauer, The Father of the New Germany,* Boston, Litde, Brown, 2000.

Wojak, Irmtrud, *Eichmann Memoiren. Ein Kritisches Essay,* Frankfurt am Main, Campus Verlag, 2001.

Wolfsohn, Michael, *Eternal Guilt ? Forty Years of German-Jewish-Israeli Relations,* New York : Columbia University Press, 1993.

Yablonka, Hanna, *The State of Israel vs. Adolf Eichmann,* New York, Schocken Books, 2004.

Yahil, Leni, *The Holocaust : The Fate of European Jewry, 1932-1945,* New York, Oxford University Press, 1990.

Ziemke, Earl, *The U.S. Army in the Occupation of Germany, 1944-46,* Washington, Center of Military History, 1975.

Zweig, Ronald W., *The Gold Train : The Destruction of the Jews and the Looting of Hungary,* New York, HarperCollins, 2002.

# Remerciements

Le présent ouvrage, qui repose sur des recherches et des entretiens réalisés sur quatre continents – et dans autant de langues –, en serait encore au stade de simple projet si tant de personnes ne m'avaient fait bénéficier d'une aide inestimable.

Je tiens à saluer tout d'abord le travail de mon équipe d'assistants, qui, avec un talent et un dévouement sans faille, ont su dénicher dans les archives des documents inédits et retrouver tous ceux et celles que je souhaitais rencontrer pour une série d'entretiens. En Argentine : Valeria Galvan, Patricia Delmar et Matias Delmar. En Israël : Nava Mizrahi et Franziska Ramson. En Allemagne, M$^{lle}$ Ramson. À tous, mille mercis.

Au cours de mes recherches, bien des gens m'ont aiguillé dans la bonne direction et m'ont souvent fait profiter du fruit de leur propre travail. Ron Frank, producteur du documentaire *The Hunt for Adolf Eichmann,* et Peter Kessler, producteur de *I Met Adolf Eichmann,* m'ont aimablement fourni la transcription de leurs entretiens ; cette ressource s'est avérée précieuse, car bien des acteurs concernés ne sont plus en vie aujourd'hui. Uki Goni, auteur de *La Vraie Odessa,* m'a très utilement conseillé lors de mes recherches en Argentine, tout comme Daniel Lvivich, Ignacio Klich, Jorge Camarasa, Kenneth Marty et Richard Wald. Patricia Ambinder m'a aidé à comprendre Peter Malkin. Stan Lauryssens et Roelf van Til m'ont fourni d'utiles indications sur la relation unissant Eichmann et Sassen. En Israël, Leonardo Senkman et Shlomo Spiro se sont montrés très généreux de leur temps en acceptant de répondre à mes innombrables questions.

Ce livre doit beaucoup aux souvenirs de première main de tous ceux qui ont pris part à l'opération. Je n'ai pu rencontrer Isser Harel, Peter Malkin ou Zvi Aharoni, mais leurs récits ont constitué pour le

mien des sources indispensables. Je remercie tous les auteurs mentionnés dans la Bibliographie qui ont accepté de s'entretenir avec moi durant mes recherches ; je remercie aussi et surtout Avraham Shalom et Shaul Shaul, qui ont toujours manifesté un grand souci du détail et une inébranlable patience.

J'en serais encore à ânonner quelques pauvres mots d'allemand – sans même parler de l'espagnol et de l'hébreu – sans mes précieux traducteurs : Tanja Gonzalez, Olga Cudnik, Dan Shoter, Milagros Simarro, Sari Cohen et Judy Heilblum. Merci également à Melissa Sarver pour avoir transcrit nombre de mes entretiens.

Ce livre n'aurait pas vu le jour sans une équipe éditoriale de premier ordre. À commencer par Liz O'Donnell, qui a intégralement repris ce qui n'était jamais qu'un premier jet : sans elle, ce livre ne ressemblerait pas à grand-chose. Susan Canavan, mon éditrice chez Houghton Mifflin, a déployé des trésors d'enthousiasme et de talent pour que ce livre, qui constitue notre troisième collaboration, puisse voir le jour dans les meilleures conditions. Je suis redevable à toute l'équipe de Houghton Mifflin, et plus particulièrement à Megan Wilson, Lori Glazer, Larry Cooper et Barb Jatkola, la responsable éditoriale de mon manuscrit. Je n'oublie pas les efforts admirables de Scott Manning, ni tout ce que ce livre doit à Farley Chase. Je remercie mon agent Scott Waxman, qui, comme à son habitude, m'a accompagné de la gestation de ce livre jusqu'à sa publication.

Que soient remerciées, pour finir, les trois femmes qui sont tout pour moi : mon épouse Diane et mes deux petites filles, Charlotte et Julia.

La photocomposition de cet ouvrage
a été réalisée par
Graphic Hainaut
59163 Condé-sur-l'Escaut

# LA TRAQUE
# D'EICHMANN

**Comment une équipe de chasseurs de nazis, composée de survivants et de jeunes agents israéliens, traqua le plus recherché des criminels de guerre.**

Printemps 1945. Alors que les Alliés libèrent l'Allemagne et arrêtent les hauts dignitaires nazis, le maître d'œuvre de l'extermination des Juifs, abandonnant son uniforme de colonel SS, disparaît soudain dans la nature.

Ce colonel, Adolf Eichmann, aura passé quinze années de sa vie à fuir, d'un camp de prisonniers à une cabane de bûcherons, avant d'être arrêté dans un faubourg misérable de Buenos Aires. Au fil de cette chasse à l'homme menée sur trois continents, apparaissent des personnages éminemment romanesques, parmi lesquels un juge allemand obstiné et un vieil homme aveugle secondé par sa fille, ainsi qu'un service secret israélien qui commence à faire parler de lui : le Mossad. Tous ont raconté à l'auteur leur version de l'histoire – qui aboutit en 1962 à Jérusalem au procès retentissant et à l'exécution du criminel nazi, incarnation de la « banalité du mal » selon Hannah Arendt.

Haletant comme un roman d'espionnage, *La Traque d'Eichmann* est nourri d'entretiens et d'archives accessibles pour la première fois.

*Né en 1971, Neil Bascomb est journaliste au* New York Times. *Il est déjà l'auteur de quatre livres traduits dans quatorze pays, dont l'un,* Red Mutiny, *est consacré à la mutinerie du cuirassé Potemkine en 1905, et un autre,* Higher, *raconte la folle rivalité des architectes des années 1920.*

i « Eichmann Memoirs », p. 23 ; Aschenauer, p. 332-333. Pour les références complètes des ouvrages, voir la bibliographie, p. 363.
ii Boyle, p. 5 ; NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, « Interrogation of Dieter Wisliceny », 2 décembre 1946.
iii *The Trial of Adolf Eichmann,* p. 1768 ; « Eichmann Memoirs », p. 24 ; Hausner, p. 189.
iv « Eichmann Memoirs », p. 23.
v Cesarani, p. 162-169.
vi *Ibid.,* p. 117-158.
vii Zweig, p. 49-59.
viii Cesarani, p. 162-169 ; Braham, *The Politics of Genocide,* p. 434-437 ; Aschenauer, p. 336.
ix Cesarani, p. 166.
x Braham, *The Politics of Genocide,* p. 386 ; Tschuy, p. 3.
xi Höttl, p. 204 ; Lozowick, p. 246.
xii Tschuy, p. 53-54.
xiii Wighton, *Eichmann,* p. 154-155 ; NA, RG 319, IRR, Eichmann, « Interrogation of Dieter Wisliceny ».
xiv YVS, O.3, dossier 6151, témoignage de Zeev Sapir, 9 avril 1990 ; entretien avec Zeev Sapir, *IMAE ;* Braham, *The Politics of Genocide,* p. 590-594 ; Mermelstein, p. 2 et 74.
xv YVS, témoignage de Zeev Sapir ; entretien avec Zeev Sapir, *IMAE.* Dans son témoignage, Sapir raconte en détail comment Eichmann exécuta plusieurs prisonniers du ghetto, mais, cet élément n'étant corroboré par aucun autre récit des événements, j'ai préféré l'omettre. Cela dit, bien d'autres récits confirment qu'Eichmann inspectait effectivement la Ruthénie subcarpatique à cette époque, et ces visites étaient annoncées dans la presse. Voir Braham, *The Politics of Genocide,* p. 606-607 ; Hausner, p. 185-214.
xvi YVS, témoignage de Zeev Sapir ; entretien avec Zeev Sapir, *IMAE ;* Levai, *Eichmann in Hungary,* p. 104-107 ; Nagy-Talavera, p. 289 ; Lengyel, p. 6-23.
xvii YVS, témoignage de Zeev Sapir ; Levi, p. 18-19.
xviii Erez.
xix Braham, *The Politics of Genocide,* tableau 19.1. Ce chiffre, basé sur les statistiques allemandes, tient compte des Juifs déjà déportés depuis Budapest.
xx Gutman et Berenbaum, p. 88-89 ; Braham, *The Politics of Genocide,* p. 676.
xxi Hausner, p. 190 ; Braham, *The Politics of Genocide,* p. 742.
xxii Erez.
*xxiii Ibid.*
xxiv Braham, *The Politics of Genocide,* p. 771-775 ; Cesarani, p. 184-185 ; Braham et Miller, p. 138-140.
xxv Hausner, p. 199.
xxvi Par souci de brièveté, je n'évoque pas ici le rôle d'Eichmann dans le célèbre marché (« du sang contre des camions ») passé avec Joel Brand (voir chap. 3). Il est clair à mes yeux qu'Eichmann n'avait nullement l'intention d'honorer sa part du contrat. Pour le lecteur qui souhaiterait en savoir davantage sur cet épisode, il existe de nombreux ouvrages sur le sujet, dont l'autobiographie de Brand, *Desperate Mission : Joel Brand's Story,* New York, Criterion Books, 1958 ; voir aussi André Biss, *A Million Jews to Save,* et Yehuda Bauer, *Jews for Sale.*
xxvii *The Trial of Adolf Eichmann,* p. 1518-1519.
xxviii Cesarani, p. 186-188 ; NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, « Interrogation of Dieter Wisliceny » ; *The Trial of Adolf Eichmann,* p. 1789, 1834, 1855 et 1971 ; Levai, *Black Book,* p. 109.
xxix Yahil, p. 517.

xxx *Ibid.,* p. 152-153 ; Levai, *Eichmann in Hungary,* p. 14 et 164-166 ; Braham, *The Politics of Genocide,* p. 834-843.
xxxi Lauryssens, p. 76.
xxxii *The Trial of Adolf Eichmann,* p. 1530.
xxxiii *Ibid.,* p. 970-974 ; YVS, témoignage de Zeev Sapir ; entretien avec Zeev Sapir, *IMAE ;* Gutman et Berenbaum, p. 50-57.
xxxiv YVS, témoignage de Zeev Sapir ; entretien avec Zeev Sapir, *IMAE ; The Trial of Adolf Eichmann,* p. 970-974 ; Muller, p. 135-138 ; Lengyel, p. 16-20.
xxxv YVS, témoignage de Zeev Sapir ; entretien avec Zeev Sapir, *IMAE ; The Trial of Adolf Eichmann,* p. 970-974.
xxxvi Shirer, t. II, p. 478 ; Gilbert, *The Day the War Ended,* p. 8-9 ; Shephard, p. 7 ; Botting, p. 10.
xxxvii Shephard, p. 7-8 ; Miller, p. 762.
xxxviii F.H. Hinsley, H.H. Thomas, C.F.G. Ransom et R.C. Knight, *British Intelligence in the Second World War. Its Influence on Strategy and Opérations,* New York, Cambridge University Press, 1981, 3 vol., t. II, p. 670-673.
xxxix Nizkor Project, « Holocaust Almanach – The Weczler-Vrba Report », http://www.nizkor.org/ftp.cgi/camps/auschwitz/ftp.pycamps/auschwitz/auschwitz.07
xl Conot, p. 9.
xli Overy, p. 6 ; Bower, p. 82.
xlii Overy, p. 8.
xliii Botting, p. 202-206 ; Bower, p. 113-124.
xliv Overy, p. 28.
xlv Ziemke, p. 219 ; Bower, p. 111-113.
xlvi Este, p. 687 ; Read et Fischer, p. 770 ; Read, p. 762-763.
xlvii Reilly, p. 58.
*xlviii Ibid.*
xlix Read et Fischer, p. 261 et 317.
l Aschenauer, p. 415-416 ; Von Lang, *L'Interrogatoire,* p. 272-273 ; *The Trial of Adolf Eichmann,* p. 140.
li Höttl, p. 308-309 ; Von Lang, *L'Interrogatoire,* p. 272 ; *The Trial of Adolf Eichmann,* p. 1520 ; Farago, p. 160. Eichmann pouvait se montrer bravache, mais dans ce cas précis son témoignage (donné après la guerre) semble sincère, dans la mesure où il est confirmé par plusieurs de ses collègues SS, dont Wilhelm Höttl et Dieter Wisliceny. Voir NA, RG 319, Adolf Eichmann, « Summary of Interrogation Reports from Counter Intelligence War Room, London », 19 novembre 1945, et NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, « Interrogation of Dieter Wisliceny », 2 décembre 1946.
lii Eichmann, « Meine Gotzen -6 septembre 1961 », p. 536 ; Aschenauer, p. 416.
liii « Eichmann Memoirs », p. 46 ; *The Trial of Adolf Eichmann,* p. 1804.
liv Eichmann, « Meine Gotzen -6 septembre 1961 », p. 538 ; « Eichmann Memoirs », p. 48-49 ; Aschenauer, p. 416-417 ; Von Lang, *L'Interrogatoire,* p. 275.
lv Botting, p. 46-47 ; Read et Fischer, p. 385-386.
lvi Gilbert, *The Day the War Ended,* p. 41-42 ; Roper, p. 119 ; Read, p. 909.
lvii Read et Fischer, p. 257-258.
lviii Shirer, t. II, p. 497.
lix Höttl, p. 301-302 ; Black, p. 234-237.
lx Cesarani, p. 31.
lxi *Ibid.,* p. 315-317 ; « Eichmann Memoirs », p. 48-51 ; Aschenauer, p. 416-420 ; Von Lang, *L'Interrogatoire,* p. 276 ; Lauryssens, p. 86.
lxii Eichmann Memoirs », p. 56 ; Lawson.

lxiii NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, « Interrogation of Dieter Wisliceny », 2 décembre 1946 ; Pick, p. 114 ; Cesarini, p. 23-29 et 43-45.

lxiv « Eichmann Memoirs », p. 57-58. On ne compte plus les récits faisant état de kilos d'or dissimulés par Eichmann dans les montagnes entourant Altaussee ; la plupart ont été inspirés par Wilhelm Höttl, un officier SS qui avait rencontré Eichmann en Hongrie, puis l'avait croisé à la veille de son évasion après la guerre. Voir Höttl, p. 315-317, et ISA, 3017/ 8-a, « Report of Höttl Adjunct », 29 octobre 1949. À moins que cet or lui ait été dérobé, Eichmann ne l'eut jamais en sa possession : il vécut sans le sou de son arrivée à Altaussee, en mai 1945, jusqu'à sa capture quinze ans plus tard.

lxv Lawson.

lxvi Je ne dispose pas ici de source particulière, mais les faits montrent qu'Eichmann et son épouse s'étaient mis d'accord sur une histoire précise avant son évasion. Vera sut toujours s'en tenir à cette histoire lors des nombreux interrogatoires auxquels elle dut se plier, pendant les sept ans qu'elle passa en Autriche après la fin de la guerre.

lxvii Aschenauer, p. 423.

lxviii Matteson, p. 3-39.

lxix w« Eichmann Memoirs », p. 55-58 ; Cesarani, p. 202.

lxx Weissberg, p. 121.

lxxi Ministère américain de la Justice, éléments du procès, p. 95 ; Sayer et Botting, p. 201-205 ; Ziemke, p. 320.

lxxii Ziemke, p. 221 ; Sayer et Botting, p. 225.

lxxiii Bar Zohar, *Les Vengeurs,* p. 126.

lxxiv Matteson, p. 31-39 ; Black, p. 258-259.

lxxv Bar Zohar, *Les Vengeurs,* p. 127.

lxxvi Gilbert, *The Day the World Ended,* p. 390-391.

lxxvii Overy, p. 33-35 ; Bloch, p. 44 ; Conot, p. 31, 37 et 70-72.

lxxviii Bloch, p. 433.

lxxix Ziemke, p. 380.

lxxx Botting, p. 201 ; Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous,* p. 65.

lxxxi Briggs, p. 174 ; Cohen, p. 188-213 ; Segev, p. 140-149 ; Bar Zohar, *Les Vengeurs,* p. 39-41.

lxxxii Overy, p. 37.

lxxxiii Eichmann, *Meine Flucht ;* Aschenauer, p. 426.

lxxxiv Bischof et Ambrose, p. 7-9.

lxxxv Cesarani, p. 1-156. Pour ce résumé de la vie d'Adolf Eichmann avant son arrivée en Hongrie, j'ai beaucoup emprunté à la biographie très complète et équilibrée de David Cesarani, *Becoming Eichmann*. L'historiographie d'Eichmann le dépeint le plus souvent soit comme un forcené, obsédé par la destruction des Juifs depuis son plus jeune âge, soit – dans la lignée de Hannah Arendt – comme un bureaucrate insensible et froid. Le portrait qu'en donne Cesarani est plus réaliste. J'ai également utilisé les sources suivantes pour compléter le tableau : « Eichmann Mémoire » ; BArch, transcriptions Sassen, 6/110 ; *The Trial of Adolf Eichmann ;* Lawson ; Reynolds ; Von Lang, *L'Interrogatoire ;* Bukey ; Wighton, Eichmann ; Clarke ; Yahil ; Mulisch ; Arendt ; Mendelsohn et Detweiler, t. VIII, p. 71-93. Les citations font l'objet de notes spécifiques.

lxxxvi Goldenhagen, p. 28-29.

lxxxvii Cesarani, p. 51.

lxxxviii *The Trial of Adolf Eichmann,* p. 1589.

lxxxix Von Lang, *L'Interrogatoire,* p. 82-84.

xc *Ibid.,* p. 81.

xci *Ibid.,* p. 74-77.

xcii Cesarani, p. 115 ; Hausner, p. 33.
xciii Roseman, p. 93-157.
xciv *The Trial of Adolf Eichmann,* p. 1423.
xcv « Eichmann Memoirs », p. 14.
xcvi *Ibid.,* p. 202-203 ; Eichmann, *Meine Flucht ;* Aschenauer, p. 426.
xcvii Cesarani, p. 202.
xcviii Eichmann, *Meine Flucht ;* Aschenauer, p. 426.
xcix Spender, p. 21-33, 77 et 217 ; Ziemke, p. 242 ; Botting, p. 94-115.
c Adolf Eichmann, YVS, M.9, Dossier 584a, interrogatoire de Rudolf Scheide par Curt L. Ponger.
ci Aschenauer, p. 426 ; Eichmann, *Meine Flucht.*
cii *Bischof et Ambrose, p. 219-237 ; Pearlman, p. 29.*
ciii Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous,* p. 112-113.
civ *Ibid.,* p. 10-14 ; Pick, p. 31-98.
cv Pick, p. 86.
cvi Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous,* p. 113. Wiesenthal dit avoir rencontré Asher Ben Natan (Arthur Pier), chef de la Haganah et du Bricha, au mois de juillet en Autriche. Or, Ben Natan n'étant arrivé en Autriche qu'en novembre *(cf.* Pearlman, p. 15), il ne peut l'avoir vu à cette date. Il ne fait aucun doute néanmoins que Wiesenthal reçut la liste à ce moment-là ; j'en déduis qu'il a plutôt rencontré un compatriote de Ben Natan, soit Ehud Avriel, soit Gideon Raphael.
cvii Pearlman, p. 14.
cviii Wiesenthal, p. 100.
cix NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, « Summary of Interrogation Reports from Counter Intelligence War Room, London », 19 novembre 1945. À ce stade, en juillet, les Alliés avaient déjà interrogé Werner Goettsch, agent du SD, et Wilhelm Höttl, tous deux intimes d'Eichmann.
cx Wiesenthal, *Justice n'est pas vengeance,* p. 81.
cxi Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous,* p. 25.
cxii NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, « Summary of Interrogation Reports from Counter Intelligence War Room, London », 19 novembre 1945 ; Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous*, p. 114.
cxiii Eichmann, « Meine Gotzen – 6 septembre 1961 », p. 541 ; Eichmann, *Meine Flucht ;* Aschenauer, p. 426.
cxiv NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, « Interrogation of Dieter Wisliceny », 2 décembre 1946.
cxv Pearlman, p. 30 ; Wighton, *Eichmann,* p. 227-228 ; Aschenauer, p. 426-427.
*cxvi Ibid.*
cxvii Conot, p. 100-105 ; Maser, p. 187.
cxviii *Trial of German Major War Criminals,* t. II, p. 15-95 ; Taylor, p. 166.
cxix Conot, p. 105.
cxx *Trial of German Major War Criminals,* t. II, p. 96-97 ; Taylor, p. 166.
cxxi *Trial of German Major War Criminals,* t. II, p. 97-98 – extrait cité en français *in* Wieviorka, *Le Procès de Nürnberg,* p. 60.
cxxii *Trial of German Major War Criminals,* t. III, p. 501-502.
cxxiii *Trial of German Major War Criminals,* t. IV, p. 354-373.
cxxiv Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous,* p. 115.
cxxv NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, SHAEF Headquarters, Military Intelligence, Adolf Eichmann, 25 septembre 1945 ; NA, RG 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), « The

German SD and the Persecution of Jews 1933-1944 », 27 août 1945 ; NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, rapport du CIC sur Adolf Eichmann, 21 octobre 1945.

cxxvi NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, SHAEF Headquarters, Military Intelligence, Adolf Eichmann, 25 septembre 1945.

cxxvii NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, « Summary of Interrogation Reports from Counter Intelligence War Room, London », 19 novembre 1945.

cxxviii Ministère américain de la Justice, rapport, p. 41 ; Botting, p. 202-206 ; Bower, p. 113-124. Pour une analyse plus détaillée des problèmes liés aux enquêtes sur les criminels de guerre, voir Tom Bower, *Blind Eye to Murder,* qui propose une étude complète et accablante. Comme je le souligne également, les enquêteurs particuliers étaient tous désireux de faire leur travail, mais les hauts responsables politiques ne se donnèrent jamais réellement les moyens de poursuivre les criminels de guerre, en dehors des quelques dignitaires nazis jugés à Nürnberg.

cxxix Overy, p. 32 ; Bischof et Ambrose, p. 218.

cxxx NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, « CIC Report on Adolf Eichmann », 10 janvier 1946.

cxxxi NA, RG 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), « SS Obersturmbann-führer Adolf Eichmann », 1946.

cxxxii BArch, transcriptions Sassen, 6/96, p. 57-58 ; Eichmann, *Meine Flucht ;* Pearlman, p. 31-33 ; NA, RG 65, Adolf Eichmann File (IWG FBI), « The Chase That Doomed Eichmann », article de Zwy Aldouby, sans source.

cxxxiii Aschenauer, p. 428.

cxxxiv BArch, transcriptions Sassen, 6/96, p. 57-58 ; Eichmann, *Meine Flucht ;* Pearlman, p. 31-33 ; NA, RG 65, Adolf Eichmann File (IWB FBI), « The Chase That Doomed Eichmann ».

cxxxv Friedman, *The Hunter,* p. 117.

cxxxvi *Ibid.,* p. 10-98.

cxxxvii *Ibid.,* p. 104-105.

cxxxviii *Ibid.,* p. 117-121.

cxxxix *Ibid.* ; Pearlman, p. 12-13 ; Diamant, manuscrit ; Bar Zohar, *Les Vengeurs,* p. 91.

cxl Friedman, *The Hunter,* p. 117-124 ; Bar Zohar, *Les Vengeurs,* p. 91.

cxli OHD, (130)4, entretien avec Asher Ben Natan ; Bar Zohar, *Les Vengeurs,* p. 89-90 ; Reynolds, p. 27-32 ; ISA, 3017/8a, rapport du D$^{r}$ Nagel, n. d.

cxlii Bar Zohar, *Les Vengeurs,* p. 89.

cxliii Reynolds, p. 30.

cxliv Entretiens avec R. Tramer, M. Eggers et U. Schulze, *IMAE ;* entretien avec O. Lindhorst, *IMAE ;* Eichmann, *Meine Flucht ;* BArch, transcriptions Sassen, 6/96.

cxlv NA, RG 65, Adolf Eichmann File (IWG FBI), « A Woman Recalls a Friend Called Eichmann », article de Fern Eckman, sans source ; Pearlman, p. 32-33.

cxlvi Entretiens avec R. Tramer, M. Eggers et U. Schulze, *IMAE ;* Eichmann, *Meine Flucht.*

cxlvii Ben Natan, p. 72-74 ; Friedman, *The Hunter,* p. 166-169 ; Diamant, manuscrit. Comme souvent dans l'histoire de la capture d'Eichmann, les versions divergent quand il s'agit d'attribuer telle action à tel ou tel auteur. C'est particulièrement vrai pour l'immédiat après-guerre, période durant laquelle Friedman, Pier, Simon Wiesenthal, Manus Diamant et d'autres ont travaillé ensemble. Dans le cas de la discussion avec Weisl, Diamant et Friedman affirment tous deux avoir été présents. Ayant analysé plusieurs récits différents de cet épisode, j'en ai conclu que la description de Friedman était la plus convaincante, d'autant qu'elle est corroborée par Arthur Pier (Asher Ben Natan).

cxlviii NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, « Interrogation of Dieter Wisliceny », 2 décembre 1946 ; Pearlman, p. 16-18 ; Diamant, manuscrit.
cxlix Diamant, manuscrit ; Ben Natan, p. 72-74.
cl Diamant, manuscrit ; Briggs, p. 164.
cli NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, rapport du CIC sur Adolf Eichmann, 7 juin 1947.
clii Eichmann, *Meine Flucht*.
cliii Höss, p. 174.
cliv BArch, transcriptions Sassen, 6/96 ; Aschenauer, p. 429-430 ; Aharoni et Died, p. 47.
clv Eichmann, *Meine Flucht*.
clvi Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous,* p. 122-123.
clvii NA, RG 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), « Obersturmbann-führer-SS Adolf Eichmann, rapport de Berlin », 17 juin 1946.
clviii Adolf Eichmann, YVS, M.9, dossier 584a, interrogatoire de Rudolf Scheide par Curt I. Ponger ; NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, rapport de Gerald Steiner pour le CIC, 3 décembre 1946.
clix Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous,* p. 123.
clx Diamant, *Geheimauftrag,* p. 228-229.
clxi Friedman, *The Hunter,* p. 176-185.
clxii George Ginsburg, *The Nürnberg Trial and International Law,* Amsterdam, Martinus Nijhoff, 1990, p. 267.
clxiii Conot, p. 516-519 ; Ashman et Wagman, p. 17.
clxiv Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous,* p. 89-90.
clxv « Eichmann in Germany ».
clxvi Eichmann, *Meine Flucht ;* Aschenauer, p. 429.
clxvii Goni, p. 298.
clxviii Entretien avec O. Lindhorst, *IMAE.*
clxix Eichmann, *Meine Flucht ;* Aharoni et Dietl, p. 147.
clxx Aarons et Loftus, p. 40.
clxxi Meding, p. 50.
clxxii Newton, p. xv ; Meding, p. 50.
clxxiii Goni, p. 1-3 et 16-17 ; Rathkolb, p. 192.
clxxiv Rathkolb, p. 205-220.
clxxv Meding, p. 158.
clxxvi *Ibid.,* p. 40 ; Rein, p. 55.
clxxvii Meding, p. 46-54 ; Goni, p. 101-115. On ne saurait évoquer l'émigration des criminels de guerre en Argentine sans citer Uki Goni, *The Real Odessa,* et Holger Meding, *Flucht von Nùrnberg ?* Au sujet d'Adolf Eichmann, en particulier, Goni offre des renseignements d'une ricHessen extraordinaire concernant les manœuvres qui lui ont permis d'entrer en Argentine.
clxxviii Meding, p. 76-83 ; Rathkolb, p. 247-249 ; Klee, p. 31-34 ; Lewy, p. XXIV ; Goni, p. 229-231 ; Aarons et Loftus, p. 30-31.
clxxix NA, RG 59, 800.0128/5-1547, « La Vista Report » ; Simpson, p. 185-187 ; Breitman, p. 350-420.
clxxx Goni, p. 117 et 231-235 ; Meding, p. 67-88.
clxxxi Carte d'immigration d'Eichmann, Direccion Nacional de Migracio-nes (DNM), Buenos Aires ; liste des passagers du *Giovanna C,* juillet 1950, DNM ; Goni, p. 292-317 ; Eichmann, *Meine Flucht*.
clxxxii Eichmann, *Meine Flucht*.
clxxxiii « Interview with Klaus Eichmann » ; Goni, p. 299-300.
clxxxiv Eichmann, *Meine Flucht*.

clxxxv Angolina Bascelli, EA.
clxxxvi Gunther, p. 170-171 ; Prendle, p. 1 et 7 ; Scobie, p. 3.
clxxxvii Gunther, p. 171.
clxxxviii Eichmann, *Meine Flucht*.
clxxxix Liste des passagers du *Giovanna C,* juillet 1950, DNM.
cxc Eichmann, *Meine Flucht ;* AGN, Dossier Martin Bormann ; AGN, Dossier Josef Mengele.
cxci Goni, p. 166.
cxcii Newton, p. 65-69 ; Rein, p. 171.
cxciii Notes de recherche, *HAE*.
cxciv Freiwald, p. 169.
cxcv « Buenos Aires : Argentina's Mel-ting Pot », *National Geographic,* novembre 1967 ; Posner et Ware, p. 96-97 ; Scobie, p. 166-167 ; Prendle, p. 168-170.
cxcvi Eichmann, *Meine Flucht ;* AGN, Dossier Martin Bormann ; AGN, Dossier Josef Mengele ; Eichmann, « Meine Gotzen – 6 septembre 1961 », p. 452453 ; Camarasa, p. 152-153.
cxcvii Entretien avec H. Luehr, *IMAE ; Clarin,* 12 février 1992 ; Scobie, p. 17 ; Meding, p. 217.
cxcviii Camarasa, p. 152-157 ; Meding, p. 215-216.
cxcix Entretien avec H. Luehr, *IMAE*.
cc *Aharoni et Dietl, p. 67.*
cci Eichmann, *Meine Flucht ;* « Interview with Klaus Eichmann » ; Lawson.
ccii Fraser et Navarro, p. 163-165.
cciii « Interview with Klaus Eichmann » ; Lawson ; Lauryssens, p. 39.
cciv Lawson.
ccv « Interview with Klaus Eichmann » ; Lauryssens, p. 39 ; Aharoni, *On Life and Death,* p. 118.
ccvi Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous*, p. 137 ; Archives nationales d'Israël, dossier 3017/8-9, rapports de la police autrichienne, 1950-1954.
ccvii Levy, p. 122.
ccviii *Ibid.,* p. 123.
ccix Friedman, *The Hunter,* p. 185-209.
ccx *Ibid.,* p. 193.
ccxi *Ibid.,* p. 208-209 ; Levy, p. 122.
ccxii CZA, Z 6/842, lettre de Simon Wiesenthal à Nahum Goldmann, 30 mars 1954 ; Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous,* p. 138.
ccxiii Pick, p. 131-135 ; Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous,* p. 139 ; Levy, p. 123-124.
ccxiv CZA, Z 6/842, lettre de Simon Wiesenthal à Nahum Goldmann, 30 mars 1954.
ccxv Pick, p. 136-137.
ccxvi NA, RG 263n Adolf Eichmann Name File (CIA), requête de M. Adolph Berle et du rabbin Kalmanowitz auprès du DCI, 20 octobre 1953. Selon un rapport secret du CIC daté de mars 1952, la politique officielle de celui-ci témoignait d'un semblable manque d'intérêt pour la traque d'Eichmann. À l'époque, toutefois, le gouvernement américain se montrait bien moins direct : « Au vu de la réputation du sujet [Eichmann] et de l'intérêt exprimé par des parties autres que le gouvernement américain pour sa localisation et son arrestation, il semble que les autorités américaines soient tenues de manifester un minimum d'intérêt pour son arrestation. En conséquence, au vu du rapport d'enquête transmis par la police autrichienne, il est conseillé de confirmer que les États-Unis continuent à envisager une arrestation. » Voir NA, RG 319, IRR, Adolf Eichmann, rapport du CIC, 430$^{e}$ QG opérationnel consacré à Adolf Eichmann, 31 mars 1952.

ccxvii Wighton, *Adenauer,* p. 310.
ccxviii NA, RG 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), lettre de Simon Wiesenthal à Goldmann, 21 septembre 1954.
ccxix Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous,* p. 139.
ccxx Wiesenthal, *Justice, Not Vengeance,* p. 88.
ccxxi *Clarin,* 27 mai 1960.
ccxxii Friedman, *The Blind Man ;* A. Kleinert, EA.
ccxxiii Harel, p. 37.
ccxxiv A. Hahn, EA ; A. Kleinert, EA.
ccxxv « Interview with Klaus Eichmann ».
ccxxvi Lauryssens, p. 92.
ccxxvii S. Sassen, EA.
ccxxviii BArch, transcriptions Sassen, 6/100, p. 9-10.
ccxxix Hausner, p. 32-34.
ccxxx « Life and Eichmann ».
ccxxxi Groeneveld, p. 358-366 ; Lauryssens, p. 48 ; Goni, p. 239-240.
ccxxxii P. Probierzym, EA ; Hausner, p. 32-34 ; Rassinier, p. 144-147 ; Lauryssens, p. 72.
ccxxxiii Hausner, p. 32.
ccxxxiv S. Sassen, EA.
ccxxxv Lauryssens, p. 77.
ccxxxvi Cesarani, p. 165.
ccxxxvii Lauryssens, p. 77.
ccxxxviii BArch, transcriptions Sassen, 6/95.
ccxxxix AGN, Dossier Martin Bormann ; « Eichmann in Germany » ; Goni, p. 303.
ccxl « Interview with Klaus Eichmann ».
ccxli *Ibid.* ; Harris, p. 216.
ccxlii Entretien avec R. Tonet, *IMAE.*
ccxliii Hull, p. 99-101.
ccxliv Von Lang, *L'Interrogatoire,* p. 300.
ccxlv Lauryssens, p. 101.
ccxlvi Lawson.
ccxlvii A. Hahn, EA ; A. Kleinert, EA ; E. Palenzola, EA ; Harel, p. 37-39 ; Friedman, *The Blind Man.*
ccxlviii AdsD, Nachlass Fritz Bauer, boîte 1, lettre de Lothar Hermann à Fritz Bauer, 25 juin 1960.
ccxlix Fröhlich, p. 11-14 ; Perels et Wojak, p. 9-17.
ccl HHStAW, 461/32440/Dossier 2, mandat d'arrêt d'Adolf Eichmann, 12 décembre 1956.
ccli HHStAW, 461/32440/Dossier 2, lettre de l'Institut d'histoire contemporaine de München au procureur général de Frankfurt am Main, 13 mai 1957 ; HHStAW, 461/32440/Dossier 2, lettre de la police régionale (Buchen) au parquet du procureur général de Frankfurt am Main, 31 mai 1957 ; HHStAW, 461/32440/Dossier 2, lettre du Bureau fédéral des enquêtes criminelles au procureur général de Frankfurt am Main, 8 juillet 1957 ; AdsD, Nachlass Fritz Bauer, boîte 1, lettre de Lothar Hermann à Fritz Bauer, 25 juin 1960.
cclii A. Hahn, EA ; A. Kleinert, EA ; Friedman, *The Blind Man ;* Harel, p. 38-39. Pour faire le récit de la visite de Sylvia Hermann chez les Eichmann, je me suis inspiré de ces quatre sources primaires, qui se contredisent en plusieurs points. Ce qui est certain, c'est que Sylvia a trouvé l'adresse d'Eichmann et s'y est rendue pour vérifier que le père de Nick était bien le criminel de guerre recherché, ce qui témoigne d'un grand courage.
ccliii Vogel, p. 55 et 62.

cclxiv Harel, p. 24.
cclxv NA, RG, 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), « The Eichmann Trial and Allegations Against Secretary State Globke », 7 février 1961. Ce rapport du consul américain à Frankfurt am Main est extraordinaire : il montre que Bauer, avec le soutien de Zinn, a aidé les Israéliens à capturer Eichmann, et révèle que Bauer souhaitait profiter de la capture d'Eichmann pour faire tomber Globke. Il espérait en effet qu'Eichmann confirmerait les témoignages selon lesquels Globke avait été impliqué dans la déportation de Juifs de Grèce.
cclxvi Harel, p. 24 ; Wojak, p. 39-41 ; HHStAW, 461/32440/Dossier 2, lettre au parquet du procureur général, Frankfurt am Main, adressée par le Bureau fédéral des affaires criminelles, 8 juillet 1957.
cclxvii Notes de production, *HAE.*
cclxviii A. Shalom, EA ; Y. Gat, EA ; Bar Zohar, *Spies in the Promised Land,* p. 156 ; Bar Zohar, *Les Vengeurs,* p. 185.
cclxix Harel, p. 21.
cclxx A. Shalom, EA ; Fried, p. 91-96 ; Bower, p. 393-394.
cclxxi Fried, p. 1-4 ; Douglas, p. 154-156 ; Yablonka, p. 12.
cclxxii Zeev Eckstein, l'assassin de Kasztner, était un informateur rémunéré par le Shin Bet – d'où l'idée que les services de sécurité étaient responsables de sa mort. Harel contesta violemment cette accusation, aussi peu vraisemblable qu'infondée. *Cf.* Black et Benny, p. 154-156.
cclxxiii Bar Zohar, *Spies in the Promised Land,* p. 3-40 ; Black et Benny, p. 25-47 ; Steven, p. 36-46.
cclxxiv Deacon, p. 56.
cclxxv Derogy et Carmel, p. 84-85.
cclxxvi Steven, p. 15-16.
cclxxvii Bar Zohar, *Spies in the Promised Land,* p. 98.
cclxxviii Thomas, p. 40.
cclxxix Black et Benny, p. 131 et 161-168.
cclxxx Steven, p. 63.
cclxxxi Harel, p. 22.
cclxxxii Diamant, Manuscrit ; Bower, p. 393.
cclxxxiii Harel, p. 22.
cclxxxiv *Ibid.,* p. 4-9.
cclxxxv HHStAW, 461/32440/Dossier 2, enquête sur Maria Liebl, de la police régionale (Buchen) au parquet du procureur général de Frankfurt am Main, 9 juin 1957.
cclxxxvi Harel, p. 30-32 ; Aharoni, *On Life and Death,* p. 117.
cclxxxvii Harel, p. 32.
cclxxxviii ISA, 3037/2-a, fiche biographique de Hofstetter, 21 mars 1961.
cclxxxix Harel, p. 34.
ccxc Notes d'entretiens, *HAE ;* Y. Gat, EA ; L. Volk, EA.
ccxci A. Kleinert, EA.
ccxcii Harel, p. 35 ; AdsD, Nachlass Fritz Bauer, boîte 1, lettre de Lothar Hermann à Fritz Bauer, 25 juin 1960.
ccxciii Harel, p. 45 ; AdsD, Nachlass Fritz Bauer, boîte 1, lettre de Lothar Hermann à Fritz Bauer, 25 juin 1960 ; ISA, 6384/4-g, lettre de Lothar Hermann à Tuviah Friedman, 5 juin 1960.
ccxciv Harel, p. 45-47.
ccxcv A. Shalom, EA.
ccxcvi Bar Zohar, *Spies in the Promised Land,* p. 106-107.

cclxxxvii CZA, C 10/3702, dossier de l'Institut des affaires juives, rapport 8a ; NA, RG 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), Adolf Karl Eichmann, mémorandum du FBI, 15 septembre 1948 ; ISA, 3017/8-a, note relative au 7 juin 1951.
cclxxxviii Derogy et Carmel, p. 155.
cclxxxix Aharoni, *On Life and Death,* p. 117-122 ; Y. Gat, EA. Dans son autobiographie, Isser Harel prétend n'avoir jamais écarté la piste suggérée par Bauer ; mais il semble clair, d'après les preuves et les témoignages apportés par des agents ayant rejoint l'opération de capture d'Eichmann en 1960, qu'il avait bel et bien refermé le dossier.
ccxc Harel, p. 47.
ccxci A. Shalom, EA.
ccxcii NA, RG, 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), « Near Eastern Connections », 19 mars 1958.
ccxciii Breitman *et al. ;* Simpson. Ces deux ouvrages offrent une analyse complète du recrutement d'anciens nazis par la CIA et par les services allemands ; ils doivent beaucoup au *Nazi War Crimes Disclosure Act* de 1998, décret ordonnant la mise à disposition du public des dizaines de milliers de documents secrets relatifs aux crimes de guerre nazis.
ccxciv NA, RG, 263, Adolf Eichmann Name File (263), « Near Eastern Connections », 19 mars 1958.
ccxcv L'hypothèse selon laquelle le BND et la CIA souhaitaient protéger Globke repose sur le fait que, après la capture d'Eichmann, ces deux organisations se sont donné beaucoup de mal pour faire expurger le nom de Globke des mémoires d'Eichmann, dont l'existence commençait à être connue. Voir NA, RG, 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), télégrammes de la CIA, 16-20 septembre 1960.
ccxcvi Interview with Klaus Eichmann » ; *La Razon,* 24 avril 1961 ; *Ahora,* 6 juin 1960 ; Aharoni et Died, p. 100-102.
ccxcvii Dossier Eichmann, Tribunales Federales de Comodoro Py, Buenos Aires.
ccxcviii Weber.
ccxcix Von Lang, *L'Interrogatoire,* p. 301.
ccc *Ibid.*
ccci *Ibid.*
cccii P. Probierzym, EA.
ccciii Von Lang, *L'Interrogatoire,* p. 302-303.
ccciv Friedman, *The Hunter,* p. 13-15.
cccv *Ibid.,* p. 208-220.
cccvi Fulbrook, p. 69.
cccvii ISA, 6384/4-g. Lettre d'Erwin Schüle à Tuviah Friedman, 20 août 1959 ; Friedman, *Die Korrespondenz,* Lettre de Tuviah Friedman à Erwin Schüle, 13 août 1959 ; ISA, 3086/12-hz, lettre de M. T. Miron, du ministère des Affaires étrangères, à M. Tzur, 10 octobre 1959.
cccviii Friedman, *The Hunter,* p. 236-250 ; ISA, 3086/12-hz, Lettre de L. Savir à Shinar, 23 octobre 1959 ; Wojak, p. 33.
cccix Friedman, *The Hunter,* p. 251.
cccx ISA, 6384/4-g, lettre de Lothar Hermann à Tuviah Friedman, 17 octobre 1959.
cccxi Harel, p. 52.
cccxii Entretien avec Z. Aharoni, *IMAE ;* Aharoni, *On Life and Death,* p. 123-126 ; Wojak, p. 40-41.
cccxiii De nombreux auteurs, en Allemagne comme en Israël, ont tenté de découvrir l'identité de cette source, mais je n'ai pu confirmer aucune de leurs hypothèses. Stan Lauryssens, auteur d'une biographie de Sassen, suggère que celui-ci était l'informateur en

question (en se fondant sur le fait, avéré, que Sassen collabora plus tard avec le Mossad pour retrouver Mengele) – *cf.* Lauryssens. Selon d'autres auteurs, l'information provenait de trafiquants nazis arrêtés en Autriche ou d'un fugitif nazi qui voulait se venger d'Eichmann – *cf.* Derogy et Carmel ; Hausner. Pour ma part, je pense que le renseignement fut communiqué par un agent des services d'espionnage allemands (probablement un nazi réfugié en Argentine), ce que semble confirmer le fait même que son identité reste secrète à ce jour.

cccxiv NA, RG 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), « Extradition Case of Nazi Josef Mengele », 24 juin 1960 ; AGN, Josef Mengele File, rapport de la police fédérale sur Josef Mengele, 19 juillet 1959 ; Posner et Ware, p. 125-132 ; Astor, p. 169.

cccxv Goni, p. 290.

cccxvi Friedman, *Die Korrespondenz,* lettre d'Erwin SchPule à Tuviah Friedman, octobre 1959.

cccxvii Entretien avec Z. Aharoni, *IMAE ;* Aharoni, *On Life and Death,* p. 121-125 ; notes de production, *HAE.*

cccxviii Aharoni, *On Life and Death,* p. 142-147 ; Segev, p. 263-264.

cccxix Aharoni, *On Life and Death,* p. 123.

cccxx *Ibid.,* p. 125.

cccxxi Entretien avec Z. Aharoni, *IMAE ;* Harel, p. 53-56.

cccxxii Bar Zohar, *Spies in the Promised Land,* p. 110.

cccxxiii Harel, p. 56.

cccxxiv Derogy et Carmel, p. 177.

cccxxv Shpiro, *Geheimdienste in der Weltgeschichte.*

cccxxvi Wojak, p. 49 ; Yablonka, p. 46-47 ; Harel, p. 56.

cccxxvii Bar Zohar, *Ben Gurion,* p. 1374.

cccxxviii NA, RG, 263, Nazis/West Ger-many/Post WWII, « Current Intelligence Weekly Summary », 18 février 1960 ; Williams, p. 478.

cccxxix Tetens, p. 149.

cccxxx NA, RG, 263, Nazis/West Ger-many/Post WWII, « Current Intelligence Weekly Summary », 18 février 1960 ; *Time,* 20 janvier 1960 ; Fulbrook, p. 63 ; Tetens, p. 42-60 ; Prittie, p. 278-281.

cccxxxi Tetens, p. 222 ; NA, RG, 263, Nazis/West Germany/Post WWII, CIA Report, « Growth of Neo-Nazism », 21 mars 1958.

cccxxxii Notes de production, *HAE.*

cccxxxiii Y. Gat, EA.

cccxxxiv ISA, 2345/8-hz, annonce du Comité international d'Auschwitz, 14 janvier 1960.

cccxxxv Friedman, *Die Korrespondenz,* lettre d'Erwin Schüle à Tuviah Friedman, janvier 1960.

cccxxxvi OHD, (228)2, entretien avec Joël Baromi ; OHD, (228)3, entretien avec Arye Levavi ; Haim, « Jewish Leadership in Times of Crisis », p. 122-123.

cccxxxvii Ben Gourion, p. 574.

cccxxxviii Notes de production, *HAE.*

cccxxxix Transcription du documentaire, *HAE.*

cccxl Aharoni, *On Life and Death,* p. 9-102.

cccxli Black et Benny, p. 138.

cccxlii Entretien avec Z. Aharoni, *IMAE ;* Harel, p. 61.

cccxliii Thomas, p. 68.

cccxliv Entretien avec Z. Aharoni, *IMAE ;* Harel, p. 62.

cccxlv Y. Gat, EA.

cccxlvi Harel, p. 59.

cccxlvii Y. Gat, EA.
*cccxlviii Ibid.*
cccxlix Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous,* p. 140-144 ; Pick, p. 143-146.
cccl Pick, p. 144.
ccccli Wiesenthal, *Les assassins sont parmi nous,* p. 143.
ccclii Y. Gat, EA.
ccccliii *Ibid. ; Vick, p.* 144-145.
ccccliv Entretien avec Z. Aharoni, *IMAE.*
ccclv Aharoni et Dietl, p. 92-96.
ccclvi Notes pour le documentaire, Harel, p. 65-67.
ccclvii Aharoni et Dietl, p. 88 et 97.
ccclviii *Ibid.,* p. 97.
ccclix Harel, p. 72.
*ccclx Ibid.*
ccclxi Notes préparatoires, *HAE.*
ccclxii Aharoni et Dietl, p. 103-104.
ccclxiii *Ibid.* ; Harel, p. 78.
ccclxiv Transcription du documentaire, *HAE.*
ccclxv Notes préparatoires, *HAE.*
ccclxvi Entretien avec Z. Aharoni, IMAE.
ccclxvii Aharoni et Dietl, p. 106-107.
ccclxviii *La Razon,* 24 avril 1961 ; *Ahora,* 7 juin 1960 ; Lauryssens, p. 117.
ccclxix Donovan, p. 105 ; Pearlman, p. 2.
ccclxx Entretien avec Z. Aharoni, *IMAE.*
ccclxxi Aharoni et Dietl, p. 106-107.
ccclxxii Harel, p. 84 ; Weber, p. 40-41.
ccclxxiii Kurzmann, p. 410-411 ; Schwarz, p. 441-444 ; Shpiro, « Intelligence Services and Foreign Policy ».
ccclxxiv Vogel, p. 119-120.
ccclxxv NA, RG, 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), « The Eichmann Trial and Allégations Against Secretary of State Globke », 7 février 1961.
ccclxxvi Entretien avec Z. Aharoni, *IMAE ;* Aharoni et Dietl, p. 106-112.
ccclxxvii Notes préparatoires, *HAE.*
ccclxxviii Eichmann, *Meine Flucht.*
ccclxxix « Interview with Klaus Eichmann » ; Ben Gourion, p. 582 ; Von Lang, *L'Interrogatoire,* p. 285.
ccclxxx Eichmann, *Meine Flucht ;* « Interview with Klaus Eichmann ».
ccclxxxi Aharoni et Dietl, p. 109-110.
ccclxxxii Aharoni et Dietl, p. 112-113.
ccclxxxiii Harel, p. 96 ; cassette de démonstration, *HAE ;* Thomas, p. 75 ; Bar Zohar, *Spies in the Promised Land,* p. 108-109 ; Rein, p. 143 et 157-159.
ccclxxxiv R. Eitan, EA.
ccclxxxv Raviv et Melman, p. 253-254 ; Black et Benny, p. 418-419 ; Thomas, p. 73-75 ; Harel, p. 101-102.
ccclxxxvi Harel, p. 101-102 ; Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 110-111 ; Black et Benny, p. 419.
ccclxxxvii Harel, p. 102.
ccclxxxviii R. Eitan, EA ; notes de production, *HAE.*
ccclxxxix Harel, p. 102.
cccxc Aharoni et Dietl, p. 116-118.

cccxci Ben Natan, p. 84 et 90.
cccxcii Aharoni et Dietl, p. 118-119.
cccxciii Aharoni et Dietl, p. 120 ; « Interview with Klaus Eichmann » ; AGN, Dossier Josef Mengele.
cccxciv J. Moskowitz, EA.
cccxcv Entretien avec Z. Aharoni, *IMAE ;* Harel, p. 89-93.
cccxcvi Y. Gat, EA.
cccxcvii Notes préparatoires, *HAE*.
cccxcviii Aharoni et Dietl, p. 112-113.
*cccxcix Ibid*.
cd Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 122.
cdi Steven, p. 9 ; Bar Zohar, *Spies in the Promised Land,* p. 66-67.
cdii A. Shalom, EA.
cdiii Bar Zohar, *Spies in the Promised Land,* p. 106.
cdiv A. Shalom, EA ; Y. Gat, EA ; cassette de démonstration, *HAE*.
cdv A. Shalom, EA ; Harel, p. 98-100.
cdvi Yablonka, p. 46 ; Papadatos, p. 44-56 ; Robinson, p. 103-106.
cdvii Steven, p. 111 ; A. Shalom, EA. Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 120.
cdviii A. Shalom, EA ; Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 128.
cdix Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 120.
cdx A. Shalom, EA.
cdxi Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 124.
cdxii *Ibid*. ; A. Shalom, EA.
cdxiii Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 125-127.
cdxiv Notes de documentation, *HAE*.
cdxv Harel, p. 100 ; *New York Times,* 16 mars 1960.
cdxvi R. Eitan, EA.
cdxvii Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 127.
cdxviii Entretien avec Peter Malkin, Steven Spielberg Jewish Film Archive ; McKechnie et Howell ; Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 19-72.
cdxix McKechnie et Howell.
cdxx A. Shalom, EA.
cdxxi Malkin, p. 54.
cdxxii Harel, p. 58.
cdxxiii B. Tirosh, EA ; D. Alon, EA ; Goldmann, p. 23-29.
cdxxiv Entretien avec Yaakov Medad, Institut Massuah ; A. Shalom, EA ; Harel, p. 112-113.
cdxxv Harel, p. 104.
cdxxvi *Ibid ;* Y. Klein, EA.
cdxxvii Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 140.
cdxxviii Cassette de démonstration, *IMAE*.
cdxxix A. Shalom, EA ; Steven, p. 38.
cdxxx Malkin*, Eichmann in My Hands,* p. 140-141.
cdxxxi Y. Gat, EA ; Harel, p. 119.
cdxxxii Aharoni et Dietl, p. 126.
cdxxxiii A. Shalom, EA ; Davies, p. 111.
cdxxxiv A. Shalom, EA.
*cdxxxv Ibid*.
cdxxxvi *Ibid*. ; Y. Gat, EA.
cdxxxvii Y. Gat, EA.
cdxxxviii Harel, p. 105-106 et 117-118.

cdxxxix Y. Klein, EA ; S. Shaul, EA ; D. Alon, EA.
cdxl B. Tirosh, EA.
cdxli *Ibid. ;* S. Alony, EA ; Goldman, p. 44, 56 et 61.
cdxlii B. Tirosh, EA.
cdxliii Harel, p. 126.
cdxliv B. Tirosh, EA.
cdxlv S. Shaul, EA.
cdxlvi B. Tirosh, EA.
cdxlvii A. Shalom, EA ; Y. Gat, EA ; Aharoni et Dietl, p. 128-129.
cdxlviii Harel, p. 134.
cdxlix A. Shalom, EA ; notes préparatoires pour le documentaire, *HAE.*
cdl A. Shalom, EA ; J. Moskoviz, EA.
cdli Y. Klein, EA.
cdlii L. Volk, EA.
cdliii Harel, p. 127.
cdliv Aharoni et Dietl, p. 7 ; Shpiro, *Geheimdienste in der Weltgeschichte,* p. 305 ; Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 129.
cdlv Cassette de démonstration, *HAE.*
cdlvi Bar Zohar, *Ben Gurion,* p. 1375 ; Derogy et Carmel, p. 176.
cdlvii Harel, p. 127-129 ; Bar Zohar, *Spies in the Promised Land,* p. 65.
cdlviii Harel, p. 225 ; NA, RG 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), demande d'extradition du criminel nazi Josef Mengele, 24 juin 1960 ; Ministère américain de la Justice, rapport, p. XX.
cdlix A. Shalom, EA.
cdlx Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 122.
cdlxi Aharoni et Dietl, p. 131.
cdlxii Entretien avec Yaakov Medad, Institut Massuah ; notes pour le documentaire, *HAE ; A.* Shalom, EA.
cdlxiii Harel, p. 137-138.
cdlxiv A. Shalom, EA.
cdlxv Harel, p. 138.
cdlxvi Y. Klein, EA.
cdlxvii *Ibid.* ; Harel, p. 144.
cdlxviii Y. Klein, EA.
cdlxix L. Volk, EA.
cdlxx Y. Klein, EA.
cdlxxi Harel, p. 147.
cdlxxii Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 168 ; A. Shalom, EA.
cdlxxiii Malkin, *The Argentina Journal,* p. 48 ; Harel, p. 146.
cdlxxiv A. Shalom, EA ; Harel, p. 143.
cdlxxv Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 153-156.
cdlxxvi Cesarani, p. 68-72.
cdlxxvii Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 132-138 ; Malkin, *The Argentina Journal,* p. 11 ; McKechnie et Howell.
cdlxxviii Entretien avec Peter Malkin, Steven Spielberg Jewish Film Archive ; Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 155-156.
cdlxxix Aharoni et Dietl, p. 130-131 ; entretien avec Z. Aharoni, *IMAE ;* notes pour le documentaire, *HAE.*
cdlxxx Thomas, p. 74-75.
cdlxxxi R. Eitan, EA.

cdlxxxii A. Shalom, EA ; Harel, p. 163.
cdlxxxiii Harel, p. 154.
cdlxxxiv Y. Gat, EA.
cdlxxxv Y. Klein, EA ; Harel, p. 147.
cdlxxxvi L. Volk, EA.
cdlxxxvii Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 163-164.
cdlxxxviii Harel, p. 152-153.
cdlxxxix Steven, p. 112 ; Black et Benny, p. 177.
cdxc wA. Shalom, EA ; Y ; Gat, EA, entretien avec M. Tabor, *IMAE.*
*cdxci Ibid. ; Malkin, Eichmann in My Hands, p. 210.*
cdxcii Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 163-164 ; Malkin, *The Argentina Journal,* p. 28.
cdxciii A. Shalom, EA ; Harel, p. 164.
cdxciv Entretien avec Yaakov Medad, Massuah Institute ; Aharoni et Dietl, p. 132.
cdxcv Entretien avec Peter Malkin, Steven Spielberg Jewish Film Archive ; Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 132.
cdxcvi *Ibid.,* p. 158.
cdxcvii Entretien avec M. Tabor, *IMAE ;* A. Shalom, EA.
cdxcviii A. Shalom, EA ; Y. Gat, EA.
cdxcix Malkin, *The Argentina Journal,* p. 31 ; Y. Gat, EA.
d Harel, p. 158.
di A. Shalom, EA ; Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 169.
dii D. Sasson, EA.
diii Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 169-170.
div A. Levavi, EA ; OHD, (228)3, entretien avec Arye Levavi.
dv A. Levavi, EA.
dvi wMalkin, *Eichmann in My Hands,* p. 143.
dvii *Ibid.,* p. 175-177 ; Harel, p. 162-163.
dviii Entretien avec P. Malkin, *HAE.*
dix Harel, p. 163 ; Aharoni et Dietl, p. 133-134 ; A. Shalom, EA ; entretien avec M. Tabor, *IMAE ;* entretien avec P. Malkin, *HAE.*
dx R. Eitan, EA.
dxi Harel, p. 165.
dxii Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 179-180.
dxiii Entretien avec M. Tabor, *IMAE ; A.* Shalom.
dxiv AdsD, Nachlass Fritz Bauer, boîte 1, lettre de Haïm Cohen à Fritz Bauer, 10 mai 1960.
dxv « Entretien avec Klaus Eichmann » ; Eichmann, *Meine Flucht.*
dxvi Lawson.
dxvii Y. Klein, EA.
*dxviii Ibid.*
dxix *Ibid.* ; Harel, p. 168.
dxx Entretien avec M. Tabor, IMAE ; notes de production, HAE ; Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 168-169.
dxxi Aharoni et Dietl, p. 138.
dxxii A. Shalom, EA.
dxxiii Harel, p. 166.
dxxiv Aharoni et Dietl, p. 183.
dxxv *Ibid.,* p. 136 ; A. Shalom, EA.
dxxvi Harel, p. 167.
dxxvii R. Eitan, EA.
dxxviii Y. Gat, EA.

dxxix Harel, p. 167.
dxxx A. Shalom, EA.
dxxxi Entretien avec P. Malkin, *HAE ;* Malkin, *The Argentina Journal,* p. 77.
dxxxii Entretien avec P. Malkin, *HAE.*
dxxxiii Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 181-183.
dxxxiv Lawson ; Pearlman, p. 1.
dxxxv « Dossier Eichmann », Tribunales Federales de Comodoro Py, Buenos Aires.
dxxxvi *Ibid. ; Clarin,* 27 mai 1960 ; Pearlman, p. 4.
dxxxvii Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 184 ; entretien avec Peter Malkin, Steven Spielberg Jewish Film Archive.
dxxxviii Y. Gat, EA.
dxxxix A. Shalom, EA.
dxl Aharoni et Dietl, p. 136-137 ; entretien avec M. Tabor, *IMAE.*
dxli Aharoni et Dietl, p. 137 ; Malkin, *The Argentina Journal,* p. 102.
dxlii Entretien avec P. Malkin, Steven Spielberg Jewish Film Archive ; entretien avec P. Malkin, *HAE ;* entretien avec M. Tabor, *IMAE ;* Pearlman, p. 53.
dxliii A. Shalom, EA.
dxliv Harel, p. 178 ; entretien avec Z. Aharoni, *IMAE.*
dxlv Entretien avec P. Malkin, Spielberg Archive ; entretien avec P. Malkin, *HAE ;* McKechnie et Howell.
dxlvi A. Shalom, EA ; Y. Gat, EA.
dxlvii R. Eitan, EA.
dxlviii Entretien avec M. Tabor, *IMAE.*
dxlix Harel, p. 176-177.
dl Cassette de démonstration, *HAE ; A.* Shalom, EA.
dli Harel, p. 177.
dlii A. Shalom, EA ; entretien avec P. Malkin, *HAE ;* entretien avec P. Malkin, Spielberg Archive ; notes préparatoires, *HAE ;* entretien avec M. Tabor, *IMAE ;* Y. Gat, EA ; R. Eitan, EA ; Aharoni et Died, p. 136-139 ; Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 185-187.
dliii R. Eitan, EA.
dliv Entretien avec M. Tabor, *IMAE ;* entretien avec Peter Malkin, Steven Spielberg Jewish Film Archive ; Malkin, *The Argentina Journal*, p. 105.
dlv Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 188.
dlvi Aharoni et Dietl, p. 140.
dlvii NA, RG 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), « General Expansiveness of [nom censuré] », 24 août 1961.
dlviii Eichmann, *Meine Flucht.*
dlix Entretien avec P. Malkin, Spielberg Archive.
dlx Aharoni, *On Life and Death,* p. 98-101.
dlxi Aharoni et Dietl, p. 142-143 ; Harel, p. 182-183 ; entretien avec Z. Aharoni, *IMAE ;* notes préparatoires, *HAE ;* entretien avec P. Malkin, Spielberg Archive ; A. Shalom, EA ; Friedman, *The Blind Man.* La transcription de l'interrogatoire n'est pas disponible. Les versions d'Aharoni et de Harel se veulent définitives. Elles constituent ma source principale pour ce passage, qui s'inspire aussi des souvenirs de plusieurs autres agents présents.
dlxii A. Shalom, EA ; Y. Gat, EA.
dlxiii A. Shalom, EA ; Aharoni et Dietl, p. 143-144 ; entretien avec Yaakov Medad, Massuah Institute.
dlxiv Harel, p. 177-178.
dlxv Notes préparatoires, *HAE.*

dlxvi A. Shalom, EA ; Aharoni et Dietl, p. 143-144.
dlxvii Notes préparatoires du documentaire, *HAE.*
dlxviii Harel, p. 184.
dlxix Lawson ; Lauryssens, p. 125.
dlxx Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 192.
dlxxi Malkin, *The Argentina Journal,* p. 74.
dlxxii A. Shalom, EA ; Y. Gat, EA ; Aharoni et Dietl, p. 155.
dlxxiii Harel, p. 215-216.
dlxxiv Entretien avec M. Tabor, *IMAE.*
dlxxv Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 193.
dlxxvi Y. Gat, EA ; A. Shalom, EA.
dlxxvii Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 194.
dlxxviii Harel, p. 205.
dlxxix Entretien avec Z. Aharoni, *IMAE.*
dlxxx Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 194.
dlxxxi Entretien avec Z. Aharoni, *IMAE.*
dlxxxii « Interview with Klaus Eichmann ».
dlxxxiii *Ibid.* ; AGN, Dossier Martin Bormann. Dans le récit que livre Klaus Eichmann de cette journée, dans le cadre de l'interview accordée au magazine *Quick,* il déclare s'être rendu chez le « meilleur ami » de son père, sans nommer Carlos Fuldner. Mais les Archives argentines comportent un entretien/rapport de police dans lequel Fuldner affirme que les fils d'Eichmann sont venus le voir ; il précise cependant que la rencontre n'a eu lieu qu'après la révélation au grand public de l'enlèvement d'Eichmann par les Israéliens. Cette dernière précision étant sujette à caution, j'en conclus que Fuldner et le « meilleur ami » ne font qu'un.
dlxxxiv S. Sassen, EA.
dlxxxv « Dossier Eichmann », Tribunales Federales de Comodoro Py, Buenos Aires ; Weber, p. 135-139.
dlxxxvi Anderson, p. 98.
dlxxxvii Y. Klein, EA.
*dlxxxviii Ibid.*
dlxxxix *Ibid.* ; entretien avec M. Tabor, *IMAE ;* Aharoni et Dietl, p. 156-160.
dxc A. Shalom, EA.
dxci Harel, p. 216.
dxcii B. Tirosh, EA.
dxciii Malkin, *The Argentina Journal,* p. 57.
dxciv Entretien avec P. Malkin, Spielberg Archive.
dxcv Entretien avec M. Tabor, *IMAE ;* entretien avec Z. Aharoni, *IMAE.*
dxcvi *Intelligence and Terrorism Information Bulletin,* Israël, janvier 2004 ; Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 96-97.
dxcvii *Ibid.,* p. 155.
dxcviii *Ibid.,* p. 198.
dxcix *Ibid.,* p. 199 ; Malkin, *The Argentina Journal,* p. 13, 18-19, 31 et 84.
dc Harel, p. 222 ; *Clarin,* 13 mai 1960.
dci Harel, p. 186-187.
dcii Bar Zohar, *Ben Gurion,* p. 1374-1375.
dciii Yablonka, p. 30.
dciv S. Sassen, EA ; Lauryssens, p. 125-126.
dcv P. Probierzym, EA.
dcvi « Interview with Klaus Eichmann ».

dcvii Membres anonymes de la Tacuara, EA ; Gutman ; Kenneth Mary, « Neo-Fascist Irrationality or Fantastic History ? Tacuara, the Andinia Plan and Adolf Eichmann in Argentina », thèse de doctorat, Princeton University, 1996.

dcviii « Interview with Klaus Eichmann » ; Membres anonymes de la Tacuara, EA ; cassette de démonstration, *HAE ;* Gutman. Dans l'entretien accordé au magazine *Quick,* Klaus Eichmann évoque un « groupe de jeunes péronistes » venus à leur secours. De mes divers entretiens avec des membres de la Tacuara, ainsi que des recherches de Marty et de Gutman, il ressort qu'il s'agissait bel et bien de cette organisation. Par la suite, ce groupuscule de jeunes fascistes devait jouer un rôle plus important dans l'affaire Eichmann – voir le chapitre 27.

dcix L. Volk, EA.

dcx Y. Klein, EA.

dcxi A. Shalom, EA.

dcxii Aharoni et Dietl, p. 149-150 ; A. Shalom, EA ; R. Eitan, EA.

dcxiii Notes préparatoires du documentaire, *HAE ;* Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 170-172 ; Posner et Ware, p. 134-142.

dcxiv Aharoni et Dietl, p. 151.

dcxv Aharoni et Dietl, p. 152.

dcxvi Harel, p. 209-213 ; entretien avec Z. Aharoni, *IMAE.*

dcxvii Lévai, *Eichmann in Hungary,* p. 67-69 ; *The Trial of Adolf Eichmann,* p. 2014 ; Lévai, *Black Book,* p. 86-88 et 108 ; Hausner, p. 191 ; Nagy-Talavera, p. 286.

dcxviii Cesarani, p. 180.

dcxix Harel, p. 211-212.

dcxx Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 236.

dcxxi Notes préparatoires pour le documentaire, *HAE ;* Harel, p. 226.

dcxxii Harel, p. 229.

dcxxiii A. Shalom, EA ; Y. Gat, EA ; Harel, p. 209-213.

dcxxiv Entretien avec M. Tabor, *IMAE ;* Aharoni et Dietl, p. 157-158.

dcxxv Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 223.

dcxxvi Entretien avec P. Malkin, Spielberg Archive ; entretien avec P. Malkin, *HAE ;* Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 201-204. L'existence même de ces conversations a fait débat ; dans son récit, Harel rapporte que Malkin parlait longuement avec Eichmann, mais Aharoni juge la chose impossible à cause de la barrière linguistique. D'autres membres de l'opération se rappellent que Malkin conversait effectivement avec Eichmann. De plus, les souvenirs de Malkin sont extrêmement cohérents, que ce soit dans son livre ou dans les entretiens cités ci-dessus. Je me suis efforcé de ne mentionner ici que les conversations rapportées à la fois dans le livre et dans les entretiens, quitte à ajouter quelques mots d'explication pour éclairer le lecteur.

dcxxvii Eban, p. 306-313 ; Kurzmann, p. 424.

dcxxviii Bar Zohar, *Les Vengeurs,* p. 35.

dcxxix Harel, p. 23 ; S. Alony, EA ; D. Alon, EA ; « Dossier Eichmann », Tribunales Federales de Comodoro Py, Buenos Aires.

dcxxx Reynolds, p. 9.

dcxxxi S. Shaul, EA.

dcxxxii Harel, p. 236.

dcxxxiii A. Shalom, EA.

dcxxxiv *La Nación,* 19 mai 1960 ; *La Razón,* 19 mai 1960.

dcxxxv « Interview with Klaus Eichmann » ; membres anonymes de la Tacuara, EA ; S. Sassen, EA ; A. Levavi, EA.

dcxxxvi « Interview with Klaus Eichmann ».

dcxxxvii Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 218.
*dcxxxviii Ibid.*
dcxxxix *Ibid.,* p. 220.
dcxl Entretien avec Peter Malkin, Spielberg Archive ; Harel, p. 223 ; Y. Gat, EA ; entretien avec Yaakov Medad, Massuah Institute ; Aharoni et Died, p. 152-153. L'épisode de la signature fait l'objet de récits contradictoires. Aharoni raconte que c'est lui qui a convaincu Eichmann de signer – version corroborée par Avraham Shalom et Yaakov Gat. Malkin affirme au contraire qu'il est celui qui a fait signer Eichmann, ce que confirme Isser Harel. Étant donné que Harel a eu accès à la totalité des comptes rendus après l'opération, j'ai choisi de présenter la version de Malkin ; mais j'admets volontiers que la signature résulte d'un travail d'équipe, ce qui correspond du reste aux souvenirs de Rafi Eitan.
dcxli ISA, 2150/5-hz, lettre de Michael Comay, ambassadeur d'Israël auprès des Nations unies, au président du Conseil de sécurité des Nations unies, 21 juin 1960.
dcxlii Hausner, p. 363.
dcxliii Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 232 ; entretien avec Yaakov Medad, Massuah Institute.
dcxliv Témoignage collectif de l'équipage du vol El Al, EA.
dcxlv B. Tirosh, EA ; S. Shaul, EA ; D. Alon, EA.
dcxlvi A. Shalom, EA ; Aharoni et Dietl, p. 161.
dcxlvii L. Volk, EA.
dcxlviii Y. Klein, EA.
dcxlix S. Shaul, EA.
dcl Y. Klein, EA.
dcli L. Volk, EA.
dclii Harel, p. 243.
dcliii A. Shalom, EA ; Aharoni et Dietl, p. 161-162.
dcliv Harel, p. 244.
dclv A. Shalom, EA ; D. Alon, EA.
dclvi Y. Gat, EA ; A. Shalom, EA.
dclvii Harel, p. 249 ; Aharoni et Dietl, p. 162.
dclviii A. Shalom, EA ; Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 235-241.
dclix Harel, p. 219-221.
dclx Entretien avec M. Tabor, *IMAE ;* R. Eitan, EA.
dclxi A. Shalom, EA.
dclxii Harel, p. 254.
dclxiii *Ibid.,* p. 258-259 ; « Interview with Klaus Eichmann ».
dclxiv Y. Gat, EA ; Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 240-241.
dclxv *Ibid.,* p. 241-243 ; Aharoni et Dietl, p. 163 ; A. Shalom, EA ; Y. Gat, EA ;R. Eitan, EA.
dclxvi S. Shabtai, EA ; D. Alon, EA ; D. Sasson, EA.
dclxvii L. Volk, EA.
dclxviii Harel, p. 256 ; A. Shalom, EA.
dclxix S. Shaul, EA.
dclxx Aharoni et Dietl, p. 164 ; Y. Gat, EA.
dclxxi Harel, p. 263.
dclxxii Y. Gat, EA.
dclxxiii R. Eitan, EA.
dclxxiv D. Alon, EA.
dclxxv Y. Gat, EA ; Y. Klein, EA ; Harel, p. 264-265.
dclxxvi D. Alon, EA ; S. Shabtai, EA ; D. Sasson, EA.

dclxxvii Harel, p. 267.
dclxxviii A. Shalom, EA.
dclxxix Y. Klein, EA.
dclxxx Aharoni et Dietl, p. 165.
dclxxxi Harel, p. 269.
dclxxxii S. Shaul, EA ; B. Tirosh, EA ; O. Kabiri, EA.
dclxxxiii Y. Klein, EA.
dclxxxiv S. Shaul, EA.
dclxxxv « Interview with Klaus Eichmann ».
dclxxxvi S. Shabtai, EA.
dclxxxvii Harel, p. 263.
dclxxxviii O. Kabiri, EA ; S. Shaul, EA ; D. Alon, EA.
dclxxxix S. Shaul, EA ; Harel, p. 281.
dcxc Y. Klein, EA.
*dcxci Ibid.*
dcxcii A. Shalom, EA ; R. Eitan, EA.
dcxciii D. Sasson, EA ; D. Alon, EA ; O. Kabiri, EA ; S. Shaul,EA ; Y. Gat, EA.
dcxciv Harel, p. 280-281.
dcxcv Y. Gat, EA.
dcxcvi A. Shalom, EA.
dcxcvii S. Shaul, EA.
dcxcviii Goldman, p. 51.
dcxcix S. Shaul, EA.
dcc *Ibid.* ; D. Alon, EA.
dcci Harel, p. 282.
dccii Aharoni et Dietl, p. 116.
dcciii S. Shabtai, EA.
dcciv S. Shaul, EA.
dccv Entretien avec M. Tabor, *IMAE ; Y.* Gat, EA ; B. Tirosh, EA.
dccvi Aharoni et Dietl, p. 166.
dccvii B. Tirosh, EA.
dccviii Y. Gat, EA ;Reynolds, p. 10-11.
dccix Harel, p. 284 ; Bar Zohar, *Ben Gourion,* p. 1374-1377.
dccx ISA, 3039/T-a, notes de Hofstetter ; Harel, p. 296-287.
dccxi R. Eitan, EA.
dccxii Yablonka, p. 31. Curieusement, le mandat de Halevi se réfère à la Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (traité international ratifié par les Nations unies), qui s'applique aux seuls crimes commis après 1949, au lieu de la loi israélienne de 1950 relative aux nazis et à leurs auxiliaires.
dccxiii AdsD, Nachlass Fritz Bauer, boîte 1, lettre de Haïm Cohen au D$^{r}$ Fritz Bauer, 22 mai 1960 ; Harel, p. 288.
dccxiv « The Beast in Chains », *Time,* 6 juin 1960 ; Robinson, p. 105.
dccxv Robinson, p. 106.
dccxvi A. Shalom, EA.
dccxvii *Ibid.* ; Y. Gat, EA.
dccxviii Entretien avec M. Tabor, *IMAE.*
dccxix Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 250.
dccxx Aharoni et Dietl, p. 167.
dccxxi Von Lang, *L'Interrogatoire,* « Introduction » ; entretien avec S. Nagar, *IMAE.*
dccxxii Yablonka, p. 66-67.

dccxxiii ISA, 3039/I-a, notes de Hofstetter.
dccxxiv Von Lang, *L'Interrogatoire,* p. 4-5.
*dccxxv Ibid.*
dccxxvi Yablonka, p. 36.
dccxxvii Cesarani, p. 239.
dccxxviii Yablonka, p. 36-37.
dccxxix *Time,* 1er juin 1960.
dccxxx A. Levavi, EA.
dccxxxi Rein, p. 177-179 ; Cesarani, p. 238.
dccxxxii A. Levavi, EA.
dccxxxiii ISA, 2150/4-hz, lettre du représentant permanent d'Israël au président du Conseil de sécurité, 21 juin 1960.
*dccxxxiv Ibid.*
dccxxxv Rein, p. 179-181.
dccxxxvi *Ibid.,* p. 206-207 ; Haïm, « Jewish Leadership in Times of Crisis ».
dccxxxvii « Dossier Eichmann », Tribunales Federales de Comodoro Py, Buenos Aires.
dccxxxviii L. Volk, EA.
dccxxxix Dossier Eichmann.
dccxl Wolfsohn, p. 25.
dccxli Gardner-Feldman, p. 134-135 ; Lavy, p. 87-88 ; Vogel, p. 125-126. Il n'existe aucun accord officiel, mais les responsables des deux camps mentionnent un accord amiable.
dccxlii « Eichmann Memoirs ».
dccxliii Lauryssens, p. 128.
dccxliv NA, RG 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), « Existence of Eichmann Memoirs », 13 septembre 1960 ; NA, RG 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), *« Life* and Eichmann Memoirs », 16-20 septembre 1960.
dccxlv NA, RG 263, Adolf Eichmann Name File (CIA), « Adolf Eichmann Case », 15 août 1960 ; ISA, 3039/I-a, notes de Hofstetter.
dccxlvi Entretien avec M. Gilead, *IMAE ;* Cesarani, p. 243.
dccxlvii Yablonka, p. 73.
dccxlviii Levy, p. 89.
*dccxlix Ibid.*
dccl ISA, 3039/I-a, notes de Hofstetter.
dccli Friedman, *The Hunter,* p. 255-256.
dcclii YVS, TR.3, dossier 1052, témoignage de Zeev Sapir, 11 janvier 1960.
dccliii Yablonka, p. 95.
dccliv YVS, TR.3, dossier 1052, témoignage de Zeev Sapir, 11 janvier 1960 ; témoignage de Zeev Sapir au procès d'Eichmann, Spielberg Archive ; entretien avec Zeev Sapir, *IMAE ;* YVS, 0.3, dossier 6151, témoignage de Zeev Sapir, 9 avril 1990.
dcclv Musmanno, p. 11-13 ; Arendt, p. 43-46.
dcclvi Guri, p. 2.
dcclvii *The Trial of Adolf Eichmann,* p. 3-10.
dcclviii *Ibid.,* p. 62 – cité en français *in* Wieviorka, *Le Procès Eichmann,* p. 41-42.
dcclix Mulisch, p. 37.
dcclx Entretien avec Z. Sapir, *IMAE.*
dcclxi Cesarani, p. 272-274.
dcclxii Mulisch, p. 127.
dcclxiii *The Trial of Adolf Eichmann,* p. 1575 – extrait cité en français *in* Wieviorka, *Le Procès Eichmann,* p. 96.

dcclxiv Cesarani, p. 272 et 282-305. Le tribunal israélien n'accepta au titre de preuves que de rares passages des documents de Sassen, retenant seulement les pages écrites par Eichmann lui-même ou annotées de sa main au moment de rédiger ses mémoires en Argentine.
dcclxv *The Trial of Adolf Eichmann,* p. 2218.
dcclxvi Guri, p. 299.
dcclxvii Eichmann, « Meine Gotzen – 16 septembre 1961 » ; Eichmann, « Meine Memoiren – 16 juin 1960 » ; BArch, transcriptions Sassen, 6/95, dossier I.
dcclxviii Hull, XI-XIV.
dcclxix *Ibid.,* p. 35.
dcclxx *Ibid.,* p. 24.
dcclxxi *Ibid.,* p. 83.
dcclxxii Entretien avec M. Gilead, *IMAE.*
dcclxxiii Hull, p. 155.
dcclxxiv *Ibid.,* p. 155-160 ; R. Eitan, EA ; entretien avec M. Gilead, *IMAE ;* entretien avec S. Nagar, *IMAE.*
dcclxxv Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 173.
dcclxxvi Hull, p. 159 ; Arye Wallenstein, « Eichmann Dies on the Gallows », Reuters, 1er juin 1962.
dcclxxvii Hull, p. 160-169 ; entretien avec M. Gilead, *IMAE ;* Hausner, p. 446.
dcclxxviii Entretien avec Élie Wiesel, *HAE.*
dcclxxix Yablonka, p. 250-251.
dcclxxx Cesarani, p. 324-357.
dcclxxxi « The Eichmann Case » ; Pick, p. 151-327.
dcclxxxii NA, RG 263, Nazis/West Ger-many/Post WWII, « Current Intelligence Weekly Summary », 7 juillet 1960 ; Cesarani, p. 335.
dcclxxxiii OHD, (228)4, entretien avec Nathan Lerner ; CZA, Z6/2412 ; A. Kleinert, EA ; *Clarin,* 25 mars 1961 ; Goni, p. 318 ; Friedman, *The Blind Man.*
dcclxxxiv Ricardo Eichmann, lettre à l'auteur, décembre 2006.
dcclxxxv Aharoni et Dietl, p. 176-177.
dcclxxxvi Lettre de Zvi Tohar à Daniel Sasson, 24 mai 1960.
dcclxxxvii Aharoni et Dietl, p. 179-181 ; lettre de Wilhelm Dietl à l'auteur, 14 septembre 2008. En septembre 2008, divers articles de presse (fondés sur un entretien avec Rafi Eitan) ont affirmé que le Mossad avait localisé Mengele au cours de l'opération Eichmann ; l'auteur n'a jamais eu confirmation de ce fait par d'autres agents du Mossad. Avraham Shalom a déclaré à l'auteur, avec la plus grande fermeté, que Mengele n'a jamais été localisé à cette époque-là.
dcclxxxviii Thomas, p. 86-91 ; Aharoni et Dietl, p. 181.
dcclxxxix Thomas, p. 42-46 ; *Guardian,* 20 février 1993.
dccxc R. Eitan, EA.
dccxci Malkin, *Eichmann in My Hands,* p. 258 ; entretien avec Peter Malkin, Spielberg Archive.